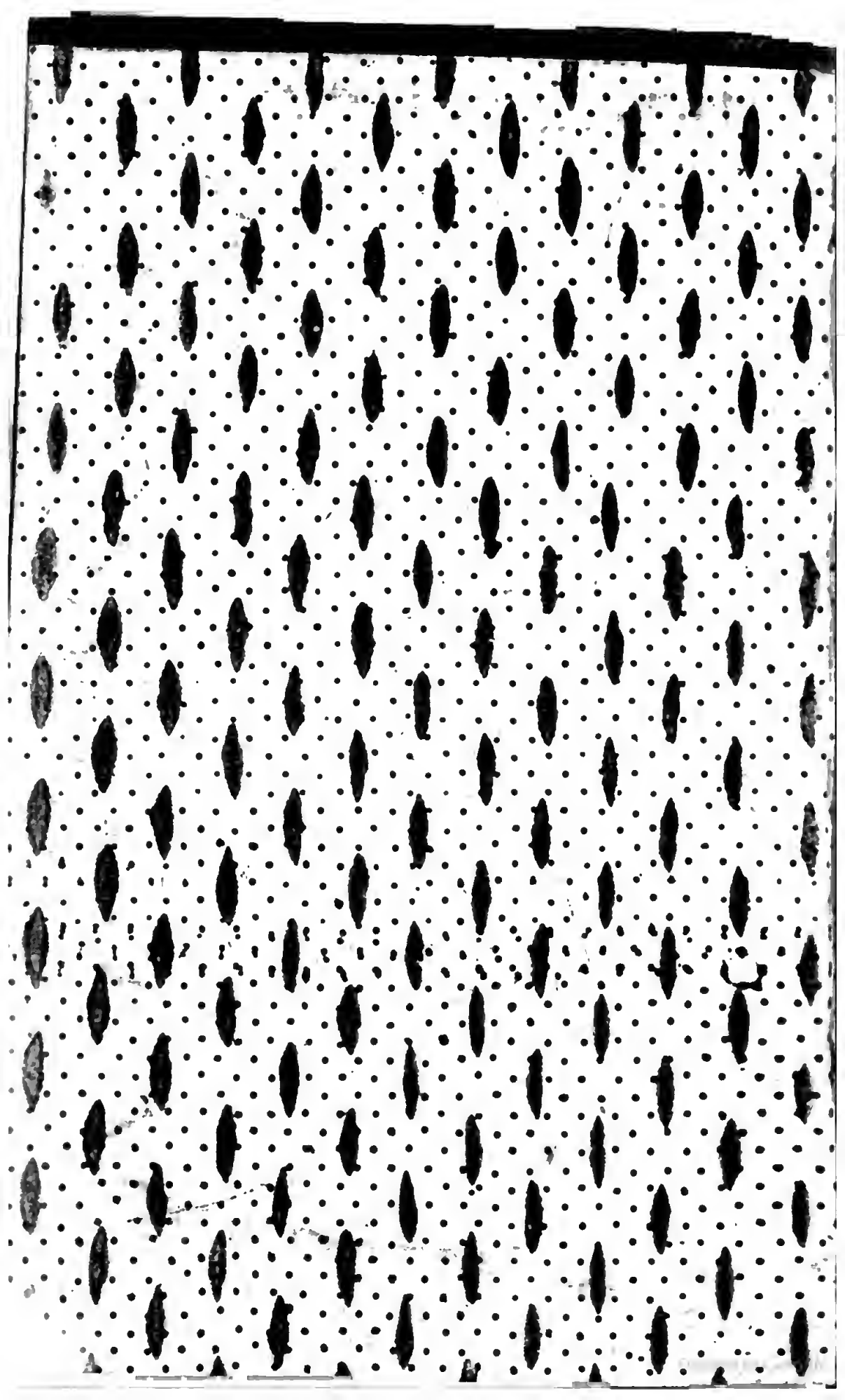
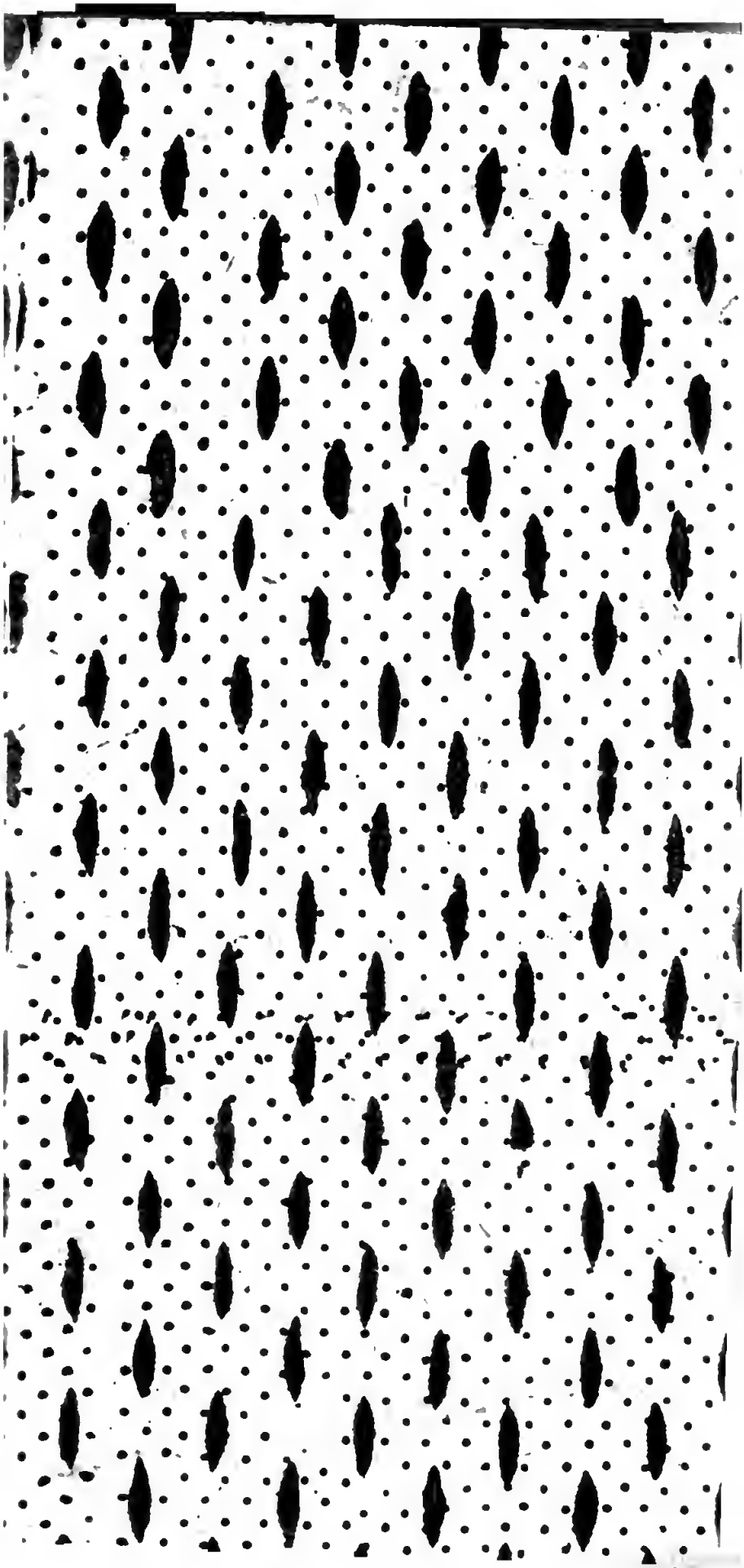




10291

CLARISSE HARLOWE.

TOME TREIZIÈME.

CLARISSE

HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète ;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson ; *avec figures d'après* M. Chodowiecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

—— Humanos mores nosse volenti
Sufficit una Domus.

TOME TREIZIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Comp.
Imprimeurs-Libraires.

MDCCLXXXVI.

HISTOIRE

DE

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 31 *Août.*

(¶) LE Colonel s'aviſa de dire à l'honneur de la généroſité de Lovelace, qu'il faiſoit ce que devoit faire un homme d'honneur, qu'il prenoit ſur lui tout le blâme de la démarche précipitée que vous aviez haſardée, & qu'il vous déchargeoit de toutes les ſuites qu'elle a pu avoir; parce que, diſoit-il, l'aimant comme vous faiſiez, & étant en ſon pouvoir, il devoit néceſſairement avoir eu des avantages qu'il n'auroit pas eus ſi vous étiez reſtée chez votre père ou chez quelque autre parent.

Admirable généroſité, répondis-je, (quand cela ſeroit, comme il lui plaiſoit de le ſuppoſer,) dans tous ces inſolens cenſeurs de notre ſexe, depuis le pire juſqu'au meilleur d'entr'eux! de prétendre *laver* des réputations qui n'ont jamais eu d'autre tache que le malheur de tomber dans leur impure & vile connoiſſance. Mais dans votre cas, je lui garantis qu'il ne falloit que la plus exacte vérité, pour démontrer que Lovelace étoit le plus noir des infâmes, & vous la plus pure des femmes innocentes & vertueuſes.

Il ſaiſit ce témoignage; & il jura que s'il venoit à découvrir dans cette affaire quelque action noire, quelque barbarie extraordinaire, comme le faiſoit violemment préſumer une de vos lettres que vous aviez écrite à vos parens, & qu'on lui avoit fait voir; c'eſt-à-dire, ma chère, s'il vient à s'y trouver quelque crime pire que le parjure, la violation des ſermens, & l'abus d'une généreuſe confiance, (méchant ſexe!) il vengeroit ſa couſine de la manière la plus ſanglante. Je lui repréſentai fortement vos allarmes de ce côté, & que vous m'aviez expoſées dans votre dernière lettre; mais il m'a paru homme à

prendre dans un ſens peu glorieux, ce que je fais moi être la vraie grandeur d'ame ; car il m'a auſſitôt cité l'attente ou étoient vos parens, qu'avant de leur parler d'aucune réconciliation, vous paroîtriez dans une cour de juſtice, à la pourſuite de l'infâme. . . . *Si* vous pouviez le faire avec autant d'avantage & d'honneur pour vous-même, que je le lui faiſois entendre.

Et vraiment, ſi j'avois voulu l'écouter, il auroit eu aſſez peu de délicateſſe, pour deſcendre devant moi dans les détails & la nature des preuves du crime, ſur lequel ils vouloient qu'on pourſuivît Lovelace. Et voilà pourtant un homme poli par les voyages & la connoiſſance du monde & des livres ! Sur ma parole, ma chère, accoutumée comme je le ſuis à la converſation la plus délicate depuis que j'ai l'avantage de vous connoître, je ne puis m'empêcher de mépriſer ce ſexe groſſier, depuis le premier gentilhomme juſqu'au dernier payſan. Tout conſidéré, je trouve que M. Morden a une fort mince opinion de la vertu des femmes dans les cas particuliers ; & c'eſt une raiſon pour moi, de le coucher, quoique votre favori, dans

la claſſe de ceux qui ne ſont pas faits pour *jeter la premiere pierre.*

Je n'ai jamais connu d'homme qui, avec une fort mince opinion de la vertu de notre ſexe en général, méritât qu'on en eût une bonne de ſes mœurs & de ſes principes. Car, ſi d'après la différence de tempérament ou d'éducation, on ne trouvoit pas dans notre ſexe la modeſtie, la chaſteté & une piété éclairée, je croirois que ce ſeroit un ſigne en nous d'une nature plus vicieuſe & plus corrompue.

Il m'a laiſſé entrevoir, d'après l'idée de vos parens à la vérité, qu'il croyoit impoſſible qu'il n'y eût un peu de *volonté* là où ſe trouve beaucoup *d'amour.*

De pareilles réflexions ſuffiſent bien pour engager une femme, qui a à cœur ſon honneur & celui de ſon ſexe, à regarder autour d'elle, & à bien conſidérer à quoi elle s'expoſe, en commençant une liaiſon un peu intime avec ces miſérables : car, n'eſt-il pas évident, que quand une fois elle ſe jette ſous la dépendance d'un homme, & qu'elle quitte pour lui ſes parens ou ſes gardiens, tout le monde lui ſaura peu de gré de ſauver ſa vertu du naufrage, &

ſera perſuadé qu'elle le doit plus à ſon heureuſe étoile qu'à ſa ſageſſe ; & ſon ſéducteur fût-il le dernier des infâmes pour elle, il faut qu'elle prenne pour ſon compte une part dans ſes criminelles baſſeſſes.

Je parle ici des cas généraux. Vous, ma chère, vous êtes exceptée. Votre hiſtoire, comme je l'ai dit juſqu'à préſent, ſervira à-la-fois d'avertiſſement & d'exemple : (*) car, qui n'en conclura pas que ſi une perſonne de votre fortune, de votre réputation & de votre mérite n'a pu échapper à ſa ruine, après s'être une fois livrée au pouvoir de ſon loup cervier ; à quoi doit donc s'attendre une créature étourdie, ſans principes & aveuglée par ſa folie ?

Tous les hommes, dira-t-on, ne ſont pas des *Lovelaces*. — Cela eſt vrai ; mais auſſi toutes les femmes ne ſont pas des *Clariſſes* ; & quand cela ſeroit, cet exemple n'en ſeroit pas moins d'une utilité univerſelle. (§)

J'ai préparé le Colonel à la réſolution où vous êtes, de nommer M. Belford pour un office, dont nous eſpérons encore que l'exécution ſera long-temps dif-

(*) Voyez Lettre III, Tome VI.

férée. Il en a paru d'abord extrêmement ſurpris ; mais, après avoir entendu les raiſons auxquelles je me ſuis rendue, il a ſeulement obſervé qu'une diſpoſition de cette nature, ſi elle avoit lieu, déplairoit beaucoup à votre famille. Il s'eſt procuré, m'a-t-il dit, une copie de la lettre où Lovelace implore votre bonté, & s'offre à toutes ſortes de réparations pour la mériter; (*) avec la copie de votre réponſe. (†) Je vois qu'il ſouhaite beaucoup votre mariage, comme un remède, dit-il, qui eſt capable de réparer toutes les brêches.

(¶) Je ne finirois pas ſitôt, & je répondrois à chacun des articles ſuivans. La perſécution de ce cruel qui vous a forcée de quitter votre demeure; l'étrange *implacabilité* de vos parens, (je ſuis preſſée, & je ne puis en ce moment trouver un autre mot qui vous plaiſe davantage:) votre dernière lettre à Lovelace, pour le détourner de ſon deſſein de vous voir; la converſation *pénitentielle* de votre tante Hervey avec Mde. Norton; le renouvellement de la propoſition de M. Wierley; les leçons que

(*) Voyez Lettre LII Tome. XI.
(†) Voyez Lettre LIV, *Ibid.*

vous me faites en faveur d'Hickman, ſi dignes d'approbation, ſi l'homme en méritoit davantage lui-même ; (mais vraiment, j'ai à me plaindre de lui à chaque inſtant ; & je ſuis piquée contre lui depuis deux jours ;) le projet de votre ſœur de vous tranſporter dans les colonies ; & vingt autres ſujets. — Mais je ſuis forcée de reſter-là, pour accompagner mes deux couſines Spilsworth, & ma couſine Herbert, qui ſont venues nous faire viſite à l'occaſion de la maladie de ma mère. Je vais donc vous envoyer cette lettre par Rogers ; & ſi l'eſpérance où je ſuis, de voir bientôt ma mère hors de danger, ſe réaliſe, je ſuis réſolue de me rendre à Londres, pour vous expliquer tout ce que j'ai dans l'eſprit ; & pour vous dire, ma très-chère amie, en mêlant mon ame avec la vôtre, combien je ſuis & ſerai toujours, votre &c.

ANNE HOWE.

P. S. Que Rogers me rapporte une ligne de votre main, je vous en prie ! Je comptois l'envoyer cette après-midi ; mais il ne peut partir que demain de grand matin.

Je ne ſaurois vous exprimer à quel

point vos caractères mal-assurés, & la conclusion de votre lettre m'ont affectée & combien ils m'inquiètent. (§)

(¶) LETTRE II.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Dimanche soir, 3 *Septembre.*

JE ne suis nullement étonné de l'impatience où votre laquais me dit que vous êtes, de recevoir des nouvelles de moi. J'avois dessein de vous écrire une longue lettre, & j'étois même rentré chez moi dans cette vue; mais puisque vous êtes si pressé, il faudra vous contenter de quelques lignes.

J'ai été faire ma visite à la chère dame ce matin, avant que de partir pour Edgware. Elle a été si mal hier au soir & toute la nuit, qu'elle a été obligée de laisser là sa lettre à Miss Howe sans la finir. Elle l'a achevée ce matin de fort bonne heure, & elle venoit de la cacheter quand je suis arrivé. Elle étoit si fatiguée d'écrire, qu'elle m'a dit qu'elle alloit se coucher, dès que je l'aurois quittée,

quittée, & tâcher de réparer un peu ſes forces.

On avoit envoyé chercher M. Goddard hier la nuit, qu'elle avoit été ſi mal; & n'étant pas en état de ſortir de ſa chambre à coucher pour le recevoir, il y entra pour la première fois, & apperçut ſa *maiſon*, comme elle l'appelle. Il fut extrêmement choqué & affecté de cet objet; & il gronda fort Mde. Lowick & Mde. Smith, de ne lui avoir pas perſuadé d'éloigner de ſon lit un pareil ſpectacle. Comme elles s'excusèrent ſur le peu d'aſcendant qu'on devoit ſuppoſer qu'elles avoient ſur une dame qui leur étoit en tout ſi ſupérieure, il ſe rejeta amèrement ſur les perſonnes qui, ayant naturellement plus d'autorité ſur elle, la laiſſoient ſe repaître d'une fantaiſie, c'eſt le nom qu'il lui donna, auſſi lugubre & auſſi révoltante.

Il eſt placé près de la fenêtre comme un clavecin; quoique couvert d'un tapis qui pend juſqu'à terre. Lorſque Miſs Harlowe eſt ſi mal, qu'elle ne peut aller juſqu'à ſon cabinet, elle lit, elle écrit deſſus, comme d'autres feroient ſur un pupitre ou ſur un table. Mais ſi ce n'eſt qu'elle a été ſi mal la nuit dernière,

elle ne permet plus à perſonne d'entrer dans cette chambre.

Je ſuis allé à Edgware, & le ſoir à mon retour j'ai été la voir. On venoit de lui apporter dans le moment une lettre de Mde. Norton ; une fort longue lettre, à ce qu'il m'a paru à la groſſeur du paquet ; mais elle ne l'avoit pas ouverte ; elle dit que comme elle ſe trouvoit aſſez calme & tranquille, elle appréhendoit d'en voir le contenu qui pourroit la troubler ; ne s'attendant plus à recevoir aucune nouvelle qui pût lui faire aucun bien, ni lui donner aucun plaiſir des chers & inflexibles voiſins de cette digne femme ; ce fut ſa phraſe. La voyant ſi mal & ſi foible, je me retirai ; & elle ne me pria pas de reſter comme elle fait quelquefois, lorſque je vais pour ſortir.

En deſcendant, Mde. Smith me fit entendre qu'elle avoit deſtiné cette ſoirée à quelques offices, qui devoient épargner de la peine, diſoit-elle, après ſon décès. Et qu'elle avoit preſcrit ſes volontés à ſa garde & aux deux femmes, ſur ce qu'elle vouloit qu'on fît quand elle ſeroit morte. J'imagine que ces ordres étoient d'un genre bien délicat & bien

touchant ; mais Madame Smith n'entra pas dans les détails.

Le Docteur l'avoit vue avec M. Goddard ; ils ſe réunirent tous deux pour la preſſer avec inſtance d'écarter de ſa vue cette funèbre *maiſon*. Mais elle les aſſura que cette vue lui faiſoit plaiſir & la fortifioit. Et puiſque c'étoit un préparatif indiſpenſable, elle s'étonnoit qu'ils paruſſent ſi ſurpris de le voir fait, lorſqu'elle n'avoit autour d'elle perſonne de ſa famille, ni aucune ancienne connoiſſance ſur qui elle pût ſe repoſer de ce ſoin, & de celui de remplir avec exactitude ces petites *cérémonies* ; c'eſt le nom qu'elle leur donna.

Le Docteur dit à Mde. Smith, qu'il penſoit qu'elle pourroit vivre encore aſſez pour donner le temps d'informer de ſon état quelques-uns de ſes parens, & qu'ils euſſent celui de venir la voir ; mais que c'étoit tout ce qu'on pouvoit eſpérer de plus ; & puiſqu'il ne voyoit pas qu'elle eût la certitude de voir ſon couſin Morden, (marque certaine que ſa famille perſiſtoit dans ſon inflexibilité,) il alloit rentrer chez lui & écrire à ſon père, qu'il le prit comme il voudroit.

Elle avoit employé une grande partie de la journée dans les plus ferventes

dévotions, & demain matin elle doit avoir avec elle le même miniſtre qui eſt venu ſouvent la voir; c'eſt de ſes mains qu'elle doit recevoir le ſacrement.

Tu vois, Lovelace, que tout ſe prépare, que tout ſera prêt. Je dois me rendre auprès d'elle demain dans l'après-dîner, pour quelques inſtructions relatives à l'office que je dois remplir pour elle. — Je finis, pour céder à ton impatience, laiſſant de côté les détails d'une converſation bien intéreſſante entr'elle & Mde. Lowick, dont la dernière m'a fait part, & le récit d'un autre entretien entre elle & le Docteur & M. Goddard, que je me propoſois ce ſoir de te communiquer; il n'y a rien de plus touchant!

Je ſuis chargé d'envoyer Henri demain dès le jour, porter ſa lettre à Miſs Howe; offre dont elle m'a ſu bien bon gré, dans l'extrême déſir qu'elle a de diminuer les allarmes de ſa jeune amie, qui n'a pas reçu de ſes nouvelles par la poſte de ſamedi dernier; & cependant, ſi elle lui écrit la vérité, comment peut-elle eſpérer d'adoucir ſes allarmes! (S)

(¶) LETTRE III.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Samedi, 2 Septembre.

JE vous écris, ma chère Miſe Howe, quoique je ſois toujours fort mal. Mais au moment où votre meſſager eſt revenu, il m'étoit impoſſible de tracer une ligne; je n'avois pas la force de tenir ma plume.

La maladie de votre mère, que m'annonçoit le commencement de votre lettre, m'a cauſé une peine extrême pour vous; juſqu'à ce que j'aie lu enſuite qu'elle étoit mieux. Vous avez montré la douleur qu'on devoit attendre d'une fille auſſi ſenſible. Puiſſiez-vous être toutes deux heureuſes l'une par l'autre, pendant une longue chaîne d'années! Je ne doute point que cette fâcheuſe & ſoudaine maladie, par la diſpoſition où elle a mis votre ame, & par l'appréhenſion que vous avez eue de perdre une ſi tendre mère, ne contribue au bonheur que je vous ſouhaite. Car,

hélas! ma chère, nous ſavons rarement ſentir & apprécier les biens, tant que nous en jouiſſons; nous ne ſentons leur prix qu'au moment où nous ſommes en danger de les perdre, ou après que nous les avons perdus; & alors que ne donnerions-nous pas pour en recouvrer la poſſeſſion?

Quelle eſt ma ſurpriſe! Et qu'eſt-il donc encore arrivé entre M. Hickman & vous? Sans rien ſavoir, j'oſe dire d'avance que votre différend vient de quelques-uns de vos jolis caprices, de quelque avantage aſſez peu généreux que vous aurez pris des complaiſances aſſidues de M. Hickman. Ne voulez-vous donc jamais, ma chère, donner tout le poids que vous & tout notre ſexe doivent donner aux qualités ſolides, à la ſageſſe d'une conduite régulière, aux bonnes mœurs d'un amant! Faudra-t-il que les plus audacieux de ce ſexe, les eſprits les plus préſomptueux, ſoient toujours les mieux traités de nous, auſſi bien des femmes les plus vertueuſes & les plus ſages, que des plus folles & des plus indiſcrètes?

Mes chers parens ne ſavent pas que j'ai été, il n'y a qu'un moment, à deux doigts de la mort.

Le pauvre M. Brand! il n'avoit que de bonnes intentions, je le crois. Je tremble qu'on ne lui en veuille cruellement, tandis qu'il s'imaginoit avoir trouvé le meilleur moyen d'obliger. Mais quand même il n'eût pas été auſſi crédule, & d'un zèle ſi étourdi & ſi mal entendu ; quand il auroit fait de moi un rapport plus favorable, (& pourquoi ne dirois-je pas plus juſte ?) les choſes n'en ſeroient pas moins entièrement ce qu'elles ſont.

Il faut que je quitte ma plume. Je ſuis très-mal. J'eſpère me trouver mieux dans quelques momens. Cette écriture tremblante & informe me trahiroit, quand je voudrois entreprendre de vous cacher ce que l'événement doit bientôt...

❀

Je reprends ma plume d'une main tremblante. Excuſez l'irrégularité de ces caractères. Il faut bien que....

Je n'ai point manqué d'argent. Ne vous courroucez donc pas pour une auſſi miſérable bagatelle que quelques pièces d'argent. Cependant je ſuis bien aiſe de ce que vous me donnez lieu d'eſpérer que mes parens céderont le produit de

la terre de mon grand-père depuis qu'elle eſt dans leurs mains. Car ſachant que ce ſont mes droits, & qu'ils ne peuvent jamais en avoir beſoin, j'ai déjà diſpoſé d'une grande partie de cette ſomme, dans la ſeule eſpérance que j'avois qu'ils pourroient conſentir à l'abandonner à ma dernière prière. A préſent, que je vais me croire riche dans cette dernière ſcène de ma vie! Mais je n'en avois eu aucun beſoin auparavant : non, aucun; car peut-on être dans le beſoin quand on poſsède pluſieurs ſuperfluités?

Ne vous affligez pas, ma chère amie, ſi je me dis être à la dernière ſcène de ma vie: car qu'eſt-ce que cette longue vie, que nous déſirons tant en pleine ſanté? Qu'eſt-elle qu'une vie toujours pleine d'allarmes, à meſure que nous avançons, quelquefois pour nos amis, plus ſouvent pour nous-mêmes? Et à la fin, lorſque nous ſommes arrivés à ce grand âge, auquel nous aſpirons, après avoir vu ſe ſuccéder perte ſur perte, & diſgrace ſur diſgrace, nous nous voyons, pour ainſi dire, dépoſſédés de tous ceux que nous aimions; & nous nous trouvons nous-mêmes, comme de pauvres créatures iſolées dans un déſert, expoſées à l'indifférence, aux mépris d'une jeuneſſe

pétulante qui nous pouſſe, & qui a beſoin de nous chaſſer du théâtre du monde, pour poſſéder à ſon tour ce que nous avons. Et pour comble de misère, nous ſentons nos infirmités croitre tous les jours, & il y en a aſſez d'elles ſeules, pour nous faire de la vie que nous déſirons tant prolonger, la plus douloureuſe de toutes les maladies. Ne vous ſouvenez-vous point de ces vers d'Howard, que vous me liſiez un jour ſous mon berceau de lierre? (*)

(*) " C'eſt du ſein de la mort que nous
» nous ſommes levés à la vie. C'eſt la même
» choſe, de repaſſer par le chemin de la vie au
» néant d'où nous ſommes venus. Nous voyons
» avec honte nos paſſions triompher, tandis que
» la raiſon, la vérité & la vertu ne peuvent
» rien. L'honneur, ce vain nom! peut affronter
» la mort. L'amour mépriſé finit dans ſes
» bras comme dans un heureux aſyle. Le
» chagrin d'un œil languiſſant l'implore. L'eſ-
» pérance triomphe de l'idée de la mort: &
» l'obſcur deſtin amuſe les inſenſés, & flatte
» les infortunés. Nous craignons de perdre
» ce qu'un peu de temps doit dévorer, juſ-
» qu'à ce que la vie elle-même devienne de
» tous les maux le plus grand. Demander
» plus de jours, c'eſt demander une plus
» longue décrépitude; c'eſt demander comme
» une grâce d'être long-temps à mourir. »

Dans la disposition que j'ai faite de ce qui m'appartient, j'ai tâché de régler chaque article de la meilleure & de la plus juste manière que j'ai pu, me mettant à la place de mes proches, & réglant les objets importans, comme s'il n'y avoit jamais eu la moindre mésintelligence entre ma famille & moi.

J'espère qu'ils ne feront pas grande attention à quelques legs accordés au besoin & dûs par ma gratitude; quand ils y attacheroient de l'importance; ce qui est fait est fait, & je ne peux y rien changer. Mais je dois répéter que j'espère, oui, j'espère que j'aurai satisfait tout le monde. Je ne voudrois pas en aucune manière, qu'on pût croire que dans mes dernières dispositions il y eût quelque article contraire aux sentimens d'une fille, d'une sœur, & même d'une parente, qui fût entré dans une ame aussi véritablement exempte, que j'ose m'en flatter, de tout ressentiment, & qui est toute pleine de reconnoissance & de bénédiction pour tous les biens que j'ai reçus, quoique je n'aie pas reçu tous ceux que mon cœur désiroit. Quand ce seroit une dureté de m'en avoir refusé davantage, que seroit-ce qu'une souffrance d'une demi-année, mise en ba-

lance contre toute l'indulgence & toutes les bontés d'un eſpace de dix-huit ans & demi ; les plus tendres, les plus multipliées qu'on ait jamais montrées pour une fille ?

Vous me dites que mon couſin croit que je n'ai pas aſſez veillé ſur moi, & que j'ai donné quelque avantage dont on a profité pour me ſurprendre. Non, ma chère, je n'ai point été ſurpriſe. Non, je n'ai jamais donné aucun avantage. J'eſpère qu'il viendra un jour où l'on en ſera convaincu, ſi on me rend la juſtice que me garantit M. Belford.

J'aime à croire que mon couſin n'a pas réellement pris avec vous les libertés dont vous paroiſſez l'accuſer, par une obſervation que vous faites, & qui en général eſt aſſez juſte. Car, il eſt triſte de penſer que la plupart des hommes paſſent ſi légèrement condamnation ſur des crimes qu'ils regardent avec raiſon comme impardonnables dans leurs plus intimes relations de notre ſexe. Et que cependant ils ne peuvent commettre, ſans faire à d'autres familles un outrage qu'ils ſe croient obligés de venger par la mort, lorſqu'il eſt fait à leur parenté.

Mais nous autres femmes, nous ne méritons que trop ſouvent le blâme ſur

ce point. Les plus vertueuſes de nous prennent rarement la vertu pour règle de l'approbation qu'ils donnent à l'autre ſexe ; enſorte qu'un homme peut ſe glorifier de ce genre de méchanceté, ſans qu'elle ſoit un motif pour le rejeter, même aux yeux des femmes d'une vertu irréprochable. Delà vient qu'un libertin ſe croit rarement intéreſſé même à ſauver les apparences ; & que ne ſouffrons-nous pas dans leur opinion ſur cet article ; & combien n'ai-je pas à répondre moi-même plus qu'aucune autre ſur ce reproche ?

Puiſſe mon hiſtoire ſervir d'avertiſſement à tout mon ſexe, & lui faire voir combien il a de penchant à préférer un libertin à un homme plein des principes du véritable honneur ! avec quelle facilité il ſe laiſſe égarer avec les intentions les plus pures, par la ſpécieuſe mais folle eſpérance de dompter des habitudes enracinées, & pour ainſi dire, de changer la nature ! Eſpoir d'autant plus inſenſé, qu'une expérience conſtante peut nous convaincre que dans les mariages, même paſſablement heureux, il y en a à peine un ſur dix où la femme conſerve dans le cœur du mari la place qu'elle avoit dans le cœur de l'amant.

Qu'elle

Quelle influence peut-elle donc eſpérer d'avoir ſur les mœurs d'un libertin déclaré, qui ne ſe marie peut-être que par pure convenance, qui mépriſe le lien, & qu'il eſt trop probable que rien ne pourra corriger & retirer du vice, que la dernière vieilleſſe, ou la maladie, ou les infirmités qui ſuivent inévitablement une jeuneſſe débauchée.

Dimanche matin, 3 Sept. à 6 heures.

J'en étois-là lorſque j'ai été forcée de quitter ma plume. Je me ſuis ſentie ſi mal, & ma foibleſſe augmenter ſi fort, que ſi j'euſſe voulu la reprendre pour finir ici ma lettre, je n'aurois pu tracer que des caractères ſi tremblans, ſi troublés, que vous en auriez conçu plus d'allarmes que ne peut vous en donner le délai d'un jour. J'ai donc différé, afin de voir ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de moi. Aujourd'hui, après une meilleure nuit que je ne l'eſpérois, je me trouve bien, l'eſprit calme & les idées nettes; & j'eſpère vous le prouver en continuant ma lettre, que je vais écrire de façon à ne pas vous laiſſer apperçevoir que j'ai été forcée de l'interrompre.

Je ſuis charmée que vous ayez ſi pru-

demment ſongé à donner à mon couſin des impreſſions favorables ſur le compte de M. Belford; ſans cela il auroit pu arriver quelque différend entre eux; car malgré mon eſpérance, que M. Belford eſt déjà changé, & qu'il viendra un temps où il ſera exemplairement reformé, cependant c'eſt un de ces caractères hautains, & accoutumé à reſſentir vivement des affronts imaginaires qui s'adreſſoient à ſa perſonne, lorſqu'il n'étoit pas, je crois, fort ſoigneux d'éviter de faire à autrui des outrages réels. Les hommes de cette trempe agiſſent comme ſi tout le monde étoit fait pour tout ſouffrir d'eux, & eux rien de perſonne.

Vous me dites que M. Lovelace a jugé à propos de confier à mon couſin la copie de ſa lettre de repentir, & de la réponſe que j'y ai faite, en le rejetant, lui & ſa requête. M. Belford m'apprend de plus, combien M. Lovelace eſt chagrin de ſa propre baſſeſſe, & avec quelle ingénuité il s'eſt accuſé devant mon couſin. Cela prouve que le vrai courage eſt élevé bien au-deſſus d'une action vile; & que rien n'humilie & n'avilit tant l'eſprit humain, que le reproche intérieur d'avoir volontairement outragé nos ſemblables. Que d'humiliations abjectes

il y a dans les ſoumiſſions où nous contraint une baſſeſſe volontaire & réfléchie! Que ce miſérable ait pu me traiter comme il a fait, & qu'il puiſſe enſuite ramper & s'avilir ſi bas devant moi, pour ſolliciter le pardon de crimes ſi volontaires, ſi noirs & ſi prémédités! Comme mon ame l'a mépriſé pour ſa petiteſſe dans une certaine circonſtance, dont vous ſerez quelque jour inſtruite! (*) Et l'homme dont on mépriſe une fois les actions, eſt bien facile à rejeter, quand le cœur auroit eu pour lui la plus forte prévention.

Cependant je ſuis bien aiſe que cet eſprit violent puiſſe ramper ſi bas, que ſemblable au ſerpent venimeux, il puiſſe ſe replier ſur lui-même, & cacher ſa tête dans les cercles de ſes anneaux; cet abaiſſement, cette rampante ſoupleſſe me donnnent l'eſpérance qu'il n'arrivera point de malheur.

Toutes mes craintes ſont les ſuites qui pourroient arriver quand je ne ſerai plus; je tremble qu'alors mon couſin,

(*) Elle fait alluſion à la ſeconde violence qu'elle méditoit. (Voyez lettre XXVI, Tome IX.) & à ſes lettres ſuivantes, où il ſollicite ſon pardon.

ou quelque autre de ma famille n'entreprenne de me venger, & ne haſarde à mon ſujet une vie plus précieuſe.

Si M. Lovelace étoit deſtiné à ſubir cette partie de la malédiction de Caen, qui le condamna à être fugitif & errant ſur la terre, je veux dire, s'il ne doit lui arriver rien de pis que d'être obligé de voyager, comme il ſemble en avoir l'intention, (quoique je ne lui ſouhaite aucun mal dans ſes voyages,) & que je puſſe en être sûre; alors je ſerois tranquille & contente, dans l'idée que mes parens ſeroient en sûreté & à l'abri de ſa ſcience dangereuſe. Ah! que je puſſe apprendre la nouvelle qu'il eſt à mille lieues de nous!

Lorſque j'ai commencé cette lettre, je ne comptois pas l'étendre à cette longueur. Mais c'eſt à vous que j'écris, ma plus chère amie; & vous avez des droits ſur cette vigueur d'eſprit que vous ſavez ranimer & ſoutenir: car cette vigueur n'eſt plus qu'empruntée, & va m'abandonner du moment que je ceſſerai de m'entretenir avec vous.

Mais de quelle eſpérance voulez-vous me flatter, lorſque vous me dites que ſi la ſanté de votre mère vous le permet, vous viendrez me voir à la ville?

J'eſpère que la guériſon de votre mère ſera auſſi parfaite que vous le déſirez ; mais je n'oſe pas me promettre une ſi grande faveur, un ſi céleſte bonheur, c'eſt le nom que je veux lui donner. En vérité, je ne ſais pas ſi j'aurois à préſent la force d'en ſoutenir l'émotion.

Il reſte une conſolation qu'il eſt en votre pouvoir de me donner : c'eſt de m'apprendre, & très-promptement ſi vous voulez m'obliger, que tout eſt concilié entre vous & M. Hickman ; auquel je vois que, malgré votre fierté & toute votre bravoure, vous êtes réſolue d'avoir une multitude d'obligations pour ſa patience à ſupporter vos volages humeurs. Songez à cela, ma trop fière & chère amie ; & rappelez-vous auſſi ce que je vous ai répété ſouvent, que l'orgueil dans l'homme & dans la femme eſt un extrême qui manque rarement d'amener tôt ou tard ſon mortifiant *contraire*.

Puiſſiez-vous, ma chère Howe, n'éprouver jamais d'autres déplaiſirs que ceux que vous vous ferez vous-même ! Comme il dépendra toujours de vous de diminuer le nombre de ceux-là, ils doivent être votre punition, ſi vous vous obſtinez à ne pas vouloir le faire.

Il n'eſt point ici bas de *parfait bonheur*, puiſqu'au défaut de maux réels, l'active imagination de l'homme s'en forgeroit elle-même d'imaginaires. Vous me pardonnerez donc ce ſouhait limité, quelqu'étrange qu'il puiſſe vous paroître d'abord, juſqu'à plus mûr examen. Car, vous ſouhaiter l'exemption de toute infélicité, ſoit dans votre perſonne, ſoit hors de vous, ce ſeroit vous ſouhaiter ce qui ne peut jamais arriver en ce monde; & ce que peut-être on ne doit même pas déſirer; quand il ſuffiroit du vœu pour en exempter une amie, puiſque nous ne ſommes pas pour toujours vivre ici.

Nous ne devons pas, en un mot, nous attendre que nos roſes ſeront ſans épines; mais ces épines ſont utiles & inſtructives : en piquant le doigt imprudent qui ſe preſſe de les cueillir, elles nous inſpirent les précautions & la prudence pour l'avenir; & qui ne ſait pas que la difficulté & la peine donnent plus de pointe & de vivacité à nos jouiſſances ? Si nous les obtenons trop facilement, elles nous deviennent bientôt inſipides.

Il faut que je finiſſe.

Que le ciel vous comble à jamais de

ſes bénédictions, vous & tous ceux que vous aimez & que vous reſpectez, & qu'il vous récompenſe dans ce monde & dans l'autre de votre tendreſſe & de vos bontés pour

Votre obligée & affectionnée,

CLARISSE HARLOWE. (§) (*)

(¶) LETTRE IV.

Mde. NORTON à Miſs CLARISSE HARLOWE.

En réponſe à celle du Jeudi 24 Août.

(Voyez Lettre XXIV, Tome XII.)

SI je ne vous ai pas plutôt écrit, ma chère jeune dame, c'eſt que depuis la réception de votre dernière lettre, je voulois, avant de vous répondre, parvenir à la communiquer à votre mère, & j'ai fait tous mes efforts pour obtenir d'elle une audience ſecrète. Mais je fus toute étonnée hier au ſoir de recevoir une invitation d'aller ce matin déjeûner au château d'Harlowe; & la voiture eſt ve-

(*) Ici finit le ſixième volume anglais.

nue me chercher de fort bonne heure, honneur que je n'attendois pas.

Quand je ſuis arrivée, j'ai trouvé qu'il étoit queſtion d'une aſſemblée de toute votre famille avec le colonel Morden. Votre mère avoit propoſé, & tout le monde avoit conſenti que j'y fuſſe préſente. Votre couſin, à ce que j'apprends, avoit eu beaucoup de peines à obtenir cette aſſemblée ; car votre frère avoit toujours adroitement évité toute converſation ſur ce ſujet fâcheux, diſant qu'il n'étoit point néceſſaire d'en parler à M. Morden, qui n'étant qu'un parent plus éloigné qu'eux tous, n'avoit que faire de venir s'établir juge de leur conduite envers leur fille, leur nièce & leur ſœur ; que d'ailleurs le colonel s'étoit toujours déclaré pour elle, & il ajouta, que lui, ne répondoit pas de ſouffrir patiemment d'être queſtionné par M. Morden ſur ce ſujet.

J'eſpérois que votre mère m'auroit donné l'occaſion de lui parler ſeule, avant qùe la compagnie ſe fût raſſemblée. Mais elle a paru l'éviter ſoigneuſement, quoique contre ſon inclination, j'oſe en répondre.

Je n'ai été introduite qu'un inſtant avant l'arrivée de M. Morden. On m'a

dit de m'aſſeoir, & je me ſuis aſſiſe près de la fenêtre.

Lorſque le colonel eſt arrivé, il a débuté par *renouveler*, c'eſt ſon expreſſion, ſes ſollicitations en votre faveur. Il a expoſé devant eux votre repentir, le mauvais état de votre ſanté, votre vertu malgré la ſurpriſe qui vous avoit trahie, & les indignes outrages que vous aviez eſſuyés. Il leur a lu enſuite une lettre de M. Lovelace, une lettre, en vérité pleine de repentir (*) & votre *noble & belle* réponſe, comme il l'appelle avec juſtice, (†) il a traité comme il devoit le zèle impertinent & les informations de Brand, (dont je ſavois auparavant qu'il les avoit déjà fait rougir), & leur a fait des repréſentations fondées ſur les perquiſitions faites par M. Alſton (§) qu'il avoit engagé à aller s'informer lui-même de votre manière de vivre & de ce qu'il falloit penſer des viſites de ce M. Belford. Enſuite il leur a dit qu'il avoit fait la veille une viſite à Miſs Howe, & qu'elle lui avoit montré une

(*) Voyez Lettre LII, Tome XI.
(†) Voyez Lettre LVI. *Ibid.*
(§) Voyez Lettre XVII Tome XII.

lettre de vous, (*) dont elle lui avoit permis d'extraire quelques articles, & que cette lettre ainſi que la forme des caractères, annonçoient que vous étiez ſi mal, qu'il doutoit fort que vous puiſſiez ſurmonter la maladie. Et quand il eſt venu à ce paſſage où vous dites à Miſs Howe : "De quelle utilité peut-il „ être maintenant pour moi, que mes „ parens me ſoient redevenus ſi favora„ bles?„ & où vous déſirez pour leur bien plus que pour le vôtre qu'ils vouluſſent s'adoucir — & enſuite vous dites que vous êtes fort mal — que vous êtes obligée de quitter la plume, — & vous la priez d'excuſer votre écriture de travers & mal formée, — Et vous faites, pour ainſi dire, votre dernier adieu à Miſs Howe : *Adieu, ma chère amie, adieu*, ce ſont vos paroles.

O mon enfant, mon enfant! s'écria votre mère, en pleurant & joignant ſes deux mains enſemble.

Ma chère dame, dit votre frère, ayez donc la bonté de croire qu'il vous reſte d'autres enfans que cette fille ingrate.

Cependant votre ſœur a paru affectée.

Votre oncle Harlowe eſſuyant ſes yeux,

(†) Voyez Lettre XXVII Tome XII.

ô mon couſin, a-t-il dit, ſi l'on penſoit que la pauvre fille fut réellement ſi mal.—

Il n'y a point à en douter, dit votre oncle Antonin : cette lettre eſt écrite à ſon intime amie. Faſſe le ciel qu'elle ne ſoit pas tout-à-fait perdue pour nous !

Votre oncle Harlowe a ſouhaité qu'on n'eût pas porté le reſſentiment auſſi loin.

Je les ai priés au nom de Dieu, les mains jointes & un genou en terre de me permettre de me rendre auprès de vous, m'engageant à leur rendre un fidelle compte de votre état; mais j'ai été réprimandée par votre frère, ce qui a occaſionné quelques paroles piquantes entre lui & M. Morden.

Je crois Monſieur, je crois Madame, a dit votre ſœur à ſon père & à ſa mère, que mon couſin feroit bien de ne ſe pas donner la peine d'en lire davantage; cela ne fait que vous chagriner & vous inquiéter. Il paroît que ma ſœur Clary eſt aſſez mal. Je crois que ſi l'on permettoit à Mde. Norton d'aller la voir, cela ſeroit à propos. Malgré l'indignité de ſa conduite, ſi elle eſt vraiment repentante.....

Elle n'acheva pas. Et comme tout le monde gardoit le ſilence, je me levai une ſeconde fois, & les conjurai de me per-

mettre de partir. J'ai propoſé alors de leur lire un paſſage ou deux de votre lettre du 24, mais je me ſuis vue encore gourmandée par votre frère, ce qui a occaſionné de nouveau quelques mots des plus aigres entre le colonel & lui.

Votre mère, dans l'eſpoir de gagner votre inflexible frère & pour faire diverſion à la contradiction qui s'échauffoit de plus en plus entre lui & votre couſin, a propoſé que le colonel continuât la lecture des paſſages qu'il avoit copiés de votre lettre.

Il a donc recommencé à lire; à l'endroit où reprenant votre plume vous dites : " J'avois cru vous faire mon der- „ nier adieu „ : & le reſte de ce paſſage touchant, où vous êtes obligée de vous interrompre plus d'une fois & enſuite d'aller prendre l'air en chaiſe à porteurs. Votre frère & votre ſœur ont été affectés, & votre frère a eu recours à ſa tabatière. Lorſque vous conſolez Miſs Howe, & que vous lui dites que " vous „ ſerez heureuſe: „ ſi elle l'eſt, dit-il, elle a ſi bien fait qu'il n'y aura qu'elle.

Votre ſœur vous a nommée, chère enfant, mais à voix baſſe. Elle a repris auſſitôt ſon inſenſibilité, & a dit pourtant qu'il étoit impoſſible de n'être pas touché

touché de vos plaintes pathétiques, — mais que c'étoit-là votre talent.

Alors le colonel eſt venu à l'endroit où vous dites que l'air vous a fait du bien ; à vos vœux pour le bonheur de Miſs Howe & de M. Hickman, & au ſouhait par lequel vous finiſſez votre lettre : " Puiſſe la vie, que je prie le ciel „ de rendre heureuſe pour vous, quand „ elle ſera à ſon terme, être auſſi calme „ dans ſes derniers inſtans, & auſſi aiſée „ à quitter que j'eſpère qu'elle le ſera „ pour moi „. Votre mère n'a pu ſoutenir cette idée ; elle s'eſt retirée dans un coin de la ſalle, & a ſoupiré & pleuré. Votre père a été quelques minutes ſans pouvoir parler, quoiqu'il parût vouloir dire quelque choſe.

Vos oncles étoient auſſi très-affectés tous les deux. — Mais votre frère eſt allé leur parler l'un après l'autre, & a de nouveau prié votre mère de ſe ſouvenir qu'elle avoit d'autres enfans : qu'y a-t-il de plus dans tout ce qu'on vient de lire, a-t-il dit, que le reſultat du talent qu'on vous connoît pour émouvoir les paſſions ? Et il les a blâmés de vouloir entendre la lecture de phraſes contre leſquelles ils ſavoient bien que leur indulgence ne pourroit pas tenir.

Ce diſcours a renflammé M. Morden. Fi ! couſin Harlowe, a-t-il dit, je vois clairement à qui l'on doit s'en prendre, ſi l'on a ſecoué toute tendreſſe & toute affection du ſang pour cette douce & malheureuſe victime ; de ſemblables rigueurs ne ſont propres qu'à empêcher la vertu de ſe relever d'une foibleſſe.

Votre ſœur a allégué l'honneur de la famille, & déclaré qu'on ne devoit jamais pardonner à un enfant qui, mépriſant tout avertiſſant, & malgré ſes propres lumières, avoit abandonné comme vous l'avez fait, les plus indulgens & les meilleurs de tous les parens.

Mais Meſſieurs, & Meſdames, leur ai-je dit en me levant de ma chaiſe où j'étois aſſiſe près de la fenêtre, & leur adreſſant un humble regard à chacun, ſi l'on veut me permettre de parler ; ma chère Miſs ne demande qu'une bénédiction. Elle ne demande point de rentrer en faveur. Elle eſt très-mal & elle ne demande qu'une dernière bénédiction.

Allons, allons, ma bonne Norton, (je n'ai pas beſoin de vous nommer qui) vous voilà encore avec vos lamentations, — toute bonne femme que vous êtes ; pardonner ſi facilement un crime, qui fait auſſi peu d'honneur à la part

que vous avez eue dans ſon éducation, qu'il jette de diſgrace ſur toute ſa famille, eſt une foibleſſe qui donneroit lieu de douter de votre propre vertu, ſi elle étoit bien attaquée.

C'eſt ſans doute par cette logique ſi charitable, a dit M. Morden, que ma couſine Arabelle s'eſt laiſſée perſuader. Si d'avoir un cœur incharitable & qui ne pardonne jamais, eſt une preuve de vertu, vous êtes, M. James Harlove, le plus vertueux jeune homme qui ſoit au monde.

J'avois bien prévu ce qui arriveroit, a dit votre frère, avec colère, ſi je trouvois M. Morden ſur mon chemin dans cette affaire. J'aurois bien voulu l'éviter. Mais vous, Monſieur, a-t-il dit à ſon père, vous n'avez pas voulu me le permettre.

Mais, Monſieur, en ſe retournant vers le Colonel, en préſence de tout autre....

Couſin James, a dit en l'interrompant le Colonel, la conſidération qui vous arrête, eſt auſſi, ce me ſemble, celle qui me retient. Je ne ſuis pas accoutumé à endurer ces défis.... Vous êtes mon couſin, Monſieur,..... & le fils & le neveu de perſonnes qui me ſont chères, & qui ſont ma famille.....& il s'eſt ar-

rêté là..... ſommes-nous donc condamnés, a dit votre père, à nous rendre de plus en plus malheureux les uns par les autres, tandis que nous laiſſons vivre le ſcélérat qui doit être l'objet du reſſentiment de quiconque s'intéreſſe ou à l'honneur de la famille ou à cette fille ingrate.

C'eſt auſſi cet homme, a dit votre couſin, que j'allai chercher comme vous le ſavez, lundi dernier pour l'objet du mien. Mais que pouvois-je dire, le trouvant ſi diſpoſé à réparer ſon crime? Et je ſuis d'avis, comme je l'ai écrit à ma pauvre couſine, que le meilleur parti pour tout le monde, c'eſt d'accepter ſes offres. — Et ſouffrez que je diſe....

Ne me dites rien, a dit votre père en fureur, de ce vil miſérable. Je lui porte une haine implacable. J'aimerois mieux voir la rebelle mourir cent fois, s'il étoit poſſible, que de ſouffrir qu'elle donnât à ma famille un ſi indigne allié.

Hé! mais il n'y a pas lieu de croire, mon ami, a dit votre mère qu'elle veuille nous donner un pareil allié. Je crains bien plutôt que la pauvre fille ne diminue, au lieu de l'augmenter, le nombre dont la famille eſt compoſée. Si elle eſt auſſi mal qu'on nous dit qu'elle eſt, envoyons-lui Mde. Norton, c'eſt le moins

que nous puiſſions faire. Otons-là cependant des mains de ce Belford.

Vos deux oncles ont appuyé cet avis, & ſurtout la dernière partie.

Votre frère a fait une remarque, bien digne de ſon mauvais naturel ; que c'étoit en effet un bel échantillon de votre prudence & de votre jugement que de refuſer le miſérable qui vous a outragée, & les réparations qu'il offroit, pour vous jeter enſuite ſous la protection de ſon ami déclaré.

Mais Arabelle a dit qu'elle craignoit que vous ne laiſſaſſiez à cette *impertinente* de Miſs Howe, (c'eſt ainſi qu'elle l'a nommée), tout ce que vous pourriez lui laiſſer, ſi vous veniez à mourir.

Ah ! ne ſuppoſez pas, Arabelle, ne ſuppoſez pas ce malheur.... a dit votre pauvre mère. Je ne puis ſonger à me ſéparer de ma Clary. Malgré ſes fautes, elle n'eſt pas moins mon enfant. On n'a point entendu les raiſons qu'elle pouvoit donner pour ſa conduite..... Je mourrois de chagrin ſi je venois à la perdre.... Je crois, mon ami, s'adreſſant à votre père, que c'eſt à moi plutôt qu'à toute autre, à aller auprès d'elle, ſi vous m'en donnez la permiſſion. Et Mde. Norton m'accompagnera.

C'étoit là une charmante propoſition. Votre père a réfléchi pendant quelques inſtans. M. Morden a offert de nous eſcorter. Vos oncles paroiſſoient l'approuver, mais votre frère a renverſé tout. J'eſpère, Monſieur, a-t-il dit à ſon père, j'eſpère, Madame, (à ſa mère), que vous ne conſentirez pas à regagner une fille coupable par la perte d'un fils irréprochable. Je déclare que ſi jamais ma ſœur Clary remet le pied ſur le ſeuil de cette porte, moi je n'y rentrerai jamais. A l'inſtant, Madame, où vous partiriez pour Londres pour pareil objet, je pars pour Edimbourg. J'y fixerai ma réſidence, & je tâcherai d'oublier que j'ai des parens en Angleterre, des parens auſſi chers à mon cœur que vous l'êtes tous à préſent.

Bon Dieu, dit le colonel, qu'elle déclaration! Et ſuppoſez, Monſieur, ſuppoſez, Madame, ſe tournant alternativement vers votre père & votre mère, que cela fût, lequel, à votre avis, eſt préférable de perdre pour jamais une fille comme ma couſine Clary, ou de laiſſer aller votre fils s'établir à Edimbourg, ſur un bien que ſa préſence ne fera qu'améliorer?

Il eſt impoſſible de décrire la conduite emportée de votre frère à ce diſcours,

qui, disoit-il, tendoit directement à aliéner de lui l'affection de toute la famille. Et voyant que tous les autres se rangeoient de son parti, l'animosité à été portée si loin que le colonel, les yeux & les mains levés vers le ciel s'est écrié : Grand Dieu, à quels cœurs de roche suis-je apparenté ! Cousin Harlowe, en s'adressant à votre père, êtes-vous résolu de n'avoir qu'une seule fille ; & vous, Madame, un fils sans entrailles vous fera-t-il oublier que vous êtes mère ?

Le colonel s'est détourné d'eux, en tirant son mouchoir, & est resté une minute sans pouvoir parler ; ses larmes en ont fait couler de tous les yeux, excepté de ceux de votre insensible frère.

Ensuite retournant vers eux, (avec d'autant plus d'indignation qu'il avoit été, ce semble, obligé de montrer de douceur & d'humanité, dont cependant jamais un cœur brave ne devroit rougir ;) je vous laisse tous, a-t-il dit, tous tant que vous êtes, digne compagnie les uns des autres. Jamais il ne m'arrivera d'ouvrir la bouche, pour dire un seul mot à aucun de vous sur ce sujet. Je vais à l'instant faire mon testament, & la chère créature retrouvera en moi, le père, les oncles & le frère qu'elle a perdus. Je vais la déter-

miner à faire avec moi le voyage de France & d'Italie, & elle ne reviendra que lorſque vous ſaurez connoître le prix d'une pareille fille.

En diſant ces mots, il eſt ſort bruſquement de la ſalle & eſt allé dans la cour, commander ſon cheval.

Comme il étoit prêt à le monter, M. Antonin Harlowe eſt allé à lui, & lui a dit qu'il eſpéroit le trouver plus de ſang froid dans l'après midi (car le colonel avoit logé chez lui depuis ſon arrivée) qu'alors ils auroient un entretien plus calme & que chacun en attendant, pourroit peſer mûrement toutes les conſidérations. — Mais le colonel irrité: couſin Harlowe, lui a-t-il dit, je tâcherai de m'acquitter des obligations que je dois à votre politeſſe, depuis mon retour en Angleterre; mais après la manière dont j'ai été traité par ce jeune emporté, qui, je le vois, a plus contribué à la ruine de ſa ſœur que Lovelace lui-même, (& cela avec votre approbation à tous,) je ne remettrai de ma vie le pied dans votre maiſon ni dans la leur. Je donnerai mes ordres à mes gens pour porter ailleurs les effets que j'ai chez vous, je veux voir ma chère couſine Clary le plutôt que je pourrai, & Dieu vous béniſſe tous! — Dites

ſeulement à votre neveu, ſi vous voulez, qu'il a beſoin qu'on lui apprenne la différence qu'il y a entre le courage & la vaine fureur, & qu'il eſt heureux pour lui peut-être que je ſois ſon parent; — quoique je ſois fâché qu'il ſoit le mien.

J'ai été ſurpriſe d'entendre votre oncle à ſon retour, leur répéter ces mots du colonel, à cauſe des ſuites qui pouvoient en réſulter, quoïque j'eſpère qu'il n'en réſultera rien de fâcheux; cependant cela a été regardé comme une ſorte de défi, ce qui a mis tout le monde du parti de votre frère, & Miſs Arabelle n'a pas oublié de déclamer contre la faute qui avoit attiré tant de maux.

J'ai pris encore la liberté, mais en tremblant de demander la permiſſion de vous aller joindre.

Avant que perſonne eût pu répondre, votre frère m'a dit: je ſuppoſe, Mde. Norton, que vous vous regardez comme la maîtreſſe de vos propres actions. Qu'avez-vous beſoin, je vous prie, de notre conſentement & d'attendre que nous vous en prions, pour aller où vous voudrez. — S'il m'eſt permis de dire ma penſée, je crois que vous & ma ſœur Clary êtes bien faites pour vivre enſemble; mais je ſerois bien aiſe que vous vouluſſiez

bien ne pas vous troubler la tête de nos affaires de famille, juſqu'à ce qu'on vous prie de vous en mêler.

Mais ne ſavez-vous pas, mon frère, a dit Miſs Arabelle, que dans une famille la faute d'un de ſes membres la diviſe toujours en deux parties, & qu'alors les amis ou les connoiſſances communes, & même les domeſtiques veulent s'établir les juges du différend, & voilà un des bienheureux effets de la faute de ma ſœur Clary.

Il n'y a point de créature ſi criminelle, a dit votre père, en me jetant un regard mécontent, qui ne trouve quelque tête aſſez foible pour la plaindre & épouſer ſa cauſe.

Je me ſuis miſe à pleurer. Votre mère a eu la bonté de me prendre par la main & de me dire: venez digne femme, venez avec moi, vous n'avez que trop de raiſons d'être affligée de ce qui nous afflige tous, & vous n'avez pas beſoin qu'on ajoute encore à votre chagrin.

Mais, ma chère jeune dame, j'ai été bien plus touchée de ce reproche à cauſe de vous, qu'à cauſe de moi-même. Car j'ai été dans la détreſſe pendant nombre d'années, & je dois conſéquemment être accoutumée au dédain & aux rebuffades

des riches ; mais je me flatte que la patience eſt écrite auſſi liſiblement ſur mon front, que l'arrogance l'eſt ſur celui de quelques-uns de ceux qui m'obligent.

Votre mère m'a conduite dans ſa chambre, & là nous nous ſommes aſſiſes & nous avons pleuré l'eſpace de pluſieurs minutes, ſans pouvoir nous dire un ſeul mot; à la fin elle a rompu le ſilence en demandant s'il étoit bien vrai que vous fuſſiez auſſi mal qu'on la diſoit.

Je lui ai répondu affirmativement, en offrant de lui montrer votre dernière lettre; mais elle a refuſé de la voir.

J'aurois bien déſiré vous procurer une ſeule ligne de ſa main avec ſa bénédiction. Je lui ai demandé, quel étoit le but de votre frère & de votre ſœur, rien ne pouvoit-il les ſatisfaire que votre éternelle réprobation? Je lui ai fait ſentir combien il vous ſeroit aiſé, ſi vous n'aviez pas toujours été gouvernée par l'amour du devoir & par le plus humble reſpect, de vous rendre indépendante, quant à la fortune; mais que tout ce que vous demandiez étoit une bénédiction. J'ai fait valoir pluſieurs autres raiſons en votre faveur; je vais vous repéter en abrégé ſes réponſes à mes repréſentations, & vous aurez une idée

de toute notre converſation & de l'état actuel des choſes.

Elle a dit, " qu'elle étoit bien malheu-
„ reuſe, que la faute d'un de ſes enfans
„ lui eût fait perdre le peu d'autorité
„ qu'elle avoit eu jadis ſur les autres, &
„ toute eſpèce d'influence ſur l'eſprit de
„ M. Harlowe, & de ſes frères. Votre père,
„ a-t-elle dit, l'avoit priée de le laiſſer ſe
„ conduire comme il l'entendroit avec
„ vous, & de ne faire aucune démarche
„ en votre faveur, à ſon inſu & ſans
„ l'aveu de vos oncles. Elle avouoit cepen-
„ dant qu'ils ſe laiſſoient trop gouverner
„ par votre frère, mais qu'elle ſavoit qu'en
„ temps & lieu, ils donneroient les mains
„ à une réconciliation ; qu'ils n'avoient
„ point d'autre vue, & que pas un d'eux
„ n'avoit ceſſé de vous aimer.

„ Votre frère & votre ſœur, il eſt vrai,
„ ne vous verroient pas ſans jalouſie ren-
„ trer en faveur. Mais ſi M. Morden eût
„ pu ſe modérer dans cette dernière entre-
„ vue, & ſoutenir patiemment la première
„ fougue de l'imagination de votre frère,
„ qui n'ayant toujours en tête que l'hon-
„ neur & l'illuſtration de la famille, avoit
„ porté ſon reſſentiment ſi loin, qu'il ne
„ ſavoit plus comment revenir ſur ſes
„ pas, la conférence interrompue ſi bruſ-
„ quement

„ quement aujourd'hui auroit, ſelon toute
„ apparence; fini plus heureuſement. Car
„ elle avoit lieu de croire que quelques
„ ſacrifices de votre part ſur l'héritage de
„ votre grand-père, & l'engagement de
„ votre couſin Morden, appuyé ſur des
„ motifs convenables, d'être lui-même
„ garant de votre ſoumiſſion, les auroient
„ tous adoucis.

„ Le rapport envoyé par M. Brand,
„ de votre intimité avec l'ami de ce
„ méchant homme, avoit produit, a-t-elle
„ dit, dans la circonſtance des effets bien
„ malheureux. Car avant ce funeſte rap-
„ port, elle avoit déjà gagné quelque
„ terrain; mais depuis elle n'avoit plus
„ ni la hardieſſe ni même la volonté d'ou-
„ vrir la bouche en votre faveur. Votre
„ liaiſon intime & continuée avec ce M.
„ Belford, étoit tout-à-fait inexplicable
„ & entièrement inexcuſable.

„ Ce qui rendoit encore, a-t-elle dit,
„ la réconciliation déſirée plus difficile,
„ c'étoit que reconnoiſſant vous-même
„ que vous aviez été déshonorée, (& il
„ n'étoit que trop évident, que ſi vous
„ êtes tombée ſous la puiſſance d'un ſi
„ grand ſcélérat, la faute en eſt à vous
„ ſeule) & conſéquemment que votre
„ diſgrace & la leur étoient à leur com-

„ ble; cependant vous refuſez de pour-
„ ſuivre le miſérable, & qu'enſuite le
„ pardon & la bénédiction que vous
„ demandiez, n'étoit ſans doute qu'un
„ préliminaire qui devoit être ſuivi de
„ votre mariage avec l'homme qu'ils
„ haïſſent & qui ne les hait pas moins.
„ Toutes circonſtances bien défavorables,
„ dit-elle, & bien peu propres, elle étoit
„ obligée d'en convenir, à fonder une
„ réconciliation.

„ Quant à elle, elle avouoit, s'il y
„ avoit quelque eſpoir que M. Lovelace
„ fût capable de reformer ſa conduite;
„ la lettre qu'il vous avoit écrite, & dont
„ le couſin Morden avoit fait la lecture,
„ la juſtice qu'il rendoit à votre caractère
„ (car elle ſe flattoit que c'étoit une juſ-
„ tice) en ſe condamnant lui-même, le
„ déſir de tous ſes parens de vous admet-
„ tre dans leur famille, dont l'honneur
„ & la fortune ne ſouffroient aucune
„ objection, toutes ces conſidérations
„ auroient eu du poids auprès d'elle, ſi
„ elles pouvoient en avoir ſur l'eſprit de
„ votre père & de vos oncles.

Quand je lui ai parlé de votre maladie,
„ elle oſoit ſe flatter, a-t-elle répondu,
„ que ce n'étoit que l'effet de l'abbatte-
„ ment de vos eſprits, & d'un déſeſpoir

„ momentané. Une jeune perſonne accou-
„ tumée comme vous à la conſidération
„ depuis ſa naiſſance, tombée dans une
„ ſi profonde humiliation, devoit être
„ cruellement affectée. Mais s'ils venoient
„ malheureuſement à vous perdre, on
„ verroit alors la ſcène bien changée. Car
„ ceux qui maintenant montrent le plus
„ de reſſentiment, ſeroient les plus déſo-
„ lés. Toutes vos excellentes qualités
„ reviendroient à leur mémoire & votre
„ malheureuſe erreur ſeroit totalement
„ oubliée.

„ Elle a déſiré que vous vouluſſiez vous
„ mettre entièrement ſous la protection
„ de votre couſin Morden, & n'avoir plus
„ rien de commun avec ce M. Belford „.

Et je voudrois, ma chère Miſs Clary, vous exhorter à faire là-deſſus les plus ſérieuſes réflexions, & à examiner ſi à préſent que votre couſin Morden, qui eſt votre curateur pour les biens de votre grand-père, eſt arrivé, il ne vous conviendroit pas de renoncer à l'idée de prendre pour votre exécuteur teſtamentaire l'intime ami de M. Lovelace, d'autant plus que de faire entrer ce gentilhomme dans les affaires de votre famille, ſuppoſe le triſte événement dont la ſeule penſée me navre le cœur. Ce ſeroit, peut-être

donner occaſion aux ſuites fâcheuſes que vous êtes d'ailleurs ſi jalouſe de prévenir. Et quand vous ſeriez obligée pour cela, ma chère jeune dame, d'écrire une lettre de plus, à chacun de vos deux oncles pour les informer du danger de votre état..... & leur demander leur avis, & leur offrir de vous y conformer relativement à la diſpoſition de votre bien & de vos effets..... il me ſemble que je ſerois bien aiſe que vous preniez ce parti.

Je ſais qu'ils ſont dans le deſſein de vous envoyer une bonne partie du revenu de cette terre, depuis qu'elle vous appartient, avec l'argent comptant que vous aviez laiſſé, & cela par votre couſin Morden, dans la crainte que vous n'ayez été obligée de contracter des dettes qui vous mettent dans l'embarras.

Ils paroiſſent s'attendre que vous prendrez le parti de vivre retirée & dans la maiſon de votre grand-père, ſi votre couſin Morden ne vous engage pas à voyager hors du royaume pendant un an ou deux.

Vendredi matin.

Betty me quitte dans l'inſtant. Elle me

dit que votre couſin Morden eſt ſi irrité contre eux tous, qu'il a refuſé de vivre plus long-temps chez votre oncle Antonin, & qu'il s'eſt accommodé du premier logement qu'il a trouvé, en attendant qu'il puiſſe s'en procurer un plus convenable. Ils en ſont fort affectés, & ils ſe repentent de la violence avec laquelle ils en ont agi avec lui, & plus encore, en apprenant qu'il eſt réſolu, comme il le dit, de vous nommer ſa légataire univerſelle, & l'héritière de toute ſa fortune.

O ma chère jeune dame, quelles grandes & belles deſtinées vous attendent! Je ſuis pleinement convaincue que, ſi Dieu vous conſerve la vie & la ſanté, vous ſerez inceſſamment reconciliée avec tout le monde, & que vous verrez encore une longue ſuite d'heureux jours.

Votre mère ne ſe ſoucie pas que je me tranſporte encore près de vous, parce qu'elle eſpère que je pourrai bientôt avoir ce plaiſir, de l'agrément, & même du déſir de tout le monde. Leur réconciliation avec votre couſin Morden, à laquelle ils aſpirent fort, renfermera, je n'en doute pas, votre pleine réconciliation avec eux.

Mais ſi le malheur, que je redoute

tant, alloit arriver ſans que je fuſſe auprès de vous ; oh je ne me le pardonnerois jamais. Ayez donc la bonté, ma chère jeune dame, de m'ordonner de partir ſur le champ, ſi vous croyez qu'il y ait quelque danger, & ſi vous ſouhaitez ma paix ; & nulle conſidération ne ſera capable de me retenir.

On m'a dit que Miſs Howe a obtenu de ſa mère la permiſſion de vous aller voir, & qu'elle ſe propoſe d'aller exprès à Londres la ſemaine prochaine ; & on préſume qu'elle profitera de cette occaſion pour acheter ſes habits de noces.

La belle-mère de M. Hickman eſt morte ces jours derniers. Son douaire de 600 livres ſterlings par an eſt revenu à M. Hickman ; & en reconnoiſſance de ſes bons procédés avec elle, elle lui laiſſe en outre tout ſon bien, qui fait un objet très-conſidérable, à l'exception de quelques petits legs, qu'elle a fait à ſa propre famille.

Les hommes qui ſont vraiment bons, le ſont conſtamment en tout. Et ſans cela, ils ne ſeroient pas *bons* ; & ils ne s'en trouvent jamais plus mal de l'être. Tout le monde convient qu'il fera pour cette jeune & jolie dame un excellent mari, & je ſuis fâchée que tout le monde

ne convienne pas de même, qu'elle faſſe pour lui une excellente épouſe. Mais je ſuis perſuadée qu'une femme pleine de principes, comme elle, n'auroit pas encouragé ſes aſſiduités, ſoit qu'elle l'aime actuellement ou non, ſi elle croyoit ne pouvoir l'aimer jamais, ou ſi elle lui préféroit quelqu'autre homme.

M. Pocock ſe charge de vous remettre cette lettre; mais il craint de ne pouvoir le faire que ſamedi au ſoir ou dimanche matin.

Puiſſe le Tout-Puiſſant vous protéger & vous bénir! Je languis du déſir de vous voir, — ma chère jeune dame. — Je languis de vous voir & de vous ſerrer encore une fois contre mon tendre cœur. Oui, j'oſe le dire, vous allez voir d'heureux jours. Prenez donc courage, & que votre ame s'ouvre à l'eſpérance.

Soit dans ce monde, ſoit dans l'autre, vous ne pouvez manquer d'être heureuſe. Déſirez de vivre cependant, ne fût-ce que parce que vous aurez un caractère ſi propre à faire le bonheur de toute perſonne qui a celui de vous connoître. Que ſignifie, après tout, cette éclipſe paſſagère? Vous êtes auſſi près de la perfection, ſuivant tout ce que j'ai ouï dire,

qu'une créature peut l'être dans ce monde; c'eſt là votre gloire!... Votre vertu ſort plus pure & plus *brillante*, je puis le dire, de vos ſouffrances! Qu'il me tarde d'entendre de votre propre bouche tout le récit de votre malheureuſe, mais inſtructive hiſtoire.

Pour l'amour de Miſs Howe, qui aura tant beſoin de vous dans ſon nouvel établiſſement, pour l'amour de votre couſin Morden, pour l'amour de votre mère, s'il n'en eſt plus d'autres que je doive citer dans votre famille; & cependant je puis dire, pour l'amour d'eux tous; pour l'amour de moi-même, ma très-chère Miſs Clary, reprenez votre courage & votre grandeur d'ame accoutumée, & qu'elle vous ſoutienne contre l'accablement des chagrins. Vous avez ici-bas beaucoup de choſes à faire, & je ne connois perſonne capable de les faire à votre place ſi vous nous quittez.

Joignez donc vos prières aux miennes, que Dieu veuille vous conſerver pour un monde qui a beſoin de vous & de vos exemples; & quoique vos jours paroiſſent avoir été comptés, qui ſait s'ils ne peuvent pas encore être prolongés comme ceux du bon roi Ezéchias; faveur que le

ciel daigne, ſi c'eſt ſa ſainte volonté, accorder aux prières de votre fidelle,

JUDITH NORTON. (§)

(¶) LETTRE V.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 4 Septembre.

ELLE n'a pas voulu lire la lettre de Mde. Norton, qu'après avoir reçu le ſacrement, dans la crainte d'y trouver quelque nouvelle qui vînt à troubler le calme heureux qu'elle s'étoit efforcée d'obtenir par cet acte religieux. Après l'avoir rempli, elle étoit ſi profondément tranquille, dit-elle, qu'elle ſe croyoit en état de recevoir ſans émotion les plus affligeantes nouvelles.

Néanmoins dans cette lecture elle fut obligée de s'interrompre pluſieurs fois; à cauſe de la foibleſſe & des nuages qui lui troubloient la vue; elle s'en plaignit, ſi l'on peut appeler *ſe plaindre* la manière douce & indifférente dont elle le diſoit.

Elle fut vivement affectée à pluſieurs endroits ; elle pleura plus d'une fois, & ſoupira ſouvent. Voici, ſuivant Madame Lowick, les douces exclamations de ſa douleur : *ſon dur, ſon cruel frère ! — Qu'on ne reconnoît guères là une ſœur ! — Pauvre chère femme !* (paroiſſant parler de Mde. Norton.) — *Son obligeant couſin ! — O ces eſprits inflammables !* & alors revenant plus d'une fois ſur elle-même : *Quelle funeſte écart ! quelle faute a été la mienne ! de combien de maux j'ai été l'occaſion !*

Lorſque j'entrai ; j'ai reçu, me dit-elle, une longue lettre, mais qui n'eſt pas agréable, de ma chère Mde. Norton. Vous l'aurez bientôt dans vos mains. On me conſeille de ne pas vous charger de l'office que vous avez eu la bonté d'accepter. Mais vous ne devez pas le trouver mauvais. Mon choix doit leur paroître bizarre ; mais il eſt trop tard à préſent pour le changer, quand j'en aurois la volonté.

Je voudrois bien faire une réponſe, continua-t-elle ; mais je n'ai plus la vue diſtincte, ni la main aſſez sûre. — Peut-être cependant que ce brouillard, qui offuſque mes yeux, ſe diſſipera bientôt ! — Alors ſe tournant vers Mde. Lowick :

je ne me crois pas encore mourante. — Non je ne ſuis pas à *l'inſtant* de mourir, Mde. Lowick : — car je ne ſens dans mon corps aucune douleur ; — nul engourdiſſement , nuls ſymptômes , je crois, d'une mort prochaine; & ma reſpiration , qui avoit coutume d'être ſi gênée , eſt actuellement paſſablement libre. — Ma tête eſt nette; mon eſprit préſent. — Je ne crois pas mourir encore. J'aurai ſans doute des momens d'agonie. — La vie, je le crains bien , ne voudra pas me quitter avec cette heureuſe & douce tranquillité. — Cependant, combien eſt grande la bonté du Tout-Puiſſant , d'accorder à ſa pauvre créature une ſi douce ſérénité ! — C'étoit la grâce que mes prières lui demandoient! Quel encouragement, Mde. Lowick , pour une perſonne ſi près de ſa diſſolution, d'avoir lieu d'eſpérer que ſes prières ont été exaucées !

Mde. Lowick & Mde. Smith , qui étoit auſſi préſente, étoient toutes deux en larmes; & je n'avois pas plus qu'elles la force de lui répondre une parole. Cependant elle dit tout cela, & ce qui ſuit, avec une tranquillité d'ame ſurprenante, & ſans la moindre altération dans ſes traits.

Mais, M. Belford, me dit-elle, en donnant encore plus de vivacité à ſon air & à ſon accent, il faut que je cauſe un peu avec vous, tandis que j'ai la force de parler librement. Ne nous quittez pas, Mde. Lowick; (voyant les deux femmes qui ſe levoient pour ſortir.) — Aſſeyez-vous, je vous prie, & vous auſſi, Mde. Smith. — Dame Shelburne, prenez cette clef, & ouvrez le tiroir d'en haut. Je vais y aller. Elle s'y tranſporta, les genoux tremblans. — Tenez, M. Belford, voici mon teſtament; il eſt ſigné de trois témoins de la connoiſſance de M. Smith.

J'oſe eſpérer que mon couſin Morden vous ſecondera, ſi vous l'en priez. Mon couſin Morden me continue toujours ſa tendre amitié; mais comme je ne l'ai pas vu, je laiſſe toute la charge ſur vous, M. Belford. Cet acte pourroit manquer de quelques formalités; & je crois en effet que toutes n'y ſont pas obſervées; mais il doit y en avoir peu d'omiſes, parce que je ſais preſque par cœur le teſtament de mon grand-père, & que j'en ai ſouvent entendu répéter le projet. — Tenez, je vais le mettre ſeul dans ce coin; & elle l'a placé au fond du tiroir. — Enſuite elle a pris un paquet

quet de lettres, enfermées ſous une enveloppe, & cachetées de trois cachets de cire noire. J'ai cacheté ce paquet, a-t-elle dit hier au ſoir. Vous lirez, Monſieur, ſur l'enveloppe ce que vous devez faire des papiers qu'elle contient. Voici la ſuſcription, en l'approchant tout près de ſa vue, & ſe frottant les yeux, *auſſitôt que je ſerai décidée morte, le cachet doit être rompu par M. Belford.* Je le mets ici, Monſieur, en le plaçant à côté du teſtament. — Ces papiers ſont des lettre & copies de lettres, rangées par ordre de dates. Miſs Howe en fera l'uſage que vous jugerez convenable. Si j'en reçois encore d'autres, ou qu'il en vienne quand je n'y ſerai plus pour les recevoir, on peut les mettre dans ce tiroir, (en tirant en dehors, & repouſſant le tiroir de ſa toilette,) on pourra les remettre à M. Belford, de quelque part qu'elles viennent; vous voudrez bien vous en ſouvenir, Mde. Lowick, & vous, dame Shelburne.

Ici, Monſieur, continua-t-elle, je mets les clefs de mes effets, (en les poſant dans le tiroir avec ſes papiers,) tout eſt en ordre, & l'inventaire y eſt attaché, avec un état de ce dont j'ai diſpoſé;

enſorte que perſonne n'aura de queſtions à faire à Mde. Smith.

Il ſera aſſez inutile d'ouvrir ou d'examiner les malles qui contiennent mes habits. Mde. Norton les ouvrira, ou chargera quelqu'un de le faire en ſon nom, en votre préſence Mde. Lowick: car je l'ai ainſi réglé dans mon teſtament. On peut y mettre le ſceau dès à préſent. Je n'aurai plus jamais occaſion de les ouvrir.

Alors elle ferma le tiroir où étoient ces papiers; après en avoir ôté ſon livre de *méditations*, comme elle l'appela, diſant qu'elle auroit peut-être quelque uſage à en faire. Et elle me pria de prendre la clef de ce tiroir, dont elle n'auroit jamais beſoin non plus.

Elle fit toutes ces diſpoſitions d'un air ſi calme & ſi ſerein, que nous étions tous également ſurpris & pénétrés.

Vous pouvez rendre témoignage pour moi, Mde. Smith, & vous le pouvez auſſi, Mde. Lowick, ſi quelqu'un vous interroge ſur ma conduite & mes ſociétés, que depuis que vous m'avez connue, j'ai été fort régulière; je n'ai point manqué aux heures, & je n'ai jamais découché de votre maiſon, que lorſque

j'étois en priſon; mais alors cela ne dépendoit pas de moi.

O Lovelace, que ne l'as-tu entendue ou vue alors, ſans être connu ou viſible pour elle! — pas un de nous ne pouvoit proférer une parole. — Je quitterai le monde dans les ſentimens d'une charité parfaite, continua-t elle. — Se tournant vers les deux femmes : ne vous affligez pas tant ſur moi, mes bonnes amies. Tout cela étoit des préparatifs néceſſaires; & je ſerai très-heureuſe.

Alors frottant de nouveau ſes yeux, qu'elle dit couverts d'un nuage, & regardant autour d'elle plus fixement pour nous voir tous, & moi particulièrement: que Dieu vous donne à tous ſes bénédictions, dit-elle! — Quelle bonté à vous de tant vous affecter pour moi! Qui eſt-ce qui dit que je ſuis ſans amis? Qui peut dire que je ſuis dans l'abandon & parmi des étrangers? Mon cher M. Belford, montrez moins de cette généreuſe humanité. En vérité, (portant ſon mouchoir à ſes charmans yeux,) vous me rendrez moins heureuſe que vous ne voulez, j'en ſuis sûre, que je le ſois.

Tandis que nous étions dans un moment ſi touchant, arriva un domeſtique avec une lettre de ſon couſin Morden.

— Il n'eſt donc pas venu lui-même, dit-elle?

Elle rompit le cachet; mais, dit-elle, chaque ligne me paroît double; enſorte que ne pouvant la lire elle-même, elle me pria de lui en faire la lecture. Je la lus, & j'aurois ſouhaité qu'elle eût été plus conſolante pour elle. Elle l'écoutoit avec une attention patiente; des larmes cependant rouloient de temps en temps ſur ſes joues. Cette lettre avoit été écrite hier, & en voici la ſubſtance.

Il lui dit, "que le jeudi d'auparavant il avoit fait faire une aſſemblée générale de ſes plus proches parens dans la maiſon de ſon père; après bien des difficultés & des oppoſitions de la part de ſon impérieux frère, qui la rendit ſans ſuccès & traverſa tous ſes efforts pour les réconcilier avec elle. Il le blâme & parle de lui, comme d'un jeune homme le plus ingouvernable qu'il ait jamais connu. Il a beſoin, ajoute-t-il, de quelque grande maladie, de quelque grand revers, qui le ramène à la connoiſſance de lui-même, & de ce qu'il doit aux autres, & il ſouhaiteroit, dit-il, qu'il ne fut pas ſon frère, ni ſon couſin à lui-même. Il n'épargne pas non plus ſon père & ſes oncles, qui ſe

laiſſent ſi aveuglément conduire par ce jeune entêté.

Il lui dit qu'il les a quittés fort indigné contre eux, & qu'il croyoit ne jamais ſalir le ſeuil de leurs portes. Qu'il l'avoit formellement déclaré aux deux oncles qui étoient venus le trouver ſamedi, pour tâcher de ſe raccommoder avec lui, & qui le trouvèrent ſe préparant à venir à Londres ; & que malgré leurs preſſantes inſtances, il avoit perſiſté dans ſa réſolution, & dans celle de ne pas retourner avec eux au château d'Harlowe, ni à aucune de leurs autres maiſons, & qu'il les avoit congédiés avec cette réponſe.

Mais que ſa noble lettre, (comme il l'appelle,) du 31 Août (*), lui ayant été apportée environ une heure après leur départ, il avoit penſé qu'elle étoit capable de leur faire la même impreſſion qu'elle lui avoit faite à lui-même, & qu'elle leur donneroit de ſa vertu la haute opinion qui étoit ſi bien méritée ; qu'en conſéquence il avoit détourné ſon cheval, & au lieu d'aller à Londres, il avoit été chez ſon oncle Antonin. Qu'en arrivant il avoit trouvé les deux oncles

(†) Voyez Lettre XXXIX. Tome XII.

enſemble, & leur avoit lu cette touchante lettre, ſur laquelle ils avoient pleuré tous trois; que les abſens, ſuivant l'uſage en pareil cas, portant tout le fardeau, ils avoient accuſé le frère & la ſœur, & l'avoient conjuré de différer ſon voyage à Londres, juſqu'à ce qu'il pût lui porter, à ſa nièce, les bénédictions qu'elle avoit déjà vainement ſollicitées; & en même temps, comme ils l'eſpéroient, l'heureuſe nouvelle d'une réconciliation générale.

Qu'il avoit d'autant plus volontiers cédé à leurs déſirs, qu'il ne doutoit pas que ſa viſite ne lui fût beaucoup plus agréable, ſi l'on pouvoit obtenir cette heureuſe iſſue. Mais que, ne voulant pas s'expoſer à la poſſibilité de recevoir de nouvelles inſultes de ſon frère, il avoit laiſſé à ſes oncles une copie de ſa lettre, pour la lire à la famille aſſemblée, les priant de lui faire ſavoir le plutôt poſſible le réſultat de leurs délibérations.

Il lui dit qu'il lui portera les comptes du produit de la terre de ſon grand-père, & qu'il les mettra en ordre avec elle; qu'il étoit déjà nanti des arrérages qui lui étoient dus.

Il applaudit hautement à ſon noble

reſſentiment de vos procédés avec elle. Il convient qu'il eſt impoſſible que vous puiſſiez être pardonné, ou la mériter pour épouſe. Mais comme vous rendez juſtice à ſa vertu, & que vous offrez de lui faire toute la réparation qui peut maintenant dépendre de vous; comme elle le conjure d'une manière ſi preſſante de ne pas chercher à venger ces mauvais traitemens; qu'elle déclare que vous n'auriez jamais pu être l'auteur de ſes calamités, ſans un étrange concours de cauſes malheureuſes; quoiqu'il ne ſoit pas embarraſſé de ſavoir où placer l'application de cet étrange concours, il la prie de n'appréhender de ſa part aucunes meſures ni projets de vengeance.

Cependant, (& l'on doit bien s'y attendre,) il s'emporte contre vous, en voyant qu'elle ne vous a donné ſur elle aucun avantage. Mais il s'abſtient, dit-il, d'approfondir cet objet, juſqu'à ce qu'il ait l'honneur de la voir; d'autant plus qu'elle paroît d'elle-même ſi déterminée contre vous. Malgré tout, il ne peut s'empêcher de dire qu'il vous croit un galant homme, & un homme de ſens; & que vous avez la réputation d'être généreux dans toutes les occaſions, excepté vis-à-vis du ſexe, avec

lequel, dit-il, vous avez pris des libertés inexcuſables. Et il eſt fâché d'être obligé de convenir qu'il eſt peu de jeunes gens de fortune qui ne ſe permettent les mêmes licences. Les deux ſexes, obſerve-t-il, aiment trop à ſe maîtriſer & à ſe dominer l'un l'autre. Il a cependant vu peu d'hommes ou de femmes qui, avec cette paſſion de dominer, n'ayent pas abuſé de leur pouvoir.

Si elle eſt auſſi abſolument déterminée à vous refuſer pour mari, qu'elle le déclare, il eſpère, dit-il, réuſſir à lui perſuader de faire avec lui un petit voyage auſſitôt que ſa ſanté le permettra; c'eſt un moyen de la rétablir. Les voyages ſont certainement le meilleur remède à toutes les maladies qui doivent leur naiſſance au chagrin & aux contrariétés. Une abſence de deux ou trois années, feront revivre à ſon retour la tendreſſe de tous ſes parens pour elle, & la ſienne pour eux.

Il lui exprime ſon impatience de la voir. Il partira, dit-il, au moment où il ſaura le réſultat des déciſions de ſa famille, qui, il n'en doute pas, ne peuvent manquer d'être favorables; & il ne les attendra pas long-temps.

Lorſque j'ai lu cette lettre à cette

belle languiſſante : cela reſſemble, mes amis, dit-elle, à ce que j'ai ouï dire d'un malade, qui mourut dans le temps même qu'il y avoit cinq ou ſix célèbres médecins raſſemblés en conſultation, & qui ne s'accordèrent pas ſur le nom qu'on devoit donner à ſa maladie. Le malade étoit un empereur ; l'empereur Joſeph, je crois.

Je lui demandai ſi elle vouloit que j'écriviſſe à ſon couſin de hâter ſa viſite, vu qu'il ignoroit qu'elle fût auſſi mal.

Non, non, dit-elle, parce que s'il n'étoit pas actuellement en route, elle étoit perſuadée qu'elle ſeroit ſi bas, quand il recevroit ma lettre, & qu'il viendroit, que ſa préſence ne feroit que lui cauſer à elle du trouble, & à lui de l'affliction.

J'eſpère cependant qu'elle n'eſt pas encore ſi près de ſa fin. Sans inſiſter davantage là-deſſus avec elle, dès que je me fus retiré, j'écrivis au colonel Morden, que s'il vouloit voir ſa couſine en vie, il eût à ne pas perdre de temps & à partir ſur le champ. J'envoyai cette lettre par ſon propre valet.

Le docteur H. a envoyé la ſienne au père ce matin par un exprès.

Mde. Walton, la marchande de mo-

des, vient auſſi d'informer Mde. Smith que ſon mari avoit reçu par un exprès une lettre du miniſtre M. Brand, il y avoit une demi-heure, & laquelle renfermoit copie d'une autre, qu'il avoit adreſſée à M. Jules Harlowe, contenant ſa rétractation de la première.

Comme toutes ces lettres, avec la copie de celle de la jeune dame au colonel Morden parviendront aux Harlowes preſque toutes en même-temps, il faut que le démon poſsède cette famille, s'ils ne ſont pas frappés d'un remords capable de briſer les doubles lames qui entourent leurs cœurs de fer.

Will s'engage de vous remettre ma lettre, quelque tard qu'il ſoit, avant que vous ſoyez au lit. Il me prie de vous certifier l'heure & la minute où je la lui livrerai. Il eſt juſte dix heures & demie.

Je prétends à préſent, à force de pratique, être le plus prompt écrivain par abréviation de l'Angleterre, après toi. Mais quand chaque heure me fourniroit matière pour écrire, & que je n'aurois autre choſe à faire, je ne pourrai jamais écrire aſſez vîte pour ſatisfaire ton attente; & daigne te ſouvenir que tes domeſtiques ne peuvent te porter de

meſſages avant qu'ils ſoient prêts, ni de lettres avant qu'elles ſoient écrites.

J. BELFORD. (§)

(¶) LETTRE VI.

Le Docteur H. à M. JAMES HARLOWE l'aîné.

Londres, 4 Septembre.

MONSIEUR,

SI je puis juger du cœur des autres pères par le mien, je ne puis douter que vous ne me ſachiez bon gré de vous informer que vous avez encore le pouvoir de vous épargner, à vous & à votre famille, un grand regret dans l'avenir, en envoyant ici quelqu'un de vous qui apporte votre dernière bénédiction & celle de votre épouſe, à la plus parfaite des femmes.

J'ai quelque raiſon de croire, Monſieur, qu'on vous a fait d'elle une peinture fort différente de la verité; c'eſt ce qui m'engage à vous déclarer que je

la crois, ſur les meilleures preuves; abſolument irréprochable dans toute ſa conduite, dans tout ce qui s'eſt paſſé ſous mes yeux, & tout ce que j'en ai ouï raconter, & que ſes infortunes mêmes tournent à la gloire & à l'honneur de ceux qui lui appartiennent, par l'uſage qu'elle en a fait, & par la patience & la réſignation avec leſquelles elle a ſu ſe ſoutenir dans un état de peine, de langueur & d'abattement de corps & d'eſprit, & pour la force d'ame avec laquelle elle voit approcher ſa diſſolution. Et tout ce courage eſt fondé ſur des motifs vertueux, ſur des motifs dont un ſaint mourant pourroit ſe glorifier.

Elle ignore que je vous écris. J'avouerai pourtant ici que je lui en avois fait l'offre, il y en a quelques jours, & de la manière la plus preſſante. Elle me refuſa; mais non pas par obſtination; elle ne ſait pas ſeulement ce que c'eſt; mais elle me pria d'attendre ſeulement deux jours de plus, dans l'eſpérance où elle étoit, que ſon couſin, nouvellement arrivé, & qui, comme elle l'avoit appris, ſollicitoit vivement pour elle, parviendroit à réuſſir dans ſes vues favorables.

J'eſpère qu'on ne me taxera pas ſur cette démarche, d'être un homme trop empreſſé

empreſſé de ſe mêler des affaires d'autrui. Mais ſi l'on me fait ce reproche, je n'y ſaurois que faire, & je cède, malgré moi, à une ſorte de mouvement paternel & irréſiſtible.

Mais, Monſieur, quelque parti que vous jugiez à propos de prendre, ou de permettre, il faut le prendre ſans délai: car je ſuis intimément perſuadé qu'elle ne ſauroit vivre encore une ſemaine; & combien de temps encore elle pourra, dans ce court eſpace, jouir aſſez de ſa raiſon & de ſes admirables facultés, pour être ſuſceptible de quelque conſolation dans les faveurs que vous jugerez à propos de lui faire, c'eſt ce qu'il eſt impoſſible de déterminer.

Je ſuis, Monſieur,

Votre, &c.

R. H. (B)

(¶) LETTRE VII.

M. BELFORD à M. MORDEN.

Londres, 7 Septembre.

LA nature des circonſtances preſſantes & l'occaſion de votre laquais, Monſieur, ſont une apologie ſuffiſante pour la liberté que je prends de vous écrire ; d'autant plus que ſi je n'ai pas l'honneur de vous connoître perſonnellement, je n'en ſuis pas moins inſtruit de votre mérite.

J'apprends que vous employez vos bons offices dans la famille de Miſs Clariſſe Harlowe, pour la réconcilier avec la plus digne de toutes les femmes, qu'une famille puiſſe ſe vanter de poſſéder. Quelque généreuſe que ſoit votre entrepriſe, nous n'avons que trop ſujet de craindre ici de voir tous vos ſoins inutiles. Car tous ceux qui ont l'honneur d'être admis à voir Miſs Clariſſe Harlowe, ſont perſuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours; & ſi vous ſouhaitez de la voir avant ſa mort, vous n'avez pas un moment à perdre.

Elle ignore que je vous écris : je l'aurois fait plutôt, ſi je n'avois eſpéré de jour en jour qu'elle apprendroit quelque généreux effet de votre médiation en ſa faveur. J'ai l'honneur d'être, Monſieur &c.

BELFORD. (§)

(¶) LETTRE VIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

En réponſe à la lettre V à Uxbridge, Mardi matin entre 4 & 5.

EST-IL bien poſſible que cette admirable créature quitte ſitôt ce monde maudit? Car je le croirai maudit & moi-même encore plus, du moment qu'elle n'y ſera plus. O Belford! toi qui peux reſter ſi froid, & comme l'ange d'Adiſſon, diriger l'orage, (& même en jouir) l'orage qui détruit mon bonheur juſques dans ſes fondemens, ne blâme point mon impatience, quelque déraiſonnable qu'elle ſoit : ſi tu ſavois que j'éprouve déjà les tourmens des damnés, dans le remords qui déchire mon cœur, en jetant les

yeux ſur le paſſé, ſur ma conduite avec elle, tu ne ferois pas comme tu fais, le rôle d'un démon, acharné à animer contre moi une conſcience dévorante qui eſt déjà inſupportable, ſans tes impitoyables aggravations.

Je ne ſais ce que j'écris ni ce que je dois écrire : quand les ſociétés qui avoient coutume de m'amuſer & de me plaire, me deviennent auſſi fâcheuſes que mes réflexions ſolitaires me ſont cruelles, & que je ne peux me diſtraire ni me ſecourir moi-même, n'eſt-il pas néceſſaire & juſte que tous mes gens autour de moi ſe reſſentent d'un trouble auſſi réel, auſſi ſincère ?

Entreprendrai-je de te faire une foible peinture de l'horrible tourment intérieur contre lequel lutte mon ame ? elle ſeroit néceſſairement bien foible : car il n'y a que l'état d'un furieux forcené qui puiſſe ſurpaſſer l'état de déſordre où je ſuis, & cela aux yeux & dans l'opinion des autres : car quant au ſouffrant, il eſt certain que cet état de délire, en lui ôtant ſes intervalles lucides, doit être un état infiniment plus heureux que l'état d'incertitude & d'anxiété qui ſouvent le précède & le produit.

Privé par une défenſe formelle d'ap-

procher de cette chère perſonne, & cependant languiſſant du déſir de la voir, je donnerois le monde entier, pour être admis ſeulement une fois à ſa chère préſence. Je monte à cheval & cours vers Londres trois ou quatre fois par jour, formant, détruiſant mes réſolutions vingt fois dans l'eſpace de trois milles. Et puis je reviens ſur mes pas : & à la vue d'Uxbridge, dégoûté de l'ami même qui me prête ſa maiſon hoſpitalière, je retourne la tête de mon cheval vers la ville, réſolu de ſatisfaire mon envie, qu'elle le prenne en bonne part ou non. Mais en entrant dans la ville, après une infinité de projets & de plans, je change encore de réſolution, redoutant de la choquer ou de l'offenſer, & d'abréger par là une vie ſi précieuſe.

Hier particulièrement, pour vous donner une idée de la violence de cette impatience que je ne puis abſolument m'empêcher de faire éclater à la fin ſur mes domeſtiques, je n'eus pas plutôt dépêché Will, que je montai à cheval pour le rencontrer à ſon retour.

Pour lui donner du temps, j'errois ſur la route, tantôt remontant un ſentier, tantôt en deſcendant un autre, laiſſant mon cheval choiſir lui-même, &

maudiſſant mon exiſtence tout le long du chemin, & plein d'un dédain ſi nouveau pour moi-même, pour le monde entier, je ſouhaitois changer de condition avec le plus pauvre mendiant, dont les cris imploroient en paſſant ma charité, je lui jetois de l'argent dans l'eſpoir d'obtenir par ſes prières, le céleſte bonheur après lequel mon cœur ſoupire.

Après avoir ainſi battu le pavé pendant une heure ou deux, qui me ſembloient trois ou quatre mortelles heures, craignant d'avoir manqué le paſſage de mon drôle, je queſtionnois à chaque barrière, demandant ſi on n'avoit pas vu paſſer un domeſtique, portant telle livrée & revenant de Londres au grand gallop : car, malheur au miſérable ſi je l'avois rencontré, s'amuſant à trotter. Et de peur de le manquer à un bout de Kenſington, comme il pouvoit également prendre le chemin d'Arton ou celui d'Hamerſmith, ou à l'autre bout du parc, qu'il pouvoit ou traverſer ou cotoyer en dehors, combien de fois ſuis-je allé & revenu ſur mes pas, me faiſant remarquer de tous les paſſans tant à pied qu'à cheval, qui étoient ſans doute étonnés de voir un homme bien mis & bien monté, tantôt allant l'am-

ble, tantôt caracolant, ſelon qu'il plaiſoit à l'animal qui avoit plus de feu que ſon maître, & ne faiſant que paſſer & repaſſer ſans ceſſe ſur la même ligne dans un ſi court eſpace.

Et pendant tout ce temps, brûlant d'appercevoir mon valet, & tremblant en même temps de le rencontrer, dans la crainte qu'il ne fût chargé de quelque fatale nouvelle.

Quand j'appercevois à quelque diſtance un cavalier venant au galop, vers moi, mon imagination créant alors des reſſemblances, me le faiſoit prendre pour Will, & auſſitôt mon cœur de bondir juſqu'à ma gorge, comme s'il eût voulu me ſuffoquer; mais quand l'approche de l'inconnu venoit à me détromper, oh! comme je maudiſſois tour-à-tour & les lenteurs du valet, & toi-même, & comme j'étois tenté de braquer mon piſtolet ſur l'étranger qui avoit l'impudence de galoper, lorſque je croyois que mon meſſager ſeul avoit le droit ou un ſujet preſſant de le faire; car je ſuis porté à me figurer que toutes les affaires de l'univers doivent reſter interrompues dans une circonſtance ſi triſte & ſi intéreſſante pour moi. Toute la ſemaine qui vient de paſſer, j'aurois voulu couper la

gorge à tout homme ou femme que je voyois rire, tandis que je ſuis plongé dans un ſi profond abattement.

Je ſuis bien convaincu maintenant, que les malheureux qui fuyent pour éviter la vue d'une ſcène douloureuſe, ſouffrent dix fois plus de leurs allarmes & de leurs inquiétudes, qu'ils n'auroient ſouffert s'ils y euſſent été préſens, & qu'ils euſſent vu & connu tout leur malheur; tant l'imagination, la plus prompte & la plus immédiate émanation de l'ame, eſt capable d'aller au-delà de la vérité, triſte ou joyeuſe! & c'eſt la cauſe, à ce que je conçois, que tous les plaiſirs ſont plus grands dans l'attente, ou dans la réflexion, que dans la jouiſſance même. Tandis que toutes les peines qui peſent ſi douloureuſement ſur les deux parties de cette union inégale, où eſt attachée la vie précaire des frêles mortels, ſont toujours les plus aiguës au moment même de la ſouffrance. Car combien ſont légères au ſouvenir les plus cruelles infortunes, après qu'on les a ſurmontées. Mais ſurtout, je l'avoue, les peines, où le corps eſt plus intéreſſé que l'ame. Mais c'eſt là un point de philoſophie, que je n'ai pas le temps d'examiner, & je n'ai pas aſſez de tête pour y

réfléchir. » Ainſi prends ces idées comme elles tombent de la plume d'un fou.

Malheur à celui des deux miſérables qui m'apportera la nouvelle qu'elle n'eſt plus : il eſt aſſez probable que cet oiſeau ſiniſtre & déteſté ne pouſſera de ſa vie d'autre cri funèbre, à moins que le coup, qui ſans doute jettera le trouble dans tout mon être à un ſi affreux événement, ne faſſe trembler ma main, & ne détourne l'arme de ſa tête, de ſon cœur, ou de ſes entrailles, s'il ne la tourne pas contre moi-même.

Mais sûrement, elle ne mourra point: elle ne peut mourir encore! une femme ſi parfaite, ſi incomparable,

(*) *Dont l'ame renferme un univers, & paroît formée pour toutes les fins de la création*, n'a pu être prêtée au monde, pour lui être ſitôt redemandée! mais ne ſe pourroit-il pas que toi, Belford, fuſſes de complot avec la chère créature, (qui ne veut pas me laiſſer la voir pour me convaincre par mes yeux) afin de travailler mon ame & d'y établir le plus profond remords; & lorſqu'elle ſera bien convaincue de la ſincérité de mon repentir, lorſque mon ame amollie comme

(*) Vers Anglais.

une cire, ſera propre à recevoir l'impreſſion qu'il lui plaira de lui donner, elle me relèvera alors, & me raſſurera par la joyeuſe nouvelle du retour de ſa ſanté & de ſa tendreſſe, prête à accepter ma main.

Que ne donnerois-je pas pour que ma conjecture fut vraie! eh! pourquoi ne le ſeroit-elle pas, lorſque le bonheur de cent perſonnes, auſſi bien que la paix & la réconciliation de pluſieurs familles diſtinguées, dépendent de ſon rétabliſſement & de ſon bonheur?

Mais, laiſſe-moi cette douce préſomption. Laiſſe-moi me livrer à ma première eſpérance, quoique hélas! peu vraiſemblable : je le veux; je veux jouir de cette idée : & quels ſeroient ma joie & mes tranſports, à la révélation d'un auſſi heureux complot!

Ah! fais, cher Belford, fais que cela ſoit. — Et toi, ô ma chère & à jamais chère Clariſſe, ne me tiens pas plus longtemps dans ce doute cruel, qui me fait ſouffrir mille fois plus que je ne t'ai fait ſouffrir toi-même. Ah! ne crains pas que je m'offenſe d'un éclairciſſement ſi déſirable, ou que je me retire en le recevant. Car je veux t'adorer toujours & ſans jamais te reprocher les tourmens

dont tu as déchiré mon cœur. Je te reconnoîtrai pour être auſſi ſupérieure à moi dans tes nobles & généreux ſtratagêmes, que tu l'es en honneur & en vertu. Mais encore une fois..... ſi le plus affreux des malheurs..... garde-toi de me le nommer..... & je ſuis ſorti de cette isle abhorrée.... ſorti pour n'y jamais rentrer..... & puiſſe une éternelle démence..... mais je ſuis déjà frappé..... & je finis donc par être plus à toi qu'à moi-même. Et ſans compliment.

R. L. (S)

(¶) LETTRE IX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 5 Septembre, à 9 heures du matin, chez M. de Smith.

En liſant votre lettre de ce matin, je n'ai pû m'empêcher de vous plaindre, à la peinture que vous faites de l'horrible incertitude & de l'anxiété qui vous agitent. Je ſouhaiterois de tout mon cœur que tout pût finir comme votre déſir

vous porte à l'eſpérer. Mais il n'en ſera pas ainſi. Et ſi votre incertitude eſt, comme vous le dites, le plus grand de vos tourmens, elle ſera bientôt à ſon terme. Mais hélas! ce ne ſera pas celui dont votre eſpoir ſe flatte.

Je viens de la voir il n'y a qu'un moment; elle eſt extrêmement mal, & malgré cela elle veut achever une réponſe à une lettre de Mde. Norton, qu'elle a commencée hier dans ſa chambre & qu'elle a fort avancée; mais on ne reconnoît plus ſa belle main : ce ſont, dit Mde. Lowick, de plus larges caractères, & des lignes de travers.

J'ai accepté l'offre d'une chambre attenante à celle de Mde. Lowick, juſqu'à ce que je voie le cours des choſes; mais Clariſſe n'en fait rien, & j'irai faire un tour chez moi, chaque ſoir, pendant quelques heures. Je ne voudrois pas pour ma fortune, perdre une ſentence que je peux recueillir d'une bouche auſſi inſtructive, ni l'occaſion de recevoir le moindre de ſes ordres.

Dans le nouvel appartement que j'occupe, je ſuis à préſent à écrire, & je continuerai de le faire ſuivant les occaſions qui s'offriront, afin de recueillir toutes les circonſtances; mais je compte

ſur

ſur le renvoi à ma première réquiſition, de mes lettres ou copies, je veux avoir dans mes mains tout ce qui tient à cette touchante hiſtoire, que je relirai toujours avec un mélancolique plaiſir, juſqu'à la fin de ma vie.

Je crois que je t'enverrai la lettre de Brand à M. Jules Harlowe, où il rétracte ſes viles conjectures : c'eſt un chef-d'œuvre de pédanterie, & qui pourra peut-être te diſtraire de ton profond chagrin ; du moins dans quelque temps d'ici, ſi ce n'eſt pas à préſent.

Qu'il y a dans le monde de pitoyables créatures ! quel biſarre mêlange dans certains caractères ! tant de ſens à la fois & de ſottiſe ! que l'homme eſt une ſotte créature & plein de contradictions !

A trois heures.

Elle vient d'achever ſa lettre, & elle nous a fait, aux deux femmes & à moi, un ſuperbe diſcours ſur la vanité & la brièveté de la vie : je ne puis le répéter ſans lui faire perdre de ſa beauté ; & en vérité, mon cœur eſt ſi affligé pour elle, que malgré ſon fâcheux état, je n'ai pas les idées la moitié auſſi nettes qu'elle.

Je me rappelle ſeulement un petit nom-

bre d'endroits qui ont fait ſur moi la plus forte impreſſion, tant par la nature même des penſées que par la manière touchante de les énoncer. Voici l'exorde qui les a amenés.

Je ſonge, a-t-elle dit, quelle heureuſe mort m'accorde le Dieu Tout-puiſſant. Béni ſoit ſon ſaint nom! avec quelle douceur il me conduit par dégrés à ma fin. Qui ſe ſeroit imaginé que ſouffrant tout ce que j'ai ſouffert, dans l'abandon où j'ai été delaiſſée, & avec une éducation auſſi délicate que celle que j'ai reçue, j'aurois été ſi long-temps à mourir? Mais voyez par quels pas inſenſibles j'ai été amenée au point où je ſuis. D'abord j'ai été privée de la facilité de marcher. Enſuite j'ai pris une voiture. La voiture eſt devenue pour moi un exercice trop violent. — Alors j'ai pris une chaiſe à porteurs. — La priſon a été pour moi une *large enjambée* vers la mort. — Sans elle j'aurois ſouffert beaucoup plus long-temps. — Enſuite je me ſuis vue hors d'état d'aller à l'égliſe, puis de monter ou deſcendre dans la maiſon. A préſent j'ai bien de la peine à me mouvoir d'une chambre à l'autre, & bientôt une *chambre plus étroite* me renfermera. — Mes yeux commencent à me manquer, au point que dans certains momens, je ne puis voir

aſſez pour lire diſtinctement, & à préſent je n'ai preſque plus la force d'écrire ni de tenir une plume. Bientôt, je le préſume, je ne reconnoîtrai plus perſonne, & ne ſerai plus en état de remercier aucun de vous. Je vous remercie donc en ce moment, vous Mde. Lowick, & vous Mde. Smith, & vous auſſi, M. Belford, tandis que je le puis encore, de toutes vos bontés pour moi. Et c'eſt ainſi que peu-à-peu, & par le progrès ſenſible de la mort dont je ſuis favoriſée, Dieu fait mourir en nous, pour ainſi dire, tous les plaiſirs, toutes les conſolations humaines, afin de ramener & de ſoumettre à lui ſes pauvres créatures.

Tu peux juger combien nous avons tous été affectés à cette peinture des progrès de ſa mortelle langueur. Nous avons écouté ce récit les yeux en pleurs. Car autant, à l'imitation des femmes, que par l'effet de ſa pénétrante éloquence, il ne m'a pas été plus poſſible qu'à elles de retenir mes larmes. Mais nous gardions tous un profond ſilence. Elle a repris, en s'adreſſant à moi.

O M. Belford! c'eſt une pauvre vie que celle-ci, & bien paſſagère, au milieu de ſes plus grandes jouiſſances. Nous nous agitons çà & là. Nous voltigeons entourés de nos brillantes vanités, comme ces in-

ſectes peints de mille couleurs, pendant une riante, mais bien courte ſaiſon. Juſqu'à ce que nous finiſſions par nous coucher immobiles, dans un état de repos, & que nous nous changions en vils vermiſſeaux. Et qui ſait dans quelle forme, ou à quelle condition nous renaîtrons de cette métamorphoſe ?

Je voudrois bien que vous me permiſſiez à moi, jeune créature, qui ne fait que prendre mes 19 ans, dans la première fleur de la jeuneſſe & de la ſanté, telle que j'étois il y a quelques mois, & aujourd'hui flétrie & défigurée par la main glacée de la mort, de vous perſuader dans les dernières heures qui me reſtent, de commencer une vie régulière & pénitente, en expiation des fautes paſſées dont vous avez pu vous rendre coupable. Car, croyez-moi, Monſieur, dans toutes les actions ou les plaiſirs de la vie, même d'une vie aſſez innocente, il en eſt bien peu qui puiſſent à cette dernière ſcène où je ſuis à préſent, ſoutenir l'épreuve & paſſer pour louables, ou même pour excuſables à notre propre tribunal, & bien moins encore à un tribunal bien plus redoutable; & nous en jugeons bien autrement. Alors ne devez-vous donc pas nous étudier dans le midi de nos jours, avant

que les heures de ténèbres approchent, à vivre d'une manière qui nous procure des réflexions propres à adoucir l'agonie des derniers momens. Et qui puiſſe faire tomber ſur notre ame au moment de ſa ſéparation, un rayon de la divine miſéricorde, pour l'éclairer dans ſon paſſage à l'effrayante éternité!

Elle étoit prête à tomber en défaillance: & comme elle prit le parti de ſe mettre au lit, je me retirai, je n'ai pas beſoin de dire, avec la triſteſſe dans le cœur: lorſque je fus dans mon nouvel appartement mon cœur fut encore plus affecté à la vue de la lettre lugubre que cette admirable femme venoit de finir. Elle me fut communiquée par Mde. Lowick qui étoit chargée de m'en faire une copie, mais qui ne devoit m'être remiſe qu'après ſon décès. Néanmoins je tranſgreſſai cette défenſe, & je parvins à obtenir de la veuve la permiſſion de la copier, ce que je fis ſur le champ en chiffres.

Je te l'envoie incluſe. Si tu peux la lire, & que tu ne verſes pas des larmes de ſang, j'ai peine à croire que tes remords ſoient auſſi profonds que tu me l'as d'abord perſuadé. (ß)

(¶) LETTRE X. (*)

Miſs CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

En réponſe à la Lettre IV.

MA CHÈRE Mde. NORTON,

J'AI bien peur de n'avoir pas la force d'écrire tout ce que j'ai à vous dire ſur le ſujet de votre dernière lettre : je vais néanmoins eſſayer.

Quant à mes parens & au triſte déjeûner, je ne puis m'empêcher d'être affligée pour eux. Hélas ! que n'a pas ſouffert ma mère en particulier, de mon imprudente témérité ! — Cependant accorder tant d'autorité à un fils ! — Refuſer tout à une fille ! mais tout ſera bientôt fini pour moi... j'eſpère qu'ils enſeveliront tous leurs reſſentimens dans ma tombe.

A l'égard de votre avis ſur ce M. Belford, je ne vous dirai qu'un mot. C'eſt

(*) Commencée le Samedi 4 Septembre, & achevée à pluſieurs repriſes le mardi ; mais qui ne fut envoyée que le jeudi ſuivant.

que la malheureuſe réprobation que j'ai eſſuyée, & le peu de jours qui me reſtent, doivent maintenant me ſervir d'apologie. — J'aurois ſouhaité pouvoir écrire à ma mère & à mes oncles, comme vous me le conſeillez... Et cependant les faveurs viennent ſi lentement de leur part; il n'eſt plus à préſent qu'une ſeule requête que je puiſſe déſirer obtenir d'eux, & pourtant quand elle me ſera accordée, je n'y ſerai plus ſenſible. Cette requête eſt qu'on permette à mes cendres d'être placées auprès de celles de mes ancêtres. — Placées aux pieds de mon cher grand-père; comme je l'ai mentionné dans mon teſtament; cependant à leur volonté. Car après tout, cette vile pouſſière ne doit pas tant occuper mes ſoins. C'eſt une foibleſſe. Mais ſi on peut la nommer une foibleſſe naturelle, je ſerai excuſée; ſurtout quand on ſaura qu'une reſpectueuſe gratitude en eſt le fondement & le motif. Vous ſavez, ma chère Norton, combien mon grand-père m'aimoit; & vous ſavez auſſi combien je l'honorois, & cela depuis ma première enfance juſqu'à l'heure de ſa mort. Ah! combien de fois j'ai ſouhaité depuis qu'il ne m'eût pas tant aimée! Je ne déſire pas à préſent, au moment où j'écris ceci, voir même mon couſin Morden. O ma

digne femme! ma chère amie, ma ſeconde mère! je vais entreprendre un voyage plus heureux que celui de France ou d'Italie. Plus heureux même qu'un établiſſement dans ma laiterie autrefois ſi chérie de moi! Que toutes les perſpectives, tous les plaiſirs qui avoient coutume d'être ſi agréables pour moi en ſanté, me ſemblent maintenant miſérables.

Oui, oui, ma chère Mde. Norton, je ſerai heureuſe, je ſais que je le ſerai! j'ai déjà de charmans préſages de mon bonheur. — Dites à tous mes chers parens pour leur conſolation, que je le ſerai. Qui voudroit n'avoir pas ſubi les punitions que j'ai ſubies, pour avoir la perſpective & la certitude qui font ma joie! Une certitude que j'aurois bien pu ne pas avoir, ſi le ciel eût accompli tous les vœux que j'avois formés.

Je n'ai même pas beſoin non plus de vous voir, ma chère Mde. Norton; cependant je dois en rendant juſtice à ma gratitude, vous déclarer qu'il fût un temps, où votre préſence & vos conſolations auroient verſé un baume ſur les plaies de mon cœur, ſi vous aviez pu avoir la permiſſion de venir, ſans encourir la diſgrace de ceux dont vous avez beſoin de cultiver & de conſerver l'eſtime. Mais quand vous

viendriez à préſent, même en m'apportant la nouvelle d'une réconciliation, & du conſentement unanime de tout le monde, cela ne feroit qu'ajouter à votre chagrin, & la vue d'une perſonne que j'aime ſi tendrement, & charmée d'un ſi heureux meſſage, pourroit me faire rétrograder vers des déſirs qui m'ont coûté bien des combats à ſurmonter. Et je vous dirai, pour votre conſolation, que je n'ai rien omis de ce qui devoit être fait, de tout ce qui peut intéreſſer ou mon ame ou ma perſonne. Non, pas le plus léger article de préparation. Enſorte que je ne vous laiſſe rien à faire pour moi. Chacun a ſes inſtructions pour les derniers devoirs. Et le pupître ſur lequel je vous écris en ce moment... O ma chère Mde. Norton, j'ai pourvu à tout! tout eſt prêt: & tout ſera auſſi décent qu'il doit l'être.

Je vous prie, faites ſavoir à Miſs Howe, que dans l'intervalle du temps où vous recevrez cette lettre, & elle de vous l'annonce de ce qu'elle contient, il ſera, ſelon toute apparence, trop tard pour qu'elle puiſſe me faire la faveur de me voir, faveur que j'aurois regrettée autrefois comme ineſtimable. *Dieu ne veut point ſouffrir de rivaux dans les cœurs qu'il ſanctifie.* Par diverſes méthodes, il

fait mourir dans le cœur toutes les autres ſenſations, ou plutôt il les abſorbe toutes dans l'amour de lui ſeul.

Je vous aimerai néanmoins, ma chère maman Norton, & ma chère Miſs Howe, vous dont l'amour pour moi a ſurpaſſé *l'amour dont les femmes ſont capables*, je vous aimerai juſqu'à ma dernière heure. — Mais je n'ai plus le vif ſentiment de ces plaiſirs qui me charmoient autrefois : je ſuis au-deſſus, & je vous répète encore une fois, que je ne déſire point voir des objets ſi chers pour moi, qui pourroient faire rentrer dans mon ame un de ces ſentimens terreſtres, & rivaliſer *l'objet ſuprême* de mon amour.

J'ai été forcée de quitter deux fois. J'ai déſiré que mes dernières lignes puſſent être pour vous ou pour Miſs Howe, ſi elles ne pouvoient pas être pour ma chère mam — Maman, voulois-je écrire — le mot eſt-il écrit diſtinctement ? ma vue eſt ſi trouble. Si en vous écrivant, je ne trace les mots qu'à demi, ſuppléez-les — les plus tendres vous appartiennent. Oui, ſuppléez ſans crainte les mots les plus

tendres, pour remplir les lacunes, s'il y a des lacunes.

✱

Encore une interruption. — Mais le jour nouveau ſemble, en ſe levant, m'apporter la ſanté. — J'ai regagné je crois de nouvelles forces, & une vigueur d'eſprit, dont (le ciel en ſoit loué) il n'y a pas long-tems que j'ai manqué.

Que ma chère Miſs Howe achète ſes habits de nôce! — Et puiſſe tout le bonheur de cette vie ſuivre ces charmans apprêts! Le bonheur ſuivra cette union, je n'en doute nullement, malgré les petits nuages que M. Hickman voit paſſer de temps à autre. Ils ne ſont pour lui que les préſages du plus beau jour. Car le cœur de Miſs Howe eſt bon, & ſa tête eſt pleine de ſens & de diſcernement. — Mais un grand mérite eſt réſervé, & cette réſerve n'a pas toujours ſa ſource dans l'orgueil: ſi cette froideur avoit l'apparence de l'orgueil, qu'on lui ôte la légère écorce qui la couvre, & l'on ne trouvera en elle qu'une noble défiance, & un amour qui a beſoin qu'on l'encourage & qu'on le raſſure.

Dites à M. Hickman ce que j'écris ici, & que ce ſont, comme je le crois, les

dernières lignes que tracera ma plume : recommandez-lui d'être patient d'abord, & d'attendre en ſilence : & tout l'avenir ne ſera que reconnoiſſance qui couronnera ſes vœux, qu'amour qui récompenſera ſes ſacrifices. Car Miſs Howe a un grand ſens; un jugement exquis, & une généroſité ſublime : une femme de ce caractère peut-elle jamais être ingrate ou indifférente aux obligations que lui impoſeront les prévenances obligeantes & aſſidues de M. Hickman, lorſqu'une fois il ſera aſſez heureux pour l'appeler ſon épouſe ?

Quant à moi, jamais jeune épouſe ne fut prête pour ſes nôces, comme je le ſuis. Ma robe de nôces eſt achetée, — & quoiqu'elle ne ſoit ni belle ni brillante à la vue, ni ornée de pierreries, ni tiſſue d'or & d'argent, (car je n'ai point de ſpectateurs dont je déſire éblouir les yeux), ce ſera néanmoins le plus commode & le plus *heureux* vêtement que jamais jeune fiancée ait revêtu. — Car il porte avec lui la tranquille ſécurité contre les inquiétudes, contre les peines & ces tourmens d'eſprit, qui ſuccèdent quelquefois aux brillantes toilettes, qui promettoient le plus de plaiſir.

Et

Et maintenant, ma chère Mde. Norton, je n'en déſire point d'autre.

O Dieu de bonté, daigne, ſi c'eſt ta volonté, hâter l'heureux moment où je dois être revêtue de cette robe qui donne le repos univerſel; daigne ſoutenir, conſoler, bénir & protéger des ailes tutélaires de ta miſéricorde, mes chers parens, mes oncles, mon frère, ma ſœur, mon couſin Morden, ma toujours chère & toujours tendre Miſs Howe, ma bonne Mde. Norton, & toutes les perſonnes de mérite auxquelles ils veulent du bien! C'eſt mon ardente prière, ma première & dernière prière, à chaque heure que l'horloge annonce (& les heures ſont maintenant des jours, des années) à votre amie qui ne ſent plus en ce moment ni chagrin ni affliction, mais qui eſt vraiment heureuſe.

CL. HARLOWE. (ſ)

(¶) LETTRE XI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 6 Septembre, à 3 heures & demie du matin.

JE ne ſuis pas auſſi féroce que vous pouvez le croire, vous & mes plus grands ennemis. Mon ame eſt trop profondément pénétrée de la lettre que vous m'avez enfermée dans la vôtre, pour ajouter un ſeul mot de plus à l'aveu, que des larmes de ſang ont coulé ſur elle de toutes les veines de mon cœur. — Je veux m'arracher à ce triſte ſujet. Mais quel autre puis-je choiſir, qui ne ſoit pas auſſi triſte, & qui ne m'y ramène pas auſſitôt ?

Je me ſens prêt à prendre querelle avec tout le monde; avec toi tout le premier, quelque obligeant que tu te croies, parce que tu m'écris à toutes les heures; comment oſes-tu, quoiqu'à ſon inſu, prendre un appartement ſous le même toit qu'elle ? — je ne puis ſupporter la penſée, qu'on te voit à toutes les heures paſſer & repaſſer de ſes appartemens, tandis que moi, qui ai tant de raiſon de la regarder

comme à moi, moi qu'elle a autrefois préféré à tout l'univers, je ſuis forcé de me tenir dans l'éloignement, & que j'oſe à peine entrer dans la cité qu'elle habite!

Si tu crois qu'il y ait quelque choſe dans la lettre de Brand, qui puiſſe me diſtraire, hâte-toi de me l'envoyer, mais rien déſormais ne peut me diſtraire, rien ne pourra plus me donner ni joie ni plaiſir, je ne puis ni manger, ni boire, ni dormir; je ſuis las du monde entier.

Surement je ſerai mieux, quand *tout ſera fini :* quand j'apprendrai le plus affreux des coups que la deſtinée puiſſe me porter. — & cependant comment pourrai-je ſupporter ce coup? O, Belford, Belford, ne me l'écris pas toi-même; charge quelqu'autre de l'écrire pour toi; car je maudirai & la plume, & la main, & la tête, & le cœur employés à me communiquer la fatale nouvelle. — Mais que veux-je dire, lorſque je maudis déjà tout l'univers, excepté elle. — Mais c'eſt moi que je maudis le plus.

En un mot, je ſuis l'être le plus miſérable, la vie eſt un fardeau pour moi, je ne voudrois pas la ſupporter à ce prix, encore une ſemaine de plus, quelque puiſſe être mon lot; car il y a déjà un enfer commencé dans mon cœur; ne me

cite plus jamais, ſoit qu'elle ou tout autre en parle, *la priſon.* — je ne puis le ſoutenir. – Que la damnation ſaiſiſſe la femme abominable qui a pu faire faire à la mort cette *large enjambée*, ſuivant l'expreſſion de la chère créature! je n'y ai eu aucune part! Mais ce ſont ſes parens, ſes implacables parens, qui ont conſommé l'œuvre; ſans eux tout le reſte auroit été ſurmonté. N'eſſaye jamais de me perſuader le contraire; le feu de la jeuneſſe & la violence de la paſſion auroient plaidé pour moi, auroient prêté des vues excuſables aux yeux d'une perſonne d'un ſexe qui aime à ſe voir recherché avec une ardeur paſſionnée, & même dans le tumulte & le déſordre des ſens. Mais c'eſt la cruauté de ces cœurs inéxorables (cruauté qui, en conſidérant l'objet & la pénitence, n'a pas d'exemple) qui a aggravé l'odieux de mes fautes.

Il m'a été impoſſible de repoſer, quoique je ne me ſois mis au lit qu'après deux heures, & je t'envoye ces lignes avant le jour; qui ſait ce que peut avoir produit cette nuit, cette effroyable nuit?

Il faut que j'aille ſur les pas de mon meſſager, je lui ai dit que j'irois à ſa rencontre, peut-être à Knightsbridge, peut-être dans Piccadilly: & je n'oſe me fier

à prendre des piſtolets, non ſeulement à cauſe de lui, mais à cauſe de moi; le piſtolet à trop tôt fait un malheur, j'eſpère que tu as une lettre prête; il va d'abord à ton logement car sûrement tu n'auras pas l'audace de prendre ton repos dans un appartement voiſin d'elle : s'il ne te trouve pas chez toi, il vole chez Smith, & m'apporte le mot, ſi elle vit ou non.

En allant au devant de lui, mes yeux le chercheront dans l'air, autant que ſur ſon cheval: car ſi le prince de l'air me ſert auſſi bien que je l'ai ſervi, il doit me l'amener par les oreilles, comme un autre Habacuc, juſqu'à l'arçon de ma ſelle, avec la nouvelle après laquelle mon cœur languit.

Rien que les déchiremens & les angoiſſes que ſent l'ame condamnée en entrant dans l'éternité de ces tourmens qu'on nous enſeigne à craindre, ne peut ſurpaſſer ce que je ſens en ce moment, & ce que j'ai ſouffert preſque toute cette ſemaine puiſſes-tu en éprouver une atteinte ſi tu n'as pas une lettre écrite & toute prête pour

ton LOVELACE. (§)

(¶) LETTRE XII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 5 Septembre, à 6 heures.

ELLE eſt toujours très-mal, & dans un état de foibleſſe extrême, néanmoins ſa téte eſt toujours nette & forte, & ſa patience & ſa piété ſont ſans exemple; tout le monde croit que cette nuit ſera ſa dernière nuit! Que cela eſt révoltant à dire d'une créature ſi parfaite! elle ne veut pourtant pas encore envoyer ſa réponſe à ſa chère Norton, elle a fait de vains efforts pour y mettre l'adreſſe, elle m'a prié à la fin de la mettre pour elle, ſes doigts ſe refuſent à tenir ſa plume aſſez ferme pour écrire; & elle a, je le crains, écrit & lu ſa dernière lettre.

A huit heures.

Elle eſt un tant ſoit peu mieux qu'elle n'étoit. Le docteur eſt venu, & il penſe qu'elle peut vivre encore un jour ou deux, il ne lui a ordonné que ce qu'il lui ordonnoit il y a quelque temps, quelques

légers cordiaux à prendre quand elle eſt prête à tomber en foibleſſe : elle parut comme ſurpriſe & peinée, lorſqu'il lui dit qu'elle pourroit encore vivre deux ou trois jours, elle languiſſoit dit-elle après ſon congé. La vie, à ce qu'elle voyoit, n'étoit pas auſſi facile à éteindre que quelques-uns l'imaginent. La mort qui provenoit du chagrin étoit, à ce qu'elle préſumoit, la plus lente de toutes les morts ; mais il faut que la volonté du ciel s'accompliſſe. — Son unique prière actuellement étoit d'obtenir d'y être parfaitement réſignée : car elle ne doutoit pas que, grâce à la bonté divine, elle ne fût une créature heureuſe, auſſitôt qu'elle ſeroit dégagée de ces viles dépouilles des mortels.

De ſon propre mouvement, elle a fait mention de vous, ce que juſqu'alors elle avoit toujours évité de faire : elle a demandé avec un grand calme où vous étiez.

Je le lui ai dit ; ainſi que vos motifs pour vous tenir ſi près d'elle : & je lui ai lu quelques lignes de votre lettre de ce matin, où vous parlez de votre déſir de la voir, de votre ſincère affliction, & de votre réſolution de ne pas approcher d'elle ſans ſon conſentement.

Je voulois lui en lire davantage, mais

elle a dit: aſſez, M. Belford, aſſez! le pauvre malheureux! ſa conſcience commence donc à le trouver! en ce cas perſonne n'a beſoin de lui ſouhaiter une plus grande punition ; puiſſent ſes remords changer ſon cœur & le conduire à une heureuſe fin!

J'ai pris la liberté de lui dire que comme elle paroiſſoit fixée dans une ſituation d'ame où rien n'étoit plus capable de la troubler; je ſouhaiterois que vous puſſiez être à portée de recueillir les fruits de ſes exhortations, qui, j'oſois le dire dans les ſentimens ſérieux dont vous étiez pénétré, feroient ſur vous une plus grande impreſſion que tous les ſermons les plus éloquens ; j'ajoutai que vous vous trouveriez heureux, ſi vous pouviez ſeulement recevoir d'elle ſon pardon à ſes genoux.

Comment pouvez-vous ſonger à pareille idée M. Belford? dit-elle avec une certaine émotion; après la miſéricorde divine qui veut bien exaucer les prières où je l'avois imploré d'elle, ce calme dont je jouis, je le dois à l'avantage de ne pas le voir. Cependant, faites lui ſavoir, que je répéte encore en ce moment, que je lui pardonne, & puiſſe le Dieu Tout-puiſſant, (ſerrant ſes mains jointes, & levant

les yeux vers le ciel) lui pardonner auſſi, perfectionner ſon repentir, & le rendre méritoire pour lui! — dites-lui que voilà ce que je demande au ciel; & ajoutez lui, que ſi je ne pouvois pas lui adreſſer cette prière du cœur le plus ſincère, je ſerois dans une grande inquiétude, & croirois mes eſpérances de pardon pour moi-même bien foiblement fondées; & que ce ſeroit un ſigne que je conſerverois encore, dans quelques reſſentimens cachés, quelques reſtes de penchant pour une vie dont il eſt cauſe que les jours ſoient abrégés.

Alors cette divine fille détournant ſa tête. — Le malheureux a-t-elle dit, il fut un temps où j'aurois pu l'aimer; c'eſt en dire plus que je n'en aurois jamais pu dire d'aucun homme qui ne ſoit pas de ma famille. S'il m'avoit permis de ſervir d'humble inſtrument à la Providence pour en faire un homme de bien, je crois que j'aurois pu le rendre heureux. — Mais ne lui dites pas cela, s'il eſt ſincèrement repentant, cela pourroit l'affecter trop; & elle s'arrêta.

Admirable créature! généreuſe comme le ciel dans ſon pardon! — alors elle reprit, — mais dites-lui, je vous prie, que ſi je pouvois ſavoir, que ma mort fût

un moyen de le retirer du vice, & de le ſauver, ce ſeroit pour moi une inexprimable ſatisfaction!

Mais malgré cela ne me troublez point de l'appréhention de le voir, je ne puis ſupporter l'idée de le voir!

Comme elle venoit de finir de parler, le miniſtre qui l'avoit ſi ſouvent viſitée, ſe fit annoncer & il fut admis auſſitôt.

Dans la crainte où j'étois qu'il ne me fût difficile d'obtenir d'un caractère impétueux comme le vôtre, de ne pas venir l'importuner aux portes de la mort, & du trouble où une ſurpriſe de ce genre ne manqueroit pas de la jeter, je crus que la viſite de cet honnête eccléſiaſtique me fourniſſoit une occaſion de renouveler ce ſujet; & après lui en avoir demandé à elle la permiſſion, je l'inſtruiſis du ſujet dont nous parlions.

L'honnête miniſtre appuya ma prière; il repréſenta que dans ces momens ſolemnels, on attendoit certaines condeſcendances des ames pieuſes comme elle, quelque lieu qu'elles euſſent d'être ſatisfaites d'elles-mêmes, pour le bien de l'exemple, & dans la vue de prouver que tous les reſſentimens qui pouvoient reſter contre ceux dont elles avoient été le plus outragées, étoient ſurmontés: & que ſi

elle vouloit accorder à un cœur auſſi ſincérement repentant, que je repréſentois M. Lovelace, ce pardon en perſonne que j'avois ſollicité, il n'y auroit plus le moindre fondement pour ſuppoſer qu'il lui reſtât le plus léger reſſentiment caché; & que cela pourroit produire d'heureux effets ſur ce gentilhomme.

Je n'ai, Monſieur, aucun reſſentiment caché, dit-elle; — ce n'eſt pas à préſent le temps des reſſentimens; & vous m'en croirez aiſément, lorſque je peux vous aſſurer, (en me regardant) que l'amitié même, la ſincère & tendre amitié qui a ſubſiſté ſi long-temps entre Miſs Howe & ſa Clariſſe, & qui a fait le plus grand charme de ma vie, quoiqu'elle me ſoit juſqu'à mon dernier ſoupir, l'objet le plus cher de tout ce qui peut m'être cher dans la vie, a déjà perdu de ſa chaleur, & a déja cédé la place à des affections plus ardentes & plus élevées, le ſouvenir des inſultes perſonnelles de M. Lovelace qui, grâce à Dieu, n'ont jamais ſouillé cette ame à qui Miſs Howe a fait goûter de ſi doux plaiſirs, auroit-il plus de force ſur moi à cette heure que le ſouvenir de la tendreſſe la plus pure dont le cœur humain puiſſe ſe vanter? dites-donc, ſi vous voulez, *au monde*. Et ſi vous croyez, M.

Belford, que ce que je vous ai dit auparavant ne ſoit pas aſſez fort, dites auſſi à ce pauvre malheureux, que non ſeulement je lui pardonne, mais que je forme des vœux ſi fervens pour le ſalut de ſon ame, & cela par rapport à ſon immortalité, que ſi ma pénitence pouvoit ſervir à expier d'autres fautes que les miennes, ma dernière larme ſeroit pour; lui, lui la cauſe que je meurs!

Nos yeux & nos mains exprimèrent pour nous deux ce que nos lèvres n'avoient pas la force d'articuler.

Ne dites donc pas, continua-t-elle, ni vous, ni perſonne, que mes reſſentimens ne ſont pas ſurmontés. — Et cependant, les yeux levés vers le ciel, comme en garantie de la vérité de ce que j'ai dit, je ne le reverrai jamais, ſi je puis l'éviter. Et ne voyez-vous pas, Meſſieurs, combien le temps qui me reſte eſt court; à combien d'objets bien plus importans il me faut l'employer; & combien je ſerois hors d'état, foible comme je ſuis, de ſoutenir même les proteſtations de repentir d'une perſonne en pleine ſanté, & gouverné par des paſſions toujours violentes que rien n'a pu dompter? — J'eſpére à préſent que vous ne me preſſerez plus jamais ſur cet article.

Le

Le miniſtre dit : en effet il y auroit de la cruauté à en reparler encore.

Vous voyez, Lovelace, que je n'ai pas manqué à remplir l'office d'un ami, en faiſant tout pour la déterminer à ſouffrir un moment votre préſence, pour recevoir de ſa bouche ſon dernier pardon. J'eſpère que la ſachant ſi près de ſa fin, vous ne viendrez pas importuner une mourante à ſes dernières heures ; il eſt certain qu'une pareille entrevue la jetteroit dans un déſordre extrême, & pourroit lui faire quitter ce monde encore plutôt.

Cela me rappelle une expreſſion qu'elle avoit coutume d'employer, lorſque vous pourſuiviez ſes pas dans la maiſon de Smith, & qu'elle revint dans ſon logement. Elle diſoit avec une ſérénité ſans exemple, ſuivant le rapport de Madame Lowick, en conſidérant l'occaſion & le trouble où votre démarche l'avoit jetée, & le mauvais état de ſa ſanté en ce temps-là, il ne me laiſſera pas mourir avec décence, dit cette fille angélique ; — il ne veut pas me laiſſer paroître en préſence de mon créateur avec le reſpect qu'on exige en entrant dans le palais d'un prince de la terre. — Je ne peux cependant m'empêcher de ſouhaiter que cette céleſte créature eût pu prendre ſur elle

de vous voir dans ſes derniers momens; & cela pour mon propre intérêt, autant que pour le vôtre; car quoique je ſois bien décidé à ne me rendre jamais coupable des crimes qui, hors l'eſpace de quelques ſemaines qui viennent de s'écouler, ont noirci ma vie & qui me font à préſent me déteſter ſincèrement moi-même, cependant je ſerois bien plus tranquille ſur la crainte d'une rechute, ſi l'ame frappée de la ſolemnité qui auroit néceſſairement accompagné une ſemblable entrevue, vous en étiez ſorti changé dans le cœur & réformé, car je ne crains aucun démon que celui qui porte ta figure.

⁂

Il eſt à préſent onze heures du ſoir. Elle s'eſt retirée il y a une heure pour repoſer, & Mde. Lowick me dit qu'elle dort d'un ſommeil tranquille.

Je vais finir ici. J'eſpère la trouver mieux demain matin. Mais hélas! que cette eſpérance eſt frêle! que la vie eſt fragile, tandis que nous bâtiſſons ſi facilement ſur l'ombre vaine du plus léger changement! quoique dans un cas auſſi déſeſpéré, un inſtant de réflexion nous faſſe connoître que ce mieux paſſager n'eſt qu'une ombre fugitive.

J'enferme ici l'horrible écrit de ce pédant de Brand; & une fois du moins j'aurai dévancé ta vorace impatience. (§)

(¶) LETTRE XIII.

M. BRAND à M. WALTON.

Samedi ſoir, 2 *Septembre.*

Mon cher Monſieur WALTON,

JE vous ſuis obligé de la lettre *ſupérieurement peinte* & *élégamment écrite*, que vous m'avez adreſſée, à l'effet de m'engager à rendre *juſtice* au *caractère* de Miſs Harlowe la *cadette*; & cependant je dois vous dire que j'étois fondé, même avant *l'arrivée de votre lettre*, à *penſer*, & même ſur *preuves*, que nous étions tout-à-fait dans *l'erreur*. En conſéquence, j'avois déjà employé la plus *grande partie de cette ſemaine* à dreſſer une lettre *apologétique* à mon digne patron, M. Jules Harlowe, dans la vue de rétablir les choſes *entr'eux* & *moi*, &, (*autant qu'il dépendroit de moi*,) entr'*eux* & *Miſs*; & je n'avois preſque plus

autre choſe à faire, qu'à mettre les *liaiſons* & à *tranſcrire*, lorſque j'ai reçu la *vôtre*; & elle ſera dans les mains du ſuſdit M. Harlowe pas plus tard que *demain matin*; & la copie avec cette lettre ſeront dans les vôtres *lundi matin*. Vous n'imaginez pas combien je ſuis fâché que vous & Mde. Walton, & Mde. Barker & *moi-même* ayons ſi légèrement pris les choſes, en jugeant, hélas! ſur des apparences & de ſimples conjectures, lorſque le *caractère* & la *réputation* ſont intéreſſés. Horace a bien raiſon de dire.

Et ſemel emiſſum volat irrevocabile verbum.

C'eſt-à-dire, *les paroles échappées s'envolent ſans retour.* Mais, (M. Walton,) elles peuvent être *contredites* par des paroles *contraires*; & nous pouvons nous confeſſer coupables d'une *mépriſe*, & témoigner notre *chagrin* de nous être *mépris*, & prendre la réſolution de faire ſervir notre *mépriſe* d'*avertiſſement pour l'avenir*; & c'eſt là tout ce qu'il eſt *poſſible de faire*, & ce que *fera toute ame honnête*, & ce que perſonne n'eſt *plus prêt à faire* que *nous quatre qui avons lui ſans deſſein*, (comme je vous y vois diſpoſé de *votre côté* dans *votre lettre*, & comme vous m'y verrez diſpoſé du-

mien dans la copie ci-incluſe.) Si cette copie eſt reçue, *comme je penſe* qu'elle *doit l'être*; (& comme je *crois qu'elle le ſera*,) elle doit me procurer *inceſſamment*, l'occaſion de vous voir, en allant rendre une *viſite à la jeune dame*, vers laquelle, (comme vous le verrez dans cette copie,) j'eſpère être envoyé avec la *branche d'olivier* à la main. Il faut convenir que la matière dans laquelle nous *avons tous erré*, eſt fort *délicate*; &, (en *conſidérant le caractère de* Mr. Belford,) *les apparences* étoient très-fortes contre la *jeune dame*; mais tout ce qui réſulte de là, c'eſt qu'en *matière douteuſe les plus ſages peuvent ſe méprendre*; car le poëte dit :

Fallitur in dubiis hominum ſolertia rebus.

La pénétration de l'homme s'égare dans les choſes douteuſes.

Si vous en trouvez *l'occaſion*, vous pouvez, (*comme de vous-même*, & ſans que *j'aye l'air de le ſavoir*,) montrer l'incluſe à M. Belford, qui, à ce que vous me dites, m'en veut cruellement; mais il ne faut pas lui *montrer*, ni lui *lire* les mots qui *ont rapport à lui*, dans le paragraphe qui eſt *au haut de*

la troiſième page, commençant ainſi: mais *cependant j'inſiſte ſur une choſe*: car vous ſavez qu'il ne faut pas ſe faire *des ennemis*, & j'ai des *raiſons de penſer* que ce M. Belford *eſt un homme auſſi paſſionné*, *auſſi violent que M. Lovelace*. Quelle pitié que la jeune dame ne puiſſe pas trouver un plus *digne protecteur*! vous pouvez coller ſur ces lignes du papier noir ou bleu, avant de montrer la lettre; & s'il veut abſolument en prendre une copie; (car lui & tout autre qui la *verra* ou qui *l'entendra lire*, ſera, je n'en doute pas, fort aiſe d'avoir dans ſes mains la copie d'une lettre remplie des *ſentimens* des plus célèbres *écrivains de l'antiquité*, auſſi bien *adaptée* que j'oſe dire qu'elles le ſont, au point *en queſtion*;) je dis, s'il inſiſte pour en prendre copie, priez-le de vous donner les plus *fortes aſſurances* de ne pas ſouffrir qu'elle ſoit *imprimée*; oh! pour rien *au monde*; & je vous fais à vous la même prière; car ſi l'on peut tirer quelque parti *des ouvrages d'un homme*, quel autre que *l'auteur* doit en avoir l'avantage? Et ſi le ſpectateur, le babillard, l'examinateur, le gardien, & nos autres écrits ſavans, font tant parade d'un *vers iſolé*

ou autre citation, par forme *d'épigraphe* au *frontiſpice* de chaque feuille *du jour*, & ſi les autres auteurs s'enorgueilliſſent de *découvrir* dans *les écrivains claſſiques*, un *vers* ou un *adage* pour en *embellir* les *titres* de leurs *livres*, quelle figure ne feroit pas une *lettre du genre de l'incluſe*, ſi chargée d'admirables préceptes, de *citations faites à propos*, puiſées dans les *meilleures autorités ?*

On m'a dit qu'un *certain Lord*, qui s'étoit mis lui-même un jour à écrire un *pamphlet* en faveur d'un *grand miniſtre*, après avoir pris *inutilement* beaucoup de *peine*, pour trouver une épigraphe latine, donna commiſſion à un de *ſes* amis de lui déterrer *quelqu'un* qui pût lui aider à en rencontrer une *ſortable*, ſeulement d'une ou deux lignes pour un *panier de vin clairet*. Son Excellence eut *une ſentence qu'on tira de Juvenal ;* mais malheureuſement, ne ſachant pas que *Juvenal* étoit un *poëte*, il commit une fatale *mépriſe*, & fit imprimer les vers comme de la proſe, *en tête* de ſa production.

Or, ſi *une* ou *deux* lignes, pas davantage, furent ſi bien récompenſées : (un *panier de vin clairet*, *pas moins !*). à

quelle *ineſtimable valeur* on apprécieroit *une lettre telle que la mienne* ; & qui ſait ſi le noble Pair, (qui eſt encore vivant (*),) s'il venoit à rencontrer cette lettre, *ornée d'une ſi brillante chaîne de pierres précieuſes*, ne pourroit pas donner à l'écrivain quelque titre dans ſa maiſon, afin de l'avoir toujours *ſous ſa main*, ou lui procurer d'une façon ou d'une autre, les *moyens* de ſe produire dans le monde. Et j'oſerai avancer, (quelque *corrompu* que ſoit le *monde*,) qu'un homme d'un *ſavoir ſolide*, n'a beſoin que d'y être *introduit* & *initié* pour faire *fortune*.

J'eſpère, (mon bon ami,) que la jeune dame ne mourra pas. Je ſerois bien *affligé* ſi elle mouroit, & plus encore à cauſe de mon *malheureux rapport* ſur ſon compte. *Vous* le ſeriez auſſi pour la *même cauſe*; ſes *parens* & ſes *amis* ne le ſeroient pas moins. Ce ſont des gens fort riches, & de très-dignes gentilshommes.

Mais je vous dirai *en paſſant*, qu'ils ont pouſſé *ſi loin* les choſes contr'elle, que je crois en conſcience qu'ils ont été bien-aiſe de pouvoir ſe *juſtifier*

(*) Au temps où l'on écrivoit cette lettre.

eux-mêmes par mon rapport, & qu'ils n'auroient pas été *auſſi contens*, ſi je leur en avoit fait *un plus favorable*; & cependant, *au fond de leurs cœurs*, ils ſont *idolâtres* d'elle. Mais maintenant ils ſont, (à ce que j'entends dire,) tous portés *à faire la paix* avec elle, & à lui *pardonner*; ſon frère auſſi bien *que les autres.*

Mais leur couſin, le colonel Morden, un *brave gentilhomme*, a eu avec eux des *paroles ſi vives*, & eux avec lui, qu'ils ne ſavent comment faire pour *céder*, ſans paroître s'être prêtés à un *accommodement* par crainte. C'eſt ce qui m'a fait prendre de plus grandes libertés pour preſſer la *réconciliation*; & j'eſpère que, m'offrant ſi *à propos*, ils en ſeront tous *charmés*. Car, peuvent-ils avoir un *meilleur prétexte*, pour ſauver leur *orgueil* à tous, qu'en acceptant ma médiation? Et je vous dirai, (*inter nos*,) *entre nous*, qu'ils ont *tous un fier orgueil.*

Par ces moyens honnêtes, (car je ne voudrois pas en employer de *malhonnêtes*, s'agît-il d'être *archevêque de Cantorbéry*,) je me flatte de plaire à tout le monde; & d'abord, avant tout, d'être *pardonné* par *la jeune dame*; (qui eſt

grande amatrice de la ſcience & des ſavans, & que j'aurai par-là bien *des occaſions d'obliger*; car, lorſqu'elle quitta la maiſon de ſon père, il n'y avoit que quelques jours que j'avois eu l'honneur de *ſa connoiſſance*, & elle parut ſingulièrement *ſatisfaite* de ma *converſation*) & enſuite d'être *remercié* & *conſidéré* par *ſes parens* & par *toute ſa famille*, comme je le ſuis, (grâce à Dieu,) de mon *cher* ami, M. Jules Harlowe; qui vraiment eſt un homme qui fait profeſſion d'une *grande eſtime* pour les hommes *d'érudition*, & qui, (avec un *grand plaiſir*, j'en ſuis sûr,) parcourra avec moi les *autorités* que j'ai *citées*, & *s'étonnera* de ma *mémoire*, & du *talent ingénieux* que j'ai, pour faire valoir *mes propres idées* par les phraſes des plus fameux *ſages de l'antiquité*.

Excuſez, mon bon ami, cette *vanité apparente*. Le grand Ciceron, (vous devez, je le préſume, en avoir entendu parler,) en avoit une bien plus *forte doſe*, & il a écrit une fois une *longue lettre*, où *il prie* & *ſupplie* qu'on le *flatte*; mais ſi je fais de moi moins de louanges que *n'en font* ceux qui me connoiſſent; je crois tenir un *milieu* entre la *vanité* & la fauſſe *modeſtie*; la

dernière ſouvent ſe donne le *démenti* à elle-même, lorſqu'elle *refuſe* les *complimens* que *tout le monde* lui fait comme dus à ſon mérite, mélange d'hypocriſie & de folie, dont, (j'eſpère,) je dédaignerai toujours de me rendre coupable.

J'ai encore une *autre raiſon*, (que je puis vous dire, à vous, mon ancien *camarade d'école*,) qui me fait ſouhaiter le *rétabliſſement* & la *ſanté* de cette belle dame. Cette raiſon eſt, que par certains mots indirects, j'ai ſu de M. Jules Harlowe, qu'il eſt fort *vraiſemblable*, (à cauſe du *tour* qu'on lui a joué,) qu'elle prendra le parti de vivre dans *la retraite* & la *pénitence*; & probablement, (quand elle s'établira dans ſa *terre*,) elle prendra un *chapelain* pour la diriger dans ſes *dévotions* & ſa *pénitence*. — Si elle le fait, qui court *une meilleure chance* que *moi*? Et comme je vois, (autant par *votre* témoignage que par celui *de tout le monde*,) qu'elle eſt innocente, quant à *l'intention*, & qu'elle eſt réſolue de ne plus ſonger davantage *à M. Lovelace*, qui ſait *ce qui* peut, (un jour,) *arriver*? — Et cependant ce ne pourroit être qu'après *la mort* de M. Lovelace; (laquelle pourroit bien arriver plutôt qu'il *ne penſe*,

d'après ſa *déteſtable conduite*;) car après tout, un homme qui eſt *utile au public* ne doit pas, (pour la plus *belle femme* de l'univers,) livrer *ſa gorge* à la merci d'un homme qui ne ſe fait ſcrupule de rien.

Je vous prie que cette demi-confidence n'aille pas plus loin que *vous*, votre *épouſe* & Mde. *Barker*. Je ſais que je peux confier ma vie *même* entre *vos* mains & dans les *leurs*. On a vu, (permettez-moi de vous le dire,) des choſes plus *étranges* arriver, & cela avec de riches *veuves*, (& quelques-unes même de la plus *grande qualité*. Oui!) dont le choix, dans leur *premier mariage*, avoit été peut-être guidé par des *motifs de convenance*, ou par de pures ſenſualités, pourrois-je dire; mais qui dans une ſeconde union ont eu en vue à-la-fois, l'avantage *ſpirituel* & *corporel*, ce qui eſt le parti préférable, (ſans nul doute,) pour des ſubſtances compoſées de *deux parties*, comme le ſont les *hommes* & les *femmes*.

Et n'allez pas croire, Monſieur, que ſi pareille choſe arrivoit, l'un ou l'autre y perdit; puiſque la jeune dame épouſeroit en moi un homme bien né & un ſavant, & quant à *mon honneur*, comme

la

la tache qu'elle a reçu, rabaiſſeroit ſa *haute fortune* à l'équivalent de mon *humble médiocrité*, (ſi l'on conſidère uniquement la *fortune*, & non pas le *mérite*,) la *vie* de cette *dame* n'a pas été *déshonorée*, ſoit par la *longue* durée de ſes erreurs, ſoit par *l'excès* du *déréglement*; pour la mettre ſur le *pied* de ces *Abigaïl* de *rebut*, qui trop ſouvent, (Dieu le ſait,) ſont regardées comme bonnes aſſez pour un *jeune eccléſiaſtique*, qui peut-être ſe laiſſe prendre par l'appât d'un *chétif bénéfice*; &, (ſi la vile *créature* n'eſt pas *tout-à-fait uſée*,) il devint de plus pauvre en plus pauvre *par l'accroiſſement d'une famille* qu'il ne ſait pas ſi elle eſt de *lui* ou de ſon *noble*, (ignoble devrois-je dire,) *patron*.

Mais tout cela eſt en confidence & pour vous ſeuls.

Je ſais que vous n'avez pas fait au collége de bien grands progrès dans *les langues ſavantes*; c'eſt ce qui fait que je me ſuis abſtenu de charger *ma lettre de bien des* citations *claſſiques*, comme je l'aurois pu, & comme j'en ai rempli la copie incluſe; & dans *l'éloignement* des lieux je ne puis vous *les expliquer* de vive voix, comme je le fais à *mon ami*, M. Jules Harlowe, qui,

(après tout,) m'a des obligations pour lui *montrer* bien des *beautés* des *auteurs que je cite*, qui autrement reſteroient cachées pour *lui*, comme elles le ſont néceſſairement pour tout lecteur ordinaire. — Mais cela (auſſi,) *inter nos*, (entre nous,) car il ne ſeroit pas bienaiſe *qu'on le sût.* Le geai, (vous ſavez, mon ancien camarade d'étude, le geai, vous ſavez,) *ſe pavane ſous le plumage du paon.*

Mais où vais-je m'égarer? Je ne ſais jamais où finir, quand je ſuis ſur des *ſujets ſavans*; & quoique je ne puiſſe pas préciſément *vous* complimenter du *nom de ſavant*; cependant vous êtes un *homme de ſens*, & comme *tel* vous devez vous plaire avec les *ſavans* & avec leurs *écrits.*

Dans cette confiance, (M. Walton,) & en préſentant mes *tendres reſpects* à vos dignes dames, (votre *épouſe* & votre *ſœur*,) & avec l'eſpérance, (pour l'intérêt de la *jeune dame*,) de faire ſuivre bientôt de ma *perſonne* cette longue, fort longue épître; je finis par me dire,

Votre affectionné & fidelle ami,

ELIAS BRAND.

P. S. Vous ſerez ſurpris peut-être, M. Walton, de ce que veulent dire ces lignes tirées au-deſſous de pluſieurs mots & ſentences ; (nous appelons cela *ſouſligner*,) & ſi mes lettres étoient pour être imprimées, ces endroits ſeroient imprimés d'un *caractère différent.* Vous ſaurez donc que nous *autres ſavans*, nous faiſons cela pour indiquer à nos lecteurs, qui ne ſont pas auſſi *ſavans*, où *gît la force de nos argumens*, & l'emphaſe ou énergie qu'ils doivent aux *mots* ſouſlignés ; ce qui leur aide à ſaiſir ſur le champ, & notre *ſens* & la *force* des termes. Quelques gens qui ſont les *importans*, m'ont dit qu'un auteur qui fait un *grand uſage* de cette méthode, ou prend ſes lecteurs pour des *ſots*, ou condamne tacitement lui-même ſon *ſtyle*, en ſuppoſant par-là que ſon ſens ſeroit *obſcur* ſans ces ſouſlignemens, ou que toute la force de ſon ſtyle eſt dans les *mots.* Mais tous les ſavans avec qui j'ai eu commerce, *penſent comme je penſe* ; & pour vous donner une *comparaiſon* fort *agréable*, quoique *familière*, je regarde une page diſtinguée par pluſieurs caractères différens, comme une prairie verdoyante, émaillée de marguérites, de boutons

d'or, & autres fleurs d'été. Les poëtes comparent cela à l'art de *l'émailleur*. N'avez-vous pas lu dans les poëtes des *prairies émaillées* & autres expreſſions pareilles ? (§)

(¶) LETTRE XIV.

M. BRAND à M. JULES HARLOWE.

Samedi ſoir, 2 Septembre.

MON DIGNE MONSIEUR,

CE n'eſt pas un *petit chagrin* pour moi d'avoir été, (malheureuſement) *l'occaſion*, (je ſuis sûr de la pureté de mon intention) d'aigrir encore les diviſions par un rapport imprudent & ſans vérité, lorſque le devoir d'un homme de mes *fonctions* (devoir qui s'accorde bien avec mon inclination) eſt de *réunir* & de *réconcilier*.

J'ai reçu deux lettres qui m'ont *redreſſé*; l'une d'une connoiſſance particulière (que j'avois chargée de s'informer du caractère de M. Belford) & qui m'eſt arrivée mardi dernier, m'appre-

nant que votre malheureuſe nièce a été grandement outragée dans le compte qu'on m'avoit rendu d'elle, (car je le lui avois communiqué; & à mon *grand chagrin*, cela eſt bien sûr, dans l'appréhenſion que j'avois qu'il ne fût *vrai*); je me ſuis donc mis alors à vous écrire pour *reconnoître mon erreur* : & j'étois déjà bien avancé dans ma lettre, lorſque la ſeconde lettre eſt venue (une fort *belle lettre*, vraiment, tant *pour le ſtile* que pour la *plume*), de la part de mon ami M. Walton (quoique je ſois sûr que ce ne peut être lui qui *l'ait dictée*) exprimant ſon chagrin, & celui de ſa femme & de ſa belle ſœur auſſi, d'avoir été la cauſe de mon *erreur* dans le rapport que j'ai fait de *la jeune Dame*, qu'ils diſent *aujourd'hui*, (après de *meilleurs recherches*) ſe trouver être la plus *irréprochable*, la plus *prudente*, & (à ce qu'il paroît) la plus *pieuſe* jeune Dame qui ait jamais (une ſeule fois) commis une *grande faute*, telle (aſſurément) qu'a été la *ſienne*, en quittant de ſi *dignes parens* & une auſſi *honnête famille*, pour ſuivre un homme auſſi *vil* que l'eſt M. Lovelace; mais que pouvons-nous dire? Le divin Virgile nous le dit bien.

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis?

Méchant amour, à quels excès ne pouſſes-tu pas le cœur des mortels?

Quant à *moi*, j'avois bien peur (car nous avons bien des *occaſions*, vous le ſentez) Monſieur, à l'*univerſité*, de connoître la *nature humaine*, par les *livres* qui ſont le *calme produit* de la *ſageſſe des ſages*, comme je puis le dire,

(*Haurit aquam cribro, qui diſcere vult ſine libro.*)

(C'eſt vouloir puiſer l'eau avec un crible que de vouloir s'inſtruire ſans livres.)

& qui n'eſt point interrompu par le bruit & les vanités qui ſe mêlent ordinairement dans la *converſation paternelle*; dont on ne peut (dans le *monde turbulent*) jouir que la *bouteille ſur table*; ce qui vous met dans le cas d'avoir à *eſſuyer cent folies* pour un mot qui *mérite d'être retenu*: j'avois bien peur (dis-je) qu'un ſi *grand faux pas*, ne fût ſuivi d'un plus *grand*, & *de pis encore*: car *votre* Horace, & *mon* Horace, le plus charmant écrivain qui ait jamais

vécu parmi les *Payens* (*pour la poéſie lyrique*, j'entends; car sûrement *Homère* & *Virgile* devroient dans *leur genre* être nommés les premiers), obſerve avec vérité, (& qui connut mieux la nature humaine que lui?)

Nec vera virtus, cum ſemel excidit,
Curat reponi deterioribus.

La vrai vertu, une fois tombée de ſon élévation,
Dédaigne d'être replacée dans un rang inférieur & vulgaire.

Et ce n'eſt pas avec moins de ſageſſe qu'Ovide remarque

Et mala ſunt vicina bonis. Errore ſub illo
Pro vitio virtus crimina ſæpe tulit.

Le mal & le bien ſe touchent; la vertu une fois engagée dans cet écart, produit ſouvent, au lieu de vices, des crimes.

Quel eſt l'homme qui, pouvant puiſer la *ſcience* dans ſa première *ſource*, dans les ouvrages des *ſages de l'antiquité* (perfectionnés par les *commentaires des modernes*) ne préféreroit pas à tout autre état celui de la *vie tranquille* &

ſilencieuſe que les *hommes contemplatifs* mènent ſur les *ſiéges du ſavoir*, s'ils n'étoient pas appelés (ſuivant leur *deſtination*) au ſervice & à *l'inſtruction de l'univers ?*

Et, Monſieur, un autre poëte de mes auteurs favoris, (& qui ne l'eſt pas moins, parce qu'il eſt chrétien) nous dit que c'eſt la coutume de quelques perſonnes, de rejeter ſur le dos d'autrui le fardeau de la faute qui pèſe ſur le leur.

— Hominum quoque mos eſt,
Quæ nos cumque premunt, alieno imponere tergo. MANT.

Mais moi, quoique dans cette affaire, je me ſois *égaré* (*avec les meilleures intentions* néanmoins, tant dans ceux qui ont *égaré*, que dans celui qui a été *égaré*; & par conſéquent nous ſommes autoriſés, s'il y a jamais eu *homme* qui le fût, à préſenter cette excuſe); je ne veux cependant pas être rangé dans la claſſe de ces *atténuateurs* de leurs fautes; au contraire, j'aurai toujours préſent ce vers, qui *conſole autant qu'il inſtruit*; l'homme qui a eu le malheur de ſe *méprendre*, & que j'ai déjà cité dans ma dernière lettre.

Errare eſt hominis, ſed non perſiſtere.
Il eſt de l'homme de ſe tromper, mais non de perſiſter dans ſon erreur.

J'avouerai que j'ai été trop *inconſidéré*, en jugeant ſur des *conjectures* & des *conſéquences* tirées de pures *probabilités*, lorſque (ſurtout) il s'agiſſoit de la *réputation* d'une ſi *belle* dame.

Credere fallaci gravis & dementia famæ.
MANT.
C'eſt une grande démence que de s'en rapporter à la trompeuſe renommée.

Cependant Miſs Clariſſe Harlowe (j'oſerai le dire) eſt l'*unique jeune* dame dont j'aie jamais entendu parler (ou dont j'aie vu parler dans les livres) qui après avoir fait un *pareil faux pas*, s'en ſoit, (*d'elle-même*, on peut le dire) *auſſitôt relevée*, & qui ait triomphé de ſon amour *pour le ſéducteur* : (une grande victoire, aſſurément!) & qui le *fuie*, & qui ſoit réſolue de *mourir* plutôt que d'être à lui : ce qui, à ſon immortel *honneur*, eſt (j'en ſuis aſſuré) la vérité qu'on peut dire d'elle à préſent; & pour lui rendre *juſtice*, je ſuis

prêt à m'appliquer (& avec un grand chagrin de cœur) ce vers d'Ovide.

Heu! patior telis vulnera facta meis.
Hélas! je ſouffre des bleſſures qu'ont faites mes propres armes.

Mais pourtant, j'inſiſte ſur un point: c'eſt que toute la partie de mon *information*, qui eſt le réſultat de mes *propres recherches*, & qui a rapport à M. Belford, & à ſon *caractère*, eſt vraie *à la lettre*, car on ne trouveroit nulle part, un homme d'un caractère plus libertin vis-à-vis des femmes, M. *Lovelace* excepté. Ainſi, Monſieur, je dois vous prier de ne point jeter aucun *blâme* ſur mon *intention*, puiſque vous voyez combien je ſuis prêt à m'*accuſer* moi-même d'avoir trop légèrement prêté l'oreille à une information *ſuperficielle* & *téméraire* (que je ne ſavois pas être telle, néanmoins) car j'y faiſois d'autant plus de fond, que les *perſonnes dont je la tenois*, ſont des gens fort *réguliers*, & qui vivent dans *la crainte de Dieu*: & lorſque j'irai vous faire ma cour, vous verrez par leur lettre, que ce doit être d'honnêtes gens & bien *conſcientieux*. Ainſi, Monſieur, qu'il me ſoit permis

d'adreſſer à toute *votre digne famille*, ce vers de mon dernier poëte cité.

Aſpera confeſſo verba remitte reo.
Pardonne à l'aveu du coupable les paroles dures qui lui ſont échappées.

Et permettez-moi à préſent, Monſieur, (ce qui ſied bien davantage *à mon miniſtère*) au lieu de paroître avec le *front d'un accuſateur*, & d'un cenſeur *téméraire* (reproche que dans le *fond de mon cœur* je n'ai pas *mérité*) de prendre le rôle d'un *conciliateur*; & de vous propoſer (par forme *d'expiation* de ma *faute*) d'être député, comme un *meſſager de paix*, à la *pieuſe jeune dame*; car ils m'écrivent *expreſſément* le *mot*, (& je crois ſincèrement que c'eſt la *vérité*) que les médecins l'ont *abandonnée*, & qu'elle ne *peut vivre*. Hélas, hélas! quelle pitié ce ſeroit, ſi ce pauvre roſeau, qu'on n'avoit deſſein (comme je le ſais très-bien, & comme j'en ſuis pleinement sûr) que de faire plier, alloit ſe rompre!

Ne laiſſez pas, mon cher Monſieur, croire au *monde*, qu'il y eût rien dans vos *reſſentimens* (qui, tant qu'ils n'avoient pour but que de rappeler & de

corriger, étoient juſtes & convenables) qui ait l'*apparence* de la *violence*, & de la *colère furieuſe* & de l'*inexorabilité*, (comme il le paroîtroit à certaines gens, ſi ces reſſentimens étoient pouſſés à l'extrémité, après le *repentir*, la *contrition*, & l'humiliation de la belle péchereſſe, car elle a été tout ce temps-là (à ce qu'il paroît) une *ſeconde Madeleine* dans *ſa pénitence* & cependant pas auſſi dépravée que *Madeleine* dans ſes *fautes* (quoiqu'elle en ait commis d'abord une grande, Dieu le ſait.)

Nam vitiis nemo ſine naſcitur : optimus ille eſt,
Qui minimis urgetur — (dit Horace.)

Perſonne ne naît ſans défaut, le plus parfait eſt celui qui en a le moins.

Si je puis, Monſieur, être nommé pour cet *heureux & digne* miniſtère (car heureux eſt l'homme conciliateur de paix)! Je volerai à Londres, & (comme je ſais que Miſs a toujours fait grand cas du miniſtère que j'ai l'honneur de profeſſer) je ne doute nullement d'être gracieuſement accueilli d'elle, & de l'engager par de *ſolides argumens*, & de *bons avis*, à reprendre du *goût pour la vie*, qui doit être le *premier pas* de ſon

retour

retour à la ſanté : car quand une fois l'*eſprit* eſt *tranquille*, le corps ne ſouffre pas long-temps : & l'*amour de la vie* eſt une *paſſion naturelle* à l'homme, qui *renaît* bientôt quand la fortune vient à changer & à ſourire.

Vivere quiſque diù, quamvis & egenus & æger,
Optat. — Ovid.

Tout homme, malade ou pauvre, déſire de vivre long-temps.

Et le charmant Lucain obſerve que,

— *Fatis debentibus annos*
Mors invita ſubit. —

Quand les deſtins nous doivent encore de longues années, la mort eſt toujours mal reçue.

Et je vais, Monſieur, vous expoſer quelle ſera la *teneur* de mes *raiſonnemens* avec elle, & des *motifs de conſolation* que je lui préſenterai ; à elle qui eſt, je puis le dire, une *femme ſavante*, ſurtout étant dans le cas de lui *expliquer* moi-même, les *ſentences*, qu'elle pourroit ne pas *comprendre* tout de ſuite; & cela dans la vue de vous

convaincre (quand vous ne *connoîtriez* pas déjà mes capacités) combien je ſuis capable de bien remplir *l'office chrétien* auquel je me conſacre.

En premier lieu, je lui repréſenterai le *cours ordinaire des choſes* dans ce *monde ſublunaire*, dans lequel *la joie* & *la triſteſſe*, *la triſteſſe* & *la joie* ſe ſuccèdent *tour-à-tour*, afin de la convaincre que ſes chagrins ne ſont qu'une choſe dans l'ordre de ce cours ordinaire des événemens de la vie.

Gaudia poſt luctus veniunt : poſt gaudia luctus.

Les ris ſuivent les pleurs ; le deuil ſuit le plaiſir.

En ſecond lieu, je lui rappellerai la définition qu'elle donna elle-même du *chagrin*, un jour qu'on l'invita à faire la diſtinction de ces trois mots, *triſteſſe*, *chagrin*, & *mélancolie*, & à fixer leur différence préciſe : ce qu'elle fit, *impromptu*, par leurs *effets*, d'une manière admirable, & à la grande ſatisfaction de tous ceux qui étoient préſens : *moi-même*, je n'aurois pu, avec de *l'étude*, les différencier *mieux*, & d'une manière plus *conciſe*. La *triſteſſe*, dit-

elle, *mine*; le *chagrin déchire*, & la *mélancolie adoucit*.

La concluſion que j'en tirerai avec elle, ſera que, puis qu'une heureuſe réconciliation ſuccédera, *le chagrin* ſera banni, *la triſteſſe diſſipée*, & qu'il ne reſtera que la douce *mélancolie* pour *conſoler* & *égayer* ſon cœur *contrit*, & montrer à tout l'univers, le vif ſentiment & le repentir qu'elle a de ſa grande erreur.

En troiſième lieu : que ſa *joie* (*) quand elle aura récouvré la ſanté & les bonnes grâces de ſa famille, ſera d'autant plus grande, que ſes chagrins auront été plus profonds.

Gaudia, quæ multo parta, labore placent.
Le plaiſir qui a couté le plus de peine, eſt le plus doux.

En quatrième lieu : qu'ayant été *réel-*

(*) La *joie*, permettez-moi de l'obſerver ici en note, mon cher Monſieur, n'eſt pas abſolument incompatible avec la *mélancolie* : c'eſt-à-dire, pourtant, une joie *douce* & *tranquille*, & non pas une joie tumultueuſe, une joie folâtre : mais je parle d'une *joie* qui la tirera de temps en temps de ſa *douce mélancolie* & qui l'y laiſſera *retomber doucement* : car la *mélancolie*, cela eſt sûr, deviendra par ſes *réflexions*, ſon état naturel.

lement coupable d'une *grande faute*, elle ne doit pas recevoir avec *impatience* & *colère*, la correction & le courroux avec leſquels elle a été traitée.

Leniter, ex merito quidquid patiare ferendum eſt.

La peine qu'on a méritée doit être ſoufferte avec patience.

En cinquième lieu : que c'eſt *la patience* qui éprouve & affermit *la vertu*, comme dit Prudentius :

Hæc virtus vidua eſt, quam non patientia firmat.

Ce n'eſt qu'une vertu chancelante, que celle que n'affermit pas la patience.

En ſixième lieu : Que, d'après ce que dit Horace, elle peut s'attendre à voir des *temps plus heureux*, qu'elle n'avoit *lieu* (dernièrement) d'en eſpérer.

Grata ſuperveniet, quæ non ſperabitur, hora.

Le plaiſir qu'on n'attend pas, n'en eſt eſt que plus vif.

En ſeptième lieu : qu'elle eſt maintenant réellement dans le *chemin* du *bonheur*, puiſque, ſuivant *Ovide*, elle peut

enfin *compter le nombre & le dernier de ſes maux.*

Felix qui patitur, quæ numerare poteſt.

Et encore ce diſtique conſolant,

Eſtque ſerena dies poſt longos gratior imbres.
Et poſt triſte malum gratior ipſa ſalus.
Le plus beau jour eſt celui qui ſuccède à de longues pluies;
Et le ſouvenir d'un revers affreux double le plaiſir d'y avoir échappé.

En neuvième lieu : que les *maux qu'elle a éprouvés* peuvent (par le *bon uſage* qu'on peut en faire) tourner à ſon éternel avantage. Car

Cum furit atque ferit, Deus olim parcere quærit.
Dieu, au moment où il menace & frappe, ſonge déjà à pardonner.

En dixième lieu : qu'elle ſera en état de donner une *belle leçon* (une *admirable* leçon) à toutes les *jeunes demoiſelles* de *ſa connoiſſance*, de la *vanité* d'être *élevée au faîte* de la *proſpérité*, & de *la foibleſſe* qu'il y a à ſe décourager

dans *l'adverſité* : puiſque nul homme n'eſt aſſez *haut* pour être à l'abri de la chûte & de *l'humiliation* ; ni *aſſez bas* pour devoir ſe *déſeſpérer* : de-là le conſeil d'Auſone :

Dum fortuna juvat, caveto tolli.
Dum fortuna tonat, caveto mergi.
Quand la fortune ſourit, gardez-vous de vous trop élever.
Quand la fortune tonne, gardez-vous de vous laiſſer ſubmerger.

Je lui ferai remarquer avec combien de juſteſſe Lucain appelle *l'adverſité*, *l'élément* de la *patience*.

— *Gaudet patientia duris.*
La patience ſe plaît dans les revers.

Et

Fortunam ſuperat virtus, patientia famam.
La vertu ſurmonte la fortune, la patience triomphe de la renommée.

Je lui dirai que tandis que les *ames foibles* ſont *écraſées* par les coups de la *fortune*, *l'ame forte* fait étonner & intimider la volage déeſſe.

Fortuna fortes metuit, ignavos premit.
La fortune a peur du brave, elle écraſe le lâche.

En onzième lieu : que ſi elle ſuit le conſeil d'*Horace* ;

Fortiaque adverſis opponite pectora rebus.
Oppoſez aux revers un cœur intrépide.

Ce ſera *dans la ſuite* un plaiſir pour elle, (comme dit *Virgile*) de ſe *rappeler ſes diſgraces paſſées.*

— Forſan & hæc olim meminiſſe juvabit.
Un jour peut-être le ſouvenir de ſes peines aura des charmes pour elle.

Et Juvenal, ſur le même ſujet, en parlant de la joie babillarde des mariniers après que tous leurs dangers ſont paſſés, dit :

Gaudent ſecuri narrare pericula nautæ.
Le nautonnier dans le port aime à conter ſon naufrage.

Ce dernier vers convient ſi parfaitement à la circonſtance, que vous me pardonnerez, Monſieur, de céder à l'envie qui me prend de *le rendre en vers anglais* ; & à *l'impulſion translative* (pardon pour

ce mot nouveau, & cependant nous autres ſavans, nous n'aimons pas à *autoriſer le néologiſme*) qui m'eſt ſurvenu tout d'un coup.

Le matelot ſauvé conte ſur le rivage,
Et ſes nombreux dangers & ſon triſte naufrage.

C'eſt avec ces *ſages adages*, Monſieur, & cent autres ſemblables, que j'ai toujours au bout de *ma langue*, que j'entretiendrai Miſs (après les avoir pourtant rédigés *en forme*, & avec une certaine *méthode*); & comme elle a beaucoup *de lecture*, & qu'elle eſt, (je puis le dire, à cela près de cette *ſeule* grande imprudence) une jeune Demoiſelle très-*ſage*, je ne doute nullement que je ne parvienne, ſinon par *mes propres argumens*, du moins par ces *talens* & ces *facultés* qui ont (je puis le dire) une ſorte *d'affinité* avec les *ſiennes*, à *gagner* ſur elle de reprendre courage.

— Nor of the laws of fate complain,
Since, tho' it has been cloudy, now't clears up again.

Et de plus ſe plaindre des loix du deſtin puiſque après ces ſombres nuages, le ciel redevient ſerein.

Oh ! quelle ſageſſe eſt renfermée dans ces *premiers auteurs claſſiques !* un *homme ſenſé* (en cherchant dans leurs écrits) trouvera toujours qu'il peut emprunter leurs termes pour exprimer ſes *jugemens* & des *hommes* & des *choſes*. Voilà pourquoi ils reviennent ſi facilement s'offrir à ma *mémoire* en toute occaſion. Quoique cela reſſemble à la *vanité*, c'eſt une trop grande vérité, pour la paſſer ſous ſilence, & je ne vois pas pourquoi un homme ne *ſauroit* pas voir en lui-même les choſes que tout *le monde voit* & dit *de lui*; quoique cependant les autres n'en ſachent peut-être pas *la moitié autant que lui* ſur d'autres matières. — Je ne connois, *qu'une objection*, Monſieur, qu'on puiſſe faire contre ma propoſition d'aller à Londres; celle qui naîtra de votre *généreux & tendre ſoin* pour la *ſûreté de ma perſonne*, dans le cas où cet homme *violent & terrible*, ce méchant M. Lovelace, (que tout le monde redoute) viendroit à me contrecarrer; comme il pourroit être réſolu d'eſſayer encore de *regagner pied* dans *l'affection de Miſs* : mais je me repoſerai ſur la *Providence* du ſoin de ma *ſûreté*, lorſque je ſerai engagé dans une *cauſe ſi digne de mon miniſtère*, & avec *d'autant plus* de confiance, qu'il eſt, à

ce qu'on me dit, un homme *ſavant & lettré*. C'eſt une choſe étrange qu'un ſi *vil débauché* (j'eſpère qu'il ne verra jamais cette lettre !) ſoit un homme *ſavant* ; c'eſt-à-dire, qu'un *homme ſavant* trouve le loiſir d'être un *débauché* : quoiqu'il puiſſe arriver qu'un *ſavant* ſoit un *ruſé pécheur*, & profite des occaſions qui ſe préſentent ſur *ſon chemin*. Ce que néanmoins, je peux vous l'aſſurer, *je n'ai jamais fait*.

Je répète que comme ce Lovelace eſt un *ſavant*, je me *revêtirai*, pour ainſi dire, d'une *armure claſſique* : débutant *doucement avec lui* (car, Monſieur, la *bravoure* & la *douceur* ſont des qualités qui *vont fort bien enſemble*, & elles ne *brillent* dans perſonne autant que dans le clergé *Chrétien*) débutant donc avec lui par la *douceur*, comme je dis, d'après Ovide

Corpora magnanimo ſatis eſt proſtraſſe leoni.
Le lion généreux épargne qui ſe ſoumet à ſa force.

Enſorte que ſi je n'étois pas en sûreté derrière le *bouclier* de *ma propre prudence*, je le ſerois certainement derrière le *bouclier* de ces *admirables auteurs*

claſſiques, d'Horace en particulier, qui étant un libertin lui-même (& un *libertin jovial*) doit être d'un grand poids auprès des *libertins ſavans*.

Et qui ſait ſi je ne pouvois pas ramener ce *Goliath en méchanceté*, quoique de ma perſonne je ne ſois moi-même qu'un *petit David* (armé des frondes & des pierres des anciens ſages) au ſentiment de ſes erreurs? Et quelle victoire ce ſeroit pour moi!

Ici, Monſieur, je pourrois, en ſuivant l'allégorie de David & de Goliath, vous donner un échantillon des *pierres* (on peut donner le nom de pierres à *des argumens écraſans*, puiſqu'ils vous *terraſſent* un *opiniâtre adverſaire*) que je pourrois lui lancer, s'il ſe courrouçoit contre moi; & cela pour vous ôter, Monſieur, toute inquiétude pour ma *vie* ou pour mes *os*: mais j'attendrai que vous me demandiez à les voir, lorſque j'aurai l'honneur de vous aller voir en perſonne.

A préſent (mon cher Monſieur) que me reſte-t-il après vous avoir montré (ce dont cependant je crois que vous ne doutiez pas) combien je ſuis *l'homme qu'il faut*, pour aller voir la jeune dame avec la *branche d'olivier*, que de vous prier de me députer vers elle, avec cette *bran-*

che à la main ? Car s'il eſt vrai qu'elle ſoit auſſi mal ; & ſi elle alloit ne pas vivre aſſez pour recevoir la grâce que (à ma connoiſſance) toute *l'honorable* famille lui deſtine, quel chagrin pour vous tous ! & alors, Monſieur, à quoi ſerviroient *les éloges* que vous rendriez peut-être, tous réunis, à ſa *mémoire*. Car comme Martial l'obſerve ſagement.

— Poſt cineres gloria ſera venit.
La gloire vient trop tard couronner des cendres.

Auſone dit auſſi avec la même juſteſſe, que les *plus promptes faveurs ſont les plus gracieuſes & les plus obligeantes.*

Et Ovide ſur le même ſujet.

Gratia ab officio, quod mora tardat, abeſt.
Un bienfait retardé perd ſon prix & ſa grâce.

Et, Monſieur, quelque parti que vous preniez, que le pardon *de la jeune dame ſoit* auſſi étendu, & auſſi *gracieuſement accordé*, qu'elle le peut ſouhaiter. Afin que je puiſſe lui dire que je lui porte avec ce pardon, & *vos mains* & votre *bonne mine* & vos *cœurs tout entiers*. Car, comme

comme le vers latin dit, (& j'oſe préſumer que mon humble conſeil n'en a pas affoibli le ſens,)

Dat bene, dat multum, qui dat cum munere vultum.

On donne bien, on donne beaucoup, quand le viſage donne avec la main.

A préſent, Monſieur, lorſque je jette les yeux ſur cette longue lettre (*) (quoique je la voie émaillée, comme une *prairie* eſt émaillée par les fleurs du *printemps* & de *l'été*, très-brillante à la vue;) je commence à craindre de vous avoir fatigué; & d'autant plus que j'ai écrit ſans cette *méthode* ou *cet ordre* qui,

(*) Et ici en note, permettez-moi de dire que jamais aucun des *ſermons* que j'ai compoſé, ne m'a coûté la moitié de la *peine* que cette lettre m'a donnée. — Mais je connois votre *avidité* & votre admiration pour la ſageſſe des *anciens* que vous préférez à ſi juſte titre à la *moderne*. — Et en effet je penſe avec vous, que la moderne n'eſt qu'*empruntée* (comme la *lune* emprunte la lumière du *ſoleil*) au moins que nous ne les *ſurpaſſons* en rien, & qu'on peut retrouver nos plus *belles penſées* généralement parlant, plus élégamment exprimée & mieux habillées par les anciens.

je penſe, *conſtitue* la *beauté* du *bon ſtyle*: *ordre* & *méthode* néanmoins qu'on peut plutôt *négliger* dans une *épître familière* (comme qui diroit celle-ci), en vous demandant pardon, Monſieur, pour la *familiarité du mot*: mais non *pas tout-à-fait ici* non plus, parce que je peux dire en quelque ſorte que c'eſt *une lettre* & que ce n'en eſt *pas une*, mais une eſpèce de diſcours *abrégé* & *ſubſtantiel*, ſur des ſujets *divers* & *variés* dont chacun pourroit, étant étendu, remplir juſqu'à des volumes. Si ce *diſcours épiſtolaire* (laiſſez-moi lui donner ce nom) vous fait plaiſir, (comme je ſuis porté à le penſer, à cauſe des ſentences & des *aphoriſmes* tirés des plus *ſages des anciens*, qui y *brillent* de toutes parts, comme autant de *rayons de ſoleil* éblouiſſans,) j'en formerai, (à mon loiſir,) un *diſcours méthodique*; & peut-être pourrois-je l'imprimer un jour, avec une dédicace à mon très-*honoré patron*, (ſi j'ai, Monſieur, votre agrément;) mais non pas avant que j'aye jeté dans le public, ſous *l'anonyme*, deux ou trois *petits eſſais*, pour me faire *connoître* un peu par leurs ſuccès dans la *république des lettres*,) & enſuite dans mes *œuvres*, — non pas par vanité, (néanmoins,) je

puis le dire, mais pour *l'utilité*, dont il pourroit être au *public* : car, (comme l'obſerve judicieuſement un poëte,) *quoique la gloire ſuive toujours le mérite, elle n'en eſt cependant que l'ombre.*

Contemnit laudem virtus, licet uſque ſequatur
Gloria virtutem, corpus ut umbra ſuum.

La vertu dédaigne la louange, quoique la gloire ſuive toujours la vertu, comme l'ombre ſuit le corps.

Une fort belle idée, & digne de l'admiration de tout le monde.

Et maintenant, (mon *très-digne Monſieur*, mon bon ami & honoré patron,) remettant le tout entre vos *mains*, ainſi qu'à la diſcrétion de vos *deux frères* & aux lumières du *jeune M. Harlowe*, & à la ſage prudence de la digne *Madame Harlowe*, & de ſon excellente fille, *Miſs Arabelle Harlowe*, je prends la liberté de me ſigner, ce que je *ſuis véritablement*, & ce que je *me ferai toujours un plaiſir d'être* dans tous *les cas* & dans *tous les temps*,

Votre & leur très-dévoué & obéiſſant
& fidelle ſerviteur,

ELIAS BRAND. (S)

(¶) LETTRE XV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

(En réponſe à la lettre XII.)

Mercredi matin, 6 Septembre.

ELLE eſt donc un peu mieux! bénédictions du ciel ſur toi ſans nombre & ſans meſure! Puiſſe-t-elle ſe trouver de mieux en mieux! dis-le moi du moins quand ce ne ſeroit pas la vérité; car tu ne peux ſavoir quelle joie m'a cauſée l'annonce de ce repit ſi paſſager, & de la chétive eſpérance qu'elle pourra vivre encore un ou deux jours.

Mais qui a dit à ce Docteur, au cœur inſenſible, & qui condamne ſi froidement à la mort, qu'elle ne vivra pas plus longtemps? Quel eſt ſon garant pour l'affirmer? Quelle préſomption dans ces graves & triſtes pédans de la faculté! ils ſeront l'objet de mon mépris juſqu'à la dernière heure de ma vie, ſi ce confrère, (tout fameux qu'on le croit,) ne peut opérer pour elle, ou plutôt pour moi, un miracle fort ordinaire? Je te dirai même,

Belford, qu'il mérite déjà le dernier mépris, pour ſouffrir que cette charmante horloge ſe déſorganiſe à ce point ? Qu'eſt-ce donc que ſon art, s'il ne peut la remonter dans le quart du temps qu'ont duré ſes viſites, lorſqu'au temps des premières, les roues & les reſſorts de la vie & du mouvement étoient ſi neufs & ſi ſolides, qu'ils paroiſſoient n'avoir beſoin que de l'entretien & des ſoins les plus ordinaires ?

Je vous ai obligation de vos efforts, pour l'engager à me voir; c'eſt avoir fait le rôle d'un ami ; ſi elle avoit daigné m'accorder cette faveur, elle auroit vu à ſes pieds l'adorateur le plus humilié qui jamais ſe ſoit proſterné aux genoux de la beauté outragée.

Et ce qu'elle vous a chargé, & ce qu'elle vous a *défendu* de me dire, (& ſa défenſe avoit le plus *tendre* des motifs,) qu'elle me pardonne; qu'elle auroit pu faire de moi un homme de *bien*, qu'elle auroit pu me rendre *heureux*! qu'elle *m'avoit aimé* ! Avouer dans un pareil moment qu'elle *m'avoit autrefois aimé* ! qu'elle n'avoit jamais aimé d'homme *avant* moi ! qu'elle prie le ciel pour moi ! que ſa dernière larme ſeroit répandue pour moi, ſi elle ſavoit qu'elle

pût ſervir à ſauver mon ame, condamnée, ſans ſes prières, à la perdition! — O Belford, Belford, je ne puis le ſoutenir! quelle bête féroce, quel démon j'ai été pour un cœur d'une bonté ſi tranſcendante! — Pourquoi ne ſe déchaîne-t-elle pas contre moi? Pourquoi ne me charge-t-elle pas de ſes exécrations? — O mérite ſuprême & triomphant! toujours au-deſſus de moi! & me laiſſant à une diſtance infinie au-deſſous d'elle! — *Epouſer & réparer tôt ou tard*, voilà quelle étoit, miſérable que je ſuis! l'excuſe que je me donnois à moi-même. De lui donner une ſombre ſenſibilité; la faire deſcendre de la hauteur des étoiles dont ſa tête rayonnante étoit environnée, afin que ma femme, étant ſi ſupérieure à moi, n'en prît pas droit de me mépriſer; tel étoit un de mes ſerviles motifs, qui venoit de mon envie plus vile encore, & du ſentiment que j'avois de mon infériorité. — Et cependant la voir, elle de degré en degré, d'infortune en infortune, conſerver ſa ſupériorité; & comme le ſoleil, lancer ſur moi des rayons plus brillans encore, après les nuages que j'avois tenté d'élever autour d'elle. — Et à préſent m'échapper ainſi! ſans qu'il me reſte aucun pouvoir

de réparer les outrages qu'elle a reçus ! Aucun adouciſſement à mes reproches intérieurs ! aucun moyen de lui faire partager le blâme qui reſte entier ſur moi ſeul !

Dis-lui, ah ! dis-lui, Belford, que ſes prières & ſes vœux ſi extraordinairement généreux, ne ſeront pas vains ; — que je ſuis capable de me repentir ; que je me repens en effet ; & qu'il y a long-temps déjà que je me ſuis repenti. Dis-lui mes fréquens & profonds remords ; — il étoit impoſſible que tant de remords paſſagers ne produiſiſſent pas à la fin un remords efficace & durable. — Et cependant il ne faut pas qu'elle m'abandonne ; — il faut qu'elle vive, ſi elle déſire voir mon repentir parfait. — Car, quel bien peut produire le déſeſpoir ?

Je ferai tout ce que tu voudras me preſcrire, pour le renvoi de tes lettres.

Je t'ai une obligation infinie de la dernière, & de l'avoir preſſée de me recevoir, quoique tes efforts n'ayent pas réuſſi.

Encore une fois, comment ai-je pu être ſi ſcélérat avec une ſi divine créa-

ture ? — & cependant l'aimant toujours, comme jamais homme n'a aimé femme! Malédiction ſur mon génie inventif ! malédiction ſur ma tête intrigante & ſur mon cœur complice de ſes ſtratagêmes! Me faire un jouet de l'honneur, de la réputation & de la vie d'une femme ſi angélique! O damnable incrédulité, qui m'a fait perſiſter dans l'idée que, la croyant une femme, je devois eſpérer ne trouver qu'une femme en elle. Je n'ai jamais voulu croire, qu'il pût y avoir une pareille vertu, (une vertu ſans autre motif que la vertu même,) dans le ſexe; & ſur cette incrédulité, je fondois mon eſpérance de réuſſir avec elle.

Mais ne me dis pas, Belford, qu'il faut abſolument qu'elle nous quitte à préſent. Si elle ſe rétablit, & ſi je peux ſeulement regagner ſa faveur, c'eſt alors que la vie ſera vraiment une vie pour moi! le monde n'a jamais vu mari tel que je veux l'être. Je n'aurai d'autre volonté que la ſienne; elle me conduira dans tous mes pas; ce ſera elle qui ouvrira & qui dirigera toutes mes vues, & qui réglera à ſa volonté tous les mouvemens de mon cœur.

Vous me dites dans votre lettre qu'à onze heures elle repoſoit tranquillement, & mon valet m'apprend ſur le témoignage

de Mde. Smith, qu'elle a eu une bonne nuit. De quelle eſpérance cette nouvelle me remplit! J'ai donné au porteur cinq guinées, pour être partagées entre lui & ſon camarade. Cher, cher ami! confirme-moi cette nouvelle dans ta première lettre! au nom du ciel confirme-là! — Dis au Docteur, que je lui ferai préſent de mille guinées, s'il peut la ſauver. Demande-lui ſi une conſultation ne ſeroit pas néceſſaire.

Adieu, cher Belford, confirme, je t'en conjure, les eſpérances & la joie ſuprême qui viennent de s'emparer d'un cœur qui, après elle, eſt

à toi. (§)

(¶) LETTRE XVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi matin, à 8 heures, 6 Septembre.

VOTRE domeſtique eſt arrivé chez moi, avant que j'en fuſſe ſorti. Je l'ai envoyé chez Smith s'informer de l'état de Miſs Harlowe, avec ordre de repaſſer chez moi à ſon retour. J'ai eu le plaiſir

de recevoir pour réponſe qu'elle avoit paſſablement repoſé. Auſſitôt que je l'ai eu dépêché avec la lettre que j'avois écrite la nuit, je ſuis ſorti pour me rendre chez elle.

Je l'ai trouvée levée & toute habillée, vêtue d'une robe de ſatin blanc ; toujours avec élégance ; mais plus encore aujourd'hui que je ne lui en avois vu de toute la ſemaine paſſée ; l'air ſerein & preſque riant.

Elle a dit qu'elle ſentoit augmenter l'obſcurciſſement de ſes yeux, & le tremblement qui s'étoit emparé de ſes membres. Si c'eſt-là mourir, dit-elle, il n'y a rien de bien fâcheux dans la mort. A peine mon corps ſent-il quelque mal-aiſe ; mon ame eſt tranquille, & mon entendement eſt auſſi net, auſſi parfait que jamais. Quel Dieu bon & miſéricordieux j'ai ! — Car c'étoit-là ce que je lui avois toujours demandé dans mes prières. — Je lui ai dit qu'il n'en étoit pas de même pour vous ; que vous n'étiez pas auſſi calme.

Il n'y a pas la même raiſon pour que cela ſoit, répliqua-t-elle. C'eſt une précieuſe conſolation, M. Belford, au dénouement de notre courte hiſtoire, de pouvoir dire : j'ai ſouffert les injures

d'autrui, ſans en faire à perſonne. Je bénis Dieu, (quoique j'aye été malheureuſe, à ce que *le monde* croit, & que je me ſuis crue autrefois plus qu'à préſent, que je crois être à la fin,) de ce que mes calamités devoient faire éclore pour moi mon bonheur éternel, & de ce que cependant de mon côté je n'ai fait volontairement le malheur d'aucune créature. Je n'ai aucun ſujet de m'affliger, que du chagrin que j'ai donné à mes parens.

Mais je vous prie, M. Belford, dites de ma part les choſes les plus obligeantes à mon couſin Morden, & priez-le de les conſoler & de leur dire qu'il en auroit été tout de même s'ils avoient accepté mon ſincère repentir, comme je déſire & comme j'oſe eſpérer que le Tout-Puiſſant l'a accepté. — On m'a demandé en bas; c'étoit Henry qui revenoit dans le moment de chez Miſs Howe, à laquelle il avoit porté la lettre de ſon amie. L'imbécille, parce qu'on lui avoit ordonné de faire la plus grande diligence, & de revenir le plutôt poſſible, n'a pas attendu qu'on l'eût remiſe dans les mains de Miſs Howe, qui étoit éloignée de cinq milles; quoique Mde. Howe l'ait engagé à atten-

dre, & eût dépêché un exprès à cheval pour porter la lettre à ſa fille.

Mercredi matin, à 10 heures.

La pauvre dame ne fait que de revenir d'une foibleſſe qui l'a laiſſée aux portes de la mort. Sa tranquillité, ſans aucune douleur pendant quelques heures, paroît n'avoir été qu'un éclair paſſager, comme l'appellent Mde. Lowick & Mde. Smith.

Sur mon honneur, Lovelace, j'aimerois mieux avoir à me ſéparer de tous les amis que j'ai au monde, que de cette admirable dame. Je n'avois jamais connu auparavant ce que c'étoit qu'une vertueuſe, une ſainte amitié, comme je peux appeler la mienne pour elle. Mais lorſqu'elle eſt ſi nouvelle pour moi, me voir obligé d'y renoncer ſitôt, quelle affliction pour mon cœur! Cependant je rends grâces au ciel de ce que du moins je ne la perds pas par *ma faute*! Mais il ſeroit barbare de ne pas t'épargner à préſent.

Elle a envoyé chercher l'eccléſiaſtique qui la voyoit auparavant, pour venir prier avec elle. (§)

(¶) LETTRE XVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Kenſington, Mercredi l'après-midi.

SEMBLABLE au voyageur d'Eſope, tu ſouffles à-la-fois le chaud & le froid, la vie & la mort, dans le deſſein ſans doute, de me faire perdre la raiſon. Comme tu es familier avec les mots de *mourant*, *d'obſcurciſſement*, de *tremblement*. Jamais mortels ne ſonna tant d'accens divers ſur la même cloche. Ton vrai père étoit, je le jurerois, un boucher, ou un foſſoyeur, au plaiſir que tu ſembles prendre dans les ſcènes d'horreur & de mort. Ta barbare réflexion, que tu ne la perds pas par ta faute, eſt à ne jamais pardonner. Tu n'as qu'une voix pour expier les tourmens que tu me fais ſouffrir ; c'eſt de m'envoyer la nouvelle qu'elle eſt mieux & qu'elle en reviendra ; vrai ou faux, ſonge à me l'annoncer, & je ſortirai du royaume dans la joie de le croire, & mes déſirs & mon imagination feront le reſte.

Si elle vit ſeulement une année, afin

que je puiſſe m'abſoudre à moi-même, (peu m'importe l'opinion du monde,) du reproche d'être la cauſe de ſa mort, je me charge d'arranger le reſte.

Ni vœux, ni prières ne la ſauveront-ils point? Je n'ai jamais prié de ma vie, en mettant toutes mes années enſemble, autant que je l'ai fait depuis quinze jours, & l'on ne peut pas ſe repentir plus ſincèrement de toute ma baſſeſſe envers elle. — Et rien, rien ne pourra-t-il....?

Mais après tout, ſi elle n'en revient point, cette réflexion doit me conſoler, (& c'eſt la *vérité*,) que ſa *fin* ſera plutôt due à ſon entêtement, à l'entêtement obſtiné de ſon ſexe, qu'à toute autre cauſe.

Il eſt difficile à ceux qui s'abandonnent à tout ce que leur inſpire un violent reſſentiment, de s'arrêter où ils projetoient d'abord de s'arrêter.

J'ai encore la charité de croire que James & Arabelle Harlowe n'avoient dans le principe d'autre intention, en formant leur ligue contre leur angelique ſœur, que de la faire diſgracier & de la rabaiſſer, dans la crainte où ils étoient, (les vils miſérables!) que leurs oncles ne ſuiviſſent l'exemple qu'avoit donné leur

grand-père à leur préjudice. De même cette dame, je ſuppoſe, n'a d'abord eu d'autre projet, que de me vexer & me tourmenter, & voyant qu'elle y réuſſiſſoit à merveille, ſon déſir de vengeance eſt inſenſiblement devenu plus fort dans ſon cœur, que le déſir de la vie; & aujourd'hui elle ne demande pas mieux que de mourir, parce qu'elle croit cet événement fait pour me déchirer le cœur. — Et pour être encore mieux vengée, elle joue le rôle du parfait chrétien, & elle me pardonne.

Mais je n'en veux point de ſon pardon! mon cœur me dit que je ne le mérite pas, & je ne peux le ſupporter! & qu'eſt ce pardon, qu'un pardon *verbal*, donné avec autant d'oſtentation que de cruauté dans la vue de s'exalter davantage elle-même, & de m'enfoncer le poignard plus avant dans le cœur? La chère petite diſſimulée! — Mais arrêtons-nous, de peur que je ne blaſphème.

En reliſant ce qui précède, je rougis de mes extravagances; mais que veux-tu que je faſſe? Ne vois-tu pas que je ne cherche qu'à m'échapper de moi-

même dans l'eſpérance de me perdre & de m'anéantir. Mais je ne peux parvenir ni à l'un ni à l'autre.

Si jamais tu aimas avec la moitié de l'ardeur dont j'aime. — Mais non, ton ame groſſière en eſt incapable.

Annonce moi dans ta prochaine lettre, je t'en conjure, au nom de tous les ſaints, de tous les anges, ſa céleſte famille, qu'elle eſt vivante & qu'il eſt probable qu'elle vivra. — Si tu m'envoyes de fâcheuſes nouvelles, tu répondras des ſuites ſoit qu'elles ſoient fatales à ton meſſager ou à

Ton LOVELACE. (§)

(¶) LETTRE XVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, à 11 *heures.*

LE docteur H. vient de venir, il eſt reſté avec moi en attendant que le miniſtre eût fini ſes prières à côté de la jeune dame; & après on nous a fait entrer tous deux. M. Goddard qui eſt venu pendant que le médecin & le prêtre étoient avec

elle, eſt ſorti avec eux : ils ont pris congé d'elle, & lui ont dit un triſte, un éternel adieu, comme je ne balance pas à le déclarer, en lui donnant leur bénédiction, & recevant la ſienne, & ſe ſouhaitant (quand leur tour viendroit) une fin auſſi heureuſe que la ſienne a toute l'apparence de l'être.

Elle avoit de nouveau preſſé vivement le docteur de lui dire ſon opinion ſur le temps qu'il étoit probable qu'elle pourroit vivre encore : il lui a dit qu'il craignoit beaucoup qu'elle ne vît par le ſoir du lendemain; elle a dit qu'elle compteroit les heures avec plus de plaiſir qu'elle n'en eût jamais eu de ſa vie à les compter dans l'attente de la plus grande joie.

Quelle différence entre les dernières heures du pauvre Belton & les ſiennes! vois par les effets, dans cette terrible & touchante ſcène, quelle immenſe différence il y a entre une bonne & une mauvaiſe conſcience!

Au moment même eſt arrivé un homme avec une lettre de Miſs Howe, peut-être ſerai-je en état de t'en envoyer le contenu.

❀

Elle s'eſt efforcée à différentes fois,

mais inutilement, de lire la lettre de ſa chère amie, l'écriture, a-t-elle dit, étoit trop fine pour ſa vue épaiſſie, & les lignes lui vacilloient devant les yeux. Ses mains étoient ſi tremblantes, qu'elle ne pouvoit tenir le papier; à la fin elle a prié Mde. Lowick de la lui lire; le meſſager étant là à attendre une réponſe.

Tu verras dans la lettre de Miſs Howe, combien eſt différente l'expreſſion de la même impatience, & de la même tendreſſe paſſionnée, lorſqu'elle eſt dictée par l'ame plus douce d'une femme, de celle qui vient d'une ame auſſi impétueuſe, auſſi hériſſée d'inégalités que la tienne. Mde. Lowick la tranſcrira; & je te l'enverrai. — Tu peux la lire ici de ſuite, ſi tu veux.

Miſs HOWE à Miſs HARLOWE.

Mardi, 5 Septembre.

O MA PLUS CHÈRE AMIE!

QUE va devenir votre pauvre Anne Howe! je vois par vos caractères autant que par la deſcription que vous m'en faites vous-même, (& qui ſeroit dans des termes plus tendres, ſi vous n'étiez pas

réellement fort mal, au plus mal) dans quel état vous-êtes. Pourquoi faut-il que j'aie ſi long-temps différé d'aller vous joindre! Comment ai-je pu croire que les conſolations d'une fidelle amie ſeroient entièrement inutiles, pour une chère ame dans la détreſſe, & me laiſſer perſuader de m'interdire d'aller vous voir au moins une fois, pendant tout ce temps! moi, auſſi bien que tous les autres, délaiſſer, abandonner ma plus chère amie à des étrangers! Que deviendrai-je ſi vous êtes auſſi mal que me le repréſentent mes craintes?

Je veux partir à l'inſtant, quelque peu d'encouragement que vous me donniez de le faire! ma mère conſent que je parte! ah! pourquoi ne l'a-t-elle pas voulu auparavant?

Et cependant elle me perſuade d'un autre côté (dans la crainte de l'impreſſion fatale dont je pourrois être affectée, ſi j'allois trouver mes craintes trop malheureuſement juſtifiées,) d'attendre le retour de ce meſſager qui monte le plus vite de nos chevaux. — Dieu veuille ſeconder ſa courſe & le ramener avec de bonnes nouvelles pour moi! autrement.... — Mais, ô ma chère, ma plus chère amie,.... que veux-je dire! — Une ligne, une ſeule ligne

de votre main par cet exprès! envoyez-moi ſeulement une ligne qui me diſe de partir; je partirai dans le moment, à l'inſtant même que je la recevrai, je ſuis toute prête au premier ſignal! & ſi vous m'aimez comme je vous aime, la vue de votre amie vous ranimera, vous rendra à mes eſpérances. — Mais pourquoi, lorſque je peux avoir cette penſée, ne ſuis-je pas partie plutôt?

Dieu de bonté! ne refuſe pas à mes prières mon amie, mon guide, ma lumière, dans une circonſtance ſi critique pour moi.

Mais j'aime à me figurer que votre ſtyle & vos ſentimens ſont trop bien ſuivis, trop pleins de vigueur & de vie, pour me livrer ſi fort au déſeſpoir ſur ce que votre plume tremblante ſemble préſager.

Je ſuis bien fâchée de ne m'être pas trouvée à la maiſon (il faut que j'ajoute encore ce peu de lignes, quoique le domeſtique attende ſur ſon cheval à la porte,) lorſque le laquais de M. Belford eſt arrivé avec votre triſte & touchante lettre; j'étois chez Miſs Lloyd, Maman me l'a envoyée, & je ſuis revenue auſſitôt au logis, mais il étoit déjà parti; il paroît qu'il n'a pas voulu attendre: cependant j'avois mille & mille queſtions à lui faire; mais pourquoi retiens-je ſi long-

temps le meſſager ? J'ai une infinité de choſes à vous dire ! j'ai à vous conſulter ſur mille choſes ! c'eſt vous qui me dirigerez en tout ; j'obéirai au plus léger ſigne de votre main : mais ſi vous me quittez — qu'importe & le monde & tout ce qu'il renferme à votre

ANNE HOWE.

L'impreſſion que cette lettre a faite ſur la jeune dame, ſi près de la fin que ſa belle amie appréhende & déplore ſi tendrement, a obligé Mde. Lowick d'en interrompre pluſieurs fois la lecture, & de changer pluſieurs fois de voix.

Voilà une amie, dit cette divine fille (en prenant la lettre dans ſes mains, & la baiſant) qui mérite qu'on vive pour elle ! ô ma chère Anne Howe ! que votre amitié à été noble & douce ! ſans jamais ſe démentir ! mais nous nous réunirons un jour (& cette eſpérance doit nous conſoler toutes deux) pour ne plus jamais nous ſéparer. Alors, dégagées des ombres du corps, nous ſerons toute lumière & tout eſprit. — Alors que notre amitié, pure & ſans alliage, ſera parfaite ! notre amour n'aura plus qu'un ſeul & même objet adorable, & nous jouirons de lui & l'une de l'autre en lui pendant toute l'éternité !

Elle dit que ſa chère amie demandoit avec tant d'inſtance une ou deux lignes, qu'elle ſeroit bien aiſe d'écrire un mot; ſi elle en avoit la force : elle eſſaya, mais ce fut en vain ; elle pouvoit du moins dicter, dit-elle, à ce qu'elle croyoit ; & elle pria Mde. Lowick de prendre une plume & du papier : au moment qu'elle commença à dicter, je voulus me retirer, mais elle voulut que je reſtaſſe.

Elle ſe perdit pluſieurs fois dans ſes idées; d'abord elle remarqua elle-même qu'elle s'en appercevoit bien; & lorſqu'elle eut enfin dicté quelques lignes de ſuite, qui ne la ſatisfaiſoient pas, elle fit ſes excuſes à Mde. Lowick de la faire recommencer deux fois; & elle dit que la troiſième paſſeroit comme elle pourroit.

Elle dicta ſans héſiter, l'adieu de leur ſéparation, & lorſqu'elle en fut à la bénédiction & à la ſignature, elle prit la plume, & ſe laiſſant tomber ſur ſes genoux, ſoutenue par Mde. Lowick, elle écrivit elle même la concluſion de ſa lettre, mais Mde. Lowick fut obligée de guider ſa main.

Vous ſerez ſurpris de trouver partout le ſens complet, ſi vous conſidérez l'excès de ſa foibleſſe.

J'ai fait attendre le meſſager, pour la tranſcrire; j'ai tâché d'imiter la fin qui termine la lettre; & j'ai marqué les pauſes aux endroits où, du mieux que j'ai pu m'en ſouvenir, elle s'eſt arrêtée. Dans tout ce qui regarde cette admirable femme, je ne ſaurois trop circonſtancier mon récit.

Mercredi, vers les trois heures.

MA TRÈS-CHÈRE MISS HOWE,

Il ne faut pas vous étonner ni vous affliger — de ce que Mde. Lowick écrit pour moi, quoique je ne puiſſe vous obéir, & tenir la plume pour vous écrire moi-même, c'eſt mon cœur qui vous écrit avec la ſienne. — Daignez vous en contenter, c'eſt tout ce que je puis faire de plus pour vous obéir.

A préſent, que dois-je dire? que puis-je dire? — Mais pourquoi ne vous dirois-je pas la vérité? — puiſque vous devez bientôt — ah bientôt.....

Apprenez donc, & que vos larmes, ſi elles ſont de pitié, ſoyent d'une pitié joyeuſe: car je vous permets d'en répandre quelques-unes pour embaumer, pour ainſi dire, une fleur tombée — apprenez que le bon docteur & le pieux miniſtre, & mon honnête chirurgien viennent, il

n'y a qu'un moment — en joignant leurs bénédictions — de me faire leur dernier adieu : & le premier me fait eſpérer — ſouffrez, ma chère, que je diſe *eſpérer*, — eſpérer mon élargiſſement, avant le coucher du ſoleil de demain.

Adieu donc, ma très-chère amie ! que votre conſolation ſoit, comme c'eſt la mienne, dans la penſée que, au temps où il plaira à Dieu, nous nous réunirons dans une heureuſe éternité, pour ne plus nous ſéparer jamais ! encore une fois donc, adieu ! — & ſoyez heureuſe — ce que ne peut être un naturel généreux, à moins que — autant qu'il eſt en ſon pouvoir, qu'il ne rende les autres heureux auſſi.

Dieu vous comble à jamais de ſes bénédictions : c'eſt la prière que fait, à genoux, quoique ſoutenue d'une main obligeante,

Votre redevable, & reconnoiſſante,
& affectionnée

CLARISSE HARLOWE.

Lorſque j'ai eu tranſcrit & cacheté cette lettre, par ſes ordres, je l'ai donnée moi-même au meſſager qui m'a dit que Miſs Howe n'attendoit que ſon retour pour partir pour Londres. (G)

Ton

Ton courrier vient d'arriver : ainſi je vais fermer ici, tu es un maître impitoyable, les deux malheureux valets ſont mortellement *haraſſés* par toi, pour emprunter un terme des femmes : & tous les mots que les femmes employent, quoique nous ne ſoyons pas sûrs d'où ils dérivent, ont beaucoup de ſens & d'énergie, je crois que dans le fond de leurs cœurs, elles ſouhaitent l'ange dans le ciel qui eſt prêt à la recevoir, & toi dans le lieu qui te convient, afin qu'il y ait une fin à leurs *bouraſques* ; pour employer encore un autre mot du même ſexe.

Quelle lettre tu m'as envoyée ! Pauvre Lovelace ! — c'eſt toute la réponſe que j'y ferai.

(*Cinq heures.*) Le colonel Morden vient d'arriver.

LETTRE XIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A 8 heures du ſoir.

(¶) JE n'ai eu que le temps de vous dire dans ma précédente que le colonel Morden étoit arrivé. Il étoit à cheval, ſuivi de deux laquais, & il eſt deſcendu à la porte à cinq heures préciſes. Mde. Smith étoit alors en bas dans ſa boutique; pleurant avec ſon mari qui étoit auſſi affecté qu'elle. Mde. Lowick en pleurs auſſi, venoit de les quitter; car ils avoient mêlé leurs gémiſſemens; dans l'opinion où ils étoient tous deux que cette admirable dame ne paſſeroit pas la nuit. Mde. Lowick leur avoit dit qu'elle le penſoit comme eux, d'après certains engourdiſſemens qu'elle appeloit les avant-coureurs de la mort, & d'un aſſoupiſſement qui ne faiſoit qu'augmenter. (§) Le Colonel, ſuivant ce que m'a dit après Mde. Smith, leur a demandé avec beaucoup d'impatience, comment ſe portoit Miſs Harlowe. Elle n'eſt pas morte, a répondu triſtement Mde. Smith; mais je

crains bien qu'elle n'aille pas loin. Bon Dieu! s'eſt-il écrié, en levant les mains & les yeux. Puis-je la voir? Mon nom eſt Morden. J'ai l'honneur de lui appartenir de fort près. Montez, je vous prie, & faites-lui ſavoir, (elle eſt en pleine connoiſſance j'eſpère?) que je ſuis ici. Qui eſt avec elle? — Perſonne, que ſa garde, lui a dit Mde. Smith; & Mde. Lowich, une dame veuve, qui prend d'elle autant de ſoin que ſi c'étoit ſa mère. — Ah! beaucoup plus, en l'interrompant; ou bien elle n'en prendroit aucun. — Et peut-être auſſi un gentilhomme, nommé M. Belford, qui a été pour elle le meilleur ami qu'elle ait eu. — Si M. Belford eſt avec elle, a-t-il repris, je puis monter ſans difficulté. Mais allez toujours, & dites à M. Belford que je lui demande d'abord en grâce un moment d'entretien avec lui.

(¶) Mde. Smith eſt venue m'avertir dans mon nouvel appartement. Je venois de renvoyer votre domeſtique, & j'étois à demander à ſa garde ſi je pourrois rentrer. Elle m'avoit repondu qu'elle étoit aſſoupie dans le grand fauteuil ayant refuſé de ſe coucher, en diſant: qu'elle eſpéroit bientôt ſe coucher pour tout de bon. Je me ſuis empreſſé d'aller au-de-

vant du Colonel, qui eſt réellement un homme de très-bonne mine, & qui m'a reçu avec beaucoup de politeſſe. Après les premiers complimens : ma parente, m'a-t-il dit, vous a plus d'obligation qu'à ſa famille propre (§). Pour moi, je me ſuis efforcé en vain de toucher en ſa faveur des cœurs de marbre, & ne me figurant point que cette chère perſonne fût ſi mal, j'ai négligé de la voir, comme je le devois, au premier moment de mon arrivée, & comme je n'y aurois pas manqué, ſi j'avois connu ſa ſituation, & les difficultés que j'ai trouvées de la part de ſa famille. Mais, Monſieur, votre ami a de bien grands reproches à ſe faire, & l'intime amitié qui vous lie enſemble, n'a fait que rendre vos civilités pour ma couſine plus cruelles & plus fâcheuſes pour elle. Mais ne reſte-t-il pas d'eſpérance ?

Les médecins l'ont quittée avec la triſte déclaration qu'il n'en reſte plus.

N'a-t-elle manqué de rien, Monſieur ? Son médecin eſt-il habile ? On m'a dit que ces honnêtes gens ont eu pour elle tous les égards & toutes les attentions imaginables.

Eh ! qui pourroit lui refuſer ſes adorations ? s'eſt écrié Mde. Smith en pleu-

rant à chaudes larmes. C'eſt la plus aimable femme qui ſoit au monde....

Tel eſt le témoignage, a dit le Colonel, en levant les yeux & une de ſes mains, que tout le monde lui rend. Bon Dieu! comment votre maudit ami...

Et comment ſes cruels parens.... ai-je dit, en l'interrompant, l'un n'eſt pas moins incompréhenſible que l'autre.

Cela n'eſt que trop vrai! a-t-il répondu; en conſidérant la vile méchanceté des débauchés de notre ſexe, toutes les fois qu'ils peuvent tenir une victime de l'autre ſous leur pouvoir.

J'ai pris ſoin de lui expliquer tout ce qu'on avoit tenté pour ſa guériſon, & les ſoins obligeans & *paternels* que le docteur H. & M. Goddard lui avoient donnés.

Il étoit fort impatient de la voir, ne l'ayant pas vue, m'a-t-il dit, depuis l'âge de douze ans, où elle promettoit d'être un jour une des plus belles femmes d'Angleterre. C'eſt ce qu'elle étoit, lui ai-je dit, il y a fort peu de mois, malgré ſa maigreur, elle vous paroîtra encore avoir pleinement répondu à ce qu'elle promettoit. Ses traits ſont ſi réguliers, ſes proportions ſi parfaites, & ſes grâces ſi ſupérieures que, n'eût-elle que la peau

& les os, elle ſeroit toujours d'une incomparable beauté.

Madame Smith qui étoit montée à ſa réquiſition, eſt revenue nous dire, que Mde. Lowick & ſa garde étoient avec elle, & qu'elle étoit ſi profondément aſſoupie dans ſon fauteuil, & le bras appuyé ſur Mde. Lowick, qu'elle n'entendoit ni entrer dans la chambre, ni en ſortir. (¶) Le Colonel a demandé ſi, ſans être indiſcret, il ne pouvoit pas la voir quoiqu'endormie; & il a dit que ſon impatience ne lui permettoit pas d'attendre ſon réveil : que cependant il ne vouloit pas troubler ſon repos; mais qu'il ſeroit bien aiſe de contempler ſes aimables traits, ſans qu'elle le vît, & il a demandé s'il ne pourroit pas entrer & ſortir ſans la déranger.

Elle a repondu qu'elle croyoit qu'il le pouvoit avec plus de liberté, le dos de ſon fauteuil étant tourné vers la porte. (§)

Il a dit qu'il auroit ſoin de ſe retirer, ſi elle venoit à ſe réveiller, de crainte que ſa préſence imprévue ne la ſaisît.

Mde. Smith marchant devant nous, a fait ſigne aux deux autres femmes de ne pas ſe remuer; & nous nous ſommes avancés fort doucement.

Elle étoit dans une charmante atti-

tude, habillée & vêtue comme je vous l'ai dit de ſa robe de ſatin d'une blancheur de neige; aſſiſe dans ſon fauteuil, la tête appuyée ſur le ſein de Mde. Lowick, qui étoit ſur une autre chaiſe auprès d'elle, & dont le bras gauche étoit paſſé derrière ſon cou, comme pour le ſoutenir; car il paroît qu'elle l'en avoit priée, en diſant qu'elle lui avoit tenu lieu de mère, & qu'elle auroit du plaiſir à ſe croire dans les bras de ſa maman; car elle ſe ſentoit aſſoupie, peut-être, a-t-elle ajouté, pour la dernière fois. Une de ſes joues fanées repoſoit ſur le ſein de Mde. Lowick; & la bienfaiſante chaleur qu'elle en tiroit, y avoit répandu une rougeur foible, mais charmante. L'autre étoit plus pâle & creuſée, & comme déjà glacée par la mort. Ses mains auſſi blanches que le lys, avec leurs veines dont le bleu étoit plus tranſparent que je ne l'avois vu, (ces veines hélas! où doivent ſitôt ſe glacer ces ruiſſeaux d'un ſang vermeil, qui déjà ſe rallentit & ſemble s'arrêter plutôt qu'il ne coule,) pendoient languiſſamment, l'une devant elle, l'autre ſerrée dans la main droite de l'obligeante veuve, dont les larmes mouilloient le viſage que ſon ſein maternel ſoutenoit, quoi

qu'elles ne fuſſent pas ſenties de la belle endormie : ſoit que cette digne femme en versât ſans le ſentir, ou qu'elle craignît d'éveiller ſa chère fille, en changeant de poſture pour les eſſuyer. Son aſpect, d'ailleurs, étoit calme & ſerein; & quoique par intervalles, on la vit un peu treſſaillir, ſon ſommeil paroiſſoit paiſible. A la vérité ſa reſpiration étoit courte & fréquente, mais aſſez libre, & ne reſſembloit pas à celle d'une perſonne mourante.

Telle étoit ſa touchante ſituation, lorſque nous nous ſommes avancés pour nous placer vis-à-vis de ſon aimable viſage. Le Colonel en pouſſant ſouvent des ſoupirs, s'eſt mis à la contempler, les deux bras pliés ſur ſa poitrine, avec la plus profonde & la plus tendre attention. Il a joui aſſez long-temps de ce triſte ſpectacle. Enfin à un mouvement qu'elle a fait, avec plus de difficulté à reprendre ſon haleine, il s'eſt retiré derrière un paravent qui cachoit ſa *maiſon*; c'eſt le nom qu'elle donne à ſon cercueil. Il eſt placé comme je vous l'ai marqué au pied d'une des fenêtres, & le paravent avoit été mis du moment qu'elle fut obligée de garder la chambre.

Dans les premiers momens que j'avois

paſſés avec M. Morden, le ſentiment de notre douleur commune, & d'autres idées qui nous occupoient l'eſprit à notre première entrevue, m'avoient fait oublier de le prévenir ſur ce qu'on ne pouvoit guères dérober à ſa vue.

En paſſant dans ce lieu, il a tiré ſon mouchoir; & comme accablé de ſa douleur, il n'a pu prononcer un ſeul mot. Mais en jetant les yeux derrière le paravent, il a bientôt retrouvé le pouvoir de parler. Frappé de la forme du cercueil, il a levé auſſitôt le tapis rouge pourpré dont il étoit couvert; & reculant d'horreur : juſte ciel! a-t-il dit, qu'apperçois-je? Mde. Smith étoit près de lui : pourquoi ſouffre-t-on, a-t-il repris avec une grande émotion, que ma couſine ait auprès d'elle un objet ſi capable de nourrir ſes triſtes réflexions? hélas! Monſieur, a répondu cette bonne femme, qui oſeroit combattre ici ſes volontés? Nous ſommes tous étrangers en quelque ſorte autour d'elle. Cependant nous lui avons fait des remontrances ſur cette triſte imagination.

Je me ſuis approché doucement de lui, voyant qu'elle étoit retombée dans ſon aſſoupiſſement. Je devois, lui ai-je dit, vous prévenir ſur ce ſpectacle.

J'étois ici lorſqu'on l'a apporté, & de ma vie je n'ai reſſenti tant d'horreur. Mais elle n'avoit perſonne de ſes parens; elle n'avoit nulle eſpérance d'en voir aucun; & dans la certitude de ne pas ſurvivre long-temps, elle vouloit, m'a-t-elle dit, laiſſer le moins d'embarras poſſible à ſon exécuteur teſtamentaire. Mais cet objet révoltant pour tout le monde ne l'eſt pas pour elle.

(¶) Malédiction ſur les cœurs inſenſibles, a-t-il dit, qui l'ont miſe dans le cas de ſe charger elle-même de ces triſtes apprêts. Quelles ont dû être ſes réflexions pendant tout le temps qu'elle s'eſt occupée de ce ſoin, & qu'elle a donné ſes ordres pour le faire exécuter; & quelles doivent être ſes idées, chaque fois qu'elle tourne la tête vers cet objet? Ces génies extraordinaires..... Mais je me ſerois oppoſé à cette noire idée, ſi j'avois été ici (§).

Elle a pouſſé un profond ſoupir; & elle s'eſt réveillée en ſurſaut; ce qui a rompu notre dialogue. Le Colonel s'eſt enfoncé plus loin derrière le paravent, afin de ne pas la ſurprendre tout d'un coup par ſa préſence.

Où ſuis-je? a-t-elle dit en ouvrant les yeux. Que je ſuis aſſoupie! Ai-je dormi

long-temps ? Ne ſortez pas, Monſieur, (car je me retirois.) Je m'appeſantis extrêmement, & je ſuppoſe que cette diſpoſition ne fera qu'augmenter. Elle a voulu ſe lever; mais ſa foibleſſe l'a forcée de demeurer aſſiſe & d'appuyer ſa téte ſur le dos de ſon fauteuil. Enſuite, après quelques momens de ſilence; je crois, mes chers amis, nous a-t-elle dit à tous, que vos ſoins obligeans & votre embarras finiront bientôt. J'ai pris un peu de repos, mais je ne me ſens point rafraîchie. L'extrêmité de mes doigts commence à s'engourdir. Je ne les ſens plus (en ſoulevant ſes mains). Il eſt temps de faire partir ma lettre à ma bonne Norton. — Voulez-vous, Madame, que je l'envoie par un exprès? — Oh non, Monſieur, je vous remercie; elle ne lui arrivera que trop-tôt (c'eſt ce qu'elle jugera), par les voies ordinaires. — Je lui ai dit que ce n'étoit pas jour de de poſte. — Eſt-il encore mercredi? a-t-elle repris. Bon Dieu! je ne ſais plus comment le temps va : mais ſa marche eſt bien ennuyeuſe. Je crois qu'il faudroit bientôt penſer à me remettre au lit. Tout s'y feroit avec plus de décence & moins d'embarras. N'eſt-ce pas, Mde. Lowick? Et ſe tournant vers moi; il me

ſemble, Monſieur, que je n'ai rien laiſſé à faire pour ces heures d'impuiſſance; rien à dire ni à faire. J'en rends grâce au ciel. Si j'avois omis quelque choſe, que je ſerois malheureuſe! Ne me rappellerez-vous rien, qui puiſſe ſervir à rendre votre office plus aiſé?

Si M. Morden venoit, lui ai-je dit, je me figure, Madame, que vous ne ſeriez pas fâchée de le voir.

Je ſuis trop foible à préſent pour ſouhaiter ſa viſite; elle me troubleroit & lui auſſi. Cependant s'il ſe préſentoit, tandis que mes yeux peuvent voir encore, je le verrois, ne fut-ce que pour le remercier de ſes anciennes faveurs, & de ſes intentions actuelles ſi obligeantes pour moi. A-t-il envoyé quelqu'un ici?

Oui, Madame, & il ſera ici dans une demi-heure; mais il a appréhendé de vous ſurprendre.

Rien, rien, Monſieur, n'eſt capable de me ſurprendre à préſent; excepté ſi maman venoit elle-même m'apporter ſes dernières bénédictions. Mais que cette ſurpriſe auroit de douceur pour moi! Mais ſavez-vous ſi M. Morden eſt venu à Londres exprès pour me voir?

Oui, Madame. J'ai pris la liberté de l'informer,

l'informer, par quelques lignes, que vous étiez fort mal.

Quelle bonté, Monſieur! Je vous ai & je vous ai eu de grandes obligations, mais je crains de ſentir quelque peine en le voyant, parce qu'il ne me verra pas lui-même, ſans en reſſentir beaucoup. Cependant, comme je ne ſuis pas encore auſſi mal que je vais l'être dans quelques momens, le plutôt qu'il viendra ſera le mieux. Mais s'il vient, comment faire pour ce qui eſt derrière le paravent? Il ne manquera pas de m'en faire un reproche, & je ne peux actuellement en ſoutenir aucun. Peut-être, en m'appuyant ſur le bras de Mde. Lowick, retrouverai-je la force de l'aller recevoir dans l'antichambre.

Elle a fait un mouvement pour ſe lever; mais elle eſt retombée ſur ſon fauteuil. Le colonel étoit dans la plus vive agitation derrière le paravent. Deux fois il s'eſt avancé ſans être apperçu de ſa couſine; mais la crainte de lui cauſer trop de ſurpriſe, l'obligeoit auſſitôt de ſe retirer. J'ai marché vers lui pour favoriſer ſa retraite. Sortez-vous, M. Belford? m'a-t-elle dit. Vous fait-on appeler? Seroit-ce M. Morden qui ſeroit venu? Car elle a entendu quelqu'un marchant doucement

dans la chambre, & elle a cru que c'étoit moi : ſon ouie étoit plus nette que ſa vue. — J'ai répondu que j'étois bien trompé ſi ce n'étoit pas lui. — (¶) Elle a dit aux deux femmes : allons, il faut que nous faſſions un effort, Mde. Lowick, Mde. Smith : autrement je cauſerois un grand chagrin à mon pauvre couſin; car il m'aimoit autrefois bien tendrement. Donnez-moi, je vous prie, quelques gouttes du Docteur dans une cuillerée d'eau, pour ſoutenir mes eſprits pendant cette ſeule entrevue, & ce ſera, je le crois, le dernier effort que j'aie à faire.(§) Le colonel qui entendoit juſqu'au moindre mot s'eſt fait annoncer par ſon nom: & moi, feignant d'aller au-devant de lui, j'ai introduit ſans affectation le parent affligé.

(¶) Elle avoit fait d'abord pouſſer le paravent le plus près de la fenêtre poſſible, pour l'empêcher d'appercevoir ce qui étoit derrière; & lui qui avoit entendu ſon ordre là-deſſus, étoit réſolu de n'en pas parler (§).

Il a ſerré l'ange entre ſes bras, en fléchiſſant un genou à ſes pieds; car, s'appuyant ſur les deux bras de ſon fauteuil, elle a fait un effort inutile pour ſe lever. Excuſez, mon cher couſin,

BIBLIOTECA REALE NAPOLI

lui a-t-elle dit, excuſez-moi, ſi je ne puis me tenir debout..... Je ne m'attendois pas à la faveur que je reçois; mais je ſuis ravie que vous me donniez l'occaſion de vous remercier de vos généreuſes bontés.

Ma chère, ma bien-aimée couſine! a-t-il répondu avec des yeux paſſionnés; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu ſi long-temps à vous voir : mais j'étois fort éloigné de vous croire ſi mal; & tous vos parens ne ſe l'imaginent pas non plus. S'ils le croyoient....

S'ils le croyoient, a-t-elle répété en l'interrompant, j'aurois reçu d'eux plus de marques de leur compaſſion, j'en ſuis sûre. Mais de grâce, Monſieur, comment les avez-vous laiſſés? Etes-vous réconcilié avec eux? Si vous ne l'êtes pas encore, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour votre pauvre Clariſſe, de faire la paix. Tous les différends d'une famille ſi chère ne font qu'aggraver *ma faute*, puiſqu'elle en eſt la première cauſe.

J'eſpérois, a-t-il repris, recevoir bientôt d'eux, quelque heureuſe explication, en votre faveur, ma chère couſine, lorſqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais

j'ai à vous rendre compte de la terre de votre grand-père. J'ai à vous remettre des lettres-de-change ſur leur banquier pour les ſommes qui vous ſont dues, & que votre famille vous prie de recevoir, dans la crainte que vous ne ſoyiez expoſée à quelque beſoin. C'eſt un gage ſi formel de la réconciliation qui s'approche, que j'oſe répondre que tous vos déſirs ſeront ſatisfaits, ſi . . . .

Ah ! Monſieur, en l'interrompant, mais obligée de s'arrêter par intervalles, je ſouhaite, je ſouhaite que cette démarche ne ſoit pas plutôt une marque qu'ils ne voudroient plus rien avoir de commun avec moi, ſi j'avois à vivre plus long-temps. Je n'ai jamais eu l'orgueil d'aſpirer à être indépendante d'eux. Toutes mes actions, dans le temps que j'aurois pu me procurer cette indépendance, en rendent témoignage. Mais que ſervent à préſent ces réflexions ? Ce que je vous demande uniquement, Monſieur, c'eſt que, de concert avec M. Belford, — à qui j'ai d'extrêmes obligations, vous preniez la peine d'ajuſter toutes ces affaires, ſuivant mes dernières diſpoſitions, que je laiſſe par écrit. M. Belford me pardonnera ; mais c'eſt au fond la néceſſité plus qu'un choix

libre, qui m'a fait penſer à le charger du fardeau qu'il a la bonté d'accepter. Si j'avois eu le bonheur de vous voir plutôt, mon cher couſin, ou de ſavoir que vous m'honoriez toujours de votre amitié, il ne me ſeroit pas entré dans l'eſprit, de recourir à la généroſité d'un étranger. Mais, — quoiqu'*ami* de M. Lovelace, il eſt homme d'honneur, & plus propre à rétablir la paix qu'à la rompre. Mon cher couſin, — je vous le demande en grâce. — Contribuez-y vous-même, — & ſouvenez-vous que, tout cher que vous m'êtes & que vous m'avez toujours été, rien ne vous autoriſe à venger des injures que je pardonne, lorſqu'il me reſte des parens plus proches que M. Morden. Mais j'ai pris ſoin de vous expliquer là-deſſus mes idées & mes raiſons, & j'eſpère n'avoir pas beſoin d'y inſiſter davantage.

Je dois rendre juſtice à M. Lovelace, a-t-il repliqué, en s'eſſuyant les yeux. Il eſt pénétré, j'en ſuis témoin, du repentir de ſa baſſe ingratitude, & diſpoſé à vous faire toutes les réparations qui ſont en ſon pouvoir. Il reconnoît ſon crime & votre mérite. S'il avoit balancé à le faire, je n'aurois pu demeurer dans l'inaction, quoique vous ayiez des pa-

rens plus proches que moi. Votre grand-père, ma chère couſine, ne vous a-t-il pas confiée à mes ſoins ? Me croirai-je intéreſſé à votre fortune, ſans l'être à votre honneur ? Mais, puiſque M. Lovelace ſent vivement ſon devoir, j'ai moins à dire, & vous pouvez être abſolument tranquille ſur ce point.

Que de grâces, Monſieur, que de grâces j'ai à vous rendre ! Tout eſt au point que demandoient mes vœux. Mais je me ſens foible, très-foible. Je ſuis fâchée de ne pouvoir plus long-temps.... ſoutenir l'honneur de cette viſite : mais ce ne ſera pas.... Sa foibleſſe ne lui permettant pas d'achever, elle a penché la tête ſur ſon fauteuil, & elle eſt reſtée ſans parler. Nous ſommes ſortis, M. Morden & moi, après avoir donné ordre qu'on vînt nous avertir à l'auberge voiſine, s'il arrivoit quelque changement extraordinaire.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, nous avons commandé un repas fort ſimple ; & pendant qu'on ſe diſpoſoit à nous ſervir, vous pouvez juger du ſujet de notre entretien. (¶) Nous avons joint nos lamentations ſur l'état déſeſpéré de la pauvre dame, notre admiration de ſes nombreuſes perfections,

nos reproches & nos plaintes contre vous & ſes parens. Et cependant pour l'amener à penſer plus favorablement de vous, je lui ai lu quelques paſſages de vos dernières lettres, qui prouvoient votre profond chagrin des outrages que vous lui aviez faits, & vos profonds remords. Il a dit que c'étoit une choſe effroyable de ſe ſentir chargé d'un crime ſi irrémédiable (§). Nous avions paſſé nous-mêmes chez M. Goddard (le médecin n'étoit pas chez lui) pour le prier de lui faire encore une viſite, & de nous en rendre compte à ſon retour. Il a eu cette complaiſance, mais il ne s'eſt pas arrêté cinq minutes avec elle; & nous ayant rejoints, il nous a dit qu'elle déclinoit viſiblement, qu'il doutoit qu'elle fût demain en vie, & qu'elle ſouhaitoit de voir immédiatement le Colonel. On commençoit à ſervir notre petit dîner; ce qui n'a point empêché M. Morden de partir ſur le champ, en me faiſant des excuſes fort peu néceſſaires. Je n'ai pu goûter de rien; & m'étant fait donner une plume & de l'encre pour me diſtraire & pour ſatisfaire votre impatience, je vous ai tracé à la hâte tout ce qui venoit de ſe paſſer à mes yeux. Vous comprendrez facilement que lorſ-

que votre dernier courrier eſt arrivé, il ne m'a pas été poſſible de ſortir pour écrire, ni d'en trouver l'occaſion juſqu'à ce moment que le haſard m'a procuré. Cependant le pauvre malheureux craignoit de partir avec un meſſage verbal, qui conſiſtoit, comme il vous l'a rendu ſans doute, à vous dire que le Colonel étoit avec nous, & que ſa couſine s'affoibliſſoit à vue d'œil, & que je ne pouvois bouger pour vous écrire une ligne.

A dix heures.

(¶) Le Colonel a envoyé enſuite me dire que ſa couſine ayant été priſe de convulſions; il étoit dans un ſi grand trouble, qu'il lui étoit impoſſible de venir me rejoindre. J'ai envoyé à chaque demi-heure m'informer de ſon état; & dans ce moment j'ai la ſatisfaction d'apprendre que ſes convulſions ont ceſſé, & qu'elle eſt allée repoſer plus tranquillement qu'on n'auroit pu l'eſpérer (§).

Son pauvre couſin eſt lui-même fort indiſpoſé; cependant il m'a déclaré qu'il ne s'éloignera pas d'elle, tant qu'il la verra dans cet état; & que ſon deſſein eſt de paſſer la nuit ſur le lit de repos, ayant refuſé toute autre offre.

(¶) LETTRE XX.

M. BELFORD, En continuation.

Soho, à 6 heures, 7 Septembre.

ELLE eſt encore en vie. Le Colonel m'a envoyé, il y a environ une heure, ſon laquais m'avertir qu'elle me demandoit, je m'habille pour y aller. Joël me conjure de le renvoyer au moins avec une ſeule ligne pour ſatisfaire votre impatience. Il s'attend, dit-il, de vous trouver à Knightsbridge, en faiſant toute la diligence poſſible; & il craint que vous ne lui brûliez la cervelle, s'il n'a pas une ou deux lignes pour vous appaiſer. Car il appréhende que vous ne ſoyez pas trop à vous-même.

Je lui remets donc ce mot, & auſſitôt que je le pourrai, je tiendrai une lettre prête avec les détails. Mais il faut abſolument que vous preniez un peu patience; car comment puis-je me retirer à chaque demi-heure pour vous écrire, ſi je ſuis avec la jeune dame ou avec le Colonel?

Chez Smith à 8 heures du matin.

Elle eſt endormie. Mde. Lowick qui a veillé auprès d'elle, dit qu'elle a eu une meilleure nuit qu'on ne l'attendoit: quoiqu'elle ait peu dormi, elle a du moins été tranquille, & plus tranquille encore par la diſpoſition d'ame où elle étoit, employant tous les momens où elle étoit éveillée en prières, ou dans un ſilence plein d'aſpirations & d'élans vers ſon Dieu, ſes mains & ſes yeux levés vers le ciel, & remuant les lèvres avec une ferveur digne de ſes derniers momens.

A dix heures.

Le Colonel étant impatient de voir ſa couſine auſſitôt qu'elle ſeroit éveillée, nous avons été admis tous deux. En entrant, nous avons remarqué en elle de violens ſymptômes de ſa diſſolution prochaine, malgré l'eſpoir dont nous avoient flattés les femmes, en nous vantant la tranquillité de la nuit. Le Colonel & moi, n'oſant mutuellement nous dire notre penſée, nous nous regardions l'un l'autre dans une triſte contenance.

Le Colonel lui a dit qu'il alloit envoyer un domeſtique chez ſon oncle Antonin, chercher quelques papiers qu'il

y avoit laiſſés, & lui a demandé ſi elle n'avoit rien à lui ordonner de ce côté. Elle ne croyoit pas, a-t-elle répondu, d'une voix plus foible & plus concentrée que le jour précédent : à la vérité elle avoit une lettre écrite pour ſa bonne Norton ; dans laquelle elle lui adreſſoit une certaine requête ; mais il ſeroit aſſez temps que cette requête fût annoncée à ceux qu'elle regardoit, quand tout ſeroit fini. Néanmoins on pouvoit envoyer la lettre par cette occaſion : & elle l'a fait donner au Colonel.

Sa reſpiration devenant très-oppreſſée, elle a demandé un autre oreiller. Comme elle en avoit déjà deux, elle s'eſt trouvée preſque aſſiſe dans ſon lit : & dans cette ſituation, ſa parole eſt devenue plus diſtincte : nous voyant profondément affligés, elle a oublié ſes propres ſouffrances pour nous conſoler : elle nous a donné une charmante inſtruction quoique courte, ſur le bonheur d'une préparation faite à temps, & ſur les haſards d'un tardif repentir, lorſque l'eſprit, comme elle le ſentoit, étoit auſſi affoibli que le corps, & qu'il reſtoit à peine à l'ame aſſez de force pour combattre les infirmités de la nature.

Je vous conjure, mes bons amis,

a-t-elle continué, de ne pas vous affliger pour une perſonne qui ne s'afflige point, & qui n'a nulle raiſon de s'affliger ſur elle-même : au contraire vous devez vous réjouir avec moi, de voir toutes mes peines & embarras de ce monde ſi près de leur fin. Croyez-moi, Monſieur, je ne voudrois pas, quand je le pourrois, continuer de vivre, quand je devrois repaſſer par la partie la plus agréable de ma vie. Et cependant, ſur dix-neuf années il y en a eu dix-huit de fort agréables. Etre tant expoſée à la tentation, & ſi en danger de ſuccomber dans l'épreuve, qui ne ſe réjouiroit pas en ſe voyant au terme de tous ces dangers? — Tout ce que je déſirois dans ce monde, c'étoit le pardon & la bénédiction de mes chers parens. Quelque douce que paroiſſe ma ſortie de ce monde, elle eût été plus douce encore, ſi j'avois obtenu cette grâce. Mais *le Dieu Tout-puiſſant n'a pas voulu me laiſſer m'attendre à d'autres conſolations que les ſiennes.*

Alors elle a répété ſa prière dans les termes les plus preſſans à ſon couſin, de ne pas aggraver ſa faute, en cherchant à venger ſa mort; & à moi, de faire tous mes efforts pour tout concilier, & d'uſer

du

du crédit que j'avois ſur l'eſprit de mon ami, pour prévenir toutes violences de ſa part, & du pouvoir que mon office me donnoit pour l'en garantir lui-même.

Elle a fait quelques excuſes à ſon couſin, de ce qu'elle n'avoit pas été en état de changer ſon teſtament, pour le nommer ſon exécuteur conjointement avec moi; & à moi, pour l'embarras qu'elle m'avoit donné, & qu'elle me donneroit encore.

Elle étoit ſi fatiguée, (& l'on voyoit ſa foibleſſe augmenter viſiblement,) qu'elle a laiſſé tomber ſa tête ſur ſes oreillers, prête à perdre connoiſſance. Nous nous ſommes retirés tous deux vers la fenêtre, en nous regardant l'un l'autre, mais ſans ſavoir que nous dire, & paroiſſant cependant avoir envie de parler; mais tout ce mouvement s'eſt paſſé dans nos ames ſans rompre le ſilence. Nos yeux ſeuls ſe parloient, & d'une manière à laquelle nous n'étions pas accoutumés; moi du moins, avant que je connuſſe cette admirable créature.

Le Colonel eſt ſorti pour expédier ſon courrier, qu'il a chargé de la lettre à Mde. Norton. J'ai pris ce moment pour

me retirer auſſi, & pour en écrire juſques-là; comme Joël revient pour l'emporter, je ferme ici ma lettre. (§)

LETTRE XXI.

M. BELFORD, En continuation.

A onze heures..

(¶) LE Colonel me dit qu'il vient d'écrire à M. Jules Harlowe, par un de ſes gens; " qu'ils pouvoient s'épargner „ la peine de leurs débats ſur l'objet „ d'une réconciliation; parce que ſa chère „ couſine ne ſeroit vraiſemblablement plus „ au monde, lorſque leurs délibérations „ ſeroient finies. „

Il ma queſtionné ſur les moyens qu'avoit eus ſa couſine pour ſubſiſter, & ſi elle avoit accepté de moi quelque obligation pécuniaire : car pour *vous*, il étoit bien sûr, a-t-il dit, qu'elle n'en auroit jamais voulu recevoir.

Je lui ai appris & l'ai aſſuré qu'elle avoit vendu une partie de ſes effets. Cela lui a déchiré le cœur, & il s'eſt emporté

amèrement contre vous & contre ſon implacable famille.

Il eſt au déſeſpoir, dit-il, d'avoir remis le pied en Angleterre, ou de n'y être pas revenu plutôt. Il m'a dit qu'il eſpéroit que je le mettrois au fait de toute cette triſte hiſtoire, dans un moment convenable. Il ajouta qu'il avoit eu l'idée en repaſſant les mers, de ſe fixer ici, pour le reſte de ſes jours; mais qu'à préſent, comme il voyoit bien l'impoſſibilité que ſa couſine en revînt, il repaſſeroit dans les pays étrangers, & iroit s'établir à Florence ou à Livourne. (§)

❀

Elle a donné ſes ordres avec beaucoup de préſence d'eſprit, à la garde & à la ſervante de la maiſon, ſur la manière dont elle doit être placée dans ſon cercueil, auſſitôt que ſon corps ſera tout-à-fait refroidi. — M. Belford, a-t-elle ajouté, ſauroit le reſte par ſon teſtament.

Elle a tiré de ſon ſein un portrait de Miſs Howe en miniature, qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à Mde. Lowick, en la priant de le remettre ſous une enveloppe, adreſſée *à M. Hickman*, & de me le remettre pour le lui en-

voyer après ſa mort. Elle l'a conſidéré long-temps avant que de l'abandonner. Aimable & tendre amie!... ma compagne!.... ma ſœur! qui m'aima paſſionnément! a-t-elle dit, en le baiſant quatre fois de ſuite à chacun de ces tendres noms.

Votre autre courier eſt arrivé. — Votre impatience eſt bien juſte. Oh bien juſte! Mais croyez-vous que je puiſſe interrompre une converſation, pour courir à ma plume. Vous écrire, vous envoyer par lambeaux tout ce qui ſe préſente? Quand je le pourrois, ne voyez-vous pas qu'en écrivant une partie, je perdrois l'autre?

Cet événement n'eſt guères moins intéreſſant pour moi que pour vous. Si vous êtes plus déſeſpéré que moi, je n'en connois qu'une raiſon, Lovelace; elle eſt au fond de votre cœur. Je conſentirois plus volontiers à perdre tous les amis que j'ai au monde, ſans vous excepter, qu'à la perte de cette divine perſonne. Je ne me rappellerai jamais ſes ſouffrances & ſon mérite, ſans me croire véritablement malheureux, quoique je n'aie rien à me reprocher ſur le premier de ces deux points. Au reſte, je fais

moins cette réflexion pour la faire tomber ſur vous, que pour exprimer toute la force de ma douleur; quoique votre conſcience peut-être vous la faſſe prendre autrement.

Votre courier qui ſupplie, dit-il, pour ſa vie, en me preſſant de le faire partir avec une lettre, m'arrache celle-ci d'entre les mains. Un quart-d'heure de plus, (car on me fait appeler,) pourroit peut-être vous rendre, ſinon plus *tranquille*, du moins plus *certain*; & dans un état tel que le vôtre, & pour une ame telle que la vôtre, la certitude eſt un ſoulagement.

Jeudi l'après midi à 4 heures.

LETTRE XXII.

M. BELFORD à M. MOWBRAY.

Jeudi, après-midi.

JE ſuis ravi, cher Mowbray, d'apprendre que vous êtes à Londres. Au moment, que vous recevrez cette lettre, jetez-vous, s'il eſt poſſible, avec Tourville, dans le chemin de l'homme qui, de tous les hommes au monde, mérite le

moins l'affection d'un cœur honnête ; mais qui eſt aſſez digne de celle de Tourville & de la vôtre. Les nouvelles que j'aurai vraiſemblablement à lui marquer dans une heure ou deux, lui feront regarder comme ſon plus grand bonheur d'être anéanti.

Vous le trouverez entre le fauxbourg de Piccadilly à Kenſington, probablement à cheval, courant devant lui comme un furieux, & retournant auſſitôt ſur ſes traces ; ou deſcendu peut-être dans quelque hôtellerie, pour obſerver le retour des couriers qu'il m'envoie.

❀

Will, ſon valet-de-chambre, arrive à l'inſtant. Il vous remettra ma lettre en chemin, & vous ſervira de guide. Partez ſur le champ, en caroſſe, à cheval, n'importe comment. Votre préſence peut ſauver la vie au maître, ou à quelqu'un de ſes gens. Voilà les heureux effets du libertinage & de ſes triomphes. Tôt ou tard, ils retombent ſur nous, & tout ſe change en fiel le plus amer. Adieu.

BELFORD.

✻

LETTRE XXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MALÉDICTION ſur le Colonel, ſur ta dernière lettre & ſon auteur; ſur le monde entier! Toi! te prétendre auſſi intéreſſé que moi au ſort de ma Clariſſe! Il eſt heureux pour l'un de nous deux, que tu ne me l'aies pas dit en face au lieu de me l'écrire. Morte ou vive, Clariſſe Harlowe eſt à moi, à moi ſeul. Ne me coûte-t-elle pas aſſez cher? N'eſt-il pas probable que l'enfer en ſera le prix pour moi, tandis qu'une éternité de bonheur ſera ſon partage? Une éternelle ſéparation! O comble d'horreur! Dieu! Dieu! Comment puis-je ſoutenir cette idée! Mais il lui reſte encore un ſouffle de vie. J'eſpère donc encore. O Belford! étends mes eſpérances, & tu ſeras mon génie; je te pardonnerai tout.

Pour la dernière fois.... mais non; ce ne ſera pas, ce ne peut être la dernière. — Déclare-moi, au moment que tu recevras ce billet, ce qu'il faut que je de-

vienne; — car, à préſent, je ſuis le plus miſérable de tous les hommes.

A la Roſe à 5 heures.

Will me dit que tu m'envoies Mowbray & Tourville. Je n'ai pas beſoin d'eux. Mon ame eſt laſſe d'eux & du monde entier; & de moi-même encore plus.... Cependant, comme ils me font aſſurer qu'ils ſeront ici dans l'inſtant, je les attendrai, eux & ta première lettre.... Ah! Belford, ne m'annonce pas... Mais hâte-toi, hâte-toi, quelque choſe que tu aies à m'annoncer.

LETTRE XXIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A 7 heures, 6 Septembre.

CE qui me reſte à te dire, c'eſt que tu ne ſaurois mieux faire à préſent, que de partir pour Paris, ou pour tout autre lieu de l'univers où ta deſtinée pourra te conduire!!! —

BELFORD.

LETTRE XXV.

M. MOWBRAY à M. BELFORD.

A Uxbridge, 7 Septembre entre onze heures & minuit

(*) JE t'envoie demander, à la prière du pauvre Lovelace, les circonſtances du fatal mot que tu as envoyé cette nuit. Il eſt incapable de tenir une plume; cependant il veut ſavoir juſqu'aux plus petits détails du trépas de Miſs Harlowe. Je ne vois pas néanmoins ce qui peut lui revenir de cette curioſité. Car ſi elle eſt partie, elle eſt partie! qui diable peut l'arrêter?

De ma vie je n'ai entendu parler d'une femme ſi ſingulière. Quel ſi grand mal avoit-elle donc reçu, pour ſe laiſſer ainſi tuer par le chagrin? Je ſouhaiterois que notre pauvre ami ne l'eût jamais connue. Quelles peines ne lui a-telle pas cauſées, depuis le premier moment juſqu'au dernier? Le charmant garçon étoit comme

(*) On doit ſe rappeler le caractère de Mowbray.

perdu pour nous, depuis qu'il la pourchaſſoit, & dis-moi, je te prie, qu'y a-t-il donc de plus rare dans une femme que dans une autre?

C'eſt un grand bonheur pour lui, de nous avoir eu près de lui à l'arrivée de ton billet. Ta prévoyance a prouvé ta véritable amitié. Ma foi! Belford, cette nouvelle a mis le malheureux tout-à-fait hors de lui: elle l'a rendu fou, auſſi fou qu'il y en ait jamais eu dans Bedlam. (*) Will lui a remis ta lettre au moment que nous l'avons joint, dans une hôtellerie à Knightsbridge, où il avoit laiſſé un mot d'avis. Car il avoit battu le pavé allant & revenant ſans ceſſe ſur ſes pas, en attendant ſon valet & nous. Will, après lui avoir donné le billet, s'eſt dérobé auſſitôt à ſa vue. Il l'a ouvert & jamais il n'y eut pareille ſcène. Il trembloit comme un démon en le recevant. Ses doigts paralytiques comme ceux de Doleman avoient peine à rencontrer, à rompre le cachet. Le tremblement de ſes mains étoit ſi violent, qu'il l'a déchirée en deux avant de pouvoir l'ouvrir entièrement. (¶) Après l'avoir lue, ſon chapeau a

(*) Les petites maiſons de Londres.

volé d'un côté, ſa perruque (*) de l'autre. — " Que l'enfer confonde toute la nature „ ! — Il a vomi une ſuite d'exécrations de cette force, allant & venant dans l'appartement, ouvrant & refermant la fenêtre, & ſe frappant le front de ſes deux poings à la fois avec une force à aſſommer un bœuf; frappant du pied, briſant les meubles & faiſant un vacarme ſi grand, que l'hôte eſt monté au bruit; — mais il eſt ſorti plus vite encore. Cette ſcène de fureur a duré quelque temps. Nous avions beau lui parler Tourville & moi, il n'écoutoit rien. J'ai voulu une fois lui ſaiſir les mains, voyant qu'il ſongeoit à ſe détruire, à ce que je crois, & cherchant des yeux ſes piſtolets qu'il avoit placés ſur la table, mais que Will avoit prudemment emportés en ſe retirant, ſans qu'il le vît. (Le brave & honnête homme que ce Will! je l'aimerai toute ma vie pour cet acte de fidélité!) Mais dans ſa rage il me donna un ſi furieux ſoufflet, qu'il me fit jaillir le ſang du nez. Il a été heureux que ce fût lui, car je ne ſavois trop comment pren-

(*) On croit avoir déjà obſervé qu'il étoit du bon ton alors de porter une perruque au lieu de ſes cheveux.

dre la choſe. Tourville lui en a fait un vif reproche, en lui repréſentant combien il étoit horrible de maltraiter de la ſorte un ami, & de perdre la raiſon pour une femme. — Il a répondu plus tranquillement qu'il en étoit fâché. Alors Will s'eſt haſardé de m'apporter une ſerviette & de l'eau; & j'ai remarqué aux yeux de ce coquin, qu'il ſe réjouiſſoit que j'euſſe reçu le coup plutôt que lui.

Ainſi par degrés nous l'avons un peu ramené à la raiſon. Il a promis de tenir une conduite plus modérée & d'être plus homme, & je lui ai pardonné. Nous l'avons fait monter à cheval, dans l'obſcurité, & nous ſommes venus enſemble ici chez Doleman. Chacun de nous a mis tout en uſage pour lui faire honte de ſa folie & de ſes extravagantes fureurs. Nous lui avons dit qu'il n'étoit queſtion que d'une femme, & d'une femme obſtinée, perverſe. D'ailleurs, quel remède? Tu conviendras Belford, comme nous n'avons pas manqué de le lui dire auſſi, qu'il eſt honteux pour un homme qui a traité vingt & vingt femmes auſſi mal ou pis que Miſs Harlowe, de quelque manière qu'il ait pu la traiter, de faire tant de vacarme, par la ſeule raiſon qu'il a plu à

la

la belle de ſe laiſſer mourir. Nous lui avons conſeillé de ne plus s'attaquer à des femmes ſi orgueilleuſes de leur caractère, & de ce qu'elles appellent leur *vertu*. A quoi bon ? Le plaiſir ne vaut pas la peine ; & qu'ont-elles de plus que les autres ? N'eſt-il pas vrai, Belford ? Nous avons tâché de lui donner ainſi de la conſolation & des conſeils.

Mais ſa maudite imagination écervelée eſt toute auſſi préoccupée de cette femme morte que ſi elle étoit vivante. Morte, je dis ; car je le ſuppoſe, Belford, ce n'eſt pas une plaiſanterie. Nous la croyons morte certainement, & de *bonne foi*, n'eſt-ce pas ? ſinon, que le diable t'emporte, pour nous avoir joués ſi ridiculement ; je te le dis comme je le penſe. C'eſt ſans doute une des raiſons qui lui font demander les circonſtances de ſon *départ* ; car je t'avertis, qu'il ne veut pas ſouffrir le nom de *mort*. N'admires-tu pas cette délicateſſe ſi ſuſceptible ? Comme l'amour énerve un homme ! un homme de cette trempe encore ! L'amour en a fait un idiot, un imbécile. Par ma foi ! la patience me manque, à la vue de toutes les folies du ſot ! ſur mon ame, je n'y puis tenir ! Envoye-nous donc le récit qu'on te demande, &

qu'il hurle deſſus à ſon gré ; comme je ſuppoſe qu'il n'y manquera pas.

Mais il faut abſolument que nous le faſſions voyager. Dans un mois ou deux, nous le rejoindrons, toi, Tourville & moi, & nous l'aurons bientôt guéri, j'en ſuis sûr, de cette extravagance puſillanime. Il aura honte de lui-même, & nous ne l'épargnerons pas alors. Aujourd'hui, le pauvre malheureux ! ce ſeroit pitié de le traiter comme il le mérite. Ainſi, juſqu'à ce moment, retranche auſſi, toi, les réflexions ; car il paroît que tu l'as cruellement maltraité.

J'ai voulu te donner quelque idée du ſervice que nous avons rendu à ce furieux : c'étoit un homme perdu, s'il ne nous avoit pas eus près de lui ; il auroit commis infailliblement quelque meurtre. C'eſt de quoi je ne puis douter. A préſent, il paroît un peu plus modéré. Il eſt aſſis, faiſant des contorſions & des grimaces, comme un furieux enchaîné ſur la paille. Il jure. Il maudit. Toutes ſes facultés intellectuelles ſont enveloppées d'épaiſſes ténèbres. Quelquefois, il ſe retire dans les coins & les trous, comme un vieux ſanglier haraſſé par les chaſſeurs. Bonſoir, là-deſſus, Belford. Tourville, & tout ce que nous ſommes

ici nous te déſirons impatiemment; car perſonne n'a ſur lui tant d'influence que toi.

MOWBRAY.

Comme je lui ai promis de t'écrire, j'ai pris la plume pendant que tout le monde eſt au lit. Le courier doit partir à la pointe du jour.

LETTRE XXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi ſoir.

JE ferai tout auſſi bien d'eſſayer d'écrire. Quand je me mettrois au lit, il me ſeroit impoſſible de fermer les yeux. Je n'avois jamais ſenti ſur mon ame un poids de douleur tel que je le ſens, depuis que j'ai aſſiſté aux derniers ſoupirs de la plus admirable des femmes, qui jouit à préſent du bonheur dans les régions céleſtes.

Vous apprendrez volontiers les circonſtances de ſon heureux paſſage. Je vais tâcher de continuer de rappeler mes eſprits. Tout eſt en ſilence & tranquille

autour de moi ; chacun s'eſt retiré, quoique perſonne, j'oſe le dire, n'ait pu ſe promettre de repoſer cette nuit, & ſon pauvre couſin moins que tous les autres.

A quatre heures, comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, on m'a fait appeler. Vous aimez le détail : il faut vous peindre la triſte ſcène, qui s'eſt préſentée à moi, lorſque je me ſuis approché du lit. M. Morden a le premier attiré mon attention ; il étoit à genoux à côté du lit, tenant la main droite de Miſs Harlowe entre les ſiennes, le viſage baiſſé deſſus, & la mouillant de ſes larmes, (¶) quoiqu'elle eût tâché de le conſoler, comme me l'ont dit depuis les femmes, dans les termes les plus preſſans; mais d'une voix entrecoupée. (§) De l'autre côté du lit, la digne veuve, noyée dans ſes larmes, avoit la tête appuyée contre le chevet, dans l'abandon de la douleur ; & la tournant vers moi auſſitôt qu'elle m'a vue : O M. Belford ! s'eſt-elle écriée les mains jointes, la chère dame.... Un ſanglot ne lui a pas permis d'achever. Mde. Smith, les yeux levés & joignant auſſi les mains qu'elle ſerroit l'une contre l'autre, comme pour implorer le ſecours du ſeul pouvoir dont on pouvoit en attendre, étoit à

genoux aux pieds du lit. De groſſes larmes rouloient ſur ſes deux joues. La garde étoit auſſi à genoux entre la veuve & Mde. Smith, les bras étendus. Elle tenoit dans une main un inutile cordial qu'elle venoit de préſenter à ſa maîtreſſe mourante. Ses yeux paroiſſoient enflés à force de pleurer, quoiqu'elle dût être endurcie par l'habitude à ces triſtes ſpectacles; (¶) & les tournant vers moi, elle paroiſſoit m'inviter à joindre ma douleur à leur douleur ſans remède; & un nouveau torrent de larmes a coulé de leurs yeux à toutes, au moment où je me ſuis avancé vers le lit. (§) La ſervante de la maiſon, appuyée contre le lambris, preſſant des deux mains ſon tablier ſur ſes yeux, faiſoit entendre plus diſtinctement que les autres les ſignes de ſa douleur.

La mourante avoit gardé le ſilence depuis quelques minutes; elles la croyoient ſans voix, la voyant remuer quelquefois les lèvres, ſans en faire ſortir aucun ſon; elle avoit, comme je l'ai dit, une main dans celles de ſon couſin. Mais à mon approche, Mde. Lowick eut à peine prononcé mon nom, que, d'une voix foible & concentrée, mais pourtant très-diſtincte, elle s'eſt efforcée de parler. O Monſieur Belford! a-t-elle dit, en reprenant ha-

leine preſqu'à chaque mot, c'eſt à préſent, (j'en remercie la bonté du ciel,) que vont bientôt finir tous mes maux. Quelques momens encore, quelques momens vont terminer le combat, & je vais être heureuſe. Conſolez ici, Monſieur, en tournant ſa tête vers le Colonel; conſolez mon couſin. Voyez ſon affliction, vraiment blâmable. — Il ne veut pas que je ſois heureuſe ſitôt!

Elle s'eſt arrêtée quelques momens, les yeux fixés ſur lui: reprenant alors: Mon cher, cher couſin, conſolez-vous. La mort n'eſt-elle pas notre commun partage? Ce corps mortel peut paroître ſouffrir; mais c'eſt tout. Il n'eſt pas auſſi pénible de mourir que je l'avois cru. La difficulté conſiſte dans la préparation; mais, grâce au ciel, le temps ne m'a pas manqué. Le reſte, je le vois, eſt plus fâcheux pour les ſpectateurs que pour moi. Je ſuis toute eſpérance.... de bonheur.... l'eſpérance même.

Elle paroiſſoit être ce qu'elle diſoit: un doux ſourire faiſoit rayonner la joie ſur ſon viſage. Après quelques momens de ſilence; encore une fois, mon cher couſin, a-t-elle dit; mais toujours par mots entrecoupés, chargez-vous de mes derniers & reſpectueux ſentimens pour

mon père & pour ma mère.... pour ma ſœur, pour mon frère, pour mes oncles... Dites-leur que je les bénis à mon dernier ſoupir, pour toutes leurs bontés..... & même pour leurs rigueurs. Je les bénis, heureuſe d'avoir reçu ma punition dans cette vie! oh oui, bien heureuſe!

Elle eſt reſtée en ſilence quelques inſtans, levant ſes yeux & celle de ſes mains que le Colonel ne tenoit pas dans les ſiennes. Enſuite elle s'eſt doucement écriée : " *O mort, où eſt ton aiguillon* ? „ Quatre mots que je me ſouviens d'avoir entendu reciter aux funérailles de mon oncle & du pauvre Belton.

Et après une pauſe : " Qu'il eſt heureux pour moi d'avoir ſenti l'affliction ! „ apparemment quelque paſſage de l'Ecriture.

(¶) Tandis que la douleur nous tenoit comme enſevelis dans un profond ſilence, elle a tourné la tête vers moi: O mes chers, chers amis, vous ne connoiſſez pas quel *avant-goût*, — quelles aſſurances, — & elle s'eſt arrêtée, levant les yeux au ciel avec un doux ſourire, comme dans un tranſport de reconnoiſſance. (§) Enſuite tournant la tête vers moi : " Dites, Monſieur, dites à votre „ ami que je lui pardonne, & que je

„ prie le ciel de lui pardonner. Qu'il „ ſache combien je meurs heureuſement. „ (¶) Et elle s'eſt encore arrêtée, levant les yeux, & comme priant le ciel qu'il lui pardonne, „ — dites-lui que je ſou- „ haite que ſa dernière heure reſſemble „ à la mienne. „ (§)

Quelques momens après, elle a dit : Ma vue ſe trouble. Vos voix ſeules ; — (car nous applaudiſſions tous deux, quoiqu'en accens interrompus comme les ſiens, à ſes ſentimens chrétiens, à ſon état céleſte,) & la voix de la douleur ſe reſſemble dans tous. N'eſt-ce pas la main de M. Morden que je tiens ? en la lui preſſant de celle qu'il venoit de laiſſer aller ? Où eſt celle de M. Belford ? en tendant l'autre. Je lui ai donné la mienne. Que le Dieu Tout-puiſſant, nous a-t-elle dit, vous rende tous deux, — à votre dernière heure ; — car il faudra que vous y veniez, — auſſi heureux que je le ſuis. — Elle s'arrêta encore ; la reſpiration devenant plus pénible. (¶) Après quelques minutes : Allons, mon cher couſin, donnez-moi votre main, — plus près, — encore plus près, en l'attirant à elle ; & elle la preſſa de ſes lèvres mourantes : Que Dieu vous protège, mon cher, mon cher Monſieur. Encore une fois recevez

mes plus tendres remercîmens. Dites à ma chère Miſs Howe, & je vous prie en grâce, de voir auſſi ma digne Norton, & de lui dire, — qu'elle ſera un jour, je n'en doute point, quoique pauvre en ce monde, une ſainte dans le ciel. Dites-leur à toutes deux, que je me ſouviens d'elles, & que je leur rends grâces; que je les bénis à mes derniers momens. — Et que je prie le ciel de leur donner le bonheur en ce monde pendant une longue ſuite d'années, pour l'intérêt de ceux qui les aiment, & dans l'autre une couronne céleſte, & autant d'aſſurance de l'obtenir, que j'en ai moi-même ſur les mérites de mon bienheureux Redempteur qui ſatisfait pour tout. Mon oreille eſt encore remplie de la douce langueur de ſa voix, & de ſes phraſes interrompues, & leur impreſſion ne ſortira jamais de ma mémoire.

Après un court ſilence, elle a repris d'une voix plus affoiblie & plus gênée : Et vous, M. Belford, en preſſant ma main, que Dieu vous conſerve & vous faſſe reconnoître toutes vos erreurs! Vous voyez en moi comment tout finit! Puiſſiez-vous être... Sa tête eſt retombée ſur ſon oreiller; ſes mains ont quitté les

nôtres, & la pâleur de la mort s'eſt repandue ſur ſon viſage. (§)

Nous avons cru qu'elle venoit d'expirer, & la douleur nous a fait pouſſer un cri. Mais quelques ſignes de vie qu'elle a recommencé à donner, ont rappelé auſſitôt notre attention. (¶) Je l'ai conjurée, après qu'elle a été un peu revenue à elle, d'achever en ma faveur ſa bénédiction à demi-prononcée. Elle nous a fait ſigne à tous deux de la main. Ses yeux ſe ſont ouverts encore une fois. Elle nous a regardés ſucceſſivement, en inclinant à ſes différentes réponſes ſa tête vers chaque perſonne de l'aſſemblée, ce qui nous a fait juger qu'elle nous diſtinguoit, ſans oublier ſa garde & la ſervante de la maiſon, qui s'étoit approchée du lit, fondant en pleurs, comme pour partager avec tout le monde la dernière bénédiction de cette divine créature. Enfin, prononçant d'une voix éteinte : que Dieu vous béniſſe ! — vous béniſſe — tous ! — Et maintenant, (levant pour la dernière fois ſes mains preſqu'inanimées,) viens, viens, ô mon Dieu ! — Jéſus !

C'eſt avec ces mots, dont elle n'a pu prononcer le dernier qu'à demi, qu'elle a expiré. — Un ſourire, une douce & céleſte ſérénité, qui s'eſt en ce moment

répandue ſur ſon viſage, ſembloient manifeſter que ſon bonheur éternel avoit déjà commencé. (§)

O Lovelace!... mais il m'eſt impoſſible d'en écrire davantage.

Je reprends la plume pour ajouter quelques lignes. Tandis qu'il lui reſtoit de la chaleur, mais ſans pouls, nous avons preſſé chacune de ſes mains de nos lèvres, le Colonel & moi; & enſuite nous ſommes paſſés dans la chambre voiſine. Là, nous nous regardions l'un l'autre, dans l'intention de parler; mais pénétrés du même ſentiment, & gouvernés par la même cauſe, chacun s'eſt détourné de ſon côté ſans prononcer un ſeul mot. Le Colonel ſoupiroit, comme ſi ſon cœur eut été prêt à ſe fendre. Enfin le viſage & les mains levés, avec auſſi peu d'attention à moi que s'il eût été ſeul dans la chambre. Bonté du ciel! s'eſt-il écrié, ſoutiens-moi. — Eſt-ce donc là le ſort du plus parfait ouvrage de la nature? — Enſuite, après s'être arrêté un moment: Et c'eſt donc pour jamais, pour jamais, ma chère, mon heureuſe couſine!.... prononçant quelques autres mots que ſes

ſoupirs l'ont empêché d'articuler. Mais paroiſſant revenir à lui-même, & s'adreſſant à moi : Pardon, Monſieur.... mille excuſes, M. Belford. Et ſans rien ajouter & ſe gliſſant vérs la porte : j'eſpère, Monſieur, m'a-t-il dit en ſortant, que nous nous reverrons. Il eſt deſcendu, il eſt ſorti de la maiſon; & je ſuis demeuré comme une ſtatue.

Lorſque j'ai commencé à rappeler mes eſprits, j'avoue que mes premiers mouvemens m'ont porté à trouver de l'injuſtice dans la diſpenſation des deſtinées humaines. J'ai perdu de vue, pendant quelques momens, l'heureuſe préparation de Miſs Harlowe, ſon paſſage encore plus heureux, ſon triomphe dans un événement qui n'eſt, après tout, que le ſort commun, & j'oubliois que, demeurant ici après elle, avec la certitude d'arriver au même terme, nous ſommes bien éloignés d'être aſſurés du même bonheur.

Elle eſt partie pour une meilleure vie à quarante minutes préciſes après 6 heures, à ſa montre, qui étoit poſée ſur la table.

Ainſi a fini Miſs Clariſſe Harlowe dans la fleur de la jeuneſſe & de la beauté. Si l'on conſidère un âge ſi tendre, elle n'a laiſſé perſonne après elle qui la ſurpaſſe

surpasse en étendue de connoissances & en jugement; personne qui l'égale peut-être en vertu, en piété, en douceur, en politesse, en générosité, en discrétion, en charité vraiment chrétienne; avec une modestie & une humilité qui relevoient en elle tant de qualités extraordinaires, sans l'empêcher de faire éclater dans l'occasion une rare présence d'esprit & une vraie grandeur d'ame. On peut dire qu'elle faisoit non-seulement l'honneur de son sexe; mais l'ornement de la nature humaine.

Une meilleure plume que la mienne pourroit lui rendre justice avec plus d'éclat. Je parle de la tienne, ô Lovelace; car tu sais mieux que personne, combien elle étoit supérieure à toutes les femmes par les grâces de l'esprit & de la figure, & par toutes les qualités naturelles & acquises. Personne ne rendroit mieux compte que toi, des véritables causes d'une mort si prématurée & de tant d'infortunes, qui, du plus haut point de la félicité, ont conduit, dans une espace si court, une femme adorée de tout le monde, à une fin heureuse à la vérité pour elle-même mais si peu naturelle & si déplorable, pour tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. C'est donc

une tâche que je te laiſſe. Tout ce que j'ai la force d'ajouter en ce moment, c'eſt que je partage avec toi toutes tes peines, à l'exception, (ce qui eſt cruel à-dire,) de celles qui naiſſent de ton crime & de tes remords.

LETTRE XXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, à 9 heures du matin.

DIVERS ordres que j'ai à donner, dans cette triſte occaſion, ne me laiſſent pas le temps d'entrer dans un nouveau détail. Joël qui eſt arrivé à ſix heures du matin, & que j'ai renvoyé ſur le champ avec la lettre que j'avois toute prête de la nuit dernière, ne me fait pas une peinture agréable de ta ſituation. Elle ne m'étonne point. Le temps, le temps ſeul peut te la rendre plus ſupportable; c'eſt-à-dire, ſi tu parviens à compoſer avec ta conſcience; ſans quoi, le mal ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Tourville qui arrive à ce moment, me peint en quel état tu es. J'espère que tu ne penseras point à venir ici. Elle désire dans son testament, qu'on ne te permette point de la voir. J'en fais tirer quatre copies. Il est assez long; car chaque article porte l'explication de ses motifs. Je te promets d'autres éclaircissemens, aussitôt que je trouverai le temps de t'écrire.

Un laquais à livrée vient de me remettre trois lettres adressées à Miss Clarisse Harlowe. Mon office me donnant le droit de les ouvrir, je les ai lues, & je t'en promets une copie. Elles sont capables de faire perdre la raison. Quelle joie elles auroient causées à la pauvre Clarisse! Cependant, si ce bonheur lui étoit arrivé avant les derniers momens de sa vie, elle n'auroit pas pu dire (*) avec tant de noblesse, que, *Dieu n'avoit pas voulu qu'elle attendît de consolation d'autre part que de lui seul.*

(¶) En effet, depuis quelques jours elle paroissoit s'être élevée au-dessus de

(*) Voyez Lettre XX, de ce volume.

toutes les conſolations de ce monde. — Juſqu'à ſon ardente amitié pour ſa chère Miſs Howe, s'étoit refroidie, comme elle l'avouoit, & *avoit cédé la place à des ardeurs d'un ordre ſuprême.* (*) (S)

LETTRE XXVIII.

Mde. NORTON à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 6 Septembre.

ENFIN, enfin, ma très-chère Miſs Clary, tout répond heureuſement à nos vœux. L'unanimité des voix eſt en votre faveur. Votre frère & votre ſœur même ſont devenus les plus ardens pour la réconciliation. Je l'avois prévu. Quel triomphe la patience & la douceur vous font remporter!

Cet heureux changement eſt dû aux derniers avis qu'on a reçus de votre couſin Morden, de votre médecin, & de M. Brand. Mais votre couſin vous aura vue ſans doute avant que vous

(*) Voyez Lettre XII de ce volume.

ayez pu recevoir ma lettre, avec ſa bourſe remplie d'or & de billets de banque, pour ne laiſſer rien manquer à votre repos & à vos beſoins.

Tous nos déſirs, toutes nos prières, ſont à préſent pour le rétabliſſement de votre ſanté & de vos forces, & pour que cette heureuſe nouvelle (ſi long-temps retardée) n'arrive pas trop tard. Je ſais combien votre cœur reſpectueux ſera conſolé par ce joyeux changement, & par mille détails que j'ai à vous faire, lorſque j'aurai la ſatisfaction de vous embraſſer. Ce ſera ſamedi prochain au plus tard; peut-être dès vendredi ſoir, vers le temps auquel vous recevrez cette lettre.

On m'a fait appeler aujourd'hui de la part de votre famille entière. J'ai été reçue de tout le monde avec beaucoup de careſſes & de bonté. On m'a priée, (car c'eſt le mot dont on s'eſt ſervi; & jugez ſi j'avois beſoin d'être priée) de me rendre auprès de vous, ſans perdre un moment, pour vous aſſurer de l'affection de tous vos proches. Votre père m'a donné ordre de vous dire, en ſon nom, tout ce que mon cœur pourroit m'inſpirer de plus tendre, dans la vue de vous conſoler, & de fortifier votre

courage. Ils ſe ſont engagés tous à ratifier les expreſſions de ma tendreſſe & de ma joie.

Quelle agréable commiſſion pour votre fidelle Norton ! Oh mon cœur ne manquera point d'expreſſions tendres ! je vous en aſſure. Je médite déjà ce que je dois vous dire, pour relever & ranimer le vôtre, au nom de tout ce que vous avez de plus proche & de plus cher au monde. Mon chagrin eſt de ne pouvoir partir à l'inſtant, comme je le ferois au lieu de vous écrire, ſi l'on m'avoit offert un carroſſe au château : mais il y auroit eu de l'indiſcrétion à le demander. J'aurai demain une chaiſe de louage, mais je ne ſais à quelle heure. Qu'il me tarde de preſſer ma chère, ma précieuſe & jeune enfant dans mes bras, contre mon ſein, j'oſe dire, *maternel !*

Votre ſœur a promis de vous écrire, & d'envoyer par un exprès ma lettre avec la ſienne. Je n'ai pas voulu qu'ils viſſent la mienne, à cauſe de ce que je dis ſur la voiture. Votre oncle Harlowe vous écrira auſſi, & je n'en doute pas, dans les termes les plus obligeans. Ils ſont tous extrêmement alarmés de votre état, & du danger où vous dit votre

médecin. Ils ſont charmés de votre conduite, & de vos ſentimens. Que cet honnête homme n'a-t-il écrit plutôt! & cependant il dit qu'il a écrit à votre inſu. Mais nous mettons notre conſolation & notre confiance dans l'idée qu'il n'auroit pas écrit du tout, s'il avoit jugé qu'il fût trop tard.

Ils ſont réſolus, ma très-chère Miſs, de ne vous preſcrire aucune loi. Tout ſera laiſſé à vos ſentimens & à votre diſcrétion. Seulement, votre frère & votre ſœur déclarent, qu'ils ne conſentiront jamais à donner le nom de frère à M. Lovelace; & je crois que votre père ne ſe laiſſera pas engager facilement à le recevoir pour fils.

J'ai ordre de vous amener avec moi, auſſitôt que votre inclination vous le fera déſirer, & que votre ſanté vous le permettra. Vous ſerez reçue à bras ouverts. Tout le monde languit de vous revoir. (¶) Tous les domeſtiques ſe font une fête de la permiſſion qu'ils eſpèrent de pouvoir vous baiſer les mains. L'inſolente Betty a bien changé de ton; elle ne fait maintenant que chanter vos louanges; & elle a raiſon. Que d'amis nous fait la proſpérité! Que d'ennemis l'adverſité nous attire! C'eſt ce qu'on a

toujours vu, & ce qu'on verra toujours, dans tous les états de la vie, depuis le trône des rois juſqu'à la cabane du berger! Mais il faut tout oublier dans ce jour d'abſolution & d'allégreſſe univerſelle. Puiſſiez-vous, ma très-chère Miſs, être en état de ſentir comme nous la joie de cette grande nouvelle! Oh je ſais que vous la partagerez, ſi vous êtes capable de quelque ſentiment (§). Que le ciel vous conſerve pour notre heureuſe entrevue! je me le promets de ſa bonté, & je le fatigue par mes continuelles prières, pour votre rétabliſſement & votre conſervation. Je n'ai pas beſoin d'ajouter avec quelle tendreſſe & quel attachement je ſuis &c.

JUDITH NORTON.

P. S. Un malheureux délai pour la chaiſe, ne me permettra point d'être à Londres avant ſamedi matin.

LETTRE XXIX.

Miſs ARABELLE HARLOWE à Miſs CLARISSE.

Mercredi matin, 6 Septembre.

NOUS apprenons, chère ſœur, que vous êtes dangereuſement malade. Nous vous avons tous aimée avec une tendreſſe qu'on n'a jamais eue pour aucune jeune créature. Vous le ſavez bien, ma ſœur Clary, & vous y avez bien mal répondu. — Mais nos reſſentimens ne peuvent toujours durer.

La nouvelle de votre ſituation nous afflige en vérité, plus que je ne puis vous l'exprimer. Comme vos infortunes ſont, nous dit-on, plus grandes que votre faute, & que, ſous le poids du malheur, votre bon caractère s'eſt fidellement ſoutenu, je prévois qu'après cette ſéparation, vous allez nous être plus chère, s'il eſt poſſible, que jamais. Conſolez-vous donc, ma chère ſœur, & gardez-vous d'un excès d'abattement. Quelque mortification que puiſſent vous

cauſer l'aſpect un peu moins brillant de votre ancienne & belle perſpective, & les réflexions intérieures que vous ferez *en vous-même* ſur votre fauſſe démarche, & ſur le malheur que vous avez eu de ternir un auſſi charmant caractère que le vôtre, vous n'en recevrez aucune *de nous*. Pour gage de faveur & de reconciliation, papa & maman vous aſſurent, par ma main, de leur bénédiction & de leurs prières. Ils penſent même à vous conſoler plus efficacément; car s'ils apprennent que cette lettre ait été reçue, comme ils s'y attendent, (ils en jugeront par le bon effet qu'elle produira pour votre ſanté), ma mère ira vous voir elle-même à Londres. Dans l'intervalle, Mde. Norton, pour laquelle vous avez toujours eu tant d'amitié, ne tardera pas à ſe rendre auprès de vous. Elle vous écrit, pour vous annoncer ſon arrivée & l'affection renaiſſante de toute votre famille.

J'eſpère que de ſi bonnes nouvelles vous donneront de la joie. Hâtez-vous de nous en aſſurer. Votre première lettre à cette occaſion, ſurtout ſi nous y apprenons que vous vous portiez mieux, nous cauſera autant de plaiſir que nous en prenions autrefois à toutes les jolies

productions de votre plume. Adieu, ma chère Clary. Je ſuis votre ſœur très-affectionnée & votre véritable amie,

ARAB. HARLOWE.

LETTRE XXX.

M. JULES HARLOWE à ſa chère nièce Miſs CLARISSE.

Mercredi, 6 Septembre.

VOTRE faute, ma bien-aimée Miſs Clary, nous avoit jetés dans un mortel chagrin; mais nous en reſſentons encore plus, s'il eſt poſſible, d'apprendre que vous êtes ſi mal, & nous ſommes fâchés que les choſes aient été pouſſées ſi loin. Nous connoiſſons vos talens, ma chère, & combien votre plume eſt touchante, lorſque vous entreprenez d'attendrir, ſi bien que perſonne ne pouvoit vous rien refuſer. Nous avons cru que vous vous repoſiez ſur ce talent, &, nous imaginant peu que votre maladie fût ſi dangereuſe & que vous euſſiez mené une vie ſi pénitente & ſi régulière, nous

ſommes réellement très-conſternés, votre frère, & tous les autres, de vous avoir traitée avec tant de rigueur. Pardonnez la part qu'on m'y a fait prendre, ma très-chère Clary. Je ſuis votre ſecond papa, vous le ſavez; & vous m'avez toujours aimé.

J'eſpère que vous ſerez bientôt en état de vous rendre ici; & après y avoir paſſé quelque temps, vous m'accorderez un mois entier, lorſque votre père & votre mère pourront ſe paſſer de vous, & que vous réjouirez mon cœur, comme vous faiſiez autrefois. Mais ſi votre maladie ne vous permettoit pas de venir auſſitôt que nous le déſirons, j'irai moi-même à Londres; car je meurs d'envie de vous voir. Jamais de ma vie je ne l'ai ſouhaité avec tant d'impatience; & cependant vous le ſavez, vous avez toujours fait mes délices.

Mon frère Antonin vous embraſſe de tout ſon cœur, & ſe joint à moi dans la tendre aſſurance que tout ira parfaitement, & mieux, s'il eſt poſſible, que jamais. Nous avons été ſi long-temps privés de vous, que nous ſentons vivement le beſoin de votre préſence, & la faim, la ſoif, ſi cette expreſſion peut ſervir à me faire entendre, de vous voir, &

& de vous ſerrer encore une fois ſur notre cœur. Soyez sûre que vous n'en avez jamais été bannie ſi loin que notre chagrin nous l'a fait croire, & que vous vous l'êtes imaginée.

Votre frère & votre ſœur parlent de vous aller voir à Londres; c'eſt auſſi le deſſein de ma chère ſœur, votre indulgente mère. Que le ciel vous rende à nous dans ſa bonté! ſans quoi je ne ſais ce que deviendroit votre affectionné oncle, & votre ſecond père,

JULES HARLOWE.

LETTRE XXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 8 Septembre, après dix heures du ſoir.

IL faut vous rendre compte de toutes mes actions depuis ma lettre précédente, qui contenoit la dernière ſcène de la vie de l'incomparable Clariſſe.

Auſſitôt que nous la vîmes terminée (ſi heureuſement pour elle!) nous laiſsâmes le corps à la garde des femmes

de la maiſon, qui, ſuivant les ordres qu'elle leur avoit donnés le même jour, le mirent en poſſeſſion de cette *dernière demeure* qu'elle s'étoit préparée avec un courage ſi ferme & ſi tranquille. Hier au matin entre ſept & huit heures, le Colonel vint me prendre chez moi. Il n'étoit pas encore bien remis de ſon trouble. Nous entrâmes enſemble accompagnés de Mde. Lowick & de Mde. Smith dans la chambre où elle étoit décédée. Nous ne pûmes nous défendre en arrivant, de jeter encore une fois les yeux ſur l'aimable corps, & d'admirer la douce ſérénité qui régnoit ſur ſon viſage. Les femmes nous dirent qu'elles n'avoient jamais vu la mort ſous une figure ſi charmante. On l'auroit crue dans un doux aſſoupiſſement. Ses joues & ſes lèvres n'avoient pas encore perdu tout-à-fait leur couleur vermeille.

J'ouvris le tiroir, dans lequel je ſavois d'elle-même, (*) que je devois trouver ſes papiers. Le premier qui s'offrit à ma vue, étoit ce paquet cacheté de trois ſceaux en cire noire, dont je vous ai parlé lundi dernier, avec une inſcription: „ Auſſitôt qu'il ſera certain que je ſerai

(*) Voyez Lettre V de ce volume.

„ morte, M. Belford prendra la peine „ de lever l'enveloppe „. Je me reprochai beaucoup de ne l'avoir pas fait la veille; mais j'étois réellement incapable de toute eſpèce d'attention.

Je rompis les cachets. Je trouvai ſous l'enveloppe, onze lettres, toutes cachetées en noir, dont l'une m'étoit adreſſée. Je ne fais pas difficulté de vous en envoyer une copie.

A MONSIEUR BELFORD.

Dimanche au ſoir, 3 Septembre.

MONSIEUR,

Je ſaiſis cette dernière & ſolemnelle occaſion, pour vous remercier encore des bontés que vous avez eues pour moi dans un temps où j'avois le plus beſoin de ſecours & de protection. Permettez que, de la région des morts où je ſuis au moment que vous liſez cette lettre, je profite des circonſtances pour vous offrir quelques réflexions, que ma ſincère amitié voudroit rendre encore plus preſſantes & plus efficaces.

J'oſe me flatter que, dans la dernière heure d'une perſonne qui vous ſouhaitera éternellement toutes ſortes de biens, vous venez d'avoir un exemple de l'im-

portance d'être en paix avec ſa conſcience.

Un grand homme, dont j'ai ſu le nom (*), diſoit à ſon lit de mort, que le ſouvenir d'un verre d'eau donné à un malheureux, lui cauſeroit plus de ſatisfaction que la mémoire de tous ſes triomphes, qui lui avoient acquis la réputation d'un héros. C'eſt qu'il eſt certain, que toutes les idées de grandeur mondaine s'évanouiſſent dans ce moment inévitable qui décide la deſtinée des mortels.

Si dans ces inſtans terribles les conquérans, les vainqueurs des nations ſont réduits à de tels aveux, qu'il me ſoit permis de vous demander en peu de mots, (il n'eſt pas beſoin de beaucoup de paroles,) quelles doivent être alors, Monſieur, les réflexions, (s'ils ſont encore capables de réflexion,) de ceux qui ont vécu dans le vice & le crime; qui ont employé leurs efforts, & mis honteuſement leur gloire à ſéduire les ames innocentes, à ruiner les foibles ſans défenſe, ſans appui, après les avoir enlevé par leurs baſſes ſéductions à la protection de leurs parens, de leurs amis, & les avoir réduites dans le plus cruel

(*) Le duc de Luxembourg.

abandon! Ah! Monſieur Belford! peſez, peſez l'horreur de leur ſituation; tandis que la ſanté, la vigueur d'eſprit & de corps vous mettent en état de tirer quelque utilité de ces penſées. Quelle baſſeſſe, quelle inhumanité, quelle barbarie dans ce qui fait le vil orgueil de ces libertins!

En ſecond lieu, Monſieur, j'attends de vous, pour l'amour de moi qui ſuis, ou plutôt qui ai été, au moment où vous liſez ceci, réduite à la néceſſité de vous confier l'exécution de mon teſtament, que, ſi ce choix même donnoit naiſſance à quelque démêlé fâcheux, vous ſupporteriez, avec la généroſité dont je vous ai cru rempli, les foibleſſes de mes proches, ſurtout celles de mon frère, qui eſt au fond un jeune homme de mérite; mais un peu trop ardent dans ſes reſſentimens, & trop livré à ſes préventions. J'eſpère que vous mettrez votre étude à procurer la paix, & que vous apporterez tous vos ſoins à réconcilier toutes les parties; que vous employerez particulièrement la grande influence que vous paroiſſez avoir ſur un ami encore plus violent que mon frère, pour arrêter de nouveaux déſaſtres: car aſſurément cet eſprit fougueux peut ſe croire ſatisfait des

maux qu'il a cauſés; ſurtout de l'odieux & vil affront qu'il a fait à ma famille, en la bleſſant dans la partie la plus délicate de ſon honneur. J'ai déjà votre promeſſe ſur tous ces points. J'en réclame l'obſervation comme une dette, & quoique je ne me défie nullement de votre parole, j'ai voulu, dans cette dernière & ſérieuſe circonſtance, vous réitérer mes vives inſtances.

Une autre priére que j'ai à vous faire, c'eſt d'envoyer à leur adreſſe, par un exprès, toutes les lettres que vous trouverez ſous cette enveloppe.

A préſent, Monſieur, permettez que j'emporte l'eſpoir de devenir un humble inſtrument dans les mains de la Providence, pour rappeler ſolidement à la vertu un homme de votre eſprit & de votre mérite. Si la malheureuſe démarche qui a précipité la fin de mes jours, fait perdre à la ſociété humaine une jeune perſonne dont on pouvoit eſpérer quelque utilité; cette perte ſera réparée fort heureuſement par la grâce que je demande pour vous au ciel, & dont je tirerai moi-même un infaillible avantage; ſans compter l'eſpérance de pouvoir vous remercier dans une meilleure vie, comme je le ferai juſqu'à mon dernier ſoupir, de

tout le bien que vous m'avez fait; & de l'embarras où vous vous êtes engagé, Monſieur, pour votre très-humble, &c.

CL. HARLOWE.

Les autres lettres ſont pour ſon père, pour ſa mère, pour ſes deux oncles, pour ſon frère & pour ſa ſœur, pour ſa tante Herwey, pour M. Morden, pour Miſs Howe, pour Madame Norton & la dernière pour vous, en exécution de la parole qu'elle vous a donné, *de vous écrire auſſitôt qu'elle ſeroit arrivée à la maiſon de ſon père.* J'attendrai pour vous envoyer cette lettre que vous ſoyez dans une meilleure diſpoſition que celle où Tourville me dit que vous êtes à préſent.

Elle a pris ſoin de me laiſſer, ſous une enveloppe particulière, avec d'autres papiers que je n'ai pas encore eu le temps de lire, une copie de ces dix lettres poſthumes. Je ne ſuis plus ſurpris qu'elle écrivît continuellement, dans ſon état de ſanté: puiſqu'elle a ſu ainſi employer ſon temps, qui dans un ſi court eſpace; mais en allongeant les jours, a fait ſortir de ſes doigts de ſi belles productions: & jamais d'ailleurs je n'ai connu de jeune perſonne qui ſe ſervit autant & plus fa-

cilement de ſa plume. Ses idées paroiſſoient en ſuivre la rapidité, & j'ai remarqué plus d'une fois qu'elle s'arrêtoit rarement ; qu'elle changeoit ou qu'elle effaçoit encore moins. C'étoit un talent naturel qu'elle joignoit à mille autres dons extraordinaires.

Je remis au Colonel la lettre qui étoit pour lui, & je donnai ordre à mon valet-de-chambre de ſe tenir prêt à porter les autres. Enſuite, étant paſſé dans l'appartement voiſin, nous fîmes l'ouverture du teſtament. Cette lecture nous cauſa une émotion ſi vive, que le Colonel s'interrompant plus d'une fois lui-même, me prioit de lire à ſa place, & que j'avois beſoin auſſi de lui faire ſouvent la même prière à mon tour. Notre attendriſſement paſſoit à chaque moment dans le ſon de notre voix, juſqu'à l'éteindre tout-à-fait. Mde. Lowick, Mde. Smith & la garde furent encore plus affectées, lorſque nous leur lûmes les articles qui les concernoient. Je n'entrerai ici dans le détail de ſes dernières volontés, qu'autant qu'il tient au fil de ma narration ; parce que j'ai deſſein de vous envoyer une copie du teſtament.

Le Colonel me dit qu'il étoit prêt à me rendre compte des ſommes qu'il avoit

apportées de la famille, & qu'elles me mettroient en état d'exécuter ſans aucun délai cette partie des diſpoſitions. Il me força de recevoir un papier qui en contenoit l'état, & que je mis dans mon porte-feuille ſans l'avoir lu. Mais je lui répondis que, dans l'eſpérance où j'étois qu'il contribueroit de tout ſon pouvoir à l'exécution littérale du teſtament, je lui demandois ſon ſecours & ſes avis.

Le déſir qu'elle marque dans le premier article d'être enterré avec ſes ancêtres, nous obligeoit d'écrire au château d'Harlowe. J'ai engagé le Colonel à ſe charger de cette commiſſion, ne voulant pas du moins tout-d'un-coup faire l'officieux aux yeux d'une famille qui ne ſouhaite probablement pas d'avoir aucune communication avec moi. Voici la lettre de M. Morden, qui eſt adreſſée au jeune Harlowe.

MONSIEUR,

La lettre dont le porteur eſt chargé, me diſpenſe de vous apprendre à tous le ſort de la plus excellente de toutes les femmes. Mais je ſuis prié par ſon exécuteur teſtamentaire, qui vous enverra inceſſamment une copie de ſes dernières volontés, de faire ſavoir à ſon père, (&

je préfère de vous en charger,) qu'elle demande inſtamment d'être enſevelie dans le caveau de la famille, aux pieds de ſon grand-père. Si ſon père le refuſe, elle ordonne que ſon corps ſoit enterré dans le cimetière de la paroiſſe où elle eſt morte. Il n'eſt pas beſoin d'ajouter que cette propoſition demande une prompte réponſe.

Son bonheur commença hier au ſoir, quarante minutes après ſix heures. Je ſuis, &c.

MORDEN.

Vendredi matin, 8 *Septembre.*

(¶) Pendant le temps employé à écrire & à copier cette lettre, (avec la permiſſion du Colonel,) Henri eſt venu tout prêt à partir. Je lui ai remis les lettres adreſſées à la famille, & celles de Mde. Norton & de Miſs Howe, avec celle-ci du Colonel à M. James Harlowe; & je lui ai ordonné de faire la plus grande diligence. (§)

Le Colonel & moi, nous avons commandé le grand deuil pour nous & pour tous nos gens.

LETTRE XXXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi à 10 heures.

LA pauvre Mde. Norton eſt arrivée. Elle étoit deſcendue à la porte, & ſon empreſſement la faiſoit aller droit à l'eſcalier ; mais Mde. Smith & Mde. Lowick étant à pleurer enſemble, & la première ayant informé trop bruſquement cette vénérable femme, de la fatale nouvelle, elle eſt tombée ſans connoiſſance à leurs pieds. Cet évanouiſſement a duré ſi longtemps, que pour la faire revenir, elles ont été forcées de lui faire ouvrir la veine. Je ſuis arrivé dans le temps qu'elle commençoit à reprendre ſes eſprits. Elle s'eſt livrée aux expreſſions de la douleur, aux louanges de ſon incomparable élève, &, comme vous devez le juger, à d'amères invectives contre vous ; mais ſi meſurées néanmoins, que j'y ai pu reconnoître une femme bien élevée, comme j'ai reconnu le ton chrétien, (ſi je puis m'exprimer ainſi,) dans ſes lamentations.

Elle étoit impatiente de voir le corps. Les deux autres femmes ſont montées avec elle ; mais elles m'ont avoué qu'elles étoient elles-mêmes trop touchées de ce qu'elles avoient vu, pour décrire un ſpectacle ſi tendre. Elle a pouſſé le deſſus du cercueil, en tremblant de douleur & d'impatience. Elle s'eſt jetée ſur ce viſage chéri, qu'elle a baigné de ſes larmes. Elle a baiſé pluſieurs fois le front & les joues, comme ſi ſa chère fille eût été vivante. " C'étoit *elle*-même, a-t-elle „ répété vingt fois ; ſa chère fille ! oui, „ elle-même ! la mort qui défigure tout, „ n'avoit point eu le pouvoir d'altérer ſes „ traits. „ Elle a long-temps admiré la ſérénité de ſon aſpect. " Ah ! elle étoit „ heureuſe, a-t-elle dit, comme elle „ lui avoit écrit qu'elle le ſeroit ; mais „ combien de créatures miſérables elle laiſ„ ſoit après elle ! „ — L'excellente femme s'eſt plainte au ciel de l'avoir laiſſée vivre pour être du nombre.

C'eſt avec une peine extrême qu'on eſt parvenu à lui faire quitter le cercueil & la chambre. Lorſqu'elle eſt paſſée dans l'appartement voiſin, je me ſuis approché d'elle, & je l'ai informée du legs avantageux que ſa chère fille a fait en ſa faveur ; mais ſa douleur n'a fait qu'augmenter.

er. Elle devoit la ſuivre & mourir elle, m'a-t-elle dit avec un ruiſſeau rmes. Que lui étoit le monde! (en ordant les mains,) après avoir perdu ant de ſon ſein, de ſon cœur ? Sa cipale conſolation étoit de n'avoir pas g-temps à lui ſurvivre. Elle croyoit, elle ajouté, ne pas offenſer le ciel, lui demandant cette grâce. Il étoit à d'obſerver, par la reſſemblance des timens, que la divine Clariſſe devoit cette vertueuſe femme une partie de principes.

(§) Pour faire quelque diverſion à ſa uleur, je lui ai parlé de prendre elle-ème le ſoin de ſon deuil ; j'ai cru ce oin propre à occuper ſon ame, & à la veiller de cette noire & profonde lé-thargie qui ſuccède ordinairement aux iolentes angoiſſes dont une ame tendre & douce eſt déchirée à la première nou-elle de la perte inattendue d'une amie chérie. (§) Je lui ai remis les trente guinées que ſa fille, puiſqu'elle lui donne ce nom, lègue en particulier dans cette ue, pour elle & pour ſon fils. C'eſt le ſeul deuil dont le teſtament fait mention. Je l'ai priée de ne pas perdre de temps à le faire faire, parce que je ne doutois pas qu'elle ne fût réſolue d'accompagner

le corps, ſi l'on obtient la permiſſion de le faire tranſporter.

Le Colonel ſe propoſe de mener le convoi, ſi ſa parenté ne lui donne pas de nouveaux ſujets de mécontentemens. Il ſe chargera d'une copie du teſtament; & ſa bonté le faiſant penſer à donner de favorables idées de moi à la famille, il m'a demandé la permiſſion de prendre auſſi une copie de la lettre que j'ai reçue de Miſs Harlowe après ſa mort. J'y ai conſenti ſans difficulté. Il eſt ſi obligeant, qu'il me promet le récit de tout ce qui ſe paſſera dans cette triſte occurrence. Nous avons commencé une amitié, & réglé une correſpondance, dont je ne connois *qu'un accident* qui puiſſe interrompre la continuation, juſqu'à la fin de notre vie; & je ſuis dans l'eſpérance que cet accident n'arrivera point.

Mais quels doivent être la douleur, le remords dont les cœurs de cette inexorable famille ſeront ſaiſis, en recevant les lettres poſthumes, & celle de M. Morden.

J'ai donné des ordres, dans la ſuppoſition que le corps ſera tranſporté, & les femmes ſe propoſent de remplir le cercueil de parfums.

Le Colonel m'a forcé de prendre les

billets de banque & les lettres-de-change qu'il avoit apportés. La ſomme qui s'eſt accrue depuis la mort du grand-père, eſt très-conſidérable. (¶) J'aurois pu montrer à Madame Norton la copie des deux lettres que ſon départ l'a empêchée de recevoir; mais ſa douleur n'a pas beſoin d'être aigrie par cette lecture. (§)

Depuis que M. Morden s'eſt retiré, je me ſuis donné la ſatisfaction de lire les copies des lettres poſthumes, que mon valet-de-chambre eſt allé porter à leur adreſſe. Que j'ai raiſon de donner à cette admirable perſonne, le nom de femme divine! Elle s'eſt occupée dans chaque lettre à conſoler ſes parens, ſans aucuns reproches de leur cruauté, reproches qu'ils méritent ſi bien. Mais ſi j'étois à leur place, combien n'aimerois-je pas mieux qu'elle m'eût accablé des plus ſanglantes récriminations, que de la voir triompher ſi noblement de mon injuſtice par une généroſité ſans exemple?

Je vous envoie quelques-unes de ces copies. Vous ne manquerez pas de me les renvoyer auſſi promptement que vous le pourrez.

LETTRE XXXIII.

A mon très-honoré père JAMES HARLOWE.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

C'EST avec confiance & avec joie, que votre fille oſe ſe préſenter à vous aujourd'hui. Juſqu'à préſent, j'avois craint de lever les yeux vers votre auguſte préſence; je n'oſois en attendre ni faveur, ni pardon; mais au moment où ces lignes parviendront dans vos mains, l'impuiſſance de vous offenſer de nouveau, me rend & la hardieſſe & l'eſpérance.

Permettez-moi, mon cher père, de vous rendre grâces... (j'écris à genoux,) pour tous les bienfaits que votre bonté a verſés ſur moi, pour l'amour que vous avez eu pour moi dans ma tendre enfance, pour la vertueuſe éducation que vous m'avez donnée, & ſurtout pour l'heureuſe fin, le bonheur céleſte où elle m'a conduite par la grâce divine. Je vous en conjure, mon vénérable Monſieur, effacez de votre mémoire, s'il eſt poſſi-

ble, ces huit derniers & malheureux mois, & alors j'eſpérerai que vous pourrez conſerver de moi un ſouvenir favorable, pour le plaiſir que vous daigniez prendre dans votre Clariſſe.

Encore à genoux, votre pauvre pénitente implore votre pardon de toutes ſes fautes & ſes folies paſſées, ſurtout de cette fatale erreur qui l'enleva à votre protection.

Quand vous ſaurez, Monſieur, que je n'ai jamais péché par la volonté, & que depuis que mon malheur a été ſans remède, je n'ai ceſſé d'être dans un état de pénitence & de préparations, que j'ai les plus fortes aſſurances que le Tout-Puiſſant a accepté mon repentir ſincère, & qu'au moment où vous liſez ces mots, vous aurez un enfant dans le ciel, comme j'oſe humblement l'eſpérer; alors vous penſerez avoir plus de raiſons de vous réjouir que de vous affliger. Si j'euſſe échappé aux piéges qui m'ont été tendus, je n'aurois pas paſſé par ces épreuves que je regarde comme autant de grâces qui m'ont été diſpenſées pour me détacher d'un monde qui ſe préſentoit à ma vue avec trop d'attraits..... Alors trop facile à me ſatisfaire du bonheur de cette vie, je ne me ſerois pas élevée au goût & au

ſentiment des choſes céleſtes qui rempliſſent à préſent mon cœur & commencent ma félicité.

Puiſſe le Tout-Puiſſant, au temps fixé par ſes décrets, vous amener ainſi que ma mère, au ſéjour de la parfaite félicité ! Et puiſſe-t-il juſqu'à ce jour n'avoir troublé votre bonheur ſur la terre que par la faute que j'ai commiſe ! Je ſais tout ce qu'elle a coûté à votre cœur.

C'eſt l'ardente prière de votre fille maintenant heureuſe,

CL. HARLOWE.

LETTRE XXXIV.

A ma très-honorée mère Mde. HARLOWE.

MADAME,

LA dernière fois que j'eus la hardieſſe de vous écrire, ce fut avec la conſcience d'un criminel qui s'accuſe lui-même, & demande grâce à ſon juge offenſé. Je vous approche aujourd'hui avec plus d'aſſurance, mais cependant avec le plus haut degré de reſpect, de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Ma lettre à mon père vous

apprendra le ſujet de ma confiance ; mais ſi j'ai imploré ſon pardon à genoux, avec le ſentiment le plus profond de mes devoirs & de mes obligations envers lui, c'eſt dans les mêmes diſpoſitions & avec les mêmes marques de reſpect que j'oſe vous demander la vôtre, pour tous les chagrins & toutes les peines que je vous ai donnés.

Mon cœur ſaigne encore, depuis cette malheureuſe imprudence, qui, quoique involontaire, n'a ceſſé cependant depuis le moment où je me laiſſai aller, de porter avec elle ſa punition, & d'être ſuivie d'un ſincère & véritable repentir.

Quelques douloureuſes qu'ayent été mes ſouffrances, Dieu, qui en a été le témoin, ſait que la plus cruelle & la plus ſenſible a été de penſer au chagrin que mon évaſion vous a cauſé, ainſi qu'à mon père. Je voyois ſous quelles odieuſes apparences cette démarche ſe préſentoit à vos yeux, aux ſiens, & à ceux de toute la famille. Une démarche ſi indigne de votre fille, & de l'éducation que vous lui aviez donnée !

Mais Dieu, j'oſe l'eſpérer, m'a pardonné ; & à l'inſtant où vos yeux parcourront ces derniers traits que ma main a tracés pour vous, j'ai l'humble con-

fiance que je jouirai des heureux fruits de ſa miſéricorde. Conſolez-vous, ma chère, ma tendre mère, vous avez atteint la fin principale des ſoins que vous avez pris de moi; quoique j'y ſois arrivée par un chemin qui n'étoit pas celui que vous eſpériez.

Puiſſe le chagrin que mon erreur vous a cauſé à tous deux, être le ſeul qui vous ſoit deſtiné dans ce monde! Puiſſiez-vous Madame, vivre long-temps pour adoucir les peines de mon papa, & augmenter le ſentiment de ſon bonheur. Puiſſe ma ſœur, en continuant de remplir ſes devoirs, & en les rempliſſant encore mieux, s'il eſt poſſible, vous dédommager de ma perte! Et lorſque mon frère ou elle ſe marieront, que ce ſoit avec tant de ſatisfaction pour vous & pour mon père, qu'elle efface mon offenſe dans votre ſouvenir, & n'y laiſſe que la mémoire du temps où je faiſois votre plaiſir. Enfin qu'une heureuſe réunion dans les demeures de l'éternité vienne augmenter la félicité ſainte de celle que vous n'aurez pas jugée indigne de votre pardon, & qui, purifiée par ſes ſouffrances, eſpère être déjà au moment où cette lettre eſt dans vos mains chéries, pour jamais heureuſe,

CL. HARLOWE.

LETTRE XXXV.

A JAMES HARLOWE, fils, écuyer.

MONSIEUR,

APRÈS la démarche imprudente où je fus entraînée, je n'ai vu qu'un temps & une occaſion où j'ai pu prétendre à vous regarder comme un frère & comme un ami; & voici ce temps & cette occaſion. C'eſt en liſant ceci que vous aurez pitié de votre malheureuſe ſœur; c'eſt dans ce moment que vous lui pardonnerez ſes fautes réelles & ſuppoſées, c'eſt à préſent que vous prendrez à ſa mémoire le tendre intérêt que vous avez refuſé de prendre à ſa perſonne.

Je vous écris, mon frère; en premier lieu, pour vous demander pardon de l'offenſe que je vous ai faite, & au reſte d'une famille qui m'eſt ſi chère, en me dérobant à la protection paternelle.

La vertu d'une fille devroit être aſſez pure pour écarter juſqu'au ſoupçon. Mais quand vous ſerez inſtruit de toute mon hiſtoire, vous ne refuſerez pas de la pitié, & même quelque choſe de plus que de

la pitié, à votre ſœur naguères malheureuſe.

Oh! ſi la paſſion n'eût pas été aveugle & ſourde! ſi des ſoupçons injurieux, & une préoccupation opiniâtre ne ſe fuſſent pas oppoſés à de plus impartiales informations! ſi votre cœur ſévère & trop dur avoit au moins modéré le pouvoir que vous aviez obtenu ſur toute la famille, & laiſſé aux autres la liberté de ſe livrer à des ſentimens plus indulgens....!

Mais je n'écris pas pour bleſſer; j'aimerois mieux que vous me cruſſiez encore coupable, que de vous charger du poids que ma juſtification feroit retomber ſur vous. Abandonnant donc un ſujet auquel je n'avois pas eu deſſein de toucher, (car je ſuis, au moment où j'écris, au-deſſus de l'eſprit de recrimination,) je veux vous dire, Monſieur, que mon ſecond motif, en m'adreſſant à vous pour la ſeconde fois d'une manière ſi ſolemnelle, eſt de vous prier de mettre des bornes à votre reſſentiment, & de ne pas expoſer une vie ſi précieuſe à vos parens, en voulant me venger du méchant homme qui, par ſes bas artifices, a cauſé ma ruine en ce monde.

Seroit-il juſte que l'innocent courût le même danger que le coupable, un danger

même plus grand? Car ce malheureux, exercé depuis long-temps dans l'art d'offenſer & de ſoutenir ſes offenſes, eſt plus fait que vous aux actes de violence.

Voudriez-vous empiéter ſur les droits de celui qui a dit : *à moi appartient la vengeance*, & *je la rendrai*. Ah! ſi vous étiez dans le deſſein.... les conſéquences me font trembler. Pourquoi, en effet, la juſtice divine ne puniroit-elle pas l'innocent de ſa *préſomption* par la main même du coupable, armé *pour ſe défendre*, ſe réſervant à elle-même de le punir au jour de ſa vengeance pour ſes crimes accumulés?

Laiſſez donc ce malheureux à la juſtice divine. Que la faute de votre ſœur meure avec elle; du moins ne la faites pas revivre, en faiſant couler le ſang. La vie la plus longue n'eſt qu'une courte ſcène. Encore un peu de temps, & cette tête que de beaux cheveux ombragent aujourd'hui, les verra blanchir, ſi elle ne tombe elle-même avant eux. Si le ciel juge à propos de lui prêter des jours pour ſe repentir, pourquoi les lui retrancheriez-vous?

Voyez auſſi, mon frère, quel ſeroit le malheur de ceux qui vous ont donné la vie, ſi le malheureux qui leur a fait

perdre leur fille, leur ôtoit encore leur plus chère eſpérance, un fils unique, bien plus important à une famille que pluſieurs filles.

Voudrez-vous ajouter de nouveaux chagrins à ceux qu'a cauſés la faute de votre ſœur; faute que vous avez trouvée inexcuſable, quoiqu'elle fût l'effet de circonſtances imprévues, où ſa volonté n'eut point de part? Ne cherchez point, je vous en conjure, à aggraver les ſuites funeſtes de l'erreur de votre ſœur: la conſcience de cet homme, quand il plaira à Dieu de la réveiller, ſera plus perçante que votre épée.

J'ai une autre raiſon de vous écrire, c'eſt pour vous conjurer de veiller ſur vos paſſions. Le plus grand défaut que je vous connoiſſe, c'eſt la violence. Quand vous vous imaginez être dans votre droit, vous le défendez avec emportement; & vous défendez moins ſouvent le parti le plus juſte, à cauſe de l'ardeur qui vous tranſporte d'abord. Elle a plus d'une fois expoſé votre vie. Un homme n'eſt-il pas bien injuſte, lorſqu'étant ſi porté à contredire, il eſt incapable de ſupporter la contradiction. Combien de fois, par une ſuite naturelle avez-vous été humilié des excès où elle vous a entraîné? Permettez donc,

donc, mon très-cher frère, que je vous faſſe remarquer cette violence dans votre caractère, dont les accès impétueux peuvent vous précipiter dans des malheurs imprévus. Souffrez que je vous diſe que c'eſt une néglicence criminelle à un certain degré, que de ne pas vous rendre maître de vos premiers mouvemens. Dieu veuille vous donner de la modération, pour votre tranquillité, pour votre bonheur préſent & à venir, pour le bien de votre famille & celui de vos amis, qui tous voyent votre défaut, mais craignent de vous en parler.

Par rapport à moi, mon cher frère, ma punition eſt venue à temps, & Dieu m'a fait la grâce de faire un bon uſage de mes ſouffrances. Je me ſuis hâtée de me repentir. Quand j'ai vu de quoi cet homme étoit capable, j'ai plus déteſté cent fois ſes actions, que je ne l'ai jamais aimé. J'ai tourné de bonne heure mon cœur vers de meilleures eſpérances. Mon repentir a été agréable à Dieu; il m'a récompenſée de ma confiance en lui; & j'oſe m'aſſurer que dans ce moment je ſuis *heureuſe*.

Daigne le ciel vous protéger, vous faire jouir d'une ſanté floriſſante & de l'eſtime publique! Puiſſe-t-il prolonger

votre vie pour la conſolation & l'appui de vos parens! Qu'une femme, auſſi agréable aux autres qu'elle vous ſera chère, vous donne des enfans qui ne trompent pas vos eſpérances. Qu'il ne ſe trouve pas parmi eux une Clariſſe, qui, au lieu de vous cauſer de la ſatisfaction, vous donne de l'amertume. Que mon exemple leur ſerve d'avertiſſement contre les maux & les dangers dont ce monde trompeur eſt rempli, & qui me l'ont fait quitter avant que je puſſe les voir & les chérir, comme je m'en étois flatée.

Votre affectionnée ſœur,

CL. HARLOWE.

LETTRE XXXVI.

A MISS HARLOWE.

VOUS pouvez à préſent, ma chère Arabelle, ſans bleſſer la vérité de votre vertu, laiſſer tomber une larme de pitié ſur les erreurs & les ſouffrances d'une ſœur infortunée qui n'eſt plus, & qui ne peut plus vous offenſer. La miſéricorde

divine, qui excita chez elle les premiers mouvemens de repentir pour une faute qu'elle ne cherchera pas à excuſer, quoique, peut-être, elle le pût avec ſuccès, a couronné, je l'eſpère, ce prompt repentir qui a précédé ſes ſouffrances. Elle eſt heureuſe au moment même où vous liſez ces dernières paroles qu'elle vous adreſſe.

Anticipant en idée ſur l'état de pureté & de ſainteté auquel elle aſpire, elle écrit avec plus de confiance à ſa ſœur. Elle eſt certaine maintenant que vous oublierez les petits ſujets de déplaiſir que peut vous avoir donnés l'écart d'une jeuneſſe inconſidérée. Elle eſt sûre que la honte qui, de ſa faute, a rejailli ſur vous & ſur ſa famille, ne vous empêchera pas de la pardonner.

Puiſſiez-vous, ma chère ſœur, continuer d'être la conſolation d'une famille ſi chère & ſi digne de vos reſpects, dont l'indulgente bonté exige de votre part tant de reconnoiſſance. Faites-en toujours le bonheur, en rempliſſant vos devoirs avec ce zèle & cet empreſſement qui vous ont mérité juſqu'à préſent de ſi juſtes louanges; & puiſſiez-vous, quand un parti convenable vous ſera offert, remplir plus dignement & plus heureu-

ſement le vide que je laiſſe dans ma famille en quittant ce monde.

C'eſt, ma chère Arabelle, ma chère, *mon unique* ſœur & mon amie, pendant le cours de tant d'heureuſes années, c'eſt la prière d'une ſœur que, ni la dureté des procédés, ni le blâme injuſte & prématuré de ſa conduite, n'ont pu faire penſer ni ſentir différemment, & qui, par les épreuves où elle a paſſé, oſe ſe dire à préſent.

L'heureuſe CL. HARLOWE.

LETTRE XXXVII.

A MM. JULES & ANTONIN HARLOWE, écuyers.

MES TRÈS-HONORÉS ONCLES,

QUAND ces lignes vous parviendront, votre malheureuſe nièce aura vu finir ſes misères, & jouira, comme elle l'eſpère, du bonheur dont le Dieu de miſéricorde a déclaré qu'il récompenſeroit le cœur contrit & pénétré d'un repentir ſincère.

C'eſt pourquoi, mes chers oncles, votre amour fraternelle ayant fait de vous une ſeule ame, je vous écris à tous les deux dans la même lettre, non pas pour vous affliger ; mais pour vous conſoler; car, ſi mes ſouffrances ont été grandes, elles ont été de courte durées, & je ſuis bientôt heureuſement, j'eſpère, arrivée au bout d'un pénible voyage.

Je vous écris pour vous remercier de vos bontés à mon égard, & pour vous demander pardon de ma dernière, & de l'unique grande faute que j'ai commiſe contre vous & contre ma famille. Les voies de la Providence ſont impénétrables, & les moyens qu'elle employe pour faire ſentir aux pécheurs la néceſſité de remplir leur devoir, ne ſe reſſemblent point. Les uns ſont gagnés par l'amour; c'eſt par la terreur que les autres ſont contraints de mettre en Dieu leur eſpérance! De dix-neuf ans, j'en avois paſſé dix-huit à goûter le plaiſir d'être aimée de tout le monde. Le chagrin n'avoit pas approché de mon cœur. Il ſembloit que j'étois deſtinée à être attirée par la douceur & l'amour. Mais peut-être étois-je trop portée à m'eſtimer, à cauſe de l'eſtime qu'on faiſoit de moi, à me glorifier d'un penchant naturel à faire le

bien, & à tirer vanité des heureuſes inclinations que j'avois reçues, & qui étoient en moi ſans que j'y euſſe aucune part. Amenée à chercher les raiſons de mes malheurs ici-bas, je trouve chez moi les germes d'un orgueil ſecret que je n'avois pas ſondé, & dont il falloit que je fuſſe punie. Peut-être étoit-il néceſſaire que de ſi terribles & de ſi accablantes infortunes me fuſſent réſervées pour écraſer cet orgueil & mortifier ma vanité. Le ciel m'a donc envoyé les tentations. Je fléchis au jour de l'épreuve. Ma diſcrétion tant vantée, n'eut pas de poids quand elle fut peſée à la balance; la trahiſon prévalut; je ſuccombai; je devins l'objet des railleries de mes compagnes, & la honte de ma famille qui s'étoit peut-être trop enorgueillie de moi. Cependant, comme ma faute ne fut pas celle de ma volonté, ſitôt que mon orgueil fut briſé, le ciel ne permit pas qu'au milieu des piéges & des dangers qui m'environnoient, je me perdiſſe pour jamais. Je fus purifiée par mes ſouffrances, & préparée au grand & heureux changement que j'eſpère avoir ſubi quand vous lirez ma lettre.

Réjouiſſez-vous donc avec moi, mes chers oncles, de ce que j'ai échappé à

l'orage qui a fondu ſur moi, & ne regrettez pas de me voir moiſſonnée dans la fleur de mes jours. " On ne demande „ point dans le tombeau, dit le ſage, ſi „ l'on a vécu dix ou cent ans, & le jour „ de la mort vaut mieux que celui de la „ naiſſance. „

Encore une fois, mes chers oncles, recevez mes remercîmens de toutes vos bontés pour moi, depuis ma tendre enfance juſqu'au jour, au malheureux jour de mon erreur. Pardonnez cette erreur! & que Dieu nous réuniſſe dans l'éternité bienheureuſe.

Votre ſoumiſe & obligée nièce,

CL. HARLOWE.

(*M. Belford*, dit l'auteur, *donne auſſi des copies tout au long des lettres de Miſs Clariſſe, à Mde. Hervey, à Miſs Howe & à Mde. Norton; mais quoique chacune de ces lettres diffère autant des autres par le contenu que par le ſtyle; cependant, comme elles ſont longues & roulent ſur le même ſujet, on a trouvé plus convenable*, (ajoute-t-il,) *de n'en faire imprimer que les extraits ſuivans.*)

La lettre à Mde. Hervey eſt remplie

des mêmes ſentimens de piété qui embelliſſent les précédentes : c'eſt le même eſprit de généroſité qui l'a dictée. Elle ne cherche pas à affliger, elle ne s'applique qu'à conſoler. " J'eſpère, dit-elle, „ que le Tout-Puiſſant a accepté & béni „ mon repentir ; & ſi je ſuis heureuſe, „ que pourrois-je attendre de plus au „ bout de vingt, trente ou quarante ans, „ de ce qu'on nomme une vie paſſée „ agréablement ? Et qu'eſt-ce que vingt, „ trente ou quarante ans, pour mériter „ qu'on jette un regard en arrière ? Et „ pendant cet eſpace de temps, combien „ d'amis n'aurois-je pas eu à pleurer ? „ A combien de tentations la proſpérité „ ne m'auroit-elle pas expoſée ? & quelle „ apparence, qu'au ſein des plaiſirs & „ de la diſſipation, j'euſſe eu le courage „ de conſacrer mes derniers jours au re„ cueillement, & de voir approcher ma „ fin avec l'entière réſignation que Dieu „ m'a donnée ? „

Elle continue ainſi : " Tels ſont, Ma„ dame, les ſujets de conſolation que „ vous & moi pouvons trouver dans la „ diſpenſation actuelle. Quant à mes chers „ parens, j'eſpère que le nombre de bé„ nédictions qui leur reſtent, les aidera „ à ſe conſoler des peines & des cha-

„ grins que ma faute leur a cauſés. Leurs
„ maux s'adouciront en penſant que, ſi
„ j'ai eu le malheur de troubler leur
„ repos, ils n'avoient pas connu de maux
„ conſidérables avant mon erreur. Ils
„ penſeront encore que les afflictions ſe
„ changent en félicités, quand on les
„ reçoit avec réſignation, qu'on ne doit
„ pas ſe flatter d'un bonheur ſans inter-
„ ruption dans ce monde; que proba-
„ blement, & je l'eſpère, ce n'eſt pas
„ ma perte éternelle qu'ils ont à pleurer.
„ Enfin, je puis les prévenir, que quand
„ mes actions ſeront pleinement connues,
„ ils trouveront que mes malheurs tour-
„ nent encore plus à mon honneur qu'à
„ ma honte.

„ Ces conſidérations leur rendront
„ moins ſenſibles la perte d'un enfant
„ ſur trois, s'ils jettent les yeux ſur les
„ circonſtances fâcheuſes qui m'avoient
„ environnée, & ſurtout, s'ils penſent à
„ l'eſpérance de nous réunir pour n'être
„ plus ſéparés, ni par le temps, ni par
„ l'offenſe. „

Elle termine cette lettre en s'adreſſant à ſa couſine Dolly Hervey, qu'elle appelle ſon *aimable couſine*; elle ſe ſouvient avec reconnoiſſance de l'impreſſion que ſes malheurs ont faite ſur elle.

" O ma chère couſine! que votre ame
„ tendre & compatiſſante ſoit en garde
„ contre les illuſions qui ont été fatales
„ à mon bonheur ici-bas. L'intérêt que
„ vous avez pris à mes afflictions, an-
„ nonce en vous une douceur naturelle
„ qui pourroit vous expoſer à des infor-
„ tunes, ſi vous laiſſiez vos yeux égarer
„ votre jugement. Mais un attachement
„ ſcrupuleux & inviolable à vos devoirs
„ envers vos parens, & les préceptes
„ d'une mère auſſi prudente que la
„ vôtre, fortifiée par le triſte exemple
„ que je vous ai donné dans votre pro-
„ pre famille, ſeront, avec l'aide du
„ Tout-Puiſſant, un rempart ſuffiſant
„ autour de vous. „

(*La lettre à Miſs Howe eſt extrêmement tendre; elle s'adreſſe à ſon amie d'une manière touchante.*)

" Réjouiſſez-vous; les malheurs de
„ votre chère Clariſſe ſont finis. Le temps
„ de l'épreuve & de la tentation, du
„ doute & de l'incertitude s'eſt écoulé.
„ J'ai heureuſement échappé aux piéges
„ qu'on avoit tendus à mon ame. Ne vous
„ affligez pas. Mes infortunes étoient de
„ nature à ne pas permettre que je puſſe
„ jouir d'un ſort ſupportable dans le
„ monde que j'ai quitté. „

Elle parle avec reconnoiſſance des bontés & des égards de Mde. Howe & de M. Hickman. Elle y joint ſes regrets, d'avoir occaſionné tant d'inquiétude à ſa chère Miſs Howe, & à ſa mère, & prie le ciel que toutes les bénédictions qu'elles avoient accoutumé de ſe ſouhaiter l'une à l'autre, ſe réuniſſent ſur elle.

" Ne différez pas de ſuppléer à l'amie „ que vous perdez en moi, en vous don- „ nant un ami qui vous ſera attaché par „ des liens encore plus étroits & plus „ chers. „

Elle lui dit: " que ſon choix, qui a „ l'approbation de tous ſes amis, eſt „ tombé ſur un homme honnête, ſincère „ & vertueux, & ce qui vaut encore „ mieux, ſur un homme religieux. Un „ homme qui, s'il eſt admirateur des „ grâces de ſa perſonne, l'eſt encore „ plus de celles de ſon eſprit. „

La réflexion que celles du corps paſſent avec les années, tandis que celles de l'ame prennent chaque jour de nouveaux charmes, lui fait annoncer à ſon amie un amour conſtant & ſoutenu de la part de ſon époux.

Elle prie Dieu de les bénir tous les deux enſemble; elle les invite à ne pas corrompre leur félicité par le ſouvenir

de ſes malheurs ; à ne ſonger qu'à ſon état actuel, & au temps heureux auquel ils ſe réuniront pour ne ſe ſéparer jamais.

Enfin elle la recommande en particulier à la protection du ciel ; la conjure, par l'amitié qui a régné entr'elles, de ne la pas pleurer trop amèrement, & après avoir accordé quelques larmes à leur conſtante & mutuelle tendreſſe, de bannir toute autre penſée que celles de ſa prompte délivrance, de ſa purification par ſes ſouffrances, & de l'état heureux & éternel, auquel la miſéricorde infinie l'a préparée.

On trouvera dans la ſuite les lettres adreſſées à M. Lovelace & à M. Morden, ainſi qu'un extrait de celle qui s'adreſſoit à Mde. Norton.

LETTRE XXXVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi après midi, 9 Septembre.

(¶) J'APPRENDS que dans tes fureurs tu ne reſpires que vengeance contre moi, pour t'avoir traité un peu librement, & contre

contre la maudite Sinclair & ſa troupe infernale. Les menaces qui ne regardent que moi me cauſent peu d'inquiétudes. Mon deſſein étant de pénétrer juſqu'à l'endroit ſenſible de ton cœur, je me réjouis que l'effet réponde à mes intentions; & je te félicite de n'avoir pas perdu tout ſentiment. (§)

A l'égard de tes déteſtables femmes, je trouve qu'elles méritent le feu dont tu les menaces chez elles, & auſſi les feux de l'avenir qui les attendent. Mais je reçois en ce moment une nouvelle qui t'épargnera vraiſemblablement le nouveau crime de punir ton vieux monſtre pour la part que tu lui as fait prendre à ta méchanceté. Si tu vois ton agent tomber dans toutes les horreurs dont je la crois menacée, ne trembleras-tu pas de ce qui peut arriver au chef?

Je ne veux pas te tenir en ſuſpens. La nuit précédente, cette infame créature s'étant enivrée d'Arack, ſa liqueur favorite, aux frais du colonel Salter, a pris un chemin pour un autre, & s'eſt laiſſé tomber du haut de ſon eſcalier. Entr'autres bleſſures, elle s'eſt caſſé une jambe. Après une nuit terrible, elle eſt actuellement à jurer, rugir, écumer, dans les ardeurs d'une fièvre violente,

qui n'a pas beſoin d'autre feu pour lui faire éprouver des tourmens plus vifs & plus durables que tu ne lui en deſtinois dans ta vengeance.

La miſérable m'a fait prier de l'aller voir ; & de peur qu'un meſſager ordinaire n'eſſuyât un refus, elle a cru devoir m'envoyer ſa digne aſſociée, Sally Martin, qui, ne m'ayant pas trouvé chez moi, eſt venue me chercher ici, parce qu'une autre partie de ſa commiſſion étoit de demander pardon à la divine Clariſſe, pour toutes les méchancetés du vieux monſtre.

Cette furie perſonnifiée de Sally, n'a jamais été ſi décontenancée qu'en apprenant de ma bouche la mort de la jeune dame. Elle a tiré ſon flacon, dans la crainte de s'évanouir. Après avoir un peu rappelé ſes forces, elle s'eſt reprochée ſa part aux outrages que cette divine perſonne avoit eſſuyés. Polly Horton, m'a-t-elle dit, ſe devoit le même reproche : & verſant beaucoup de larmes, elle a confeſſé que le monde n'avoit jamais rien produit de ſi parfait. Elle l'a nommée la gloire & l'ornement de ſon ſexe. Elle a reconnu que, *tout barbare* que tu es, ſa ruine venoit moins de *ta propre baſſeſſe*, que de leurs *inſti-*

gations, puiſqu'elles t'ont vu prêt plus d'une fois à lui rendre juſtice, ſi elles n'avoient échauffé tes malheureuſes diſpoſitions.

Cette miſérable auroit ſouhaité de voir le corps : mais j'ai rejeté ſa demande avec exécration. Ce qu'elle ſe pardonnoit le moins, m'a-t-elle dit, c'étoient les inſultes dont elle l'avoit accablée pendant qu'elle étoit arrêtée pour une dette ſuppoſée. Le reſte, a-t-elle ajouté, n'étoit venu que de la néceſſité de vivre, où elle ſe trouvoit réduite après de meilleures eſpérances, ce qui étoit après tout le ſort commun de mille autres filles. Je ne lui ai pas demandé *qui l'avoit réduite à ce triſte ſort.*

En me quittant, elle m'a dit que les meurtriſſures de la vieille furie, étoient beaucoup plus dangereuſes que ſes plaies; qu'on appréhendoit de la corruption; qu'elle paroiſſoit épouvantée de ce qu'elle a fait ſouffrir à Miſs Harlowe, & qu'elle avoit ſi fort à cœur d'en obtenir le pardon, qu'il étoit à craindre que la nouvelle d'une mort ſi peu prévue n'avançât la ſienne.

Je t'abandonne à tes réflexions.

LETTRE XXXIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi ſoir.

TON courrier me fait une peinture effrayante de ton emportement. Je m'y ſuis attendu. Mais comme rien de violent n'eſt durable, j'oſe prédire que ta gaieté naturelle l'emportera bientôt ſur ta frénéſie. Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que tes accès ſont du genre furieux, c'eſt-à-dire, analogue à ton impétuoſité naturelle; & non de l'eſpèce mélancolique qui eſt le partage des ames plus lentes & plus douces.

(¶.) C'eſt la raiſon qui m'engage à continuer de t'écrire, afin que mon récit ne riſque pas d'être interrompu par l'aliénation de ton eſprit. Je veux qu'il puiſſe trouver *ton cœur* & te conduire à réfléchir, quand tu auras repris ta tranquillité.

Henri eſt revenu de ſon meſſage; il a remis à la famille le paquet de lettres poſthumes, & celle qui apprend à James Harlowe la mort de ſa ſœur, & ſon

déſir d'être enterrée aux pieds de ſon grand-père. Il n'a vu perſonne. Ils étoient, à ce qu'il paroît, aſſemblés tous au château d'Harlowe, à l'occaſion de la lettre du Colonel qui les informoit que Clariſſe étoit à l'extrêmité. (*) Ils ſe conſoloient, à ce qu'on a dit à Henri, en ſe flattant que M. Morden avoit exagéré ſon état, pour hâter leurs réſolutions.

Il eſt aiſé d'après cela, de juger quels doivent être leur ſurpriſe & leur déſeſpoir, à la réception de la fatale nouvelle que leur apprenoient les lettres dont Henri étoit porteur.

Il eſt reſté aſſez de temps pour voir toute la maiſon dans le trouble & la conſternation : les domeſtiques courant de différens côtés ; ſe lamentant, & ſe tordant les mains, ſurtout les femmes, comme s'il y avoit eu quelqu'un (ſans doute Mde. Harlowe & peut-être Mde. Hervey) qui fût tombé ſans connoiſſance.

Le déſordre étoit ſi grand, ſi général, qu'il n'a pu obtenir aucune réponſe, aucun ordre, on ne faiſoit pas même d'attention à lui. Les domeſtiques paroiſſoient plutôt prêts à le maudire qu'à lui

(*) Voyez Lettre XXI de ce volume.

faire accueil. — Oh! Monſieur! oh jeune homme! ſe ſont écriés trois ou quatre à la fois, quelle effroyable nouvelle vous avez apporté! Au premier mot, ils lui ont amené ſon cheval, qu'ils avoient conduit à l'écurie très-civilement à ſon arrivée. Il eſt allé le mettre à l'auberge : & a été de-là à pied chez Mde. Norton. Trouvant qu'elle étoit en chemin pour ſe rendre à Londres, il a laiſſé la lettre à ſon fils, un beau jeune homme qui, à cette funeſte nouvelle, a verſé un torrent de larmes; déplorant d'abord la mort de la jeune dame, & s'écriant enſuite; que va, que va devenir ma pauvre mère! Comment y réſiſtera-t-elle, lorſqu'elle va trouver à ſon arrivée à la ville que la chère dame qui étoit à ſi juſte titre l'enfant chéri de ſon cœur, eſt morte!

Enſuite il eſt allé chez Miſs Howe, lui porter ſa lettre. Elle venoit lui a-t-on dit de donner ordre au jeune fils de ſon fermier de ſe rendre en poſte à Londres, pour lui rapporter des nouvelles de l'état où étoit ſa chère amie, n'attendant que ſa réponſe qu'elle étoit encore vivante, pour s'encourager à lui rendre ſa viſite. Tout étoit prêt pour ſon départ, au retour de la nouvelle

qu'elle déſiroit, & qu'elle imploroit avec la dernière impatience.

Henri eſt arrivé à temps pour empêcher l'homme de partir.

Il a eu la précaution de demander à parler à la femme-de-chambre de ſa jeune maîtreſſe, & de lui communiquer cette triſte nouvelle. Cette fille a été elle-même ſi affectée, que Mde. Howe, qui, dit Henri, a l'air d'être une femme qui *eſt partout à la fois*, eſt venue voir ce qu'elle avoit : elle a été elle-même ſi frappée de la nouvelle, qu'elle a été forcée de s'aſſeoir ſur le premier ſiège : O la douce créature, a-t-elle dit ! quoi : la choſe en eſt venue juſques-là ! O ma pauvre Nancy ! Comment apprendre cette nouvelle à ma Nancy !

M. Hickman ſe trouvoit dans la maiſon. Il s'eſt hâté de venir au ſecours de la mère. — Mais il n'a pu retenir ſes larmes. Il craignoit bien, a-t-il dit, la dernière fois qu'il avoit été à Londres que ce triſte événement ne dût arriver. Mais il étoit loin de penſer que ce fût ſitôt ! — Mais elle eſt heureuſe, j'en ſuis bien sûr, a dit cet honnête homme.

Mde. Howe, après s'être un peu remiſe, s'eſt levée pour aller annoncer cette nouvelle à ſa fille. Elle a pris la

lettre & dans ſa main un flacon de ſels dont elle a eu grand beſoin. Car la concierge eſt accourue dans la cuiſine le viſage tout inondé de pleurs, — ſa jeune maîtreſſe étoit évanouïe, a-t-elle dit. — Et elle n'en étoit pas étonnée. — Jamais on n'avoit vu une dame plus digne de l'admiration & des regrets univerſels que Miſs Clariſſe Harlowe ! Jamais la mort n'avoit rompu d'amitié plus forte que celle qui uniſſoit cette jeune dame & ſa jeune maîtreſſe. Elle s'empreſſoit de porter une bougie allumée & des plumes pour brûler près des lèvres de ſa jeune maîtreſſe; ce qui annonçoit qu'elle n'étoit pas encore revenue.

Enſuite M. Hickman avec ſon humanité ordinaire a recommandé qu'on eût ſoin de Henri pendant la nuit qui venoit de ſe fermer. Il s'eſt informé de ma ſanté. Il a témoigné ſon extrême affliction & de la perte de la plus excellente des femmes & de la juſte douleur qu'elle cauſoit à une perſonne qu'il aime ſi paſſionnément. Mais il a nommé la morte un ange de lumière. Dites à votre maître, a-t-il dit, que nous craignions d'abord de lire la lettre qui nous étoit adreſſée. — Nous avions grand tort. — C'eſt une heureuſe lettre, écrite par une heureuſe

main. — Mais les conſolations qu'elle veut nous donner, ne feront pour le préſent qu'augmenter le ſentiment que nous aurons tous de la perte d'une créature ſi parfaite. Dites à M. Belford que je remercie le ciel de n'être pas l'homme qui a eu l'honneur ſi peu mérité, de s'appeler ſon frère.

Je ſais quelle terrible impreſſion cette grande cataſtrophe (car je peux bien lui donner ce nom puiſqu'il y a tant de perſonnes intéreſſées) fera ſur *toi*. J'aurois voulu avoir le détail de la conſternation que la première nouvelle aura dû porter dans le cœur des Harlowes. Mais qui peut s'empêcher de plaindre la malheureuſe mère ?

La réponſe que James Harlowe a faite à la lettre du Colonel qui lui annonçoit la mort de ſa ſœur, & ſon déſir ſur le lieu de ſa ſépulture vous donnera une foible idée de leur déſolation. En voici la copie : (§)

A M. MORDEN.

Samedi, 9 Septembre.

CHER COUSIN,

JE n'ai point d'expreſſions pour vous peindre la conſternation qui s'eſt répandue

ici à la plus funeſte nouvelle qui nous ait jamais été communiquée. Ma ſœur Arabelle, (hélas! je n'ai plus d'autre ſœur) ſe diſpoſoit à ſuivre Mde. Norton. J'étois réſolu de l'accompagner moi-même & de revoir notre chère infortunée. Que le ciel ait pitié de nous tous! (¶) A quoi bon nous écrire, ſi le docteur ſavoit qu'elle étoit ſi près de ſa fin? Pourquoi, dit tout le monde, ne nous a-t-il pas écrit plutôt? Il valoit mieux ne pas nous écrire du tout (§). La jeune perſonne la plus admirable qui ſe ſoit jamais égarée! Pas un de nous auprès d'elle! hélas! monſieur, je crains bien que ma mère ne revienne pas d'un coup ſi terrible. Elle s'évanouit à chaque moment, depuis qu'elle a reçu vos triſtes informations. La goutte de mon père s'eſt jetée ſur l'eſtomac. Et le ciel ſait... ô mon cher couſin! ô Monſieur! Je n'ai pas eu d'autres vues que l'honneur de ma famille; cependant tout le poids des reproches retombe ſur moi. (Le déteſtable Lovelace! que la vengeance du ciel me pourſuive, s'il échappe à la mienne. (*))

(*) M. Belford ſupprima cette menace dans ſa copie.

Nous ne voulons rien avoir à démêler avec ſon exécuteur teſtamentaire. (autre étrange démarche de cette chère créature)! Il ne peut s'attendre que nous le voulions, &, s'il eſt galant homme, il ne s'obſtinera pas à faire valoir ſes droits. Ainſi, Monſieur, chargez-vous, s'il vous plaît, du ſoin de nous faire apporter le corps. Ma mère regarderoit comme un malheur dont elle ne ſe conſoleroit jamais, de ne pas voir, après ſa mort, une chère fille qu'elle n'a pu voir en vie. Vous aurez donc la bonté d'ordonner que le cercueil ſoit fermé ſeulement avec des vis; pour nous mettre en état de lui procurer la ſatisfaction qu'elle déſire, ſi nous ne pouvons l'engager à ſe priver d'un ſpectacle ſi choquant. Elle étoit la favorite de ſon cœur! — qu'on nous faſſe ſavoir les diſpoſitions du teſtament ſur ce qui regarde les funérailles. Elles ſeront exécutées ponctuellement, comme tout ce qui nous paroîtra juſte & raiſonnable, & cela ſans l'intervention des étrangers.

Ne nous accorderez-vous pas, Monſieur, l'honneur de votre préſence dans cette lugubre cérémonie? Nous vous demandons cette faveur, & celle de pardonner & d'oublier ce qui s'eſt paſſé

dans notre dernière entrevue, avec la généroſité qui eſt naturelle aux braves & aux ſages. J'ai l'honneur, Monſieur, d'être &c. dans une inexprimable affliction.

JAMES HOWE.

Comme tout ce qui leur paroîtra juſte & raiſonnable! ai-je répété au Colonel, d'après la lettre qu'il avoit pris la peine de me lire; c'eſt-à-dire, aſſurément tout ce qui ne ſera pas impoſſible. J'eſpère, Colonel, qu'en effet, je n'aurai rien à démêler avec eux. Je n'ai pas plus d'empreſſement pour leur amitié, qu'ils n'en marquent pour la mienne. Mais je me flatte, Monſieur, que vous prendrez la qualité de médiateur entre eux & moi; car j'inſiſterai ſur l'exécution littérale de chaque article.

Le Colonel m'a promis de ſe joindre à moi pour ſoutenir ma réſolution.

LETTRE XL.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Dimanche, à 8 heures du matin, 10 Septembre.

JE n'ai pas quitté la maiſon de Smith, juſqu'au moment où j'ai vu pour la dernière fois tout ce que la divine Clariſſe avoit de mortel. Comme elle a légué des bagues à pluſieurs perſonnes, la triſte Mde. Norton, avant qu'on fermât le cercueil, a coupé quatre boucles de ſes charmans cheveux, dont elle en a donné une au Colonel, qui veut la faire enchaſſer dans ce qu'il trouvera de plus précieux, pour la porter toute ſa vie ſur ſon cœur en mémoire de ſa chère couſine.

(¶) Le convoi funèbre eſt parti entre quatre & cinq heures du matin, le cercueil ayant été rempli auparavant de fleurs & d'herbes aromatiques, & après les précautions priſes pour que le corps ne fût pas endommagé (pour les yeux), des ſecouſſes du tranſport.

La pauvre Mde. Norton eſt extrême-

ment mal. Je l'ai expreſſément recommandée à la ſervante de Mde. Smith, à qui j'ai ordonné d'accompagner cette digne femme dans une voiture drapée, & de prendre ſoin d'elle en chemin (§).

M. Morden l'eſcorte à cheval, avec tous ſes gens. Il m'a promis d'entrer dans mes intentions, & de m'appuyer dans l'exécution du teſtament. (¶) Quand le convoi a été parti, & a diſparu de ma vue, j'ai fermé la chambre de la défunte, où l'on avoit ſerré tout ce qui lui appartenoit (§).

Le Colonel doit m'informer de ce qui ſe paſſera au château d'Harlowe par un de ſes gens.

LETTRE XLI.

M. MOWBRAY à M. BELFORD.

Uxbridge, Dimanche à 9 heures du matin.

JE vous envoie, cher Belford, une lettre de M. Lovelace, qui quoiqu'écrite en maudits caractères algébriques, vous fera connoître l'étrange déſordre de ſa tête. Il nous l'a lue, du ton d'une ſcène de

tragédie. Vous y verrez quel étoit ſon deſſein extravagant, ſi nous ne nous y étions pas tous oppoſés. Il vouloit partir avec un chirurgien, pour faire ouvrir le corps de Miſs Harlowe, & le faire embaumer. Si cette fantaiſie avoit pu lui réuſſir, que je meure, ſi je ne ſuis pleinement perſuadé qu'on auroit trouvé à la belle, un cœur de fer ou de marbre!

Nous avons engagé Milord M..... à ſe rendre ici. Il paroit auſſi très-affligé de cette mort. Ses ſœurs & ſes niéces, dit-il, en ſont inconſolables. Que de bruit pour une femme! car après tout, qu'étoit-elle de plus?

On a tiré à Lovelace, un plein ſceau de gros ſang noir & brûlé. Cette copieuſe ſaignée a modéré un peu ſes tranſports. Mais il menace le colonel Morden; il vous menace, pour vos cruelles réflexions; (cruelles en effet, cher ami)! Il maudit toute l'eſpèce humaine, & lui par-deſſus. On apporta hier tout ſon deuil, (qui eſt auſſi noir que celui d'un mari pour ſa femme) & celui de ſes gens. Quoiqu'il fût huit heures du ſoir, il voulut s'en revêtir auſſitôt, & que ſes gens le priſſent pour le ſervir.

Je vois que tout le monde le blâme, & prend parti pour cette Miſs Harlowe:

mais au fond je ne comprends pas pourquoi. C'étoit un méchant petit lutin avec toute ſa vertu : de quel joli garçon elle a fait le malheur ! N'eſt-il pas vrai, Belford ? Et ſes parens d'ailleurs, ſont vingt fois plus à blâmer que lui. C'eſt ce que je leur prouverai quand ils voudront, en dépit d'eux tous. S'ils ont été capables d'en uſer mal avec elle, de quel droit ſe plaignent-ils, qu'il n'en ait pas uſé mieux ? Toi, moi, Tourville, à ſa place n'aurions-nous pas fait comme lui ? *Toutes les filles ne doivent-elles pas être ſur leurs gardes* ? (¶) Lovelace a-t-il imité ce coquin de *Miller*, qui après avoir trouvé le ſecret de faire venir à Londres la fille d'un honnête fermier, (une fort jolie fille, ma foi; un ſecond bouton de roſe) : pour la placer ſoi-diſant femme-de-chambre auprès d'une Dame, — vous l'a amuſée, ſous prétexte que cette Dame étoit ſortie ; l'a miſe en gaieté avec des liqueurs, enſuite l'a conduite au ſpectacle ; alors il étoit trop tard, comme tu ſais, pour aller ſe préſenter chez la Dame, il l'a donc conduite dans un mauvais lieu, & *l'a perdue*, comme on dit, & tout cela dans un jour : il l'a entretenue, (il faut avouer que c'eſt un ſcélérat !) l'eſpace de quinze

jours ou de trois ſemaines : après quoi il l'a laiſſée à la merci de ſes infames hôteſſes, (ſans jamais rien payer pour elle !) Les furies l'ont dépouillée de tous ſes habits, & parce qu'elle n'a pas voulu s'enroler avec elles, elles l'ont jetée dans une priſon où elle eſt morte de misère & de chagrin (§). Tu ſais le fond de cette aventure. Miller eſt un ſcélérat, qui mérite la damnation. Mais peut-on dire que notre ami lui reſſemble ? N'auroit-il pas épouſé cette dame au cœur de roche ? Ainſi je le trouve parfaitement juſtifié. Pourquoi donc ſe livre-t-il à tant d'extravagances, à tant de maudits ſcrupules ? Qui ſe ſeroit attendu à cette foibleſſe de tête ? N'eſt-ce pas une honte de le voir aſſis en ſilence dans un coin, lorſqu'il s'eſt fatigué à force de mouvemens, d'exclamations emphatiques, & de tous ſes pompeux raiſonnemens (car qui eſt plus grand raiſonneur que lui ?) l'œil morne, la tête penchée, apprenant à ſon ombre à faire des grimaces contre le mur ? Le diable m'emporte s'il ne me fait pas perdre patience.

Mais il n'a pas eu un moment de ſommeil depuis dix jours. Tout le mal vient de-là. Ecrivez-lui, Belford. Il faut

le flatter, lui envoyer ce qu'il demande, & ſatisfaire toutes ſes fantaiſies. On ne le rendra pas traitable autrement. Il faut enterrer Miſs Harlowe le plutôt que vous pourrez, & ſe bien garder de lui dire où.

Cette lettre devoit partir hier. Nous lui avons dit qu'elle étoit en chemin, & nous eſpérions qu'il n'y penſeroit plus. Mais il eſt furieux de n'avoir pas encore reçu la réponſe.

(¶) Ce qu'il a bien voulu nous lire de vos autres lettres, a inſpiré à Milord M.... tant de curioſité qu'il veut qu'on vous prie de continuer vos récits. Ainſi ayez cette complaiſance ; mais non pas dans votre infernal arabe : nous n'en lirons au pauvre malade que ce que nous le croirons en état d'en entendre (§).

Je mène ici la plus ſotte vie du monde. Ce que j'ai vu dernièrement du pauvre Belton, & ce que j'ai actuellement devant les yeux, eſt capable de me rendre auſſi foible qu'eux, ou preſqu'auſſi ſtupide que toi, Belford. Il faut que je penſe à chercher meilleure compagnie. L'ennui m'a forcé de lire quelque choſe pour me diſtraire ; tu ſais

que je déteſte la lecture. Elle m'aſſoupit, & me voilà à m'étendre tout d'un coup comme un malheureux. Cependant, je ſuis tombé en ce moment ſur un paſſage de Dryden (*Palemon & Arcite*) qui a beaucoup de rapport à la ſituation de notre pauvre ami. Je veux t'en faire juger. (*Il tranſcrit quelques vers de ce poëte, qui repréſente un homme furieux d'infortune & de douleur ; il continue le parallele & compare cette peinture avec celle de M. Lovelace ; & fier de ſon eſſai, il continue* :) Tu vois que, ſi je m'étois appliqué à l'écriture, d'auſſi bonne heure que toi & Lovelace, peut-être n'aurois-je pas moins réuſſi que vous. Pourquoi non, je te prie? Mais à tout âge, j'ai toujours eu de la haine pour les livres. C'eſt perdre le temps. J'aime l'action, mon enfant ; je hais l'indolence ; & dans les premiers temps de ma vie, j'ai détourné plus d'écoliers de leurs études, que jamais maître n'en a porté à en profiter. La vie querelleuſe, les combats, le pillage des jardins faiſoient les délices de ma première jeuneſſe.

Mais je me laſſe d'écrire. De ma vie je n'ai fait une ſi longue lettre. J'ai le poignet & les doigts horriblement engourdis ; ma plume pèſe cent livres, &

mes yeux ſont ſi gros qu'ils ſont prêts à ſortir de leur orbite : & voilà ma foi la crampe qui me prend aux doigts : au diable la maudite & ſotte plume d'oye! Je ne veux pas écrire de pareilles lettres d'un an. Encore un mot pourtant. Nous croyons que notre furieux eſt prêt à reprendre ſon bon ſens. Adieu.

LETTRE XLII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Uxbridge, Samedi, 9 Septembre.

BELFORD, je penſe qu'il convient abſolument que ma très-chère femme ſoit ouverte, & qu'elle ſoit embaumée. Ne perdons pas un inſtant. Je ſerai à Londres cette après-midi. Tomkins de ta connoiſſance & le vieux Anderſon, que je mènerai avec moi, & que j'en ai déjà prevenus, ſeront les chirurgiens.

Je veux que tout ſe faſſe avec la décence que le cas & la perſonne ſacrée de mon adorable Clariſſe exigent néceſſairement. Nous ferons auſſi tout ce qui ſera poſſible pour garantir ſes reſtes pré-

cieux de toute altération ; & lorſqu'elle ſera réduite en pouſſière, ou qu'on ne pourra la conſerver plus long-temps, je la ferai placer dans le tombeau de mes ancêtres, entre mon père & ma mère. Moi, moi ſeul, je ſerai à la tête du deuil. Le deuil eſt dans mon ame comme ſur mes habits. Mais ſon cœur, ſur lequel j'ai des droits inconteſtables, ſon cœur où j'ai poſſédé autrefois une place, & qui m'eſt plus cher que le mien, je veux le garder toute ma vie. Je le conſerverai, en dépit du temps & de la nature. Il ſera toujours préſent à ma vue. Tous les frais de la ſépulture me regardent ſeul.

Qui me diſputeroit mes droits ? A qui étoit-elle pendant ſa vie ? A qui eſt-elle, morte, qu'à moi ? Ses déteſtables parens, dont la barbarie a été inconteſtablement la *vraie* cauſe de ſa mort, n'y avoient-ils pas renoncé depuis long-temps ? Elle les avoit *abandonnés* pour *me* ſuivre. J'étois par conſéquent ſon choix. Et j'étois ſon mari. Qu'importe, ſi je l'ai indignement maltraitée ? N'en ſuis-je pas cruellement puni ? Et ſi je n'avois pas le malheur de l'être, ne m'auroit-elle pas appartenu ? Perſonne ne peut me le diſputer. Ne m'avoit-elle pas pardonné ? Je ſuis donc rentré dans mes premiers

droits, & je ſuis rétabli *in ſtatu quo* (*), comme ſi je ne l'avois jamais offenſée. Qui me les oſeroit conteſter? A qui peut-elle donc appartenir qu'à moi?

En vertu d'un pouvoir ſi juſte, je te décharge, Belford, toi & le reſte du monde, des ſoins & des ſervices qui regardent ſa mémoire. A l'égard de ſon teſtament, c'eſt moi qui l'exécuterai, moi-méme. Il n'y avoit point de contrat, point d'articles réglés entre elle & moi; & je viens de prouver juſqu'à la démonſtration qu'elle étoit ma femme. Elle n'a donc pu diſpoſer d'elle-même indépendamment de ma volonté. Que je périſſe à jamais, ſi je ne fais valoir mes droits contre toutes ſortes d'oppoſitions!

(¶) Ses entrailles, ſi ſes parens s'en montrent jaloux, & qu'ils ſoient bien humbles, bien repentans, (d'ailleurs, ils n'en ont point d'entrailles à eux,) leur ſeront envoyées, j'y conſens; pour être dépoſées dans le tombeau de ſes ancêtres, —— à moins qu'elle n'en ait ordonné autrement: car excepté qu'elle ne ſera point livrée à la terre, indigne de la poſſéder, auſſi long-temps qu'on

(*) Termes de droit, dont la phraſe qui précède rend le ſens.

pourra la conſerver entière, ſon teſtament ſera exécuté dans tous ſes points. (§)

En attendant, je te fais demander par le porteur une boucle de ſes cheveux. Mais ſouviens-toi que je te défends la moindre démarche, ſans ma permiſſion expreſſe. Je veux que tous les ordres viennent de moi. Ne ſuis-je pas ſon mari? & ayant été pardonné, ne ſuis-je pas l'homme choiſi par ſon cœur? Que ſignifieroit autrement le pardon qu'elle m'a accordé?

Les deux inſupportables perſonnages que vous m'avez envoyés, me vexent & me tourmentent horriblement. Ils me traitent comme un enfant à la liſière. Qu'ils aillent aux enfers! Quelle peut être leur vue? Cependant ce ſinge perclus de Doleman les imite. Je leur entends dire tout bas entr'eux, qu'ils ont envoyé prier Milord de ſe rendre ici. C'eſt apparemment pour combattre mes volontés. Que peuvent-ils ſe propoſer? En vérité, tout le monde me paroit fou, excepté moi. (¶) Ils me traitent comme chacun d'eux devroit être traité. Le monde entier n'eſt qu'un grand hôpital de fous. Que Dieu l'abyme, & tout ce qu'il renferme, puiſque ma bien-aimée Clariſſe Lovelace, — & non plus Har-

lowe, — malédiction ſur ce nom & ſur tous ceux qui le portent. (§)

Souviens-toi que je t'écris : 1°. Pour te défendre de rien commencer de ce qui la concerne ſans mes ordres. Je défends auſſi à Morden de ſe mêler de rien. Si je m'en ſouviens bien, il m'a menacé, il m'a maudit, il m'a maltraité. — Je lui conſeille de ne pas demeurer auprès d'elle, s'il veut éviter mon reſſentiment. 2°. Tu m'enverras une boucle de ſes cheveux. 3°. Tu feras préparer par Tomkins tout ce qui eſt néceſſaire pour l'embaumer, & je me ferai accompagner par Anderſon. 4°. Tu tiendras le teſtament & tous les papiers prêts pour mon arrivée. Songe que je veux être en poſſeſſion de ſon cher cœur dès cette nuit, (¶) & que Tomkins ait ſoin de préparer des ſels & un vaſe convenable où le placer, juſqu'à ce que j'aye eu le temps de faire faire une urne d'or. (§) Je prendrai les papiers. Mon deſſein eſt d'en faire uſage pour rendre juſtice à ſa mémoire. A qui cet office convient-il mieux qu'à moi? Qui peut mieux apprendre à tout l'univers ce qu'elle étoit, & quel infâme je ſuis, d'avoir été capable de la maltraiter? Le public apprendra auſſi quelle eſt l'implacable & odieuſe famille qu'elle avoit.

Tout

Tout ſera expoſé au grand jour, ſans ménagement ; les noms auſſi peu déguiſés que les faits. Comme c'eſt moi qui ferai la plus honteuſe figure dans cet intéreſſant manifeſte, j'ai droit de me traiter moi-même avec une liberté que tout autre ne prendroit jamais. Qui s'en plaindra ? Qui ſeroit aſſez hardi pour s'y oppoſer ? Qui oſeroit m'en demander compte ?

Hâte-toi de m'apprendre ſi la maudite Sinclair exiſte encore pour ma vengeance. Ce vieux monſtre eſt-il mort ou vivant ? Il faut que je me ſignale par quelque forfait exemplaire. Je veux exterminer de la face de la terre, & ce diable incarné, & toute la cruelle famille des Harlowes. Il faut des hécatombes entières, pour appaiſer les manes de ma Clariſſe.

Quand le teſtament ne s'accorderoit pas dans quelques articles avec mes volontés, je ne prétends pas moins qu'elles ſoient reſpectées. C'eſt à moi qu'il appartient d'interpréter les ſiennes. Ses ordres ſeront ſuivis après les miens. Elle eſt ma femme. Elle le ſera éternellement. Je n'en aurai jamais d'autre.

Adieu, Belford. Je me prépare à te joindre. Mais garde-toi, ſi tu fais cas de ma vie ou de la tienne, de me contre-

dire ſur tout ce qui touche ma Clariſſe.

Mon humeur eſt tout-à-fait changée. Je ne ſais plus badiner, ſourire, faire le plaiſant. Je ſuis devenu impatient, colère, & je ne ſouffre plus la contradiction. Auſſi n'a-t-on jamais été plus cruellement tourmenté par des impertinens que je le ſuis.

R. LOVELACE.

❋

(Sur un papier ſéparé inclus dans la lettre.)

J'ajoute, en chiffre, que je me ſens dans une ſituation terrible. Ma cervelle eſt auſſi bouillante qu'une chaudière ſur une fournaiſe embrâſée. De quoi diable eſt-il donc queſtion? Je ſuis dans l'étonnement. De ma vie je ne me ſuis ſenti dans cette étrange agitation.

Au fond, Belford, j'ai été un exécrable ſcélérat. Et lorſque je conſidère de quoi j'ai été capable envers cette femme angelique, dont j'ai détruit le repos, l'eſprit, la beauté, l'honneur & la vie, & tout le bien dont j'ai privé le monde, je me condamne & me dévoue moi-même à l'éternelle vengeance. De quelle part puis-je donc attendre de la pitié?

Je crains de ne pouvoir te ſupporter toi-même, lorſque je vais te revoir. Tes inſultantes réflexions, tes cruels reproches m'ont renverſé l'eſprit.

Mais on m'avertit que Milord eſt arrivé. Que le ciel le confonde & ceux qui l'ont fait appeler !

Je ne ſais pas ce que j'ai écrit ; mais je veux avoir ſon cher cœur & une boucle de ſes cheveux, & point de contradiction là-deſſus. N'eſt-elle pas à moi ? A qui ſeroit-elle ? L'infortunée n'a ni père, ni mère, ni frère, ni ſœur ! Elle n'a que moi.... Et ma bien-aimée eſt à moi, & je ſuis à elle, & voilà tout.... Mais quoi ! (*) (¶) *Hélas ! elle n'eſt plus ! La main glacée de la mort a éteint le flambeau de ſa vie. Ces lèvres parfumées ſont fermées, tout-à-fait fermées, & jamais le doux ſouffle de la vie ne les r'ouvrira....* (§) Eſt-il bien vrai !.... Je l'ai donc perdue ! Je l'ai perdue pour jamais ! Dieu ! Dieu ! — Mais ils ne veulent pas me laiſſer continuer d'écrire. Ils me forcent d'aller au-devant de ce Pair importun.... Qui diable s'eſt aviſé de l'envoyer chercher ?

(*) Vers Anglais.

LETTRE XLIII.

M. BELFORD à M. MOWBRAY.

Dimanche, 10 *Septembre*, *à* 4 *heures après midi*

J'AI reçu votre lettre avec celle de notre malheureux ami. Je ſuis bien-aiſe que Milord ſoit avec lui. Comme il y a beaucoup d'apparence que cette frénéſie durera peu, je ſouhaite ardemment qu'auſſitôt qu'il ſera rétabli, on puiſſe l'engager à paſſer dans les pays étrangers. M. Morden, qui eſt inconſolable, a vu dans le teſtament, (comme il le ſoupçonnoit dès auparavant,) que le cas n'eſt pas une ſéduction ordinaire. J'entrevois par quelques mots échappés, qu'il ſe croit dégagé par cette raiſon de la parole qu'il a donnée à ſa couſine mourante, de ne pas chercher à venger ſa mort.

Il faudra, mon cher Mowbray, lui donner ſa ſanté pour motif de vos inſtances; car, ſi vous lui parlez de ſa ſûreté, non-ſeulement il ne partira point, mais il cherchera le Colonel. A l'égard de la boucle de cheveux, comme

vous avez vu autrefois Miſs Harlowe, il vous ſera aiſé de le ſatisfaire, en lui donnant quelques cheveux de la même couleur, s'il s'obſtine à demander cette conſolation. Je continuerai de lui écrire, comme Milord le ſouhaite, ſans chiffre & en caractères ordinaires, afin que vous puiſſiez juger ce qu'il eſt à propos de lire ou de ne pas lire à M. Lovelace dans ſa ſituation. Mais j'écrirai comme ſi je ne lui ſuppoſois aucun déſordre dans l'eſprit; c'eſt-à-dire, que mes réflexions ne ſeront pas plus menagées, dans l'eſpérance qu'après ſa guériſon, elles pourront pénétrer juſqu'à ſon cœur.

Comme je n'aurai pas toujours le temps de tirer copie de mes lettres, & que pluſieurs raiſons me font ſouhaiter d'en avoir la ſuite ſous mes yeux, j'exige abſolument qu'elles me ſoient renvoyées lorſque je les demanderai. C'eſt une condition à laquelle M. Lovelace a conſenti, & qu'il a exécutée juſqu'à préſent.

Ta lettre, Mowbray, eſt une pièce inimitable. Tu es réellement une étrange & indéfiniſſable créature. Mais ſouffre que je te conjure, toi & l'évaporé Tourville, au nom du pauvre Belton & de ſa fin, dont vous avez été témoins tous deux, au nom de la frénéſie de Lovelace & de

ſa cauſe, & par le terrible état où eſt la miſérable Sinclair, de penſer ſérieuſement à changer de vie. Pour moi, quelque uſage que vous faſſiez de ces exemples, je ſuis déterminé à ſuivre l'avis que je donne, & j'en ſigne volontiers ici l'engagement.

BELFORD.

LETTRE XLIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

(¶) O Lovelace! j'ai à te peindre une ſcène que vient de m'offrir la malheureuſe Sinclair, qui, je crois, te fera faire de ſérieuſes réflexions, ou jamais rien ne pourra t'émouvoir. C'eſt dans cette vue que je vais la mettre ſous tes yeux, & j'employerai mon écriture ordinaire (*), afin que tes camarades puiſſent la lire comme toi.

Après t'avoir écrit la lettre précédente, ne ſachant que faire de moi, me rappe-

(*) On ſe rappelle que Belford & Lovelace avoient un chiffre particulier pour eux deux.

lant & regrettant en vain la charmante & vertueuſe converſation que je venois de perdre pour jamais, je crus que je n'avois rien de mieux à faire que de commencer la tâche que j'avois réſolu de ſuivre depuis quelque temps ; Je veux dire, de m'aſſujettir à aller à l'égliſe, & de voir ſi je ne retirerois point quelque fruit des leçons que je pourrois y entendre. En conſéquence je me préparois à aller écouter le prédicateur ſi vanté qui prêche à St. James ; mais, comme ſi le démon, (je fus prêt à le croire dans le moment,) ſe fût cru intéreſſé à traverſer ma pieuſe intention ; juſtement comme je m'habillois pour ſortir, j'ai reçu une viſite qui m'a fait abandonner ma réſolution.

Et quelle viſite imagines-tu ? Sally Martin accompagnée de Mde. Carter, ſœur de l'infâme Sinclair. Je crois que je n'ai pas beſoin de te dire où elle tient ſon hôtel. Elles m'apprirent que le chirurgien, l'apothicaire & le médecin avoient tous abandonné cette malheureuſe ; mais qu'elle diſoit qu'elle ne pouvoit mourir, ni être tranquille qu'elle ne m'eût vu ; elles me prièrent donc de prendre une place dans la voiture où elles étoient venues, s'il me reſtoit une étincelle d'hu-

manité, ou, ſuivant leur expreſſion, de *charité chrétienne.*

Je tenois à ma première idée, & j'avois peine à y renoncer, pour céder à une invitation auſſi importune, & de la part de perſonnes que j'abhorre; mais à la fin je me laiſſai entraîner. Nous arrivâmes chez la Sinclair ſur les dix heures. C'eſt là qu'il s'offrit à mes yeux un ſi affreux tableau, que le pauvre Belton, mourant dans le déſeſpoir, n'a rien qui en approche.

La miſérable s'étoit caſſé la jambe par ſa rage & ſa violence. Elle n'avoit ceſſé de crier, de vomir des malédictions depuis le ſoir précédent que le chirurgien lui avoit dit qu'il étoit impoſſible de la ſauver, & que la gangrène commençoit à paroître; enſorte que c'étoit uniquement pour le repos de leurs oreilles, que les filles avoient été obligées d'envoyer chercher un autre chirurgien exprès, pour venir lui dire, contre ſa propre connoiſſance, que l'autre, qui étoit ſon ami, s'étoit trompé dans le jugement qu'il avoit porté de ſon mal, & qu'elle pourroit encore en revenir, ſi elle vouloit reſter tranquille. Malgré ce qu'il put dire pour la calmer, ſes appréhenſions de la mort, ſon antipathie pour

N°20.

NAPOLI

les penſées des mourans étoient ſi fortes, que leur menſonge n'eut pas l'effet qu'on en attendoit ; & quand j'arrivai, elle crioit, juroit & pouſſoit des hurlemens plus ſemblables à ceux d'une bête féroce qu'à la voix d'une femme. En montant l'eſcalier, sûrement, dis-je à Sally, ce n'eſt pas cette malheureuſe qui fait tout ce vacarme que j'entends ! — C'eſt elle-même, répondit Sally, en m'aſſurant que ce que j'entendois n'étoit rien en comparaiſon des cris dont elle les avoit aſſourdies toute la nuit. Entrant la première dans la chambre : ma chère Mde. Sinclair, lui dit-elle, ne criez pas ſi fort ; ce ne ſont pas là les cris d'une femme ; voici M. Belford que je vous amène ; vous le ferez enfuir d'effroi, ſi vous meuglez de cette force.

Il n'y avoit pas moins que huit de ſes malheureuſes filles qui environnoient ſon lit lorſque j'entrai. Elles avoient à leur tête Polly Horton, une de ſes aſſociées en chef. Sally, qui eſt l'autre, & qui venoit d'entrer, & *Mde.* Carter, (car elles ſont toutes *Madames* l'une pour l'autre,) complétoient le nombre de dix. Toutes étoient dans un déshabillé révoltant, ſans lacets & ſans nœuds, à l'exception de Sally, de Carter & de Polly, qui

n'oſant pas la quitter, ne s'étoient pas couchées de la nuit.

Les ſept autres avoient l'air de ne faire que de ſe lever, ſortant peut-être des bras de leurs galans attitrés & de leurs orgies nocturnes; trois ou quatre d'entr'elles avec des viſages où la ſueur avoit coulé, & bigarrés de fard qui enlevé par places découvroit une peau groſſière & flétrie; d'autres avoient les cheveux de différentes couleurs, noirs dans les endroits où avoit paſſé le peigne de plomb, & l'on voyoit bien cependant que le jais artificiel s'effaçoit peu à peu, & laiſſoit reparoître la couleur naturelle. Quelques-unes étoient plâtrées de poudre & d'eſſences, l'eſſence dominant. Toutes avoient aux oreilles & ſur le cou des boucles & des colliers à moitié arrachés & briſés. Dès que j'entrai, auſſitôt comme ſaiſies d'un même mouvement, je les vis fourrant des deux mains leurs boucles de cheveux pendantes ſous leurs coëffes, bonnets ronds, baigneuſes, dont il n'y en avoit pas une qui ne fût de travers. Toutes étoient en pantoufles, quelques-unes ſans bas, n'ayant toutes qu'un jupon de deſſous, & leurs robes, faites pour couvrir de vaſtes paniers, pendantes malproprement, & ridiculement traînantes

derrière leurs talons. Elles les avoient paſſées à la hâte dès qu'elles m'entendirent monter l'eſcalier. La moitié des ſept décharnées, les épaules voutées, les lèvres pâles & toutes les jointures briſées, paroiſſoient, à l'âge peut-être de dix-neuf ou vingt ans, des femmes de trente-quatre à quarante, uſées & enlaidies par la débauche.

Je te fais une peinture détaillée de l'état où ces créatures ont paru à mes yeux lorſque je ſuis entré dans l'appartement, parce que je crois que tu n'en as jamais vu une, encore moins un grouppe de pluſieurs à-la-fois ſi peu préparées à recevoir viſite. Pour moi, je n'avois jamais rien vu de pareil, & c'eſt la première fois que j'ai été *honoré* de cette faveur. Si tu avois été à ma place, je penſe que tu aurois éprouvé autant d'averſion pour une fille débauchée qu'en inſpirent les *Yahoos* de Swift (*), ou les harpies de Virgile, fouillant les tables

(*) (¶) Richardſon a peint tout l'extérieur de la ſcène, & les actrices d'un lieu de proſtitution : & quiconque a lu la deſcription de la toilette d'une dame par Swift, jugera cette peinture que fait ici Belford plus naturelle, plus décente & plus juſtifiée par le but moral. On peut ſans crainte d'offrir aux

des Troyens : ames & corps, tout étoit impur & dégoûtant. Haïs-les autant que je les hais, autant que j'admire, j'ai preſque dit autant que j'adore une femme vraiment élégante & vertueuſe. Pour moi, il me ſemble qu'une femme honnête & décemment parée, eſt un ange ſur la terre; & qu'une femme mauſſade, comme celles que je te dépeins, eſt ce qui reſpire de plus impur dans la nature. Mais tu n'as encore vu que les anciennes, la

---

yeux les plus chaſtes. Ne craignez pas que l'on remporte de cette deſcription aucun goût, aucun attrait pour le vice & la débauche. On ſort de la chambre de la Sinclair avec le même ſentiment qu'exprime Belford : on ſent le plaiſir & la douceur d'être vertueux, comme Belford ſentit avec tranſport l'avantage de reſpirer un air frais au ſortir de ce ſéjour de contagion phyſique & morale. (*Journal Anglais*, 1 *Janvier* 1778.)

L'abbé Prevôt a ſupprimé ce morceau terrible & moral tout-à-la fois, parce qu'il a craint de nous épouvanter avec les cris de cette malheureuſe que le remords fait encore plus ſouffrir que la gangrène. Mais il y a dans ces omiſſions plus de timidité que de goût, & ce ſeroit étrangement rétrécir la carrière des arts, que d'effacer d'un ouvrage toutes les ſcènes terribles, ſous prétexte que les détails en ſont trop affligeans, & d'une expreſſion qui nous attendrit moins qu'elle troupe

troupe délite ; il falloit voir encore entrer & voltiger dans l'appartement une demi-douzaine à-la-fois, ou même plus, de pécheresses subalternes, jeunes novices soumises à la phalange choisie ; mais qui n'étoient pas moins obscènes dans leur ajustement, quoique moins chargées de rouge & de fard ; toutes étalant l'indécence mal-à-propos, à demi-vêtues, les chevelures en désordre, avec leurs ju-

---

ne nous attriste & nous choque. Dans la plupart des traductions qu'on fait en France des ouvrages Anglais, on se donne généralement trop de liberté. Les mutilations que l'on s'est permises, défigurent presque toutes leurs compositions. Le seul défaut qu'on ait reproché à Richardson, & qu'on lui reproche moins à présent, est que l'action ne se précipite pas assez vîte au gré de notre impatience, vers l'événement. Mais on doit sentir que c'est de tous ces accessoires que dépend le grand effet que produit la lecture de Clarisse. Et si l'auteur a tous les mérites à la fois, il en est un surtout qui le caractérise, c'est une vérité inconcevable dans les détails. Il fait intervenir des incidens qui portent avec eux un si grand air de vérité, que l'on est tout surpris que des aventures imaginaires fassent sur tous le même effet que produiroit un événement réel qui se passeroit sous nos yeux. (*Journal Anglais*, 15 *Juillet* 1776.) (5)

pons de deſſous, comme les premières; les yeux à demi-ouverts, clignottant, bâillant, étendant les bras, comme au ſortir d'une nuit paſſée dans les excès de la débauche; toutes armées tour-à-tour de cordiaux & de pillules, que chacune goûtoit ou partageoit, ſous la direction de l'active Dorcas, qui entroit fréquemment pour voir ſi l'on prenoit ſes drogues ſuivant l'ordonnance.

Mais quand je vins à approcher de la vieille malheureuſe: Dieu! quel ſpectacle s'offrit à ma vue!

Son accident ne l'avoit point amaigrie; il me ſembla même qu'elle en avoit acquis un embonpoint encore plus monſtrueux, peut-être parce que la rage & ſes emportemens enfloient tous ſes muſcles, & groſſiſſoient encore ſes traits groſſiers. Voyez-la donc rempliſſant de ſon corps la largeur de ſon lit en déſordre, ſes gros bras levés en l'air, ſes larges mains violemment jointes enſemble, ſes yeux de bœuf d'un rouge enflammé, comme ceux d'un ſalamandre; ſa chevelure griſe, à laquelle le vice n'avoit rien laiſſé de vénérable, ſous une vieille cornette à demi-ſortie de ſa tête, toute mêlée & tombant ſur ſes oreilles, & ſon cou charnu; ſes lèvres livides,

desséchées & agitées de spasmes, son large menton remué par des mouvemens convulsifs; sa grande bouche, qui sous son front en contraction & à demi-caché dans des rides affreuses, fendoit, pour ainsi dire, son visage en deux parties; sa langue épaisse hideusement roulante dans sa bouche, haletant, soufflant comme pour retrouver la respiration; & dans ses alternatifs efforts, son énorme sein bigarré de mille couleurs, tantôt s'élevant jusqu'à son menton, & tantôt s'affaissant jusqu'à disparoître de la vue.

Voilà, autant que je peux me le rappeler à tête reposée, le spectacle que m'offrit cette malheureuse lorsque je m'approchai de son lit, environnée comme je l'ai dit, de ses sous-maîtresses & de ses filles qui la contemploient avec des yeux où le dégoût & l'effroi étoient peints; & l'on voyoit que le sentiment qu'elles éprouvoient, étoit plutôt de l'horreur pour son état & un retour sur elles-mêmes & sur le sort qui les attendoit, que de l'amour & de la pitié pour elle; comme si elles se fussent dit: O ciel! en quel état nous devons être nous-mêmes un jour!

Aussitôt qu'elle m'apperçut, sa voix naturellement forte, & plus enrouée

encore à force de crier, éclata en ces mots : O M. Belford, ô Monſieur! voyez à quel état je ſuis réduite. Avoir autour de moi ces créatures maudites, & pas une d'elles ne veut prendre ſoin de moi! M'avoir laiſſé tomber dans un eſcalier ſi éloigné de la chambre d'où je ſortois, ſi éloigné de celle où je voulois aller! Malédiction ſur tous ces démons ſans foin! Puiſſe-t-il leur en arriver à toutes autant, ou pis encore!

Et alors elle ſe mit à maudire & à jurer encore plus fort; & plus fort encore lorſque deux ou trois de ſes filles voulurent s'excuſer ſur ce qu'elles étoient en ce moment-là auſſi peu en état qu'elle de ſe ſecourir elles-mêmes.

Après qu'elle eut éclairci le paſſage de ſon goſier par les juremens & les imprécations que la fureur & l'impatience lui faiſoient proférer, elle commença à gémir ſur ſon ſort d'une voix plus ſourde & plus lamentable. Eh! que le ciel, dit-elle, me donne la patience, joignant & détachant ſes mains alternativement: dois-je mourir ſi miſérablement!... d'une jambe fracaſſée; à mon âge.... périſſant des fruits de mes débauches! par ma faute; m'étant tuée moi-même....! point de temps pour mes affaires! Point

de temps pour me repentir!... Et dans quelques heures, (avec un long hurlement qui finit par un éclat déchirant,) qui ſait, qui peut dire où je ſerai? O! que je ne fuſſe jamais, non, jamais née!

Que dire à une malheureuſe comme celle-là, dont toute la vie été employée à propager la corruption & le vice, & qui, n'en doutons pas, étoit reſponſable de la perte de tant d'ames! Cependant je lui dis qu'il falloit qu'elle prît patience; que ſa violence ne faiſoit qu'empirer ſon mal; & que, ſi elle vouloit ſe poſſéder, elle pourroit prendre une diſpoſition d'ame plus conforme à ſa ſituation actuelle.....

Qui, moi, s'écria-t-elle en m'interrompant, que je prenne une diſpoſition d'ame conforme à mon état préſent? Moi, qui ne peut ni pleurer, ni prier! & je ſens déjà les tourmens des damnés! Quelle grâce puis-je attendre, quelle eſpérance peut-il me reſter?... Et cette divine créature ſi douce & ſi aimable! cette incomparable Miſs Harlowe! il paroît qu'elle eſt morte, qu'elle n'eſt plus de ce monde! O le ſcélérat maudit! ſans lui je n'aurois jamais eu à répondre pour celle-là; c'eſt-là de tous mes crimes le plus criant & le plus irrémiſſible... & elle ſe mit à pouſſer de nouveaux eurlemens.

Et eſt-elle donc morte? reprit-elle à la fin de ſon éclat; eſt-il vrai qu'elle ſoit morte? O quel ange j'ai détruit! Comment ai-je pu me rendre l'inſtrument de ſa ruine; car quoique ce ſoit la faute de ce ſcélérat, ſi jamais elle eſt entrée dans ma maiſon: c'eſt ma faute à moi & la vôtre; la vôtre, démons que vous êtes tous, (en ſe tournant vers Polly, Sally & une ou deux autres,) s'il ne lui a pas à la fin rendu juſtice! Et c'eſt-là, c'eſt-là ma malédiction, & ce ſera un jour la vôtre! & puis de nouveaux hurlemens. — Je continuois toujours de l'exhorter à la patience. Je lui dis que, ſi, comme elle l'appréhendoit, il lui reſtoit ſi peu de temps à vivre, c'étoit une raiſon de plus de faire ſes efforts pour ſe calmer; que du moins elle mourroit plus en paix avec elle-même... & qu'elle donneroit plus de ſatisfaction à ſes amis, allois-je dire; — mais le mot *mourir* la jeta dans un accès de rage, & elle m'interrompit par cet éclat: mourir, avez-vous dit, Monſieur! mourir, je ne veux pas; je ne peux mourir. Je ne ſais pas comment mourir! Mourir, Monſieur! Et faut-il donc que je meure? Ah ne prononcez jamais ce mot. Je ne peux le ſupporter. Et qui vous a amené ici, (en

me lançant le feu de ſes yeux,) qui vous a amené ici, pour me dire qu'il faut que je meure, Monſieur ? Je ne peux pas, je ne veux pas quitter ce monde; que ceux-là meurent qui en déſirent un autre, qui en eſpèrent un meilleur. J'ai eu bien des tourmens dans celui-ci; mais je donnerois bien toutes mes eſpérances à venir, pour être anéantie en ſortant de cette vie ! & elle ſe mit à crier & à meugler de nouveau.

Sur mon ame, Lovelace, je tremblois dans tout mon corps; & promenant mes regards tantôt ſur celle qui proféroit ces mots & pouſſoit ces cris, tantôt ſur la compagnie qui m'entouroit, je me ſuis cru plus d'une fois dans quelqu'une des demeures infernales.

Je continuerai pourtant mon récit; & pour ton bien j'eſſayerai ſi je peux par mes deſcriptions te communiquer la moitié de l'impreſſion dont me frappoit ce que je voyois & ce que j'entendois.

Sally, Polly, ma ſœur Carter, dit-elle, ne m'avez-vous pas dit que je pourrois en revenir?.... Le chirurgien n'a-t-il pas dit que je le pourrois ?

Eh oui, vous le pouvez, cria Sally, Monſieur Garon dit que vous le pouvez, ſi vous voulez être tranquille; mais,

comme je vous l'ai ſouvent répété ce matin que vous avez été mieux, vous êtes toujours prête à vous déſeſpérer ſur vos propres craintes, au lieu de vous conſoler par toutes les eſpérances que nous pouvons vous donner. — Et pourtant, cria cette malheureuſe en l'interrompant, ne voilà-t-il pas M. Belford qui dit... & c'eſt à lui que vous avez dit la vérité. Vous me la cachez, à moi! ne dit-il pas que j'en mourrai! Je ne peux ſupporter la penſée de mourir, & alors ſans qu'une demi-douzaine de ſes filles ſe jetèrent à elle, & tinrent de force ſes mains immobiles, elle vouloit ſe frapper elle-même, comme il paroît qu'elle l'avoit fait pluſieurs fois depuis le moment où le chirurgien lui avoit lâché le mot de *gangrène*.

Eh mais, à quoi bon, dis-je en tirant à l'écart ſa ſœur, Sally & Polly, à quoi bon la bercer de ſes eſpérances, ſi ces Meſſieurs de la faculté ne lui en donnent aucune? Vous devriez lui faire connoître le danger où elle eſt, & il faut bien qu'elle ſe ſoumette; car il n'y a pas moyen d'échapper à la mort. Si elle a quelques affaires à régler, mettez-la ſur la voie de le faire, & ceſſez, en lui diſant qu'elle vivra lorſqu'il n'y a plus

d'eſpoir, de lui ôter l'occaſion de faire ce qu'il eſt néceſſaire qu'elle faſſe. En un mot, les chirurgiens en déſeſpèrent-ils actuellement? — Oui, me répondirent-elles tout bas. Ils diſent qu'elle eſt trop replète pour guérir. Nous venons de les envoyer chercher. Et nous les attendons de minute en minute. Les deux chirurgiens, (ils étoient français; car Mde. Sinclair n'en voulut plus d'autres, depuis qu'elle avoit entendu Tourville vanter à toute outrance les chirurgiens français,) arrivèrent juſtement au milieu de notre propos. Je me retirai à l'autre bout de la chambre, & je levai la fenêtre pour reſpirer un peu d'air, étant à demi-infecté par les tranſpirations empeſtées qui s'exhaloient de tant de corps gâtés; & cette chambre me donna une idée aſſez juſte de l'infection des priſons, dont l'air corrompu donne ce qu'on appelle le *mal de priſon*.

Je revins auprès du lit après que les chirurgiens eurent examiné la fracture, & je leur demandai s'il y avoit quelque eſpérance qu'elle vécût

Aucune, me dit l'un à l'oreille: elle a une groſſe fièvre qui, de l'embonpoint dont elle eſt, ſuffit ſeule pour l'expédier, & depuis ſix heures qu'ils l'avoient

vue, la gangrène avoit déjà fait des progrès visibles.

Mais l'amputation la sauveroit-elle? Ses affaires & sa conscience ont besoin d'arrangement : quelques jours de plus lui seroient très-nécessaires pour y mettre ordre.

Ils me dirent que la fracture remontoit jusqu'au haut de la cuisse ; que le genou étoit fracassé ; qu'il étoit probable que la gangrène avoit déjà parcouru la moitié du *femur* ; & alors me tirant entr'eux deux, suivis bientôt de trois ou quatre des filles qui se joignirent à nous & qui écoutoient la bouche béante avec tous les signes de l'ignorance qui admire, tandis que la présomption de la science se peignoit dans tous les traits des deux praticiens, ils me remplirent les oreilles d'une description anatomique de la jambe & de la cuisse, débitant tous les termes de l'art, le tarse, le métatarse, le tibia, l'os du tibia, l'os ischion, le petit rotateur; enfin tous les muscles, les cartilages, les os qui constituent la cuisse & la jambe, depuis le gros orteil jusqu'à la hanche, comme s'ils eussent voulu me prouver que leur science n'avoit pas pénétré dans leur tête plus avant que la bouche; tandis

que Sally, avec une profonde exclamation : tous les chirurgiens, dit-elle, ſont-ils auſſi ſavans? — enfin ces deux Meſſieurs déclarèrent que ſi la malade & ſes amis vouloient conſentir à l'amputation, ils alloient *lui faire ſauter la cuiſſe* en un moment.

Et à quel propos, dit Mde. Carter, ſi l'opération ne la ſauve pas?

Cela eſt vrai, dirent-ils; mais pour la ſatisfaction des amis de la malade, afin d'avoir fait tout ce qu'on pouvoit faire. — Ainſi, il falloit tailler & dépécer cette malheureuſe, ſeulement pour faire une expérience : & ſans eſpérance d'aucun avantage à retirer de l'opération, il falloit payer les chirurgiens pour la tourmenter.

Je ne peux m'empêcher d'avouer la mince opinion que j'ai de ces deux Meſſieurs, qui malgré la figure brillante qu'ils font, & le ſoin qu'ils ont de vanter leur origine françaiſe & leur éducation de Paris, ne brilleront jamais dans leur art.

Qu'ils ſont loin de reſſembler à mon honnête anglais, à mon ami Tomkins; cet homme uni, grave & intelligent, & dont la ſcience ne conſiſte pas ſimplement dans les mots; qui évite toujours le jargon & l'étalage du ſavoir, & tâche

de mettre tout le monde à portée de juger comme lui des traitemens qu'il entreprend.

Pendant tout le temps que les chirurgiens mirent à me débiter leur leçon anatomique, la malheureuſe Sinclair faiſoit des cris épouvantables; & mes deux opérateurs n'en tenoient compte que pour élever la voix davantage & ſe faire entendre au milieu de ſes cris: ils m'ont bien l'air d'être dans la claſſe de ceux qui ne ſont nullement affectés des maux qu'ils ne ſouffrent point; ils étoient bien plus occupés d'étendre le cercle de leurs pratiques & de leur réputation, que des clameurs de l'infortunée, qui ne les avoit cependant appelés que pour la ſoulager : il eſt vrai qu'en s'y prenant de cette façon, ils manquèrent avec moi le double but qu'ils avoient en vue, comme dans la fable de l'ombre & du chien : car je me ſuis fait de bonne heure une règle qui ne m'a jamais trompé : c'eſt de juger que l'eau la plus tranquille eſt la plus profonde, tandis que celle qui bouillonne & s'agite, ne fait que déceler aux yeux le limon dont elle étoit remplie : le ſable & les cailloux s'élèvent tout près de ſa ſurface pour montrer l'endroit

l'endroit guéable & l'indigence de ſes eaux.

Comme perſonne n'oſoit annoncer à la malheureuſe ce que tout le monde ſavoit qui devoit bientôt arriver, d'après ce qu'avoient dit les chirurgiens, j'entrepris, moi, de lui déclarer le ſort qui l'attendoit : en conſéquence, après le départ des deux amputateurs, j'allai m'aſſeoir à côté de ſon lit, & je lui dis : allons, Mde. Sinclair, ſouffrez que je vous conſeille de ceſſer vos emportemens contre la nonchalance de vos filles qui à ce que je vois, ne ſauroient guères dans leur beſoin prendre ſoin d'elles-mêmes ; & puiſque ce malheureux accident vous eſt arrivé, & qu'il n'y a point de remède, tâchez de vous réſoudre à faire pour le mieux : car toute cette violence ne fait qu'irriter votre mal, & ſi vous continuez de vous y livrer, il eſt probable que vous tomberez bientôt dans un délire qui vous privera de votre raiſon, dont il vous faut tirer le meilleur parti poſſible pendant le peu de temps qui vous eſt encore accordé.

Elle tourna la tête de mon côté ; & m'entendant parler d'une voix ferme, me voyant auſſi prendre un air ſérieux

& décidé, elle devint plus tranquille & plus attentive.

Je continuai : je lui dis que j'étois bien aiſe de voir, par ce qu'elle avoit dit, qu'elle avoit du regret de ſa vie paſſée, & ſurtout de la part qu'elle avoit eue dans la ruine de la femme la plus accomplie qui eût jamais vécu ſur la terre; que ſi elle vouloit ſe modérer & ſe réſigner avec patience aux ſuites d'un mal qu'elle s'étoit attiré elle-même, il pouvoit encore y avoir du bonheur pour elle; mais, continuai-je, dites-moi tranquillement, pourquoi vous aviez tant d'envie de me voir.

Il me parut que cette queſtion mit le trouble dans ſes penſées : elle tournoit la tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; à la fin, après avoir long-temps héſité : hélas, dit-elle, malheureuſe que je ſuis! je ne ſais trop pourquoi j'avois beſoin de vous. Lorſque je me ſuis réveillée de l'aliénation où m'avoit jetée la fureur de mes emportemens & que j'ai apperçu l'état déplorable où j'étois, ma conſcience m'a frappé; & comme une malheureuſe qui ſe noie, je cherchois à m'attacher à chaque roſeau. Je me ſentois le beſoin de voir tout le monde, & d'autres que ceux que je

voyois, tous ceux enfin que j'imaginois qui pourroient me donner quelque consolation. Cependant je n'en devois attendre aucune de vous; car vous vous étiez déclaré mon ennemi, quoique je ne vous euſſe jamais fait de mal; car au fait, mon petit ami, (reprenant ſon ancien ton), que vous étoit Miſs Harlowe?... Elle eſt heureuſe: mais, moi, que vais-je devenir? dites-moi, (car les chirurgiens ne vous ont ſans doute rien déguiſé), dites-moi, en reviendrai-je? puis-je guérir? ſi je réchappe, je commencerai un nouveau train de vie; ſur mon ſalut, je le ferai: je vous renoncerai toutes; pas une de vous que je n'abandonne, (tournant ſes yeux autour d'elle;) je ramaſſerai ce que je pourrai; je menerai une vie de pénitence; & quand je mourrai, je laiſſerai le reſte pour faire des charités..... Oui, je le ferai, ſur mon ame, juſqu'au dernier liard, pour faire des charités. Mais encore cette fois (levant alors ſes yeux roulans & les bras ouverts, avec une contorſion de bouche & un ſérieux où tous les muſcles & tous les traits de ſon viſage fortement contractés avoient part) encore cette fois, bon Dieu du ciel & de la terre! cette fois encore,

répétant ces mots cinq ou ſix fois de ſuite, épargne ta pauvre créature, & toutes les heures de ma vie ſeront paſſées dans le repentir & la pénitence! ſur mon ame, je te promets qu'ils le ſeront. — Un peu moins, lui dis-je, un peu moins de violence. Il ne me convient pas à moi qui ai mené une vie ſi déréglée, comme vous ne le ſavez que trop, de vous parler ſur le ton du reproche & de vous mettre devant les yeux l'état d'iniquité où vous avez vécu & toutes les ames que vous avez aidé à perdre. Mais puiſque le repentir vous touche, ſi vous voulez m'en croire, vous devriez faire appeler un bon curé d'une vie exemplaire & de mœurs pures, & qui auroit bien meilleure grâce à vous dire tout cela que moi.

Comment! Quoi, Monſieur, m'interrompant auſſitôt, que j'envoye chercher un curé!.... & vous croyez donc que je mourrai? vous croyez donc qu'il ne me reſte plus d'eſpoir..... Un curé, Monſieur! qui a jamais envoyé chercher un curé, tant qu'il y a encore quelque lueur d'eſpérance? Ah, la vue d'un curé me donneroit ſur le champ le coup de la mort!.... Je ne veux point, je ne veux point mourir!..... Ne me parlez

jamais de cela..... Quoi! mourir! périr ainſi au milieu de mes crimes! Et elle recommença ſes fureurs.

Je ne peux, lui dis-je, en me levant de ma chaiſe d'un air très-ſérieux, je ne peux voir plus long-temps une créature raiſonnable ſe livrer à tant de rage; & penſez-vous que ces violences amendent votre état? A quoi vous ſervirontelles? à abréger encore cette vie que vous êtes ſi jalouſe de conſerver, en même temps qu'elles vous priveront des ſeuls momens favorables que vous ayez jamais pour mettre ordre à vos affaires de ce monde-ci, & de l'autre? La mort eſt le partage commun de tous les hommes, & ſi ce doit être bientôt le vôtre, (en la fixant) ce ſera auſſi le vôtre, le vôtre, le vôtre, (élevant la voix & me tournant vers chacune des créatures infernales qui entouroient ſon lit, & qui frémirent de mon apoſtrophe) & le mien auſſi, & vous avez des grâces à rendre à Dieu, (en me retournant vers elle) de n'avoir pas péri dans la débauche même qui vous a attiré ce malheur: car vous auriez pu vous rompre le cou comme la jambe, & alors vous n'auriez pas eu le temps qui vous reſte encore pour vous repentir; &,

Dieu veuille avoir pitié de vous, en quel état vous ſeriez-vous réveillée?

A ce mot, la pauvre malheureuſe pouſſa un cri ſauvage & inarticulé, tel que je n'en ai jamais ouï de ma vie, comme ſi tous les tourmens de l'enfer l'euſſent déjà ſaiſie; & voyant tout le monde à demi-effrayé, & moi prêt à m'en aller: oh! ayez pitié de moi; ayez pitié de moi, M. Belford, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée de ſanglots!..... Je vois bien que vous êtes perſuadé qu'il me faut mourir; & que deviendrai-je; où irai-je dans quelques heures? qui peut me le dire?

Je lui dis qu'il étoit inutile de la flatter; que pour moi, je ne croyois pas qu'elle en revînt.

J'allois encore l'exhorter à calmer ſes eſprits, à tâcher de ſe réſigner, & à profiter de ſon mieux des momens qui lui reſtoient: mais cette déclaration la jeta dans le plus horrible accès de rage: elle ſe fut arraché les cheveux, meurtri le ſein, ſi quelques-unes de ſes filles ne lui euſſent tenu les mains de force, tandis que les autres contenoient ſon corps, de peur qu'elle ne ſe démît de nouveau la jambe fraîchement remboîtée. Enſorte que la voyant incapable

d'écouter aucun avis, & dans la plus violente frénéſie, je dis à Sally Martin, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & que le meilleur parti étoit d'envoyer chercher un miniſtre pour prier à ſes côtés, & raiſonner avec elle dès qu'elle ſeroit plus tranquille; & je la quittai.

Jamais je n'ai été ſi ſenſible à l'impreſſion d'un air pur & frais, que je le fus au moment où j'entrai dans la rue.

Et cela n'eſt pas étonnant, quand on ſonge à toutes les mauvaiſes odeurs qui rempliſſent toujours la chambre d'un malade. (Car ordinairement, quand le médecin vient, tout eſt fermé); jugez donc de l'infection de celle de Mde. Sinclair, où ſe raſſembloient mille drogues, eſſences, onguens de toutes les eſpèces, mêlés aux exhalaiſons des liqueurs ſpiritueuſes, brulées ou non brulées: car tantôt l'une, tantôt l'autre de ces créatures, ſous différens prétextes, ſoit de colique, ſoit de maux de cœur, faiſoient venir ſans ceſſe des potions tout le temps que je fus là; & cependant cette maiſon paſſe pour une des plus élégantes & des mieux tenues de Londres: les proſtituées y ſont d'un haut prix, & l'on n'y reçoit que des gens *comme il faut.* (S)

O Lovelace, quelle vie que celle que mènent la plupart des libertins comme nous! Quelle compagnie nous fréquentons! Et pour cette vile compagnie, à quelle charmante ſociété nous rénonçons, lorſque nous ne pouvons venir à bout de la corrompre & de la rabaiſſer au niveau de la première!

Quelle femme, aimable & ſoigneuſe de ſes grâces naturelles avec un cœur innocent & des mœurs pures, ſi elle connoiſſoit dans quelle fange ſe plongent & ſe plaiſent ordinairement les jeunes gens de notre claſſe, n'abhorreroit pas la penſée de s'aſſocier avec des hommes ſi groſſiérement ſenſuels & dont le goût favori eſt de ſe confondre avec ce qu'il y a de plus abject & de plus corrompu dans les reduits de l'infamie & de la débauche?

Cependant c'eſt là l'eſpèce que préfèrent une multitude de femmes honnêtes, abuſées par cette ſuperficielle & fauſſe idée (produite & accréditée ſans doute par le grand trompeur du genre humain) *qu'un libertin corrigé fait le meilleur des maris.* Je ſai que nous autres débauchés, nous avons l'audace de ſuppoſer, que les femmes en général ſont auſſi libertines dans le cœur, que le ſont

dans la pratique les miſérables par qui quelques-unes d'elles ſe laiſſent ſéduire. C'eſt une ſuppoſition qu'il convient aux perſonnes de ce ſexe qui ſont vraiment honnêtes de démentir & de détruire, en rejetant les ſoins de tout amant dont le caractère ne pourra pas ſoutenir l'épreuve de cette vertu qui fait la gloire d'une femme, & je puis dire, d'un homme auſſi : pourquoi non ?

En effet, ſi l'on y réfléchit; comment ſe pourroit-il qu'un homme qui penſe que toutes les femmes ſe reſſemblent, & qui ſachant qu'il eſt au pouvoir d'une épouſe de faire à l'homme le plus grand affront qu'il puiſſe recevoir, ne doute pas qu'elle n'en ait la volonté, ſi l'occaſion s'en préſente, & qu'on la preſſe un peu ſérieuſement, comment ſe pourroit-il que cet homme fût par principes *un* bon mari pour aucune femme ? Les pauvres innocentes ne ſongent guères quelle révolution totale il doit ſe faire dans les mœurs, quel changement dans des habitudes invétérées, quelle conquête pour vaincre une nature vicieuſe, & quel concours il faut de la grâce du *ciel*, pour faire d'un homme un bon époux, un bon père, & un véritable ami, par principes : ſurtout lorſqu'on

conſidère qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de ſe corriger, quand il le veut : tu le ſais bien toi, Lovelace (ſans parler de mon expérience perſonnelle) tu en as fait l'épreuve dans le cours de tes entrepriſes ſur la divine Miſs Harlowe. Car quels remords furent plus profonds, plus fréquens, & cependant plus paſſagers que les tiens?

(¶) Dis-moi, je te prie, Lovelace, ſi le mot de *grâce* peut ſe lire tracé par ma plume, ſans apprêter à rire à toi & à tes aſſociés? J'avoue qu'il frappoit autrefois mon oreille d'un ſon étrange! mais je n'oublierai jamais ce que j'entendis dire une fois à un homme de poids ſur ce mot, que c'étoit pour lui le *Shiboleth* d'un libertin (*). Il n'avoit

(*) (¶) Ce mot hébreu étoit difficile à prononcer. Il n'y avoit que les habitans du pays de Galaed, qui ſuſſent le prononcer facilement. Ceux de la tribu d'Ephraïm étoient en guerre avec eux: pluſieurs de cette tribu renonçoient à leur patrie, pour jouir d'un paſſage du jourdain que gardoient les Halaïdes. Ceux-ci pour s'aſſurer qu'ils n'étoient pas de la tribu d'Ephraïm, leurs ennemis, exigeoient que les inconnus prononçaſſent ce mot comme eux, *Sciboleth*. Ceux d'Ephraïm prononçoient *Siboleth*, & cette mauvaiſe prononciation leur coûtoit la vie. (ß)

jamais déſeſpéré d'un homme qui pourroit entendre prononcer ce mot ſans le tourner en ridicule; & il avoit toujours regardé comme perdu ſans reſſource le miſérable qui ſe railloit ou du mot, ou de celui qui l'employoit. (S)

Ne te dégoûte point de ces graves réflexions que je mêle à mes narrations; elles conviennent à ma façon de penſer actuelle, lorſque je vois dans Miſs Harlowe, quelle eſt la fin de tout ce que la nature humaine a de plus parfait; que j'ai vu dans le pauvre Belton, quelle eſt la fin d'une vie paſſée dans le libertinage le plus effréné; & que je ſuis près de voir dans cette femme abandonnée, comment finit une vie dévouée à toute la malice & la noirceur de l'enfer : je voudrois bien pour ton intérêt, & pour celui de tes aſſociés & de tes connoiſſances, que tu fuſſes pénétré des mêmes impreſſions que moi, afin qu'après avoir formé enſemble une ſociété de vice & de méchanceté; nous exhortant l'un l'autre au mal, nous puſſions nous réunir auſſi dans notre repentir & dans l'expiation de notre vie criminelle.

Je ſuis rentré chez moi, plein de ces idées plus édifiantes pour moi qu'au-

cun ſermon que j'aurois entendu prêcher. Je terminerai cette longue lettre par obſerver, que quoique j'aie laiſſé cette malheureuſe dans le plus violent accès de frénéſie, ſpectacle horrible pour tous ceux qui en étoient témoins, cependant cet état de délire eſt ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour elle dans ſon affreuſe poſition : car lorſqu'elle eſt à *elle-même*, comme on dit, quelles doivent être ſes réflexions ſur l'infamie de ſa vie paſſée, pendant laquelle tout ſon plaiſir & toute ſon occupation ont été de travailler, comme ſatan, à rendre les autres auſſi méchans qu'elle ! de quelles terreurs elle doit être épouvantée (car l'enfer qui a déjà commencé dans ſon ame) en enviſageant devant elle le redoutable avenir où elle eſt ſur le point de tomber! mais la plume échappe de ma main tremblante.

Pour finir ſans retour ſur cet odieux ſujet, nous remarquerons que M. Belford dans une lettre qu'on verra dans la ſuite, écrit que cette miſérable, au grand étonnement des chirurgiens eux-mêmes, & au milieu des tortures toujours croiſſantes de l'ame & du corps, a vécu juſqu'au jeudi 21 Septembre; jour où elle mourut dans une ſi affreuſe agonie,

agonie, que l'effroi des malheureuſes qui l'entouroient, les jeta dans une pénitence paſſagère.

LETTRE XLV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Du château d'Harlowe, Dimanche au ſoir, 10 Septembre.

MON CHER MONSIEUR,

JE vous envoie, comme je vous l'avois promis, le récit de ce qui ſe paſſe ici.

La pauvre Mde. Norton s'eſt trouvée ſi mal en chemin, que, malgré la lenteur de la marche du char funèbre, & la précaution de la chaiſe qui le ſuivoit, je craignis de ne pas pouvoir conduire cette digne femme juſqu'à Saint-Albans. Enfin nous y arrivâmes; & auſſitôt je fis dételer, dans l'eſpérance qu'un peu de repos la mettroit en état de pourſuivre; mais je fus obligé de partir ſans elle: je recommandai à la fille que vous lui aviez donnée, d'en prendre grand ſoin, & je laiſſai la chaiſe de poſte à ſa diſpoſition. Elle mérite toutes les attentions

poſſibles, non-ſeulement par égard pour ma couſine, mais pour elle-même. C'eſt une excellente femme.

Quand nous fûmes à cinq milles du château d'Harlowe, je pris le devant au petit galop, & je dis au cocher, que je laiſſai derrière avec le corps, de mener plus doucement encore qu'auparavant. Le chemin de traverſe que nous venions de prendre, étoit fort raboteux, & j'avois plus de temps qu'il ne m'en falloit, ne voulant pas que le corps arrivât avant l'entrée de la nuit.

Je mis pied à terre dans la cour du château à quatre heures environ. Vous pouvez croire que je trouvai une maiſon plongée dans la triſteſſe. J'entrerai dans le détail : vous le déſirez.

A mon entrée dans la cour, j'avois remarqué un mouvement général ; chaque domeſtique qui ſe préſentoit avoit les yeux gros, & l'air ſi touché, que j'imaginai d'abord qu'il étoit arrivé dans la famille quelque nouveau déſaſtre.

Meſſieurs Jules & Antonin Harlowe, avec Mde. Hervey, étoient au château. A préſent ils s'aidoient à aigrir leur chagrin l'un par l'autre, comme ils s'aidoient auparavant les uns les autres à endurcir leur cœur.

Mon couſin James vint au-devant de moi ſur la porte ; il portoit dans ſon maintien tous les caractères d'une douleur profonde. Il me pria d'excuſer ſes procédés avec moi la dernière fois que j'avois été les voir. Ma couſine Arabelle vint à moi tout en larmes ; & comme ſi elle eût ſuccombé à ſon chagrin : O mon couſin ! me dit-elle, en s'abandonnant ſur mon bras, je n'oſe vous faire aucune queſtion.

Apparemment qu'elle ſentoit l'approche du char funèbre. Moi-même j'étois plein d'amertume ; & ſans avancer plus loin, ni donner de réponſe, je m'aſſis ſur la chaiſe qui ſe trouva à ma portée.

Le frère s'aſſit auprès de moi d'un côté, la ſœur de l'autre, tous deux dans le ſilence, la ſœur fondant en larmes.

M. Antonin Harlowe vint à moi un moment après ; ſon viſage étoit empreint de tous les ſignes de l'affliction la plus profonde. Il m'invita à entrer dans la ſalle où étoient, ajouta-t-il, tous ſes compagnons de deuil.

Je me levai ; mon couſin James & ma couſine Arabelle nous ſuivirent.

A mon entrée dans la ſalle, on entendit auſſitôt de toutes parts comme un triſte concert de plaintes & de regrets.

Le père de la chère perſonne, au moment qu'il me vit, s'écria : O mon couſin! mon couſin! vous êtes le ſeul de la famille qui n'ayez rien à vous reprocher. — Que vous êtes heureux!

La pauvre mère me regarda, en inclinant la tête dans une douleur muette, & s'aſſit, tenant d'une main ſon mouchoir à ſes yeux, & laiſſant tomber l'autre entre celles de Mde. Hervey, qui l'arroſoit de ſes larmes.

M. Jules Harlowe étoit aſſis près de la fenêtre, le dos tourné à la triſte aſſemblée; ſes yeux étoient rouges & fort gros.

Mon couſin Antonin, en rentrant dans la ſalle, s'étoit approché de Mde. Harlowe. "Ma chère ſœur, ne vous.... mon „ cher frère, ne vous — laiſſez pas..... „ Mais, incapable de proférer une parole de plus, il s'en fut dans un coin de la ſalle, où, manquant lui-même des conſolations qu'il eût voulu donner aux autres, il ſe laiſſa aller ſur une chaiſe, & pouſſa un profond ſoupir.

Miſs Arabelle avoit paſſé devant moi à la ſuite de ſon oncle, comme ſi ſon deſſein eût été de dire quelques paroles conſolantes à ſa malheureuſe mère; mais elle n'en eut pas la force. Elle ſe retira

derrière la chaiſe de ſa mère, où, penchant la tête ſur ſon épaule, elle ſembloit attendre de ſa bouche les conſolations qu'elle avoit accoutumé d'en recevoir, mais qu'alors elle attendoit en vain.

Le jeune Harlowe, malgré la violence & la dureté de ſon caractère, étoit atterré, ſans doute par les remords de ſa conſcience.

Eh, Monſieur! quelles devoient être dans ce moment leurs penſées, qui les fixoient ainſi ſans mouvement ſur leurs ſiéges, & changeoient leurs paroles en ſoupirs & en gémiſſemens!.... Qu'ils ſont bien un objet de pitié, un véritable objet de pitié, tous tant qu'ils ſont!.... Mais quelles exécrations mérite ce déteſtable Lovelace? lui qui, par des pratiques infâmes, & une ſcélérateſſe ſans exemple, à ce qu'il paroît, a été le ſeul auteur d'une cataſtrophe qui réunit toutes les eſpèces de malheurs, & qui s'étend ſur un ſi grand nombre d'infortunés!.... Comme il eſt vrai que Dieu me jugera, je... Mais je m'arrête... Cet homme..., puis-je dire cet *homme*? eſt votre ami... Il eſt déjà troublé, dites-vous, dans ſa raiſon. — Rendez-la, grand Dieu! à ce... Si je trouve que les choſes ſe ſoient paſſées comme je le *ſoupçonne*; — & en

vérité, ce qu'elle en laiſſe entrevoir elle-même dans ſon teſtament en dit aſſez... Ne penſe pas, ô couſine chérie, idole de mon cœur! que ton ame généreuſe, qui ne reſpire que charité, & prodigue le pardon au plus vil des hommes, puiſſe le ſauver.

Mais encore une fois, je m'arrête.... Pardonnez, Monſieur: qui pourroit avoir été témoin d'une pareille ſcène, qui pourroit avoir vu toute ſa famille dans les larmes, qui pourroit s'en rappeler le ſouvenir dans tous les détails que vous demandez, & ne pas frémir d'indignation contre l'auteur de tant de maux?

Quelque grande que fût mon affliction, comme j'étois le ſeul de qui chacun des autres pût attendre alors des conſolations, je m'approchai de l'inconſolable mère: Ne nous abandonnons pas, lui dis-je, à une douleur qui, toute juſte qu'elle eſt, eſt malheureuſement inutile. Ne nous faiſons pas du mal à nous-mêmes, lorſque nos tourmens ne peuvent rappeler à la vie la chère perſonne que nous pleurons. Et vous n'en auriez pas le déſir, ſi vous ſaviez avec quelles aſſurances d'un bonheur éternel elle a quitté ce monde! Elle eſt heureuſe, Madame.... ſoyez-en

sûre, elle eſt heureuſe. – Que cette penſée vous conſole tous.

O mon couſin! mon cher couſin! s'écria l'infortunée mère, retirant celle de ſes mains que tenoit ſa ſœur Hervey, pour ſerrer la mienne, vous ne ſavez pas quelle enfant j'ai perdue.... (& d'un ton plus bas,) Perdue! & *comment*? Ah! c'eſt ce qui me rend ſa perte inſupportable!

Tous ſe réunirent comme dans un triſte chorus, & ſe mirent à-la-fois à s'accuſer eux-mêmes; quelques-uns à ſe rejeter réciproquement la faute. Mais leurs yeux à tous ſe portoient ſur mon couſin James, comme ſur celui qui avoit nourri le reſſentiment général contre une ſi douce & ſi innocente créature, tandis que lui avoit peine à ne pas ſuccomber ſous le poids de ſes propres remords. Miſs Harlowe ne pouvant tenir contre les ſiens, rompit le ſilence. Avec quelle cruauté, dit-elle, je lui ai écrit! avec quelle barbarie je l'ai inſultée! & avec quelle patience elle le ſupportoit!.... Qui l'eût crue ſi près de ſa fin? O mon frère, mon frère!... ſans *vous*! ſans *vous*!...

Ne cherchez point, répondit-il, à irriter le ſentiment de mes propres douleurs. J'ai devant moi tout ce qui s'eſt paſſé: je ne ſongeois qu'à ramener dans le bon

chemin une perſonne bien chère qui s'en étoit écartée... Rien ne fut plus loin de mon cœur que de déſeſpérer ſon cœur ſenſible. Ce n'eſt aucun de nous, c'eſt l'infâme Lovelace, c'eſt lui qui a tout fait... Je crains cependant, cher couſin, qu'elle ne m'ait tout attribué, à moi ſeul; je le crains. Dites-le moi, a-t-elle fait mention de ſon frère? m'a-t-elle nommé dans ſes derniers momens? J'eſpère qu'un cœur capable de pardonner au plus ſcélérat de tous les hommes, & d'intercéder pour que notre vengeance ne tombe point ſur lui.... J'eſpère qu'elle a été capable de me pardonner auſſi!

Elle eſt morte en vous béniſſant tous. Elle juſtifioit plutôt qu'elle ne condamnoit votre ſévérité contr'elle.

A ces mots, on n'entendit qu'un autre cri univerſel de lamentations & de plaintes. Nous voyons, dit le père, nous voyons aſſez par ſes lettres, qui me percent l'ame, dans quelle heureuſe diſpoſition elle ſe trouvoit peu de jours avant ſa mort.... Mais s'eſt-elle ſoutenue juſqu'à la fin? N'eut-elle point d'inquiétudes? Ma chère enfant n'eut-elle point de cruelles agonies?

Aucune: je ne vis jamais, & jamais je ne reverrai une fin ſi heureuſe; & il ne

faut pas s'en étonner : car perſonne ne s'y eſt ſi ſaintement préparé. Elle y conſacra tous ſes momens, pluſieurs ſemaines de ſuite. Que cette penſée ſerve à nous conſoler. Nous ne pourrions ſouhaiter une mort plus douce pour nous & pour ceux que nous chériſſons. Quelques-uns de nous peuvent avoir à ſe reprocher d'en avoir agi durement avec elle. Mais eût-elle obtenu tout ce qui fut autrefois l'objet de ſes déſirs, elle n'auroit pu avoir une plus heureuſe fin.... & elle auroit bien pu en avoir une bien moins heureuſe.

Chère ame ! tendre & chère ame ! s'écrièrent le père, les oncles & la ſœur, ma couſine Hervey, tous à-la-fois, dans les accens d'une inexprimable douleur.

Jamais, s'écria la malheureuſe mère, nos remords ne s'appaiſeront, d'avoir eu tant de rigueur envers une ſi douce enfant. Oui, oui, dit-elle à demi-voix à ſa ſœur Hervey, j'ai été trop endurante, trop foible. Le repos momentané que j'ai tant cherché toute ma vie, me coûte un trouble & des chagrins qui ne finiront plus....

Elle s'arrêta.

Ma chère ſœur!... Ce fut tout ce que put dire Mde. Hervey.

Je n'ai rempli que la moitié de mes devoirs, reprit la mère affligée, envers le plus cher & le plus méritant des enfans. Non ! pas la moitié ! Hélas ! comme nous avons endurci nos cœurs contr'elle ! Et ſes larmes coupèrent une ſeconde fois le paſſage à ſa voix.

Ma chère, ma très-chère ſœur ! — C'eſt tout ce que put encore articuler Madame Hervey.

Plût au ciel, continua la pauvre mère d'un ton d'exclamation, que je l'euſſe vue *ſeulement une fois* ! Puis ſe tournant vers mon couſin James & ſa ſœur..... O mon fils ! ô mon Arabelle ! ſi on nous traitoit, ſi on nous jugeoit avec la rigueur.....

Pour la troiſième fois les pleurs étouffèrent ſa voix. Tous les autres gardoient le ſilence. On liſoit ſur leurs viſages, on voyoit dans leurs attitudes l'expreſſion d'une douleur accablante.

Vous voyez donc, M. Belford, qu'on pouvoit rendre juſtice à tout le mérite de ma chère couſine. Oh ! que c'eſt une choſe terrible que les réflexions tardives après des procédés ſi durs & ſi dénaturés !

Ah, M. Belford ! ce malheureux, votre ami ; ce déteſtable Lovelace ! c'eſt lui, c'eſt lui qui eſt la cauſe....

Pardonnez-moi, Monſieur; je vais poſer ma plume, & attendre que je ſois calmé.

A une heure du matin.

C'eſt en vain, Monſieur, que j'ai voulu me calmer & prendre quelque repos. Vous m'avez prié d'entrer dans le détail, & je ne pourrois m'en empêcher moi-même: ce triſte ſujet me remplit & m'occupe tout entier; je vais continuer, quoiqu'il ſoit minuit paſſé.

A ſix heures environ le char funèbre arriva à la porte de la cour. — L'égliſe de la paroiſſe eſt à quelque diſtance; mais avant même l'arrivée du char, le vent qui venoit de ce côté-là, jeta la famille éplorée dans un nouvel accès de douleur, en apportant juſqu'à eux le ſon lugubre des cloches. C'étoit, & les parens s'en doutèrent, un témoignage d'amour & de vénération, rendu par les paroiſſiens à la mémoire de celle dont le cercueil paſſoit actuellement devant l'égliſe.

Si l'attente du char funèbre leur cauſa cette émotion, jugez de leur conſternation à ſon arrivée.

Un domeſtique vint pour nous avertir de ce que nous avoit trop annoncé le

bruit des roues lentement roulantes ſur le pavé de la cour intérieure.

Il ne parla pas... il ne pouvoit parler... Il jeta un regard dans la chambre, s'inclina & ſe retira.

Je ſortis; perſonne alors ne put bouger que moi; le frère néanmoins me ſuivit un inſtant après.

Quand j'eus gagné la porte d'entrée, un ſpectacle bien touchant s'offrit à ma vue.

Vous avez ouï parler, Monſieur, de l'amour que tout le monde portoit à ma chère couſine. Les pauvres ſurtout, & les gens d'un moyen ordre l'aimoient comme jamais jeune dame n'en fut aimée; & ce n'étoit pas ſans raiſon : elle étoit la commune protectrice de tous les honnêtes pauvres du voiſinage.

Quand nous ſentons vivement un malheur, & que nous ſommes affectés d'une douleur vraie, nous intéreſſons tous ceux que nous connoiſſons, à prendre part à notre affliction. Les domeſtiques avoient dit à leurs amis, & ceux-ci avoient répandu parmi leurs connoiſſances, que, quoiqu'on n'eût pas voulu recevoir, ni jeter un regard ſur Miſs Clariſſe durant ſa vie, on avoit cependant conſenti à ce que ſon corps fût apporté au château.

Cela

Cela devoit ſe faire ſi inceſſamment, que ceux qui étoient inſtruits du moment de ſa mort, pouvoient juger à-peu-près du temps où le cercueil paſſeroit. Un char funèbre venant de Londres, quelque peu accompagné qu'il ſoit, (car il n'étoit ſuivi, comme j'ai dit, que de la pauvre Mde. Norton,) attire l'attention de tout le monde ſur la route & dans les villages. Celui de ma pauvre couſine n'avoit point de ſuite; il n'étoit décoré ni de panaches, ni d'écuſſons. Cependant, comme on eſt obligé, pour aller au château d'Harlowe, de prendre des chemins de traverſe dès la diſtance de ſix milles, il ne fut plus difficile de deviner quelle étoit la perſonne que l'on tranſportoit. Dès qu'on nous eut vu quitter la grande route, nombre de gens de toute eſpèce, hommes, femmes & enfans, attirés encore par le triſte ſon des cloches de la paroiſſe, ſe mirent à notre ſuite, & formèrent un convoi funèbre d'environ cinquante perſonnes, dont quelques-unes étoient au-deſſus de la claſſe du peuple. Toutes, ſans exception, avoient les larmes aux yeux, & déploroient la perte de cette jeune dame, *qui*, me dit-on, *ne faiſoit jamais un pas, que quelqu'un n'en devînt plus heureux.*

Ces gens s'aſſemblèrent autour du char quand il s'agit d'en deſcendre le cercueil, & empêchèrent qu'on ne le portât immédiatement dans la maiſon. Les jeunes ſe diſputoient l'honneur de le porter; mais à voix baſſes & reſpectueuſes, ſans clameurs contentieuſes. Je fus frappé d'une retenue qui marquoit tant de vénération. Je n'avois rien vu de ſemblable ici, ou dans mes voyages; ayant toujours trouvé le bruit & le tumulte partout où j'avois vu l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin, ils convinrent que ſix jeunes filles emporteroient le cercueil par les ſix anſes.

C'eſt ainſi qu'avec les démonſtrations du plus grand reſpect, on l'introduiſit d'abord dans le ſallon, où il fut placé entre deux ſiéges, ſur leſquels il portoit par les extrémités. Les plaques d'argent, les emblêmes & les inſcriptions, dont la partie ſupérieure étoit décorée, attirèrent tous les regards, & furent l'objet de l'admiration. Ils redoublèrent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres, & d'après ce qu'avoit preſcrit Miſs Clariſſe elle-même. Ils ſouhaitoient qu'on leur laiſsât voir le corps; mais ils en parlèrent comme d'une

faveur qu'ils déſiroient plutôt qu'ils ne l'eſpéroient. Lorſqu'ils eurent ſatisfait leur curioſité, & fait leurs remarques ſur les emblêmes, ils ſe diſpersèrent en béniſſant ſa mémoire. Elle doit être heureuſe, diſoient-ils, pleurant & ſe lamentant. Si elle ne l'étoit pas, que deviendrions-nous ? D'autres ne ſe laſſoient point de parler du bien qu'elle ſe plaiſoit à faire. D'autres maudiſſoient l'auteur de ſa fin prématurée.

Les domeſtiques de la maiſon s'aſſemblèrent enſuite autour du cercueil, ce qu'ils n'avoient pu faire auparavant. Ce fut une nouvelle ſcène d'affliction; mais qui ſe paſſa dans un parfait ſilence. Ils ne s'exprimoient que par leurs regards & leurs ſoupirs, ayant les yeux tantôt fixés ſur le cercueil, tantôt errant des uns aux autres; ſouvent ils levoient les mains au ciel. Sans doute la préſence de leur jeune maître leur en impoſoit, & les empêchoit de joindre la parole à l'expreſſion muette de leur douleur & de leurs regrets.

M. James Harlowe m'avoit ſuivi lorſque j'étois ſorti du parloir; mais ayant apperçu la foule, il m'avoit quitté. Sitôt qu'elle eût diſparu, il revint; & ſe tenant debout, il fixoit le cercueil de l'air

d'une profonde attention. Cependant il n'en avoit que l'apparence; & j'oſe dire qu'il ne diſtinguoit en ce moment pas un ſeul ſymbole ou une ſeule lettre, ſi on l'eût interrogé ſur ce qu'il avoit l'air de conſidérer. Il étoit plongé dans une profonde rêverie, les bras croiſés ſur la poitrine, la tête penchée ſur une épaule, avec tous les caractères de la ſtupéfaction empreints ſur le viſage.

La ſcène devint plus touchante & plus ſombre encore, quand, pénétrés de la plus cruelle douleur, le père, la mère, les deux oncles & la ſœur revinrent à pas tremblans joindre le frère & moi. Nous étions dans ce qu'elle appeloit *ſon parloir* voiſin de la grande ſalle; nous venions d'y faire poſer le cercueil ſur une table au milieu de l'appartement. Sans doute le ſouvenir de leur inexorable dureté avoit ajouté à leurs peines; mais quand ils virent devant eux la gloire de leur famille concentrée là dans cette bière; quand ils jetèrent les yeux ſur celle que leur indiſcrète violence avoit bannie de la maiſon; frappés de la manière dont elle y rentroit, pour ne plus jamais, jamais leur être rendue! Ce ne fut plus un deuil, ce fut une déſolation.

Leur deſſein paroiſſoit être d'empêcher

la mère d'entrer ; mais s'appercevant que cela n'étoit pas poſſible, eux-mêmes, juſqu'alors incertains s'ils entreroient, ſe déterminèrent à la ſuivre, entraînés par un mouvement invincible. La pauvre femme jeta les yeux ſur le cercueil, & les en retira auſſitôt. Au même inſtant elle s'avança vers la fenêtre, dans une angoiſſe cruelle ; & joignant les mains avec tranſport, elle s'adreſſa à ſa chère fille..... O mon enfant ! mon enfant ! l'orgueil de ma vie ! ma plus douce eſpérance ! Pourquoi m'a-t-on refuſé de te parler de paix, de pardon ?... Ah ! pardonne à ta cruelle mère !

Son fils, attendri pour lors, comme il y parut à ſes yeux, la conjura de ſe retirer ; & l'une des femmes de ſa mère, ayant entr'ouvert la porte, il l'appela pour l'aider à conduire ſa maîtreſſe dans le parloir du milieu. En revenant, il trouva ſon père ſur la porte. Il venoit auſſi de jeter un regard ſur le cercueil ; après quoi, j'avois obtenu de lui qu'il s'éloignât. Trop abſorbé dans ſa douleur pour parler, ce ne fût qu'au moment qu'il apperçut ſon fils, que pouſſant un profond ſoupir, il s'écria... jamais peine ne fut égale à ma peine... Mon fils... Mon fils... Il diſoit ces paroles d'un ton

de reproche, le viſage détourné de ce fils à qui il les adreſſoit.

Je le ſuivois, faiſant mes efforts pour le conſoler. Nous entrâmes dans le parloir du milieu, où étoit ſa femme, abîmée dans la douleur. Elle le regarda; il fit un pas vers elle... O ma chère... Il s'arrêta, & le cœur déchiré, les yeux baignés de larmes, il ſaiſit un moment pour gagner le grand parloir, où il me pria de le laiſſer à lui-même.

Les oncles & la ſœur dans une muette triſteſſe, alloient au cercueil, & puis le quittoient pour y retourner encore, regarder les emblêmes, & en détourner auſſitôt les yeux. Mde. Hervey entreprit de leur lire l'inſcription. Elle lut ces mots : *Ici l'on eſt à couvert de la perſécution des méchans.* Elle ne put continuer; de groſſes larmes tomboient de ſes yeux ſur la plaque d'argent où elle les tenoit fixés. Cependant, elle eût voulu ſatisfaire une curioſité qui mêloit l'impatience à la douleur. Elle eſſuyoit ſes pleurs, mais en vain; d'autres pleurs ſuccédoient auſſitôt.

Jugez, M. Belford, vous qui êtes ſenſible, jugez de l'état où j'étois. Je me trouvois pourtant dans l'obligation de les conſoler les uns & les autres.

Je vais fermer cette lettre, pour vous l'envoyer demain de bon matin : j'en recommencerai une autre, dans l'opinion que ma triſte prolixité ne vous déplaira pas. Je ſuis incapable de prendre aucun repos, & je ne puis faire mieux que d'écrire. J'ai des ſcènes plus pathétiques encore à peindre. Ma plume va toujours, pour ainſi dire, ſans ſe fatiguer. J'ai tous ces objets préſens à l'eſprit ; je n'y ai que cela. De plus je ſerai peut-être bien-aiſe, *quand ma vive douleur ſera changée en une plus douce triſteſſe*, de relire ceci avec les autres papiers que vous voudrez bien me communiquer, concernant cette malheureuſe hiſtoire.

Le domeſtique qui doit vous porter cette lettre, s'informera, en paſſant par Saint-Albans, de la ſanté de la bonne Mde. Norton, afin de vous en donner des nouvelles. Miſs Arabelle m'en demanda quand je me fus retiré dans mon appartement, où elle avoit eu la complaiſance de m'accompagner. Elle montra beaucoup d'inquiétude de l'état où nous l'avions laiſſée, & me dit que, ſi ſa mère l'apprenoit, elle en auroit encore davantage.

Je ne m'étonne plus, ſi la chère défunte, prévoyant les remords auxquels

ſes malheureux parens ſeroient en proie quand ils ſauroient ſa mort, écrivit ces lettres poſthumes, où elle met tout en œuvre pour les conſoler. Mais ſa généroſité paroît encore avec plus d'éclat dans les efforts qu'elle fit pour les excuſer auprès de moi, dans l'entretien particulier que nous eûmes quelques heures avant qu'elle expirât. Dans cette vue elle aggrava plus que je vois qu'elle ne le devoit, la ſeule faute dont elle ait jamais été coupable, & ce fut avec ſi peu de ménagement pour elle-même..... Créature angélique!.... Il ſembloit qu'il ne lui en coûtoit rien, ſi, ſe ſacrifiant elle-même, elle me faiſoit penſer plus favorablement de ſes parens.

Je ſuis, mon cher Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

¶ LETTRE XLVI.

M. MORDEN, en continuation.

LORSQUE le triſte cortége du deuil s'eſt retiré, j'ai fait lever le couvercle du cercueil, & j'y ai fait remettre des aromates & des fleurs fraîches. Le corps n'étoit preſque pas altéré, malgré le voyage. Le doux ſourire reſtoit encore ſur le viſage.

Les filles qui ont apporté les fleurs ont été jalouſes de les répandre elles-mêmes autour du corps. Elles ont recommencé à ſe lamenter ſur elle ; chacune ſouhaitoit avoir été aſſez heureuſe pour qu'on lui eût permis d'aller la ſervir à Londres. Une d'elles entr'autres, qui paroît être la femme-de-chambre de ma couſine Arabelle, faiſoit entendre au-deſſus des autres ſes cris plaintifs ; & au moment où elle tourna le dos, les autres dirent qu'elle avoit bien raiſon de gémir. Je me ſuis informé enſuite qui elle étoit : & l'on m'a dit que cette fille avoit été établie la ſurveillante de ma chère couſine, lorſqu'une indiſcrète rigueur l'avoit confinée dans ſa chambre.

Juſte ciel! qu'ils ayent ainſi traité, & ſouffert qu'on maltraitât une jeune perſonne qui étoit faite pour donner des loix à toute la famille!

Lorſqu'on dit à mes couſins que le cercueil étoit ouvert, ils rentrèrent auſſitôt tous, comme de concert, à l'exception du père & de la mère, abimés dans leur douleur. Mde. Hervey baiſa pluſieurs fois ſes lèvres livides. La fleur de ce monde! C'eſt tout ce qu'elle put dire, & elle céda la place à Miſs Arabelle qui, baiſant le front de celle qu'elle avoit ſi cruellement traitée, n'eut que la force de dire à mon couſin James, (en regardant le corps, & puis lui,) ô mon frère! Lui, prenant une de ſes belles mains inanimées, la baiſa & ſe retira avec précipitation.

Ses deux oncles étoient muets. Ils avoient l'air d'attendre l'exemple l'un de l'autre, pour avancer leurs regards ſur le corps. J'ordonnai qu'on refermât le cercueil; & ils ſe hâtèrent d'avancer alors, comme avoient fait les autres, pour dire un dernier adieu au triſte réduit qui renfermoit, hélas! depuis ſi peu de temps un ſi précieux tréſor.

Ce fut en ce moment que la douleur de chacun trouva des larmes, & adreſſa

ſes effuſions au corps, avec toute la tendreſſe que le plus ſincère amour & la plus ardente admiration puſſent inſpirer; chacun ſuivant les différens degrés de parenté, comme s'ils ne l'avoient pas vue auparavant. Elle étoit leur chère nièce, dirent les deux oncles. Une ſainte perſécutée, dit l'oncle Jules! — C'eſt bien ma chère ſœur, toujours riante & gracieuſe, dit Arabelle. La chère créature, diſoient-ils tous enſemble. — Le même air de bonté répandu dans ſon maintien! le même calme & la même douceur! la même dignité naturelle! — Oh elle étoit, ils n'en doutoient pas, elle étoit heureuſe! Ce charmant ſourire en étoit un gage bien sûr! C'étoit eux qui étoient vraiment malheureux!... Et le frère prit encore une fois cette belle main inſenſible, & fit vœu de tirer vengeance de l'affreux auteur de tant de maux.

Les deux malheureux parens ſe propoſèrent de venir voir encore pour la dernière fois leur fille jadis ſi chère, & de lui dire un dernier adieu. Le père avança juſqu'à la porte de la ſalle, en ſuivant l'inconſolable mère. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent la force d'entrer. La mère dit : qu'il falloit pourtant qu'elle

vît encore une fois l'enfant de ſon cœur, ou que jamais elle ne pourroit jouir d'un moment de tranquillité. Mais ils convinrent tous deux de renvoyer leur triſte curioſité au jour ſuivant, & ſe tenant par la main, tous deux inconſolables & ſans voix, le viſage empreint du plus profond chagrin, & la tête détournée l'un de l'autre, comme ne pouvant ſoutenir la vue de leur mutuelle douleur.

Lorſqu'ils furent tous ſortis, je me retirai; j'envoyai chercher mon couſin James, & je lui fis connoître la requête de ſa ſœur, relativement au diſcours qui devoit être prononcé à ſes funérailles; je lui dis qu'il étoit néceſſaire d'inſtruire de bonne heure le miniſtre, quel qu'il fût, des détails que pouvoit comporter la circonſtance. Il regretta la perte du reſpectable docteur Lewen, qui, dit-il, étoit grand admirateur de ſa ſœur, comme elle avoit pour lui la plus haute eſtime, & qui, de tous les hommes, eût été le plus propre à remplir cet office.

Il parla en termes fort amers de M. Brand, & chercha à rejeter ſur lui & ſur les informations ſuperficielles qu'il avoit faites à Londres de la conduite de ſa ſœur, une partie du blâme qu'il méritoit lui-même.

Après

Après M. Lewen, dit-il, c'eſt M. Melvill, ſon ſucceſſeur, qu'il faut néceſſairement choiſir. Il vanta ſes talens, ſon éloquence & ſes mœurs irréprochables; & il promit de l'engager le lendemain de bonne heure à ſe charger de l'éloge funèbre.

Il appela ſa ſœur, qu'il conſulta, & qui fut de ſon avis. Enſorte que je leur ai laiſſé ce ſoin.

Tous deux, avec beaucoup de chaleur, me firent entendre qu'ils déſapprouvoient fort que vous fuſſiez, Monſieur, l'exécuteur teſtamentaire de leur ſœur, à cauſe de votre intime liaiſon avec l'auteur de ſa ruine.

Vous ne devez vous offenſer d'aucunes de leurs expreſſions à cette occaſion, vous ne les aurez ſues que par moi. Comptant ſur cette aſſurance, j'en aurai plus de confiance pour ne vous rien déguiſer.

Je leur dis combien ma chère couſine avoit d'obligations à votre amitié & à votre humanité; les injonctions qu'elle vous avoit impoſées, & votre propre inclination à y obéir. Je leur dis que vous étiez un homme d'honneur; que vous étiez tout diſpoſé à me conſulter, afin d'éviter de leur donner volontairement aucun

ſujet d'offenſe; & que pour moi, j'étois très-jaloux de cultiver votre eſtime & votre correſpondance.

Ils répondirent qu'on n'avoit pas beſoin d'aller chercher un exécuteur teſtamentaire hors de leur famille; & qu'ils eſpéroient que vous conſentiriez à abandonner un office *ſi peu néceſſaire*; ce fut leur expreſſion. Mon couſin James déclara qu'il vous en écriroit auſſitôt après les funérailles, pour vous prier de vous déſiſter, en vous donnant les aſſurances les plus poſitives que tous les articles du teſtament ſeroient ponctuellement exécutés.

Je leur répondis, que vous étiez un homme d'un caractère ferme; que je ne croyois pas que ſa démarche réuſsît; parce que vous vous faiſiez un point d'honneur de cet emploi.

Alors je leur montrai la lettre poſthume que leur ſœur avoit écrite, dans laquelle elle reconnoit toutes les obligations qu'elle vous a, ſon eſtime pour vous & ſon tendre intérêt pour votre futur bonheur. (*) Vous pouvez croire, Monſieur, que ſa lecture les a extrêmement affectés.

Ils ont été ſurpris que je vous euſſe

(*) Voyez Lettre XXXI de ce volume.

remis le produit de la terre de ſon grand-père depuis ſa mort. Je leur dis tout franchement qu'ils devoient s'en prendre à eux-mêmes, s'il leur arrivoit de trouver quelque article qui leur déplût dans les diſpoſitions de leur ſœur, abandonnée comme elle l'avoit été, & livrée à la diſcrétion d'étrangers. Ils dirent qu'ils informeroient leur père & leur mère de tout ce que je venois de leur apprendre : que toute grande qu'étoit leur peine, ils voyoient bien qu'ils devoient s'attendre à de plus grandes encore. Mais s'il falloit que M. Belford reſtât l'exécuteur du teſtament, ils me prioient de me charger de régler tout avec lui & de leur éviter la préſence d'un ami de l'homme auquel ils devoient toutes leurs calamités.

Ils furent ſingulièrement touchés du texte que leur ſœur avoit choiſi pour ſujet du diſcours funèbre. (*) J'avois extrait cet article du teſtament, préjugeant que je n'aurois pas ſitôt l'occaſion de leur montrer le teſtament même, comme on auroit été ſans cela obligé

(*) V. la fin du teſtament à la dernière lettre de ce volume.

de le faire, par rapport à l'enterrement qu'on ne peut pas différer.

Lundi matin, entre 8 & 9 heures.

La malheureuſe famille ſe prépare pour la triſte aſſemblée du déjeûner. M. James Harlowe, qui n'a pas mieux repoſé que moi, a écrit à M. Melvill, qui a promis de compoſer un court éloge de la défunte. On attend au château d'un moment à l'autre Miſs Howe, qui viendra voir pour la dernière fois ſa chère amie.

Miſs Howe a fait prier, par un de ſes gens, qu'on ne fît aucune attention à elle. Elle ne s'arrêtera pas, a-t-elle dit, plus de ſix minutes. — On lui accordera ſans peine ſa requête.

Son laquais, chargé du meſſage, devoit, en cas d'un refus, retourner la joindre : elle étoit toute prête à monter en voiture, lorſqu'il eſt monté à cheval pour venir au château.

Si l'on ne faiſoit pas difficulté de la recevoir, il devoit y reſter & l'attendre.

Je ſuis, Monſieur, &c.

MORDEN (S)

LETTRE XLVII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Lundi l'après midi, 11 Septembre.

MONSIEUR,

NOUS ſommes ſi mauvaiſe compagnie les uns pour les autres, que c'eſt une ſorte de ſoulagement pour moi que de me retirer dans mon appartement & d'écrire.

Vers les neuf heures & demie, on me fit avertir pour le déjeûner. La lugubre aſſemblée ſe formoit lentement : nous prîmes chacun nos places, d'un air inanimé & abattu, les yeux rouges & fatigués de répandre des pleurs; nous demandant l'un à l'autre comment on avoit paſſé la nuit, d'un ton qui annonçoit quelle réponſe on attendoit de chacun.

L'inconſolable mère me répondit qu'elle ne connoîtroit plus le repos.

Au moment que nous étions rangés & tranquilles ſur nos ſiéges, la cloche s'eſt fait entendre : on a ouvert la porte

des cours, & le bruit d'un carroſſe roulant ſur le pavé a cauſé une émotion générale. Je les quittai, & j'arrivai auſſitôt pour donner la main à Miſs Howe en deſcendant de ſa voiture; où reſta ſa fille-de-chambre toute en pleurs.

Je crois, Monſieur, vous avoir ouï dire que vous n'aviez jamais vu Miſs Howe. C'eſt une jeune Dame dont les grâces ſe font d'abord remarquer : une ſombre mélancolie étoit répandue dans toute ſa perſonne : cependant, au travers de ces ombres, on voyoit de temps en temps percer des traits de feu & d'une vivacité ſingulière. Je la reſpecterai toute ma vie pour ſon tendre attachement à ma chère couſine.

Je ne penſois pas, me dit-elle en me donnant la main ; rentrer jamais dans cette maiſon ; mais, morte ou vivante, ma chère Clariſſe m'entraîne partout après elle. Nous entrâmes dans le petit parloir; & appercevant le cercueil, elle retira ſa main de dedans la mienne, alla précipitamment écarter le deſſus, qui étoit déviſſé, ôta de ſuite le voile qui couvroit le viſage, & hors d'elle-même, leva ſes mains jointes, fixant tour-à-tour ſes yeux ſur le corps & vers

le ciel, comme ſi elle eût invoqué ſa juſtice.

On voyoit les mouvemens de ſon ſein agité au travers de ſon mouchoir : enfin elle rompit le ſilence. Ah ! Monſieur, voyez ici, dit-elle, voyez la gloire & l'honneur de ſon ſexe ? voyez-la jetée dans les bras de la mort par l'exécration & la honte du vôtre ? Voilà ſon ouvrage !

O ma bienheureuſe amie ! — ma chère compagne ! mon aimable guide !..... baiſant ſa bouche à chaque nom que lui donnoit ſa tendreſſe.... quoi voilà tout ! Toute l'hiſtoire de *ma Clariſſe* finit là...

Après une courte pauſe & un profond ſoupir, elle ſe tourna vers moi, puis vers ſon inſenſible amie.... Mais eſt-ce elle : peut-elle être réellement morte ? Non, non, ce n'eſt qu'un ſommeil ! — Réveille-toi, chère amie. Ne ſerois-tu qu'une argile inſenſible ? Ah ! laiſſe ton Anne Howe te rappeler à la vie ; partage le ſouffle qui m'anime. O cher objet... Lui donnant un baiſer..... Que la chaleur de mes lèvres réchauffe les tiennes ! Et lui donnant un ſecond baiſer, elles ſont glacées ! elles ſont muettes ! Soupirant encore du fond du cœur, comme déçue de l'eſpérance de l'entendre parler : eſt-il donc poſſible que ce

ſoit là la fin de tant de perfections ? Eſt-il donc vrai que tu m'aies quittée ? que tu aies quitté pour jamais ta chère Anne Howe ? ô chère & cruelle Clariſſe !

Un ſilence de quelques inſtans ſuccéda. Paroiſſant revenir à elle-même, elle me regarda : Pardonnez, me dit-elle, pardonnez, M. Morden, à mon égarement. Je ne ſuis plus à moi. — Je n'y ſerai plus jamais. Vous ne connoiſſiez pas l'excellence, non, vous ne connoiſſiez pas la moitié des perfections que voilà dans ce cercueil.... Ceci ne peut-être... non, ce ne peut-être là tout ce qui me reſte de ma Clariſſe.

Elle fit une autre pauſe. Une larme, ma chère ; accorde-moi, chère amie, de pouvoir verſer une ſeule larme. Mais cette ſombre & muette douleur !.... Ah ! une ſeule larme, pour ſoulager mon cœur oppreſſé qui eſt prêt à ſe rompre !

Mais pourquoi, M. Morden, pourquoi l'a-t-on envoyée ici ? pourquoi pas à moi ? Elle n'a point de père, point de mère, point de parens ; non, pas un ſeul ! ils l'ont tous renoncée ! Moi, j'étois ſon amie, & nous n'avions qu'une ame. Qui a plus de droit que moi aux reſtes de celle que je chériſſois ? De vains

noms, ſans nature, ſeroient-ils préférés à un amour tel que le mien?

Elle baiſa encore une fois ſes lèvres, ſes joues, l'une après l'autre. — Et elle pouſſa un ſoupir, qui ſembla déchirer ſon cœur.

D'où vient, d'où vient, reprit-elle, m'a-t-on refuſé la conſolation de voir la plus aimée, la plus chère de mes compagnes, avant qu'elle devînt celle des anges? Différant toujours, me laiſſant trop facilement perſuader de différer une viſite après laquelle mon cœur ſoupiroit. Quelle peine cruelle cette réflexion me cauſera! O ma bienheureuſe Clariſſe! qui ſait, ſi je fuſſe arrivée à temps, quel effet auroient produit ſur toi mes tendres conſolations?

Elle jeta un regard inquiet autour d'elle, comme ſi elle eût craint d'appercevoir quelqu'un de la famille. Encore un baiſer, mon ange, mon amie, chère compagne que je perds, & que je regretterai toujours, encore un baiſer, & je pars, je fuis de cette horrible demeure, que je n'aimai jamais que pour toi. Adieu donc, ma très-chère Clariſſe! — tu es heureuſe; je n'en doute pas; comme ta dernière lettre m'en aſſuroit. Puiſſions-nous nous rejoindre & nous réunir dans

un heureux ſéjour, où nul infâme Lovelace, nuls parens aux cœurs durs, n'attenteront plus à notre innocence, & ne troubleront plus notre félicité.

Elle fit un ſilence : voulant & ne pouvant ſortir, luttant, pour ainſi dire, contre ſon déſeſpoir, & opprimée par ſon angoiſſe. Heureuſement à la fin, un torrent de larmes vint à ſon ſecours. Enfin — enfin, dit-elle — je vais être — je vais être ſoulagée. Sans ces pleurs, mon cœur alloit ſe briſer de douleur. Il eſt dû bien d'autres larmes que celles-là à ma Clariſſe, dont les conſeils firent pour moi ce que les miens n'ont pu faire pour elle. (¶) — Mais pourquoi — en ramenant ſes regards ſur elle-même, les mains jointes & levées en haut — pourquoi déplorai-je ici le ſort d'une ame *heureuſe*? Oui, tu l'es, & c'eſt là ma conſolation. Oui, oui, cher, cher objet, la baiſant encore (§)

Pardonnez, Monſieur, me dit-elle en ſe tournant vers moi, qui me ſentois ému autant qu'elle-même : pardonnez ; j'aimois cette chère perſonne comme femme n'aima jamais une autre femme. Excuſez l'emportement de ma douleur. Comment la gloire de ſon ſexe a-t-elle

pu être la victime de la scélératesse & de l'insensibilité ?

Madame, lui dis-je, ils en sont tous punis, ils en sont bien punis ! — Qu'ils le soient, reprit-elle ! si je les plaignois, je mentirois à ma tendresse pour l'amie de mon cœur. — Que je suis malheureuse (regardant le corps) de ne l'avoir pas vue avant que ces yeux & ces lèvres fussent fermés pour jamais ! — Oh, Monsieur, vous ne savez pas quelle sagesse découloit continuellement de ces lèvres, quand elle parloit : vous ne savez pas quelle amie j'ai perdue !

Elle se mit alors à examiner le dessus du cercueil. Elle parut saisir tout-à-la-fois le sens des emblêmes. Sa douleur reprit de nouvelles forces ; & quoiqu'elle essuyât plusieurs fois ses yeux, elle ne fut pas capable de lire l'inscription & les textes de l'Écriture qui l'accompagnoient. Enfin, se retournant vers moi, elle me dit : faites-moi la grâce de m'écrire une ligne & de m'envoyer ces emblêmes & cette écriture ; &, si je peux l'obtenir, une boucle de ses cheveux.

Je lui répondis que l'exécuteur testamentaire feroit l'un & l'autre, & lui enverroit aussi copie du testament : qu'elle y trouveroit les marques d'un tendre

ſouvenir pour elle, que ſon amie l'y nommoit *la ſœur de ſon cœur*.... Ah! elle a bien raiſon, repartit-elle, de me nommer ainſi : nous n'avions qu'un cœur & qu'une ame à nous deux. Mais à préſent que la plus chère moitié de moi-même vient de m'être enlevée, hélas! que deviendrai-je?

Dans ce moment un domeſtique a paſſé près de la porte. Elle a regardé, craignant pour la ſeconde fois que ce ne fût quelqu'un de la famille. Puis elle a dit : encore un dernier adieu.... un dernier, un éternel adieu! hélas!

Elle a renouvelé ſes embraſſemens. Elle baiſoit le viſage, les mains, l'une après l'autre. Enfin, elle m'a préſenté la ſienne, s'eſt précipitée hors de la chambre, s'eſt jetée dans ſa voiture, où elle s'eſt abandonnée de nouveau à toute ſa douleur. Ses pleurs ont recommencé, & ſes ſoupirs lui ôtoient la voix. Elle m'a fait un ſigne de tête, & je l'ai auſſitôt perdue de vue.

Quand je ſuis rentré, la triſte aſſemblée a remarqué mon émotion. M. James Harlowe leur faiſoit le rapport de ce que je lui avois dit la veille. Ma préſence a interrompu leur diſcours, je m'en ſuis apperçu; & ayant beſoin d'être ſeul, je leur

leur ai laiſſé le champ libre pour conſulter enſemble.

Je finis cette lettre : le ſouvenir de la ſcène touchante que je viens de décrire, m'a laiſſé auſſi hors d'état de continuer, que je l'étois d'entrer en converſation avec mes couſins, au moment où je ſortois d'en être le témoin.

Je ſuis, Monſieur, bien véritablement

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

LETTRE XLVIII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Mardi matin, 12 Septembre.

MONSIEUR,

LA bonne Madame Norton eſt arrivée. Elle a repris un peu de courage. Elle le doit à ces lettres poſthumes, dont vous & moi craignions ſi fort les effets ſur elle. J'attribue cette force à la diſpoſition où

elle a établi ſon ame. Cette femme paroît endurcie aux afflictions, & vit dans l'eſpérance habituelle d'une meilleure vie. De plus, n'ayant rien à ſe reprocher vis-à-vis de la chère perſonne que nous avons perdue, elle a conſidéré qu'elle ne pouvoit faire mieux que de raſſembler toutes ſes forces, pour donner quelque conſolation & inſpirer quelque fermeté à la malheureuſe mère.

O M. Belford! quels éloges de ma chère couſine j'entends de toutes les bouches!.... Si elle eût été mon enfant ou ma ſœur... Mais penſez-vous que l'auteur d'une ſi fatale cataſtrophe, qui s'étend ſur tant de perſonnes!.... Mais je m'arrête.

On n'ouvrira pas le teſtament avant que les funérailles ſoient achevées. On fait les préparatifs néceſſaires pour cette ſolemnité. Les maîtres & les domeſtiques de toutes les branches de la famille ont pris le grand deuil.

J'ai vu M. Melvill: c'eſt un homme de ſens & d'un mérite ſolide. Je lui ai donné des particularités propres à être inſérées dans le diſcours qu'il doit prononcer aux funérailles; mais j'ai vu depuis, que j'avois pris un ſoin aſſez inutile. Il connoît tous les détails de la malheureuſe hiſtoire de ma couſine. Il l'a toujours

admirée, & a été fort ſenſible à ſes malheurs & à ſa mort.

Le révérend docteur Lewen, que nous venons de perdre, étoit l'ami particulier de M. Melvill, & vouloit le préſenter à Miſs Clariſſe, comme un homme digne de ſon eſtime.

Je viens de prêter mon aſſiſtance au père & à la mère, dans un dernier effort qu'ils ont fait pour voir le corps de leur chère enfant. Ils m'avoient fait demander de les accompagner avec Madame Norton. Il faut, a dit la pauvre mère, que je lui diſe un dernier adieu.

Tout, en effet, s'eſt réduit à un effort, & rien de plus. Au moment où ils ont eu le cercueil devant les yeux, avant qu'on eût eu le temps de le découvrir : O ma chère! a dit le père en ſe retirant, je ne puis, je ſens que je ne puis le ſupporter.... Ah! que je n'euſſe.... Que je n'euſſe jamais eu tant de dureté! Il n'a eu que le temps de s'approcher de ſa femme pour l'empêcher de tomber; ſes genoux ſe déroboient ſous elle. O ma chère! s'eſt-il écrié; c'en eſt trop, c'en eſt trop; retirons-nous. — Madame Norton venoit de quitter Madame Harlowe

pour voir le cercueil qui l'attiroit. Elle eſt accourue vers elle. Chère, chère Norton; lui a dit l'infortunée mère, en abandonnant ſes bras autour de ſon cou, emportez-moi, ôtez-moi d'ici. O mon enfant, mon enfant! ma Clariſſe! toi qui faiſoit l'orgueil & les délices de ma vie il y a ſi peu de temps! hélas! jamais, jamais je ne te reverrai!

J'aidai le malheureux père, & Madame Norton ſoutint la malheureuſe mère & nous les conduisîmes dans la ſalle à côté. Elle ſe jeta ſur un lit de repos. Il s'abandonna ſur un fauteuil près d'elle. Elle tenoit embraſſée Madame Norton, qui étoit à genoux auprès d'elle. Les deux mères, je puis les appeler toutes deux de ce nom, de ma chère couſine, reſtoient ainſi enlaſſées dans cette attitude attendriſſante. Quelle complication de maux & de triſteſſe différente dans ces douloureuſes ſcènes!

Le père, pour tâcher de conſoler la mère, s'accuſoit lui-même. Plût-au ciel, lui diſoit-il, plût-au ciel, ma chère, que je n'euſſe pas plus de reproches à me faire que vous! Vous vous êtes laiſſé fléchir. Vous vouliez m'inſpirer vos ſentimens. — Ma faute n'en eſt que plus grande, dit-elle, d'avoir cédé comme j'ai

fait, lorſque je voyois qu'on pouſſoit le reſſentiment trop loin. Mère barbare que je ſuis, qui ai laiſſé deux enfans me faire oublier que j'étois la mère d'un troiſième enfant!

Madame Norton employoit les prières & les raiſons. — O ma chère Norton! lui répondoit-elle, vous vous êtes plus montrée que moi la mère de la chère fille! Plût-au ciel que je n'euſſe pas plus de compte à rendre que vous!

C'eſt ainſi que l'infortuné couple ſe tourmentoit inutilement par de vaines récriminations. Madame Hervey entra, & avec Madame Norton, elle conduiſit dans ſa chambre l'inconſolable mère. Les deux oncles & M. Hervey étoient entrés en même temps; ils firent auſſi conſentir le père à ſe retirer avec eux dans ſon appartement. — Abandonnant ainſi l'un & l'autre tout eſpoir de jamais revoir l'enfant qu'ils pleuroient ſi amèrement & ſi juſtement!

Il n'y a que le temps, M. Belford, qui puiſſe alléger la douleur d'une perte ſi cruelle. Elle eſt trop récente pour céder à la raiſon & aux conſeils. La nature a ſes droits, (qu'elle ne doit pas perdre) juſqu'à ce que le chagrin ſe ſoit en quelque ſorte épuiſé lui-même. Alors, & ſeu-

lement alors, la raiſon & la religion venant avec leurs puiſſans ſecours, peuvent ranimer un cœur abattu.

Je ne vois ici aucun viſage qui reſſemble à ce qu'il étoit quand j'arrivai; on n'y liſoit alors qu'orgueil, hauteur, inflexibilité. Maintenant, qu'ils ſont tous humiliés! L'excès de leur triſteſſe à allongé leurs traits, & enflé leurs muſcles. Ces yeux qui lançoient le feu de la colère & du reſſentiment, ſe tournent vers tous ceux qui les approchent, pour mendier la compaſſion.... Je le répète: *La dureté volontaire du cœur a-t-elle jamais été ſi ſévèrement punie?*

On peut bien appliquer à cette famille ces vers de Juvenal, qui depuis dimanche au ſoir me ſont revenus pluſieurs fois dans l'eſprit. (1)

Permettez-moi d'ajouter que Madame Norton a communiqué à la famille la lettre

---

(*) *Humani generis mores tibi noſſe volenti*
Sufficit una domus: paucos conſume dies, &
Dicere te miſerum, poſtquam illinc veneris,
aude.

Pour connoître la vie & nos deſtins affreux,
Une maiſon ſuffit. Voyez ce qui s'y paſſe,
Vivez-y quelques jours, temoin de ſa diſgrace;
Oſez, en la quittant, vous nommer malheureux!

poſthume que vous lui aviez envoyée. Cette lettre leur prépare des motifs de conſolation pour l'avenir, mais pour le préſent, elle n'a fait qu'aigrir leurs regrets & animer leurs remords, en leur faiſant mieux ſentir quelle fille, quelle nièce & quelle ſœur ils ont perdue. (*)

Je ſuis, mon cher Monſieur,
Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
W. M. MORDEN.

(*) Cette lettre contient en ſubſtance des remercîmens à cette digne femme, des ſoins qu'elle a pris de ſon enfance, des ſages inſtructions & des bons exemples qu'elle lui a donnés. Elle renferme des accuſations contre elle-même, où elle ſe blâme d'une préſomption & d'une vanité qu'elle n'avoit pas d'abord ſu découvrir dans les replis de ſon cœur; mais que ſes malheurs, en la forçant de tourner ſes regards ſur elle-même, lui avoient fait appercevoir.

Elle s'étend ſur l'utilité des afflictions pour les eſprits modeſtes & qui ont d'eux-mêmes une juſte défiance.

Elle la conſole ſur ſa mort prématurée. " Mes épreuves, dit-elle, ſont finies au com-
„ mencement de ma vie, tandis que d'autres
„ ne ſont mûris par les rayons de la grâce
„ céleſte pour une meilleure vie, qu'après
„ cinquante, ſoixante & ſoixante-dix années.
„ J'eſpère que mon père m'accordera la

LETTRE XLIX.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Jeudi ſoir, 14 Septembre.

MONSIEUR,

NOUS revenons de l'égliſe, où, le deuil dans l'ame, nous avons aſſiſté à la dernière cérémonie. Mon couſin James & ſa ſœur, Monſieur & Madame Hervey avec leur fille, que ſon attachement à ma couſine me rendra toujours chère; mes cou-

„ demande que je lui ai faite de vous laiſſer
„ paſſer le reſte de vos jours dans celle de
„ mes fermes, que nous appelions *ma laiterie*;
„ J'eſpérois jadis y vivre heureuſe avec vous!
„ Votre diſcrétion, votre prudence & votre
„ économie, ma chère & digne femme, ren-
„ dront la direction que vous prendrez de cette
„ maiſon, auſſi agréable pour vous qu'avan-
„ tageuſe pour mes parens. Pour votre avan-
„ tage, ma chère Mde. Norton, j'eſpère qu'ils
„ vous en feront l'offre; & pour le leur,
„ j'eſpère que vous l'accepterez.

Elle la charge de témoigner ſon tendre ſouvenir à ſon frère de lait, & la prie, par rapport à lui, de ne pas prendre trop à cœur ſa perte.

Elle conclut: " rappelez-moi à tous ceux

ſins Jules & Antonin Harlowe, & quelques autres parens éloignés, meſſieurs Fuller & Allinſon s'y ſont trouvés: ces derniers s'y étoient rendus ſans invitation, & afin de mieux marquer leur reſpect pour la mémoire de celle à qui nous rendions les derniers devoirs, ils avoient pris le deuil.

Le père & la mère ſeroient venus avec nous lui rendre ces derniers honneurs s'ils en euſſent eu la force; mais ils étoient l'un & l'autre fort indiſpoſés, & ils le ſont encore.

L'inconſolable mère avoit dit à Madame

„ de votre connoiſſance qui me vouloient du „ bien, & à ceux que j'appelois *mes pauvres.* „ Ils ſeront ceux de la Providence, s'ils ſe „ confient en elle. J'ai pris ſoin qu'ils ne „ perdiſſent rien à ma mort. Dites-leur qu'ils „ ſe réjouiſſent; & vous, reſpectable amie, „ qui m'avez conſolée, vous, mon appui dans „ mes heureux & mes mauvais jours, réjouiſſez-„ vous de ce que je ſuis délivrée des maux „ que l'avenir préſentoit devant moi. Au mo-„ ment où vous recevez cette lettre, je ſuis „ comblée des grâces du Dieu qui pardonne, „ qui m'a conduit par les plus grandes épreuves „ dans un sûr aſyle: qui a mis une ſi heu-„ reuſe fin à toutes mes tentations & à toutes „ mes infortunes, & qui, je l'eſpère avec „ une humble confiance, au jour de ſa bonté, „ nous réunira dans le ſéjour du bonheur. „

Norton, que dans cette circonſtance, les deux mères du plus aimable enfant de la terre ne devoient pas ſe quitter; qu'elle la prioit de reſter avec elle.

Toute la ſolemnité s'eſt paſſée dans le meilleur ordre & avec la plus grande décence. La diſtance du château d'Harlowe à l'égliſe eſt à-peu-près d'un demi-mille. Le corps a été accompagné & entouré, dans toute la longueur de ce chemin, par mille perſonnes de tous les ordres. A neuf heures, on l'a entré dans l'égliſe, déjà remplie d'une foule qui ſe preſſoit de tous côtés. Cependant, je n'ai jamais vu régner un ſilence ſi profond & ſi reſpectueux, aux funérailles même des princes. L'attention ſérieure & la triſteſſe étoient empreintes ſur tous les viſages.

L'oraiſon funèbre, prononcée par M. Melvill, a été fort touchante. Souvent il eſſuyoit ſes larmes, & en faiſoit couler avec plus d'abondance encore des yeux de tous ceux qui l'écoutoient.

Les auditeurs ont ſurtout montré de l'émotion, quand il leur a dit que le texte qu'il avoit pris, étoit du choix de celle qui étoit l'objet de la triſte cérémonie.

Il a fait l'énumération de ſes belles qualités, s'autoriſant du témoignage que lui avoit rendu pendant ſa vie l'excellent

paſteur que la paroiſſe venoit de perdre.

Tous ceux qui étoient préſens ne pouvoient s'empêcher de répéter à voix baſſe les uns aux autres, le bien qu'il en diſoit, comme en ayant été les témoins ou les objets. Voilà ce qu'on m'a dit après.

Lorſqu'il s'eſt tourné vers la place où, donnant l'exemple de la piété, aſſiſe ou à genoux, elle élevoit ſon cœur à Dieu, tout l'auditoire s'eſt tourné du même côté, & y a porté des regards reſpectueux, comme ſi elle y eût été préſente encore.

Quand il a fait mention de ſa douceur, & de l'air de dignité qui ſoutenoit en elle les vertus, un murmure univerſel d'approbation s'eſt fait entendre; & une pauvre femme, mais proprement miſe, au-deſſous du banc où j'étois, a dit que *c'étoit la bonté même; qu'elle parloit à tout le monde!*

Pluſieurs fondoient en larmes, entendant parler des aumômes qu'elle faiſoit, aumônes ſi judicieuſes, ſi bien placées. Toutes les bouches prononçoient ſa récompenſe; on n'entendoit que ſoupirs & regrets, & ces mots : les pauvres perdront bien à ſa mort. On trouvoit en elle le vrai caractère qui eſt chéri de Dieu, parce qu'il donne de bon cœur.

Une jeune dame diſoit, à ce qu'on m'a rapporté : " Miſs Clariſſe Harlowe ſavoit „ chercher les malheureux & les ſoulager „ dans des revers imprévus, avant que „ le déſeſpoir eût abattu leur courage. „

Elle avoit un nombre de pauvres auſſi connus par l'honnêteté de leurs mœurs ; que par leur incapacité à ſe procurer le néceſſaire. Tous ſont venus d'eux-mêmes à l'égliſe rendre à leur bienfaitrice les derniers devoirs ; & s'étant mêlés à la foule, & approchés le plus près qu'ils ont pu de la nef, où le corps étoit poſé, ils ne contribuoient pas peu à groſſir les applaudiſſemens & les marques réitérées d'approbation qu'on a données au prédicateur.

Quelques perſonnes qui connoiſſoient la malheureuſe hiſtoire de ma couſine, remarquoient les pleurs que répandoit la ſœur, & l'air abattu du frère : que ne donneroient-ils pas à préſent, diſoient-elles, pour n'avoir pas eu des cœurs auſſi durs ? D'autres pourſuivoient, pour ainſi dire, le père trop ſévère, & la malheureuſe mère juſques dans la retraite de leur maiſon. " Ils voudroient bien fléchir à „ préſent ; mais il eſt trop tard. Quelle „ doit être leur douleur ! Il n'eſt pas éton- „ nant qu'on ne les voye pas ici ; ils n'ont

„ pu

„ pu ſoutenir ce ſpectacle. „ Quelques-uns manifeſtoient leur étonnement, (& c'eſt ce que j'entends répéter à chaque moment,) de ce qu'il s'étoit trouvé un homme capable de ne pas rendre juſtice à tant de perfections, capable *d'être humain*, pourrois-je dire. D'autres s'étonnoient qu'un homme pût négliger ſes intérêts au point de manquer de juſtice pour une femme ſi fort avantagée du côté du rang & de la fortune.

Le digne eccléſiaſtique, conduit par ſon texte, a touché quelque choſe de la malheureuſe démarche qui avoit été cauſe de ſa fin prématurée. Il l'a attribuée à la foibleſſe humaine, qui s'oppoſe ſans ceſſe en nous à la perfection abſolue.

Il a donné un tour très-oratoire à la manière dont il s'eſt exprimé ſur le dédain avec lequel elle avoit rejeté les prières & les ſollicitations d'une maiſon illuſtre, en faveur d'un homme qu'elle avoit trouvé indigne de ſon eſtime & de ſa confiance, & qui lui faiſoit en vain les prières les plus preſſantes de l'accepter.

(¶) Le point ſur lequel il a inſiſté davantage, c'eſt ſon heureuſe fin; & il en a tiré des conſolations pour ſa fa-

mille, & des inſtructions pour ſon auditoire. (§)

En un mot, par la façon dont il a traité ſon ſujet, il a augmenté la réputation qu'il s'étoit déjà acquiſe auparavant à un degré éminent.

Lorſqu'il a été queſtion de deſcendre le corps dans le caveau, (qui eſt fort ſpacieux,) il s'eſt fait un mouvement général. La foule s'eſt preſſée autour du cercueil, pour le voir & lire les inſcriptions. Deux gentilshommes, en particulier, ſe ſont avancés avec précipitation, le viſage enveloppé de leurs manteaux; c'étoient Meſſieurs Mullins & Wierley, admirateurs déclarés de ma chère couſine.

Quand ils ont été à une petite diſtance, & à portée de jeter les yeux ſur la partie ſupérieure du cercueil: "Ce petit eſpace, „ a dit M. Mullins, renferme toutes les „ perfections humaines. „ Et dans ce moment M. Wierley, incapable de réſiſter plus long-temps à ſa douleur, s'en eſt allé chez lui, où l'on aſſure qu'il eſt fort mal.

On a dit que Solmes étoit dans un coin de l'égliſe à l'écart, enveloppé d'un manteau de cavalier, & qu'il a verſé plus

d'une fois des larmes. Cependant je ne puis pas dire l'avoir vu.

Un autre gentilhomme y étoit auſſi *incognito*, & s'étoit placé ſur un banc, près de l'entrée du caveau. Perſonne ne l'avoit remarqué, mais une violente émotion l'a trahi au moment où l'on a deſcendu le corps dans ſa dernière demeure. C'étoit le digne M. Hickman de Miſs Howe.

Mes couſins Jules & Antonin, & leur neveu James ne jugèrent pas à propos de deſcendre dans le ſouterrain au milieu des tombeaux de leurs ancêtres. Mlle. Harlowe paroiſſoit fort affectée. Sa conſcience autant que ſon cœur contribuoient à ſon affliction. Elle diſoit qu'elle deſcendroit avec ſa chère, ſon unique ſœur; mais ſon frère n'a pas voulu le lui permettre. Ses yeux noyés de larmes n'ont quitté le cercueil que lorſqu'il a tout-à-fait diſparu. Alors elle s'eſt laiſſée aller ſur ſon ſiége, & s'eſt preſque évanouie.

J'ai accompagné le corps dans le caveau, afin de m'aſſurer, & de pouvoir vous aſſurer, Monſieur, vous, qui êtes ſon exécuteur teſtamentaire, que, ſelon qu'elle l'avoit demandé, on l'a dépoſée aux pieds de ſon grand-père.

M. Melvill eſt deſcendu; il a examiné

le deſſus du cercueil, & y a répandu quelques larmes. J'étois ſi ſatisfait de ſon diſcours, & de la façon dont il s'étoit acquitté de la cérémonie, que ſur le lieu même je lui ai fait préſent d'une bague de quelque valeur, & l'ai remercié de la manière dont il avoit rempli ſes fonctions.

Enfin j'ai quitté les reſtes de ma chère couſine, après avoir marqué & retenu pour moi une place auprès d'elle.

A mon retour au château d'Harlowe, je me ſuis contenté d'envoyer mes complimens à la famille, & me ſuis retiré dans ma chambre. Je n'ai pas honte de vous dire qu'en y rentrant, je me ſuis abandonné encore une fois à toute ma douleur.

Je ſuis, mon cher Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

W. M. MORDEN.

(¶) *P. S.* Vous recevrez une lettre de mon couſin James, qui eſpère vous perſuader d'abdiquer votre office d'exécuteur teſtamentaire. Sa lettre n'a pas mon ſuffrage. (§)

(¶) LETTRE L.

M. BELFORD à M. MORDEN.

Samedi, 16 Septembre.

J'AI eu la penſée de partir *incognito*, & d'aller déguiſé être témoin de la triſte cérémonie. Mais il étoit inutile de me donner cette peine, puiſque votre dernière lettre me peint avec tant de vérité tout ce qui s'eſt paſſé, que j'ai chaque ſcène devant les yeux.

Vous me faites entrer, Monſieur, & me preſſer moi-même dans la foule; je m'y vois ſuivant à pas lents, & le convoi & le cortége. — J'entre avec l'auguſte cercueil ſous le portique redoutable. Je traverſe à pas lents & graves l'eſpace de la nef vénérable; bientôt ambitieux de paroître appartenir à la chère défunte, & placé dans un banc voiſin du cercueil, qui attire tous les regards, je prête une oreille attentive au touchant panégyrique. Enſuite au travers du murmure confus & ſourd du nombreux auditoire, dont tous les yeux ſont rouges de pleurs, je deſcends avec la foule ſous l'humide

ſouterrain, en fidelle exécuteur du teſtament, pour m'aſſurer par moi-même que cette partie de ſes volontés eſt accomplie. Là, morne & penſif, je compte autour de moi les monumens de la mort qui m'environnent, je contemple le repos profond de cette multitude d'êtres dont la vanité fit autrefois tant de bruit dans le monde, tous preſſés ſous l'enceinte étroite d'un obſcure & triſte voute, comme ſi les vivans plaignoient l'eſpace à ces corps qui, lorſqu'ils étoient animés, auroient volontiers reculé l'air, la terre & les eaux pour étendre leur exiſtence. Enſuite, la voyant placée aux pieds du vieillard, dont elle fit les délices ſur la terre, & qui, à ce que je vois, attribuoit au plaiſir qu'elle lui donnoit la prolongation de ſes jours (*); alors ſoupirant & détournant le viſage, je quitte cette ſombre demeure, le cercueil ſymbolique, & pour jamais la gloire de ſon ſexe qui y eſt renfermée. Et je remonte avec une troupe de vivans qui, dans peu d'années, après un rayon de vie fort court, rempliront d'autres eſpaces ſous cette même voute, qu'ils foulent aujourd'hui de leurs pieds, uniquement occupés de pleurer

(*) Voyez Lettre IV, Tome I.

celle qu'ils ont conjointement perſécutée.

Et vos touchantes peintures ne me permettent pas de m'arrêter là ; mais, remonté avec les autres, je mêle mes larmes & mes éloges à ceux de la foule nombreuſe des ſpectateurs.

J'accompagne la triſte famille juſqu'à ſa demeure déſolée, & je confonds ma voix & mes plaintes dans ce concert général & lugubre de vaines lamentations & d'inutiles gémiſſemens. Enfin, me retirant je paſſe comme eux & auſſi réellement, à des ſcènes de chagrin ſolitaire & prolongé dans des nuits ſans repos, réfléchiſſant ſur les perfections dont j'ai vu l'anéantiſſement, & ne trouvant d'autre ſoulagement à ma douleur extrême que dans l'indignation, qui me fait approuver les reſſentimens de tout le monde contre le malheureux homme, & contre les malheureux parens qui ſont les auteurs de cette perte irréparable.

Pardonnez, Monſieur, ces réflexions ; & permettez que je vous envoie avec elles ce que vous avez refuſé d'accepter, qu'après les funérailles.

(*Il joint un état de l'argent & des effets qu'il lui fait parvenir par la même occaſion, pour ſatisfaire aux legs deſtinés pour le château d'Harlowe & pour*

le voiſinage, dont il le prie de faire la diſtribution conforme au teſtament.

Il lui rend compte auſſi de quelques autres démarches qu'il a faites en exécution du teſtament; & il prie M. Morden, de ſavoir ſi M. Harlowe eſt dans l'intention d'acquitter les frais funéraires ſur les effets qui ſont entre ſes mains; & s'il demande le rembourſement des ſommes avancées à la teſtatrice depuis la mort de ſon grand-père.)

Ma célérité dans l'exécution de ces articles, ajoute-t-il, convaincra M. James Harlowe, que je ſuis réſolu de veiller à l'exécution entière & parfaite du teſtament; & en même-temps il doit voir, à ma manière de procéder, que je ne cherche pas à donner de gaieté de cœur des mortifications à la famille; puiſque tout ce qui les concerne, paſſera par leurs mains. (S)

(¶) LETTRE LI.

M. JAMES HARLOWE à M. BELFORD.

Au château d'Harlowe, Vendredi ſoir, 15 Septembre.

JE me flatte, Monſieur, d'après le portrait que mon digne couſin M. Morden fait de votre caractère, que vous voudrez bien excuſer la démarche que je fais auprès de vous, pour obliger une famille entière dans une affaire qui intéreſſe eſſentiellement ſa paix, & qui ne peut intéreſſer également aucun étranger. Vous devinerez d'abord, Monſieur, que je veux parler de l'exécution teſtamentaire, dont ma ſœur vous a, dans ſes dernières volontés, donné l'embarras.

Nous vous aurons tous une extrême obligation, ſi vous avez la complaiſance de laiſſer cet office à notre famille. Les raiſons que vous allez lire, doivent fonder l'attente où nous ſommes de cette complaiſance de votre part.

1°. Elle n'auroit jamais ſongé à vous importuner de ce ſoin, ſi elle eût penſé

que quelqu'un de la famille voulût conſentir à s'en charger.

2°. J'apprends qu'elle vous recommande dans le teſtament de vous en rapporter à l'honneur de toutes les perſonnes de la famille, ſur l'exécution de tous les articles domeſtiques qui peuvent nous regarder. Nous ſommes prêts, & tous enſemble & chacun de nous, à vous engager notre parole de notre fidélité à cet égard. Et tout ce que vous pouvez demander, en homme d'honneur, c'eſt que le teſtament ſoit exécuté.

Ce qui nous porte encore plus, Monſieur, à déſirer que vous réſigniez cet office, c'eſt votre connoiſſance ſi nouvelle & ſi fortuite de la chère teſtatrice, & votre longue & intime liaiſon avec l'homme à qui elle doit ſa ruine, & nous la plus grande perte, & le plus affreux revers, (en conſidérant ſes perfections infinies,) qui ſoit jamais arrivé à une famille.

Vous donnerez, j'eſpère, à ces motifs tous leur poids, ſi vous daignez vous mettre à notre place; & vous héſiterez encore moins, lorſque je vous aſſurerai que votre intervention dans cette affaire, contraire à notre propre inclination, (excuſez, Monſieur, ma franchiſe,) oc-

caſionnera probablement de la contradiction ſur quelques points, qui autrement n'en éprouveroient aucune.

Le but de ma propoſition n'eſt pas que mon père ſe charge de cet office..... Il eſt plongé dans une affliction trop profonde. — Ni moi non plus. — On pourroit me croire intéreſſé à rechercher cet emploi. —— Mais on peut le faire tomber ſur mes deux oncles, dont l'honnêteté eſt bien connue, & dont l'affection pour la chère défunte n'a jamais été révoquée en doute par perſonne. Ils traiteront avec vous, Monſieur, par le canal de mon couſin Morden, dans les points qu'ils ſe chargeront d'exécuter.

Les peines que vous avez déjà eues, donnent droit aux legs qu'elle vous laiſſe, ainſi qu'au rembourſement de tous les frais dont vous vous êtes chargé, & à la ratification des legs que vous avez acquittés; quoique vous n'ayez pas dû vous croire qualifié pour agir en exécuteur teſtamentaire, comme je préſume que vous n'avez pas encore commencé de le faire, & que vous ne voudrez pas l'entreprendre.

Votre complaiſance, Monſieur, obligera une famille entière, (qui a bien aſſez de maux accumulés ſur elle,) dans

la circonſtance qui me fournit l'occaſion de vous adreſſer cette demande ; & vous obligerez plus ſpécialement encore, Monſieur,

Votre, &c.

JAMES HARLOWE.

J'envoye cette lettre par un de mes gens, qui attendra votre réponſe. (§)

(¶) LETTRE LII.

M. BELFORD à M. JAMES HARLOWE.

Samedi, 16 Septembre.

VOUS voudrez bien, Monſieur, excuſer à votre tour la franchiſe avec laquelle je vais vous répondre. Car je ne puis m'empêcher d'obſerver, que ſi je n'avois pas moi-même une juſte idée de la nature de l'office ſacré dont je me ſuis chargé, il ſuffiroit de quelques paſſages de la lettre dont vous m'avez honoré, pour me convaincre que je ne dois pas me diſpenſer de ſon exécution.

Je n'en citerai qu'un ſeul. Vous avez

la

la bonté de me dire, que vos deux oncles, ſi je leur cède cet emploi, traiteront avec moi par le canal du colonel Morden, dans les points qu'ils s'engageront d'exécuter.

Permettez-moi, Monſieur, de vous dire, que le devoir d'un exécuteur teſtamentaire eſt de veiller à l'exacte exécution de tous les articles qui en ſont ſuſceptibles. Et je n'abandonnerai point à d'autres perſonnes l'accompliſſement du mien, ſurtout lorſqu'on m'annonce ſi directement des modifications, & lorſque toutes les branches de votre famille n'ont que trop montré qu'elles n'avoient qu'un même eſprit, dans tout ce qui regarde cette incomparable dame.

Il vous plaît de m'obſerver, qu'elle me recommande de m'en rapporter à l'honneur de quelque perſonne que ce ſoit de la famille, ſur les articles domeſtiques qui la concernent; mais en vous accordant ce point, la conſéquence n'eſt-elle pas, que tous les autres articles reſtent à ma charge & à mes ſoins? Et même pour les premiers, vous trouverez dans le teſtament qu'elle ne les abandonne point à cette indéciſion; je vous renvoie à ſa lecture.

Je ſuis fâché de ce que vous me don-

nez à entendre, qu'il pourroit y avoir de l'oppoſition dans des points, où, dites-vous, il n'y en auroit probablement aucune, ſi je ne me mêlois pas de l'exécution.

Je ne vois pas, Monſieur, pourquoi votre animoſité contre un homme, qu'il eſt impoſſible d'excuſer, s'étendroit à cet excès contre un autre qui ne vous a jamais donné aucun ſujet d'offenſe, & cela par la ſeule raiſon qu'il eſt lié avec le premier.

Je ne veux pas dire tout ce que j'aurois à dire là-deſſus.

Quant au legs qui m'eſt aſſigné, je peux vous aſſurer, Monſieur, qui ni ma fortune, ni mon caractère ne me mettent dans le cas de chercher à faire mon profit en exécutant des teſtamens. Je me ferai un plaiſir de marcher ſur les traces de l'admirable teſtatrice, autant que je le pourrai, & je ſuis diſpoſé à augmenter plutôt qu'à diminuer la maſſe du fonds de ſes pauvres.

Quant aux embarras & aux peines que peut me donner l'exécution du teſtament, je n'en tiendrois aucun compte, quand il m'en coûteroit dix fois plus de peine que je n'en aurai. Je ſuis, il eſt vrai, actuellement chargé de deux autres teſ-

tamens ; mais le fardeau eſt doux & léger pour moi ; ceux qui ſurvivent ne peuvent ni mieux, ni plus généreuſement employer leur temps.

Je conçois que tous les articles, excepté ceux qui ont rapport au fonds de ſes pauvres, (tant ſont claires & parfaites les diſpoſitions de la plus parfaite des femmes !) peuvent être terminés dans l'eſpace de deux mois au plus.

Les occaſions de procès ou d'humeur ne viendront certainement pas de moi. Vous n'avez qu'à vous adreſſer au colonel Morden, dont je ſuivrai les ordres dans tout ce que le teſtament me permettra d'accorder pour obliger votre famille. Je peux vous proteſter que je n'ai pas plus d'inclination à l'importuner de ma préſence, qu'aucun d'elle n'en a pour ma connoiſſance.

J'avoue que je n'ai pas encore mis le teſtament en évidence. Et je ne le produirai que la ſemaine prochaine au plutôt, afin de vous donner tout le temps de propoſer à l'amiable vos objections ; ſi vous jugez à propos de m'en propoſer quelqu'une par la médiation du Colonel. Mais vous me permettrez de vous obſerver, Monſieur, " que le pouvoir d'un „ exécuteur dans les articles où je l'ai

„ exercé, eſt le même avant la produc-
„ tion du teſtament qu'après. Il peut
„ très-bien, ſans le produire, commen-
„ cer une action en juſtice, quoiqu'il ne
„ puiſſe pas le citer à l'appui. Et ces
„ actes d'adminiſtration le rendent ſujet
„ lui-même aux actions judiciaires.„ Je ſuis donc très en règle dans ce que j'ai commencé à exécuter de cette charge ſacrée, & je n'ai pas beſoin d'autre autoriſation ſur ces articles.

Permettez-moi d'ajouter, que lorſque vous aurez lu le teſtament, & examiné de ſang-froid toutes ſes diſpoſitions, j'eſpère que vous jugerez vous-même qu'il n'y a point de matière à diſpute ni à aucune oppoſition; & que, ſi votre famille veut concourir à l'expédition des articles, ce ſera la voie la plus naturelle & la plus facile de terminer cette affaire, & de finir avec un homme-qui, ſans l'avoir perſonnellement mérité en rien, eſt pour vous, Monſieur, un objet d'averſion, ſans en être moins

Votre très-humble ſerviteur,

BELFORD. (S)

TESTAMENT

DE CLARISSE HARLOWE.

Auquel étoit couſu, avec de la ſoie noire, un papier qui contenoit le préambule ſuivant:

A MON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE.

J'ESPÈRE qu'on m'excuſera, ſi je me ſuis étendue ſur divers points importans de ce ſérieux & dernier acte de la vie. J'ai ſi ſouvent ouï parler de difficultés & de conteſtations fâcheuſes, occaſionnées dans les familles par l'obſcurité d'un teſtament, que j'ai penſé que, n'y eût-il d'autre conſidération que celle du repos & de la paix des amis que nous ſurvivent, ce dernier acte de la vie, eu égard à ſon but & à ſes ſuites, ne devoit pas en être la dernière action. J'ai cru au contraire, qu'il devoit être le réſultat d'une mûre & tranquille délibération, & l'ouvrage d'un *eſprit ſain & d'une mémoire préſente*, (état plus ſouvent *ſuppoſé* que

réel,) qui, malheureuſement, ne ſont guères l'appanage que de *la ſanté*. De plus, les raiſons qu'un teſtateur donne de ſes volontés, préviennent les ſuppoſitions de démence, & les diſputes de mots; ceux qu'on vouloit obliger, ſont aſſurés du bienfait, & tranquilles poſſeſſeurs du bien qu'on avoit eu deſſein de leur laiſſer. Ce ſont là les raiſons qui m'ont engagée depuis long-temps à mettre ſur le papier les principaux articles de mes dernières diſpoſitions, changeant ou ajoutant, ſelon les nouvelles raiſons qui s'offroient; de manière que, quelque ſoudaine qu'eût été ma mort, j'aurois toujours laiſſé après moi un teſtament plus ou moins détaillé. Comme il a plu à Dieu de me donner du temps, & que j'ai enfin joui par ſa grâce de quelque repos & d'un heureux calme d'eſprit, j'ai rédigé ces volontés éparſes, rempli les lacunes, & achevé mon teſtament, dans la forme & teneur ſuivante.

Moi, Clariſſe Harlowe, par une ſuite d'étranges & triſtes accidens, logée actuellement dans la paroiſſe de St. Paul de Covent-Garden, ayant le parfait & libre uſage de mon jugement & de ma mémoire, dont fera foi, à ce que j'eſpère, le préſent acte écrit en entier de

ma propre main ce (*) ſecond jour de Septembre de l'année de N. S....(†) fais ce teſtament & rends notoire ma dernière volonté, comme il ſuit.

En premier lieu, je déſire qu'après mon décès mon corps ſoit gardé pendant trois jours, ou juſqu'à ce qu'on connoiſſe de quelle manière mon père veut qu'on en diſpoſe. Cependant, comme la cauſe de ma mort n'eſt pas douteuſe, je ne veux pas qu'il ſoit ouvert, pour quelque raiſon ou prétexte que ce ſoit, & je déſire qu'il n'y ait que des perſonnes de mon ſexe qui y touchent. J'ai toujours ardemment ſouhaité que mon corps fût dépoſé dans le caveau de ma famille, avec ceux de mes ancêtres : ſi cela peut m'être accordé, je demanderois qu'il fût placé aux pieds de mon cher & honoré grand-père. Mais comme une malheureuſe démarche a fait penſer que j'étois devenue la honte de mes parens, & qu'en conſéquence on pourroit me refuſer ce dernier honneur, je

(*) La date du jour étoit en blanc. On l'a remplie après. Voyez Lettre XLV, Tome XII.

(†) L'auteur dit dans une note que la date de l'année a été laiſſée en blanc par des raiſons particulières.

déſire en ce cas, d'être enterrée dans le cimetière de la paroiſſe où je mourrai; d'y être portée avec le moins d'appareil poſſible, entre onze heures & minuit, accompagnée ſeulement de Mde. Lovick, de M. & Mde. Smith, & de la fille qui eſt à leur ſervice.

Mais je veux qu'on ſatisfaſſe aux mêmes redevances qu'on a coutume de payer pour ceux qu'on enterre dans l'égliſe, même auprès de l'autel, & je légue cinq livres (*) pour être diſtribuées par les marguilliers, & ſelon leur diſcrétion, à vingt pauvres, le dimanche après mon enterrement, lequel legs ſubſiſtera, ſoit que je ſois enſevelie ici ou ailleurs.

J'ai déjà preſcrit de bouche la manière dont je voulois être arrangée dans ma bière, auſſitôt après mon dernier ſoupir. Je déſire de plus qu'on ne m'expoſe pas ſans néceſſité à la vue de qui que ce ſoit, à moins que quelqu'un de mes parens ne voulût m'accorder la faveur d'un dernier regard.

Je ſouhaiterois qu'on ne permît pas à

(*) Dans toute la ſuite de cette traduction, par *livres*, il faut entendre des *livres ſterlings*.

M. Lovelace de me voir après ma mort, ſi cela ſe peut faire ſans compromettre mon exécuteur teſtamentaire avec lui. Toutefois, comme c'eſt un homme qui ne peut ſouffrir d'oppoſitions, & que je n'appartiens à perſonne, s'il veut abſolument voir *ſa morte* qu'il a vue une fois *comme morte*, qu'il ſatisfaſſe ſa vaine curioſité; qu'il contemple mon cadavre, & triomphe ſur les malheureux reſtes d'une victime que ſa barbare perfidie s'eſt immolée. Mais, tandis qu'il ſera occupé de ce ſpectacle de mort, que quelqu'un, comme de ma part, lui donne un papier ſur lequel ſoient écrites ces paroles : " Cœur mondain & cruel! „ contemple ici ce qui reſte de Clariſſe „ Harlowe ta victime; mais maintenant „ heureuſe. Vois ce que tu ſeras bientôt „ toi-même; & repens-toi „.

Cependant, pour montrer que je meurs dans une parfaite charité envers tout le monde, je déclare que je pardonne abſolument & ſans réſerve à M. Lovelace les torts qu'il m'a faits.

Si la bonté de mon père peut lui faire pardonner la faute d'un enfant indigne de lui, & ſouffrir que mon corps, ſuivant la demande que j'ai faite plus haut, ſoit dépoſé aux pieds de mon grand-

père, je ſouhaiterois, vu la publicité de mes malheurs, qu'avant de deſcendre mon corps dans le tombeau, on prononçât ſur mon cercueil un diſcours, dont je donnerai le ſujet à la fin de cet écrit.

Si l'on conſidère les malheureuſes circonſtances où je me trouve, l'abſence de tous ceux que la nature m'avoit deſtinés pour amis..... on ſera porté à excuſer l'étendue que je viens de donner à un objet ſi peu digne de conſidération, & qui ne ſera plus qu'un néant, quand on viendra à ouvrir & à lire cet écrit.

Pour paſſer maintenant à ce qui fait l'objet de ce teſtament, & à la diſpoſition, ſoit des biens de ce monde, qu'on me trouvera à ma mort, ſoit de ce qui m'appartient de droit par le teſtament de mon grand-père, ou en vertu d'autres titres, voici ma volonté.

En premier lieu, je donne & légue à mon très-honoré père Jacques Harlowe toutes les terres & biens dont le ſuſdit teſtament m'a miſe en poſſeſſion. Ainſi, mon frère & ma ſœur, à qui j'eus autrefois l'idée de les laiſſer, les verront repaſſer entre leurs mains, s'ils ſurvivent à mon père, ou les devront à ſes bontés en cas qu'il juge à propos de les

en avantager, ſoit l'un, ſoit l'autre, ou tous les deux par contrat de mariage ou autrement, ſelon que les circonſtances le rendront convenable, ou que l'un & l'autre le mériteront, en continuant de remplir leurs devoirs envers leurs parens.

Je légue auſſi à mon père la maiſon de feu mon grand-père, appelée le *boſquet*, & qu'il nommoit *ma laiterie* par affection pour moi, & pour témoigner combien il approuvoit la manière dont j'y employois une partie de mon temps. Je donne & légue à mon père ladite maiſon avec les meubles dans l'état où ils ſe trouvent à préſent : j'en excepte pourtant les peintures & un coffre-fort en fer rempli de vieille vaiſſelle d'argent. Je prie auſſi mon père d'accorder à ma chère Mde. Norton la faveur d'y paſſer le reſte de ſes jours, dans les appartemens qui y ſont diſtingués par le nom d'*appartemens de la gouvernante*, & de lui laiſſer la jouiſſance des meubles ſimples, mais fort propres, avec leſquels mon grand-père, qui ſe plaiſoit à m'appeler *ſa gouvernante*, me les fit garnir, afin que je les occupaſſe en cette qualité, comme je fis juſqu'à la fin de ſa vie. J'entends que l'*office* ſuive auſſi avec les ſuſdits appartemens ; &

j'inſiſte d'autant plus ſur ce que mon père ne me refuſe pas la grâce que je lui demande, qu'autrefois je m'étois flattée de paſſer avec Mde. Norton des jours plus heureux dans cette maiſon, & que je ne doute pas que ſa ſage économie n'y rende ſon ſéjour auſſi profitable à mon père, que cette faveur pourra être convenable & avantageuſe pour elle-même.

Mais à l'égard des rentes accumulées, & de tout le produit net des fonds qui dépendent de la maiſon dont je viens de parler, je me flatte que les diverſes branches de ma famille étant toutes riches, on ne trouvera pas mauvais que j'en diſpoſe ſelon que j'y ſerai déterminée par les ſentimens d'amour & de reconnoiſſance que j'ai étendu à diverſes perſonnes hors de ma parenté. J'eſpère même qu'on ne verra pas de mauvais œil que pour en faire le même uſage, j'ajoute à ces ſommes, quelques conſidérables qu'elles ſoient, la moitié de l'argent comptant qu'on trouva à mon grand-père lorſqu'il mourut, & qui, ſuivant ſa volonté, fut partagé également entre ma ſœur (*) & moi, pour l'em-

(*) Voyez Lettre XIII, Tome I.

ployer

ployer chacune à notre uſage particulier. Ma moitié de cet argent alloit à neuf cent ſoixante & dix livres, que je remis à mon père avec le reſte de mes biens, pour convaincre mon frère & ma ſœur que je ne voulois pas m'en faire un moyen d'indépendance. Mais avant de paſſer aux diſpoſitions que je viens d'annoncer, j'ordonne expreſſément qu'on ait à recevoir, ſans contradiction & ſans aucune diſcuſſion, le compte que mon père voudra bien rendre des ſommes & produits que j'ai ſpécifiés dans cet article : voulant que mon exécuteur teſtamentaire & tous autres tiennent ce compte pour bon & vérifié, dans l'état où il plaira à mon père de le remettre à mon couſin Morden, ou à telle autre perſonne de ſon choix.

Il fut un temps où mon père de ſa bonté m'aſſignoit la même penſion qu'à ma ſœur pour mes habits & autres dépenſes néceſſaires. L'amour qu'il me portoit alors lui faiſoit ſouvent répéter qu'il ne déduiroit point cet argent des biens ou du produit des biens que m'avoit laiſſés mon grand-père. Mais craignant que ma malheureuſe aventure n'ait été traitée de *mortelle* offenſe contre ſa perſonne, j'ai lieu de préſumer qu'on

s'attendra à ce qu'il ſe rembourſe de ſes avances. C'eſt pourquoi je veux qu'il ait plein pouvoir de ſe ſatisfaire ſur toutes les ſommes & penſions que j'ai reçues de lui après le décès de mon grand-père; ordonnant que, ſur cet article comme ſur le précédent, chacun ait à s'en rapporter, ſans examen, purement & ſimplement aux comptes que rendra mon père. Je me contenterai de ſtipuler, que ce que je laiſſai dans mon ſecrétaire, ſoit employé à acquitter une partie des déboursés qu'il a faits en ma faveur.

Mon grand-père qui ne mettoit point de bornes à ſon affection & à ſes bontés pour moi, me légua toutes les peintures de famille qui étoient dans la maiſon où il a fini ſes jours; ce ſont des pièces intéreſſantes, & parmi leſquelles il s'en trouve pluſieurs de main de maître. Il ordonna que ſi je mourois ſans être mariée, ou mariée, mais ſans enfans, ces peintures paſſeroient à celui de ſes fils alors vivans, que je croirois en faire plus de cas. Comme je me ſouviens que mon oncle Jules Harlowe témoigna quelque déplaiſir de ce qu'elles ne lui avoient pas été laiſſés, comme au fils aîné, & qu'il a une galerie où elles

pourroient être avantageuſement placées, je les lui donne, dans l'eſpérance qu'il les léguera à mon père, s'il meurt avant lui, & que de mon père elles paſſeront à mon frère. Cependant, j'excepte de ces peintures le portrait qu'on fit de moi à l'âge de quatorze ans, dont je diſpoſerai ci-après dans un article ſéparé.

Mon grand-père me légua auſſi la vieille vaiſſelle de famille qu'il aimoit, & qu'il n'avoit jamais voulu fondre, parce qu'il diſoit avoir obſervé que les révolutions de la mode, après en avoir proſcrit diverſes pièces pour un temps, les avoient fait depuis rentrer en faveur. Il accompagna la donation qu'il m'en fit d'un ordre exprès de la conſerver entière, de la laiſſer à celui de la famille que je croirois le plus porté à favoriſer ſon déſir, qu'elle paſsât ainſi ſans aucun changement à la dernière poſtérité. C'eſt pourquoi, telle qu'on doit la trouver actuellement dans la maiſon où mon grand-père eſt décédé, au garde-meuble, dans un grand coffre de fer, je la donne & légue, ſans en rien excepter, à mon oncle Antoine Harlowe, déſirant qu'il rempliſſe les mêmes conditions qui me furent impoſées, & ne doutant pas que ſon teſtament ne

les rende encore plus preſſantes & plus obligatoires.

Je légue ſix cent livres à mon eſtimable amie Mde. Judith Norton, leſquelles lui ſeront payées ſix mois après ma mort, comme un gage de ma reconnoiſſance : devant à ſes ſoins & à ſa piété, qui ont conſtamment ſecondé les ſoins & la piété de mon excellente mère, l'eſtime & l'amitié qu'on a eues pour moi durant les dix-huit premières années de ma vie.

Je légue encore à cette digne femme trente guinées, pour ſon deuil & celui de ſon fils mon frère de lait.

Je donne à Mde. Dorothée Hervey, ſœur unique de ma reſpectable mère, cinquante guinées pour une bague : je la prie d'accepter mes remercîmens pour les bontés dont elle m'a comblée dans mon enfance, & particulièrement pour la patience qu'elle a eue avec moi pendant mes altercations avec mon frère & ma ſœur, juſqu'à mon malheureux départ de la maiſon paternelle.

Je donne à mon eſtimable & chère couſine Dolly Hervey, fille de ma tante Hervey, ma montre & tout ce qui en dépend. Je lui donne auſſi mes plus belles coëffures en dentelle de Malines

& de Bruxelles ; j'y joins ma robe & ma jupe à fleurs d'argent brodées de ma main : n'ayant achevé cet habillement que quelques jours avant d'être enfermée dans ma chambre, je ne l'ai jamais porté.

Je lui donne encore mon clavecin, l'orgue qui eſt dans mon cabinet, & tous mes livres de muſique.

Comme ma ſœur a une fort jolie bibliothéque, & que ma chère Miſs Howe a celle de ſon père & la ſienne propre, je donne à ma dite couſine Hervey tous mes livres, avec les tablettes où ils ſont rangés. Quand le temps aura modéré ſa douleur, & l'aura changée en un tendre ſouvenir, plus ſenſible par ſa douceur que par ſon amertume, je crois que mes livres, aſſez heureuſement choiſis pour compoſer la bibliothéque d'une femme, lui feront plaiſir, & que l'idée qu'ils m'ont appartenu, les diverſes remarques de ma main qu'elle y trouvera, & quelques notes excellentes du docteur Lewen, les lui rendront plus précieux.

Je lui légue encore vingt-cinq guinées pour une bague qu'elle voudra bien porter en ſouvenir de ſa véritable amie.

Si je ne vis pas aſſez pour voir mon

couſin William Morden, je lui préſente ici mes très-humbles remercîmens, & les ſentimens de reconnoiſſance dont je ſuis pénétrée pour toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je le remercie en particulier des efforts qu'il a faits pour me réconcilier avec mes autres parens, dans un temps où je doutois ſi lui-même voudroit me pardonner. Comme il eſt dans une ſituation brillante, je le prierai ſeulement d'accepter deux ou trois bagatelles en mémoire d'une parente qui eut autant de reſpect pour lui, qu'il avoit d'affection pour elle. Je lui donne cette broderie en fleurs que mon oncle Robert ſon père déſiroit fort d'emporter avec lui quand il quitta l'Angleterre pour voyager. Je le prie d'accepter mon portrait en miniature, monté en or, & tiré par le maître italien qui ſuivit ſon père à ſon retour dans ſa patrie. Il m'en fit préſent pour le donner, diſoit-il, à l'homme pour lequel je me ſentirois un jour le plus d'inclination.

Je lui donne auſſi ma bague à diamans montée en roſe : c'eſt un don de ſon père, conſidération qui la lui rendra plus précieuſe.

Je prie humblement madame Annabelle Howe, mère de ma chère Miſs

Howe, de ne pas refuſer mes remercîmens des bontés qu'elle m'a témoignées toutes les fois que j'ai été paſſer quelque temps avec ſa chère fille, & d'accepter une bague de vingt-cinq guinées.

J'ai excepté, des peintures de famille, mon portrait de grandeur naturelle, qui eſt dans le cabinet de feu mon grand-père.... J'avois quatorze ans lorſqu'il fut peint; ce fut le temps où ma chère Miſs Howe & moi commençâmes à nous connoître, à nous diſtinguer, à nous aimer l'une & l'autre avec une tendreſſe.... que je ne puis exprimer. Je lui donne ce portrait, pour la faire ſouvenir que mon inclination en avoit fait *la ſœur de mon cœur*, & que rien n'en effacera les preuves d'amitié que j'ai reçues d'elle, ſoit dans ma proſpérité, ſoit dans mon adverſité, lorſque perſonne ne vouloit me donner de conſolation. J'emporte avec moi la douce perſuaſion qu'elle m'a tant aimée, que notre amour ne peut être ſurpaſſé que par celui qui nous unira dans cet état de perfection, où j'eſpère qu'il fera une partie de ma félicité éternelle.

Je légue encore à ma chère amie ma plus belle bague de brillans, qui eſt avec d'autres joyaux, dans le tiroir ſecret de mon bureau. Je lui donne toutes mes

broderies à l'aiguille, celles qui ſont achevées & celles qui ne ſont que montées. J'en excepte uniquement celle en fleurs, dont j'ai déjà diſpoſé en faveur de mon couſin Mordén.

J'ai appris que mes parens (*) avoient ôté ces différentes broderies des appartemens où elles étoient, & je ne crois pas qu'ils aient grande inclination à les y replacer. Cependant, ſi ma mère juge à propos de s'en réſerver quelqu'une, comme il n'eſt pas impoſſible que le temps ne lui en rende la vue moins inſupportable, en exceptant la pièce *principale*, comme on la nommoit, & dont j'ai diſpoſé ci-deſſus, je retranche du legs univerſel celle qu'elle daignera choiſir, & je prie mon exécuteur teſtamentaire de la lui préſenter : bien entendu pourtant que ſon choix ne pourra tomber ſur la pièce qu'on nomme *principale*, laquelle a été l'objet d'une première exception.

Si ma mère ne juge pas à propos de prendre pour elle mon portrait de grandeur naturelle (†) dans le goût de Vandyk, je le donne à ma tante Hervey. C'eſt le même qui étoit précédemment

(*) Voyez Lettre XX, Tome V.
(†) *Ibid.*

dans la ſalle, qu'on me donnoit la permiſſion d'appeler *mon parloir*.

Je légue au digne Charles Hickman le portrait en miniature de la femme qu'il aime le mieux: je le portois conſtamment près de mon cœur, & je l'y porterai juſqu'à l'approche de ma dernière heure (*). C'eſt après la main de l'original, le plus beau préſent qu'on puiſſe lui faire. " Ma „ chère Miſs Howe, ne lui faites pas „ attendre ce bonheur plus long-temps. „ Vous ne connoiſſez pas tout le prix „ de la vertu chez les hommes, & com- „ bien une ame comme la ſienne eſt „ préférable aux eſprits brillans qui ſe „ laiſſent emporter par les ſaillies & les „ vivacités d'une imagination déréglée, „ lors même que ces vains avantages ſont „ joints aux grâces extérieures qui atti- „ rent les regards, & trop ſouvent ſédui- „ ſent le cœur. „

Excuſez, mes chers parens, le ſérieux avertiſſement que je viens d'inſérer, dans cet acte ſolemnel, en faveur d'une amie qui a tant de droits ſur mon cœur.

Je prie inſtamment ma chère Miſs Howe de ne point prendre le deuil pour moi; mais M. Hickman & elle me feront

(*) Voyez Lettre XXI de ce volume.

plaiſir d'accepter une bague de mes cheveux, du prix de vingt-cinq guinées.

Je légue à Lady Betty Lawrance, à ſa ſœur Sara Sadleir, à Milord M.... & à leurs nièces, Miſs Charlotte & Miſs Marthe Montaigu, à chacune une bague d'émail avec mon chiffre Cl. H. L'année, le mois & le jour de ma mort ſeront marqués ſur l'intérieur de l'anneau; il ſera ſurmonté d'un criſtal rempli de mes cheveux avec une garniture de brillans; enſorte que le prix de la bague entière ſoit de vingt guinées. Je prie les ſuſdites perſonnes d'accepter ce gage léger de ma reconnoiſſance, pour la bonne opinion dont elles m'ont honorée, les ſouhaits généreux qu'elles ont faits en ma faveur, & l'offre plus généreuſe encore de me faire une penſion annuelle conſidérable, lorſqu'elles ont craint que je ne fuſſe abſolument dénuée de ſecours.

Je donne vingt guinées pour une bague au révérend docteur Arthur Lewen, dont les leçons & inſtructions m'ont été également utiles & agréables. Que s'il plaiſoit à Dieu de le rappeler à lui avant qu'il reçût de moi cette foible marque d'attention, je veux que ſa fille en ait l'émolument.

Par reconnoiſſance pour les ſervices que

m'ont rendu les domeſtiques de madame & de Miſs Howe, pendant les divers ſéjours que j'ai fait chez elles ; je légue trente guinées pour leur être partagées au gré & ſelon la diſcrétion de leur jeune maîtreſſe.

Je donne cinq guinées pour une bague à chacune de mes chères compagnes Miſs Biddy Lloyd, Miſs Fanny Alſton, Miſs Rachel Biddulph, Miſs Cartwright Campbell.

Je donne & légue à Hannah Burton, ci-devant ma fille-de-chambre (ſage & fidelle domeſtique, qui m'aimoit, reſpectoit ma mère, avoit les égards dus à ma ſœur, & qui ne ſongea jamais à faire rien d'indigne d'un honnête caractère), cinquante livres, payables un mois après ma mort, parce que ſa ſanté eſt fort altérée : & ſi l'état fâcheux dans lequel elle ſe trouve, continue, je la recommande à Madame Norton, pour être aſſiſtée du fonds que je deſtine à mes pauvres, & dont je parlerai dans la ſuite.

Je donne au cocher, au palfrenier, & aux cinq filles du château d'Harlowe, à chacune dix livres. J'en donne cinq à leur aide.

Je légue dix livres à Betty Barnes, fille-de-chambre de ma ſœur, afin de

montrer que je n'ai aucun reſſentiment de ſes anciens procédés, que j'attribue moins à mauvaiſe volonté de ſa part, qu'à une inſolence occaſionnée par ſa charge auprès de moi, & à un fond de pétulance & d'indiſcrétion.

Je prie Madame Norton d'accepter, (à la réſerve de mon linge) toutes les hardes dont je n'ai pas été obligée de me défaire, ou dont je n'ai pas diſpoſé de quelqu'autre manière.

Je légue, par égale part & portion, tout mon linge, & les dentelles que je n'ai pas vendues, à Madame Lovick, de qui j'ai reçu de grandes civilités, & qui a eu pour moi les bontés d'une mère, & à Madame Smith, avec qui je loge, & qui m'a rendu auſſi toutes ſortes de bons offices. Si le partage qui ſe fera à leur diſcrétion occaſionnoit quelque difficulté, le tout devroit être vendu, & le produit partagé entr'elles également.

Je légue encore à chacune de ces deux méritantes & dignes femmes, la ſomme de vingt guinées, comme une marque ultérieure de ma reconnoiſſance & de ma ſenſibilité, pour la tendre part & le généreux intérêt qu'elles ont pris à moi.

Je donne dix guinées à Monſieur Smith, mari de la dite dame Smith, en reconnoiſſance

noiſſance des civilités & bons procédés qu'il a eus pour moi.

Catherine, ſervante de Madame Smith, que j'ai ſouvent employée, n'ayant pas de domeſtique à mon ſervice, recevra cinq guinées pour les obligations que je lui ai; & de plus, dix guinées au lieu d'une robe, & de quelque linge que j'avois penſé à lui donner. Elle pourra s'acheter de cet argent quelque choſe de plus conforme à ſon goût & à ſon état.

L'emploi de garde auprès d'un malade exige beaucoup de ſoins; il eſt triſte à proportion de la ſenſibilité de la perſonne qui le remplit; il exige des veilles pénibles, & devient preſque inſupportable quand le malade approche de ſa fin : ces conſidérations auxquelles on ne fait pas aſſez ſouvent attention, m'ont engagée à donner à mon honnête & ſoigneuſe garde, la veuve Anne Shelburn, la ſomme de dix guinées en outre de ſes gages & autres choſes qui lui viennent d'office.

Je prie Madame Lovick d'accepter le peu de livres que j'ai dans les logemens que j'occupe à préſent. Je veux auſſi qu'il lui ſoit permis de prendre une copie d'un manuſcrit, contenant divers extraits des meilleurs livres, que je nomme *mes méditations*, & dont elle me paroiſſoit

faire cas, quoiqu'il eût un rapport plus immédiat aux circonſtances particulieres, & aux ſituations par leſquelles j'ai paſſé. Quant au manuſcrit même, comme il eſt de ma main d'un bout à l'autre, ma bonne Madame Norton ſera peut-être bien aiſe de l'avoir.

Le tiroir du milieu de mon bureau, dans le château d'Harlowe, contient diverſes lettres ou copies de lettres rangées à leurs dates, ainſi que je les ai écrites ou reçues depuis que j'ai commencé à apprendre l'écriture, juſqu'au temps où j'ai été enfermée dans la maiſon de mon père. Il y en a de mon grand-père, de mon père & de ma mère, de mon frère & de ma ſœur, de feu mon oncle Morden, de mon couſin Morden, de Madame Norton, de Miſs Howe, & d'autres perſonnes de ma connoiſſance. Il y en a auſſi ſur des matières ſérieuſes du révérend docteur Lewen, & des trois docteurs, meſſieurs Blome, Arnold & Tompkins. Comme ces lettres, ſi on lit les miennes avec l'indulgence due à l'âge où je les écrivois, comprennent une correſpondance qu'une perſonne de mon ſexe peut avouer ſans rougir, & que celles qui me ſont adreſſées contiennent pluſieurs excellentes choſes, je les donne

à ma chère Miſs Howe, conformément au déſir qu'elle m'a témoigné que je les lui laiſſaſſent au cas qu'elle me ſurvécût, & faiſant réflexion que la plupart lui en a été communiquée, & que ces dernières années perſonne n'a eu plus de part qu'elle à cette correſpondance.

Je nomme & conſtitue Jean Belford d'Edgworth, dans le comté de Middleſex, ainſi qu'il m'a permis de le nommer & conſtituer, ſeul & unique exécuteur de ma dernière volonté, comme elle eſt exprimée dans le préſent teſtament. J'ai donné à Miſs Howe les raiſons qui m'avoient déterminée à faire choix de lui en cette qualité; c'eſt pourquoi je m'en rapporte à elle ſur ce ſujet.

Mais je prie inſtamment ledit Monſieur Belford d'avoir ſoin, en exécutant la charge que je lui donne, d'éviter, comme il me l'a promis à diverſes repriſes, tout ce qui pourroit aigrir les eſprits, d'empêcher de tout ſon pouvoir les ſujets de reſſentiment, & de diſpoſer tout le monde à la paix, afin de prévenir toutes ultérieures voies de fait de la part de ſon ami, ou contre ſon ami. Je le conjure de cultiver dans cette vue l'amitié de mon couſin Morden, qui, quand il ſaura que c'eſt une grâce que je lui demande

au lit de mort, voudra bien, j'eſpère, aider M. Belford de ſes conſeils & de ſes ſoins, & même ne refuſera pas d'intervenir auprès de mes parens, d'adoucir leurs eſprits, & de les amener au point de condeſcendance que je déſire, ſi le cas arrivoit que quelqu'un des points de ce teſtament fût conteſté. Surtout je demande inſtamment de M. Belford, qu'il n'extorque point de mes parens leur conſentement à l'exécution de mes volontés, ſoit en ſe prévalant de la loi, ſoit par aucune autre ſorte de contrainte de fait ou de droit : & ſi mes parens ne jugent pas à propos de remplir quelques unes de mes diſpoſitions, relatives uniquement à l'intérieur de ma famille, je les abandonne abſolument à mon dit couſin Morden, & à Monſieur Belford, pour y faire tels changemens qu'il leur plaira, ou les annuller entièrement, ſelon qu'ils en conviendront enſemble : mais s'ils étoient d'avis différent, ils choiſiroient conjointement un tiers à l'opinion de qui ils s'en rapporteroient.

Sollicitée par Miſs Howe & ſa mère de recueillir les particularités de ma malheureuſe hiſtoire, je leur fis eſpérer que je le ferois, afin de mettre au jour mon innocence. N'ayant pas le temps néceſſaire

pour remplir moi-même une tâche ſi laborieuſe & ſi pénible, j'ai la ſatisfaction de voir, par divers extraits des lettres de Monſieur Lovelace, que je puis m'en repoſer ſur la juſtice qui m'y eſt rendue. De plus, Monſieur Belford, qui m'a communiqué ces extraits, s'eſt engagé à contribuer de tout ſon pouvoir à une compilation de tous les originaux qui peuvent ſervir à mon hiſtoirre, ſur quoi je me ſuis plus amplement expliquée avec lui. Après qu'il aura fait cette collection, je ſouhaiterois qu'il en fît prendre deux copies, l'une pour Miſs Howe, l'autre pour lui; & que ſi on la lui demandoit, il fît part de la ſienne à ma tante Hervey, qui pourroit la communiquer à ceux de mes parens qui déſireroient la lire pour leur propre ſatisfaction. Je laiſſe cependant à la prudence de Monſieur Belford, d'impoſer ſur ce ſujet telles conditions qu'il lui plaira, afin de mettre ſon honneur à couvert, & de pourvoir à la sûreté des perſonnes impliquées.

Je légue à mon dit exécuteur teſtamentaire la ſomme de cent guinées, comme une légère rétribution bien au-deſſous des peines que lui donnera la commiſſion qu'il a ſi généreuſement acceptée. Je le prie auſſi de recevoir une bague de vingt

guinées, & de ſe rembourſer lui-même des frais & dépenſes que lui occaſionnera ſa qualité d'exécuteur teſtamentaire.

J'ai trouvé dans le docteur H.... un médecin, un père & un ami; je le prie d'accepter vingt guinées pour une bague en témoignage de ma gratitude.

(¶) J'ai les mêmes obligations aux bontés & au ſavoir de M. Goddard qui a pris ſoin de ma maladie en qualité de chirurgien apothicaire; j'ai ſoldé hier ſon mémoire qui eſt on ne peut pas plus modéré. J'ai toujours penſé que les teſtateurs devoient abréger autant qu'il dépendoit d'eux les peines de leurs exécuteurs teſtamentaires. Je ſais que c'eſt payer bien au-deſſous de leur valeur les viſites & les ſoins que M. Goddard pourra me rendre depuis hier juſqu'à ma dernière heure, que de lui offrir cinquante guinées: mais j'eſpère qu'il acceptera une bague de ce prix. (§)

Je donne auſſi quinze guinées pour une bague au reſpectable eccléſiaſtique.... Il m'a fait de fréquentes viſites, & offert à Dieu ſes prières avec moi, dans ces derniers jours de ma vie.

Il y a un nombre de perſonnes indigentes que j'avois coutume d'appeler *mes pauvres*, & à qui Mde. Norton fait tenir

tous-les mois ou plus ſouvent, ſelon le beſoin, des portions d'une ſomme que je dépoſai entre ſes mains à cet uſage, & que je renouvellois ſelon que mes moyens me le permettoient. Cette ſomme doit être à préſent tout-à-fait épuiſée ou à-peu-près. De peur donc que les ſouffrances de ceux en faveur de qui le ciel avoit touché mon cœur n'aggravent la faute que j'ai commiſe, je veux qu'après qu'on aura ſatisfait à mes autres legs, avec les rentes accumulées des fonds que m'avoit laiſſés mon grand-père, la moitié de l'argent comptant qu'on lui trouva lorſqu'il mourut, & les effets que j'aſſignerai ci-après à cet emploi, le reſte de ces trois différens articles ſoit appliqué à augmenter la ſomme dont j'avois fait Mde. Norton dépoſitaire. Elle connoît là-deſſus mes intentions, & en cas qu'elle meure, ou que la diſtribution de ces aumônes lui devienne onéreuſe, je prie inſtamment ma chère Miſs Howe de s'en charger, & de transférer à ſa mort la diſpoſition de ce qui pourra reſter aux perſonnes qu'il lui plaira choiſir, & avec les limitations, reſtrictions & directions qu'elle croira les plus propres à remplir le but que je me propoſe. Mais tant que l'adminiſtration du tout, ou des parties,

dépendra d'elle ou de Mde. Norton, je l'abandonne abſolument à leur prudence, ſans qu'elles aient à en rendre compte, ni à mon exécuteur teſtamentaire, ni à perſonne.

Quoique Mde. Norton connoiſſe parfaitement ma manière de penſer à cet égard, il eſt peut-être à propos de ne pas paſſer ſous ſilence, dans ce ſérieux & dernier acte de ma vie, que mon intention eſt que le ſuſdit fonds, rente, ou partie de capital, s'il le faut, ſoit appliqué, ou à ſoulager, ſelon l'occaſion, les pauvres honnêtes & laborieux ſeulement, lorſque la maladie, des pertes imprévues & autres accidens, les empêchent de ſuivre leur travail, ou à prendre, dans de nombreuſes familles, un enfant, pour le rendre propre à entrer en ſervice, lui faire apprendre un métier, ou en faire un laboureur.

Je me ſuis toujours fait une règle, dans le peu de généroſités que j'ai faites, d'aider & de pouſſer les pauvres induſtrieux & de bonne conduite. De petits ſecours accordés à propos aux gens de cette eſpèce, leur ſuffiront : avec eux, un petit fonds peut aller loin, tandis qu'un océan de richeſſes ne ſuffiroit pas pour les fainéans & les diſſolus. Comme ceux-

ci, quoiqu'on puiſſe leur donner ſont toujours dans le beſoin, il n'y a pas de vraie charité à y ſuppléer, ſi on fruſtre pour eux d'une aſſiſtance raiſonnable, de plus dignes objets de bienfaiſance, & qu'on laiſſe dans l'engourdiſſement des principes d'activité, qui n'attendent qu'une goutte de roſée pour ſe développer dans une ſphère utile.

C'eſt donc mon intention & ma volonté expreſſe, qu'à quelque point que le ſuſdit fonds puiſſe augmenter, il ſoit uniquement employé à ſubvenir aux beſoins occaſionnels & momentanés des perſonnes ſpécifiées ci-deſſus, & qu'aucune famille, ni perſonne quelconque, n'en reçoive à la fois, ou dans le courant d'une année, au-delà de vingt livres.

Je veux qu'on faſſe l'eſtimation de l'aſſortiment de joyaux qui a appartenu à feue ma grand-mère & dont mon grand-père me fit préſent peu après l'avoir perdue; & ſi quelqu'un de ma famille paroît le déſirer, il en remettra la valeur entre les mains de mon exécuteur teſtamentaire; ſinon, il devra ſe vendre, & le produit ſera cenſé appartenir au fonds de mes pauvres. Cependant, ſi l'on juge que ledit aſſortiment puiſſe être regardé

comme un équivalent des ſommes que mon père m'a avancées depuis la mort de mon grand-père, je déſire qu'il lui ſoit donné à ce titre. Je préſume, pour des raiſons qui ne ſont que trop apparentes, que perſonne ne ſe ſouciera d'acheter le collier de brillans, le ſolitaire & les boucles dont me fit préſent le chevalier Jonas Brookland, oncle de ma mère. Je déſire, en ce cas, qu'on envoie le tout à mon exécuteur teſtamentaire, pour qu'il en tire le meilleur parti qu'il pourra, & en applique le produit aux divers uſages que mon teſtament pourra requérir.

J'ai renvoyé à la dernière partie de cet ennuyeux écrit, la détermination du ſujet du diſcours que je ſouhaiterois qui fût prononcé à mes funérailles, ſi l'on vouloit permettre que je fuſſe inhumée avec mes ancêtres. Je penſe que le ſujet ſuivant me convient particulièrement, en changeant ſeulement les *articles* & mettant *elle* au lieu de *lui*: „ qu'aveuglée „ par l'éclat de ſa fortune, elle ne ſe fie „ pas ſur ſon bonheur; ce n'eſt que va- „ nité, & la vanité ſera ſa récompenſe. „ Le jour de ſa calamité dévancera le „ terme qui lui étoit fixé. Elle ſera comme „ une vigne dont les raiſins coulent avant

„ la maturité, & comme un olivier qui „ laiſſe tomber ſa fleur. Job. XV, 31, „ 32, 33. „

Mais, ſi je ſuis enterrée en cette ville, qu'on récite ſimplement ſur mon corps l'office ordinaire des morts.

Que ſi l'on permet que mon corps ſoit porté au château d'Harlowe, je donne dix livres aux marguilliers, pour les diſtribuer aux pauvres de la paroiſſe qui en dépend quinze jours après mon enterrement.

Si j'ai omis quelque formalité néceſſaire dans le préſent teſtament; ſi quelque choſe y paroît équivoque ou contradictoire, comme il eſt poſſible, vu mon inexpérience dans ces ſortes de matières, & le mauvais état de ma ſanté....., (je ſuis fort mal & fort foible) ayant toujours renvoyé de mettre à cet écrit la dernière main, dans l'attente d'un dernier pardon de mes parens, auquel cas je me propoſois de répondre à cette faveur par des expreſſions convenables de tendreſſe & d'attachement, & par une détermination ſatisfaiſante de quelques endroits de mon teſtament, que j'avois différé de remplir juſqu'à la dernière extrémité, me flattant toujours de pouvoir

le faire plus ſelon mon cœur (*) qu'il ne m'a été poſſible..... Si, dis-je, il ſe trouve dans le préſent teſtament de ſemblables omiſſions & imperfections, je ſouhaiterois que mon couſin Morden voulût bien les prendre en conſidération conjointement avec M. Belford, & les comparer à ce que j'ai écrit plus au long, & ſi après cela il leur reſte quelque doute, je voudrois qu'ils s'adreſſaſſent à Miſs Howe qui connoît mon cœur tout entier. L'explication de ces trois perſonnes, pourvu qu'elle ſoit unanime, ſera tenue pour vraie & valable, lui donnant même force & valeur que ſi je l'euſſe écrite ou dictée moi-même.

Maintenant, mon bienheureux Rédempteur, j'embraſſe d'une foi vive ta mort & tes ſouffrances, eſpérant que ton ſang précieux me lavera de toutes mes fautes. Je trouvois mes eſpérances grandes; mais qu'elles me ſemblent légères quand je conſidère l'heureuſe eſpérance qui en ſera le fruit, & le poids de gloire éternelle qui les couronnera dans le ciel!

CLARISSE HARLOWE.

(*) Voyez Lettre XLV Tome XII.

Signé,

Signé, ſcellé, publié & déclaré, le jour & l'année ci-deſſus, par ladite Clariſſe Harlowe, comme ſon teſtament & dernière volonté, laquelle eſt contenue dans ſept feuilles de papier écrites de ſa propre main, chaque feuille ſignée & ſcellée par elle-même, en préſence de nous.

JOHN WILLIAMS,
ARTHUR BEDALL,
ELISABETH SWANTHON.

Fin du Tome treizième.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome treizième.

LETTRE I. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle eſt piquée contre le Colonel qui penſe trop déſavantageuſement de leur ſexe. Jamais elle n'a connu d'homme qui eût une mauvaiſe idée de la vertu des femmes en général, & qui eût des mœurs recommandables. Pourquoi les femmes doivent être plus ou moins vertueuſes que les hommes. Idées utiles pour les jeunes perſonnes. Elle eſt piquée contre M. Hickman. Elle eſt réſolue d'aller bientôt la voir à Londres.*

II. Belford à Lovelace. *Clariſſe écrit & lit ſur ſon cercueil comme ſur ſon pupitre. Le docteur eſt dans le deſſein d'écrire à ſon père. Dévotion de Clariſſe vive & profonde, ſans être triſte.*

III. Clariſſe à Miſs Howe. *Lettre remplie de pieuſes réflexions & de bons conſeils tant généraux que particuliers, & qui reſpire le véritable eſprit de la charité chrétienne, du pardon des injures, de la patience & de la réſignation. Réflexion juſte adreſſée à ſa chère amie ſur les mortifications qui ſont l'effet & la ſuite inévitable de l'orgueil.*

IV. Mde. Norton à Clariſſe. *Elle rend compte d'une converſation intéreſſante, au château d'Harlowe entre la famille & le Colonel*

Morden, & d'une autre, entr'elle-même & la mère de Clariſſe. Le Colonel irrité contr'eux tous. Mde. Norton lui dit ſon ſentiment ſur M. Belford, & ſur d'autres ſujets. Miſs Howe, à ce qu'elle a ouï dire, a obtenu la permiſſion d'aller la voir. Conſolations pieuſes & vraiment maternelles qu'elle lui donne.

LETTRE V. Belford à Lovelace. *La vue de Clariſſe s'affoiblit. Elle remercie Dieu de la douce ſérénité dont elle jouit. C'eſt, dit-elle, une grâce qu'elle lui avoit demandée dans ſes prières. Quel bonheur pour elle, de voir ſi près de ſa fin ſes prières exaucées! Elle donne à M. Belford des inſtructions particulières relativement à ſes papiers, ſon teſtament & ſes effets. Elle conſole M. Belford & les deux femmes qui s'affligent pour elle. On lui apporte une autre lettre du Colonel Morden. Ce qu'elle contient. Belford écrit au Colonel & l'invite à venir promptement. Le docteur H... a auſſi écrit au père, & Brand envoie à M. Jules Harlowe, une lettre dans laquelle il ſe rétracte de ſes fauſſes idées ſur la conduite de Clariſſe.*

VI. Lettre du Docteur H. à M. James Harlowe père.

VII. Copie de la lettre de M. Belford au Colonel Morden, *pour hâter ſon arrivée à Londres.*

VIII. Lovelace à Belford. *Il ſouffre les tourmens des damnés, par les remords qui déchirent ſon cœur, lorſqu'il jette un coup-d'œil ſur le paſſé & qu'il ſe rappelle ſa conduite avec Clariſſe. Pour lui donner, dit-il, une*

foible idée de ſon horrible état d'incertitude, il lui raconte comment il court ſans ceſſe à cheval, allant & revenant ſur ſes pas, impatient de voir revenir ſon valet au moment même qu'il la envoyé. Malheur à celui qui lui apportera la fatale nouvelle!

LETTRE IX. Belford à Lovelace. *Nouvelles particularités de la conduite pieuſe & exemplaire de la jeune dame. Elle ſe réjouit à l'approche lente & inſenſible de la mort. Ses tendres remercîmens à M. Belford & aux dames Smith & Lovick de leurs bontés pour elle. Son vœu édifiant qu'elle adreſſe à M. Belford.*

X. Clariſſe à Mde. Norton, *en réponſe à la ſienne*, N°. I. *Elle n'eſt affligée que pour ſes parens. Elle ne déſire plus à préſent de voir ni ſon couſin Morden, ni Mde. Norton elle-même, ni Miſs Howe.* Dieu ne veut point, *dit-elle*, ſouffrir de rivaux dans le cœur de ceux qu'il ſanctifie. *Conſeil à Miſs Howe au ſujet de M. Hickman, elle donne ſes bénédictions à tous ſes parens & amis.*

XI. Lovelace à Belford. *Son profond chagrin, ſes remords & ſon impatience. Il cherche cependant à atténuer ſon crime par des réflexions ſur la cruauté des parens de Clariſſe.*

XII. Belford à Lovelace. *Clariſſe eſt ſurpriſe & fâchée quand le docteur lui dit qu'elle peut vivre encore deux ou trois jours.* La mort cauſée par le chagrin eſt la mort la plus lente. *Elle pardonne ſolemnellement à Lovelace & prie Dieu pour lui. Elle avoue qu'il fut un temps* où elle auroit pu l'aimer. — *Sa*

généreuſe inquiétude pour le bonheur futur de ſon perſécuteur : vertueuſe réſolution de Belford.

LETTRE XIII. M. Brand à M. Walton. } *Il s'excuſe de ſa crédulité & des faux rapports qui en avoient été les ſuites.*
XIV. M. Brand à M. Jules Harlowe. }

XV. Lovelace à Belford. *Il lui donne mille bénédictions pour la nouvelle que Clariſſe eſt un peu mieux. Sa généreuſe charité envers lui le touche juſqu'au cœur. Il ne peut en ſupporter l'idée. Reproches violens qu'il ſe fait à lui-même. Il maudit ſon génie inventif & l'incrédulité où il étoit, qu'il pût exiſter tant de vertu dans une femme. Le monde n'aura jamais vu un auſſi bon mari que lui, ſi elle recouvre la ſanté & qu'elle veuille être à lui.*

XVI. Belford à Lovelace. *Diſpoſitions pieuſes de Clariſſe. Comment elle ſoutient les approches de la mort : ce qui les adoucit pour elle. Elle n'a, dit-elle, aucun ſujet de chagrin que celui d'en avoir cauſé à ſes parens.*

XVII. Lovelace à Belford. *Il n'avoit jamais prié, dit-il, dans tout le cours de ſa vie, autant qu'il a prié cette dernière nuit. Il ſe repent amèrement de toutes ſes baſſeſſes. Quoi,* n'y a-t-il donc point de reſſource ? *Il le conjure de lui envoyer de bonnes nouvelles dans ſa prochaine lettre, s'il ne veut pas être reſponſable lui-même des conſéquences.*

XVIII. Belford à Lovelace. *Adieux ſolemnels du docteur & de l'apothicaire M. Goddard, après lui avoir déclaré qu'à peine verroit-elle*

la nuit ſuivante. Le plaiſir qu'elle a reſſenti de cette annonce. Quelle différence de ſes derniers momens à ceux du pauvre Belton! *Lettre de Miſs Howe. Copie de cette lettre. Elle ne voit plus aſſez clair pour la lire. Expreſſions ſublimes qui ſortent de ſa bouche pendant qu'on lui lit cette lettre. Elle eſſaye d'y répondre, mais elle n'a plus la force d'écrire. Elle dicte à Mde. Loxwick. Elle écrit de ſa main la fin & la ſignature à genoux. Le colonel Morden eſt arrivé à Londres.*

LETTRE XIX. Belford à Lovelace. *Viſite du Colonel à ſa couſine & ce qui s'y paſſe. Elle enjoint au Colonel de ne pas ſonger à la venger.*

XX. Du même. *Sa dévotion ſilencieuſe. Symptômes viſibles de ſa diſſolution prochaine. Elle conſole ſon couſin & Belford. Elle déſireroit avoir reçu la dernière bénédiction de ſes parens.* Mais Dieu, dit-elle, n'avoit pas voulu qu'elle attendît d'autre part que de lui ſeul, ſa conſolation. *Elle réitère ſa demande au Colonel de ne pas* chercher à venger ſon injure: *& à Belford de faire tous ſes efforts pour tout concilier.*

XXI. Du même. *Le Colonel écrit à M. Jules Harlowe, qu'ils peuvent à préſent s'épargner tous leurs débats au ſujet de la réconciliation projetée. La jeune dame tire de ſon ſein un portrait en miniature de Miſs Howe, pour être remis après ſa mort à M. Hickman. Les noms affectueux qu'elle adreſſe à ſon amie ſur ce portrait avant que de s'en ſéparer.*

XXII. Belford à Mowbray. *Il l'invite lui &*

Tourville à ſe jeter à la traverſe de Lovelace pour l'empêcher de faire quelque malheur ſur lui-même ou ſur quelque autre, à la réception de la fatale nouvelle qu'il va probablement lui annoncer dans une heure ou deux.

LETTRE XXIII. Lovelace à Belford. *Lettre pleine de rage, de malédictions, & alternativement d'eſpérance & de déſeſpoir.*

XXIV. Belford à Lovelace. *Lettre portant le mot fatal qu'il peut aller faire un tour en France où par-tout ailleurs où ſa deſtinée pourra le conduire.*

XXV. Mowbray à Belford. *Particularités, écrites dans ſon ſtyle libertin, de la conduite de Lovelace à la réception du fatal billet & de l'état de fureur où cette nouvelle l'a mis.*

XXVI. Belford à Lovelace. *Détails de la conduite véritablement chrétienne de Clariſſe dans ſes derniers momens. Courte eſquiſſe de ſon caractère.*

XXVII. Du même. *Les trois lettres ſuivantes apportées par un domeſtique en livrée, ſont adreſſées à Clariſſe, qui n'eſt plus.*

XXVIII. De Mde. Norton. *Elle lui annonce une réconciliation générale aux conditions que Clariſſe voudra dicter elle-même.*

XXIX. De Miſs Arabelle. *Elle aſſure ſa ſœur du retour de leur amitié à tous & de la faveur générale.*

XXX. De M. Jules Harlowe. *Ses regrets que les choſes aient été pouſſées ſi loin, & il lui fait des excuſes de la part qu'il a eue à ce qui s'eſt paſſé.*

XXXI. Belford à Lovelace. *Il procéde à l'exé-*

cution du teſtament. Onze lettres poſthumes de Clariſſe. Copie d'une de ces lettres qui s'adreſſe à lui, il parle d'une autre adreſſée à Lovelace, conformément à la promeſſe de Clariſſe dans ſa lettre allégorique (Voyez N°. XII. Tome XII.) *Exécution d'autres articles du teſtament. Lettre du Colonel à James Harlowe, où il lui fait part du déſir de Clariſſe d'être inhumée aux pieds de ſon grand-père.*

LETTRE XXXII. Belford à Lovelace. *Mde. Norton arrive. Sa ſurpriſe & ſon chagrin en trouvant que ſa chère jeune Miſs n'étoit plus. Lettres poſthumes toutes conſolantes, & nulle part le ton du reproche.*

XXXIII, XXXIV, XXXV, XXVI & XXXVII. *Copies des lettres poſthumes de Clariſſe à ſon père, ſa mère, ſon frère, ſa ſœur & ſes oncles.*

Extrait de ſa lettre à ſa tante Hervey, *terminée par un avis à ſa couſine Dolly.*

Extrait de ſa lettre à Miſs Howe *avec un article en faveur de M. Hickman.*

XXXVIII. Belford à Lovelace. *La miſérable Sinclair ſe caſſe une cuiſſe & envoie à M. Belford, Sally Martin, le prier de la venir voir & de vouloir bien obtenir ſon pardon de Miſs Clariſſe. Les remords de Sally pour le traitement qu'elle lui a fait eſſuyer chez Rowland. Elle confeſſe que la perte de cette jeune dame eſt due en grande partie à leurs inſtigations.*

XXXIX. Du même. *La douleur de Miſs Howe en recevant la fatale nouvelle & les lettres*

poſthumes adreſſées à elle. Copie de la réponſe de James Harlowe à la lettre du Colonel Morden, dans laquelle il lui fait le récit du chagrin inexprimable de toute la famille. Il s'efforce de ſe diſculper. Il demande que le corps ſoit tranſporté au château d'Harlowe & que le Colonel veuille bien l'accompagner.

LETTRE XL. Belford à Lovelace. *Le corps eſt tranſporté au château d'Harlowe, accompagné par le Colonel & Mde. Norton.*

XLI. Mowbray à Belford. *Récit du délire frénétique de Lovelace & de ſon extravagant deſſein, s'ils ne s'y fuſſent pas tous oppoſés. Ils l'ont mis entre les mains de Milord M... Il entreprend de juſtifier Lovelace par des principes de roué & par l'hiſtoire véritable d'une ſcélérateſſe qu'il regarde comme plus impardonnable que celle de Lovelace envers Clariſſe.*

XLII. Lovelace à Belford. *Lettre écrite au fort de ſon délire. Le monde entier, dit-il, eſt un grand* Bedlam, (*hôpital*) *où tout le monde eſt fou, excepté lui.*

XLIII. Belford à Mowbray. *Il veut qu'on engage Lovelace, s'il eſt poſſible, à ſortir du royaume auſſitôt qu'il aura recouvré ſa raiſon.*

XLIV. Belford à Lovelace. *Deſcription de l'impatience, de l'effroi, du déſeſpoir & de la mort de la miſérable Sinclair.*

Comme il a été ſouvent fait mention dans cet ouvrage de l'infâme maiſon ſans aucune autre note flétriſſante que celle qui réjailliſſoit ſur elle des principes déteſtables & les actions des hôtes qui l'habitoient, M. Belford entre ici

dans les retraites *les plus cachées de ces créatures & les expoſe ſous les apparences qu'elles ſont ſuppoſées avoir, avant qu'elles ſoient dreſſées à attirer & faire tomber dans les piéges les jeunes perſonnes crédules & étourdies.*

LETTRE XLV. Le Colonel Morden à M. Belford *Récit de ſon arrivée au château d'Harlowe avant le convoi. La déſolation de toute la famille dans l'attente du convoi. Les remords profonds de James & d'Arabelle Harlowe. Leurs récriminations mutuelles en ſe rappelant nombre de traits de leur inflexible cruauté. Mde. Norton s'eſt trouvée ſi mal en chemin, qu'il a été forcé de la laiſſer à St. Albans. Suit un plus ample détail de leur affiction à l'arrivée du cercueil. Honneurs ſolemnels que rend à ſa mémoire la foule de peuple attroupé à ſa ſuite.*

XLVI. Du même. *Autres détails intéreſſans de ce qui ſe paſſe entre les Harlowes. Miſs Howe eſt attendue pour voir ſa malheureuſe amie, pour la dernière fois.*

XLVII. Du même. *Miſs Howe arrive. Le Colonel la reçoit. Sa douleur attendriſſante & ſa conduite caractériſtique.*

XLVIII. Du même. *Mde. Norton arrive. Elle a repris ſes eſprits. A quelle occaſion? Nouvelles récriminations entre les malheureux parens. Ils entreprennent d'aller jeter les yeux ſur le corps. Mais ils ne peuvent en ſoutenir la vue ni en approcher. Jamais cœurs durs & dénaturés, dit le Colonel, furent-ils plus ſévèrement punis? Précis de la lettre poſthume de Clariſſe à Mde. Norton.*

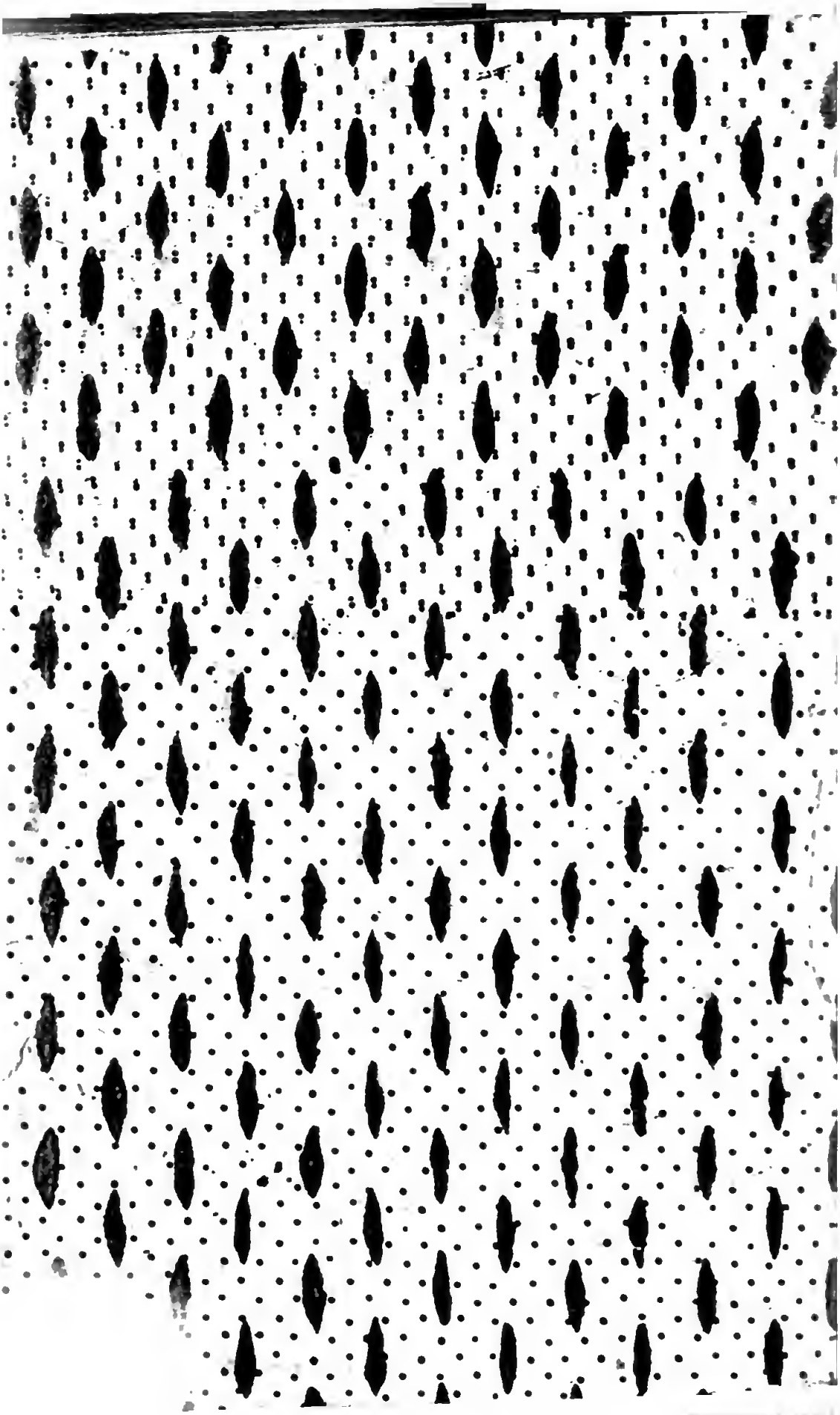
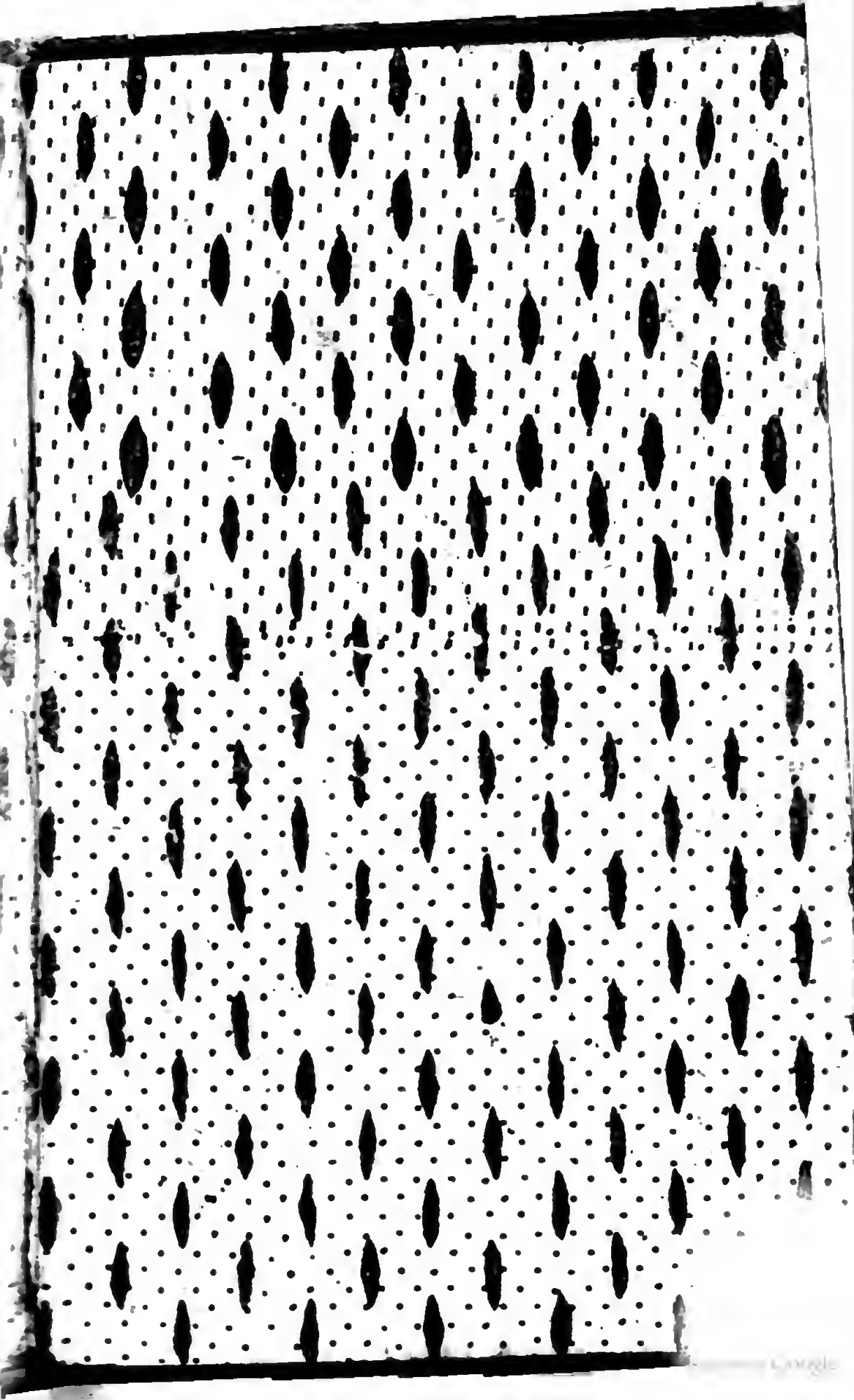
LETTRE XLIX. Le Colonel Morden à M. Belford. *Détail de la ſolemnité funèbre. Les principaux points de l'oraiſon funèbre. Tout le monde rend juſtice aux grandes & excellentes qualités de la jeune dame. Autres particularités touchantes.*

L. Belford au Colonel Morden. *Il le remercie de ſes relations attendriſſantes & lui rend compte de ſes nouvelles opérations relatives au teſtament.*

LI. James Harlowe à M. Belford.

LII. Réponſe de M. Belford.

Teſtament de Clariſſe, *où l'on trouve dans le préambule & dans le corps du teſtament, un grand nombre de vues inſtructives & où elle déploie d'une manière exemplaire ſon ame généreuſe & facile à pardonner, ſa piété, ſa charité, ſa reconnoiſſance & autres vertus chrétiennes & héroïques.*

Fin de la Table du treizième Volume.

533248